



*1914/1918 – 2014/2018*

Journal de guerre



---

*La Gazette de SOUAIN*

---



**2020**

**Michel GODIN**

# Préambule

La Gazette de SOUAIN a été créée sous l'impulsion du sous-préfet de Reims, pour organiser des manifestations durant toute la période du Centenaire de la Guerre 1914-1918. Ce défi a été relevé par de nombreuses associations de mémoires de la Marne. Souain a mis en place un comité du centenaire, ce dernier a permis de réaliser chaque année des manifestations commémoratives. Elles ont obtenu le label officiel « Centenaire ».

En 2014, le 14 juillet une évocation historique costumée sur l'entrée en guerre de la population du village.

En 2015, le 20 septembre une grande manifestation franco-allemande lors de la remise par la ville de Cologne de la girouette du moulin de Souain. Un spectacle historique donné par les habitants du village retraça l'histoire du moulin de Souain « Si loin, si proche l'enfer du moulin »,

En 2016, en août conjointement avec l'association de la Main de Massiges la création d'un parcours lumière sur le site de la Main.

En 2017, la mise en place d'un parcours photo à demeure dans le village de Souain.

En 2018, le 29 septembre un son et lumière à la source de l'Ain « La vie après l'enfer » sur le retour de la population et la reconstruction. L'inauguration d'un monument.

Tout le long de ces quatre années le 11 novembre une exposition photographique et une cérémonie réhaussée ont rendu hommage aux victimes de cette guerre.

Commencée à cent ans d'intervalle, la « Gazette de Souain » a obtenu le label du centenaire. Le projet a consisté à tenir un blog sur internet au jour le jour sur les événements de ces quatre ans de guerre, adresse : [souain1418.wordpress.com](http://souain1418.wordpress.com) . Il a reçu 4250 visites du monde entier et plus de 110 000 pages ont été lues.

La « gazette de Souain » est le journal fictif qui lie les habitants du village de SOUAIN, éclatés dans divers lieux de la Marne, Aube et Haute-Marne suite à l'évacuation du village en septembre 1914.

A travers les témoignages authentiques des habitants, des soldats et des journaux de l'époque, la Gazette de SOUAIN a fait revivre au jour le jour, l'histoire d'un village de la Marne pendant les cinq années de la guerre. Le village comptait alors 415 habitants. En suivant ce journal, vous allez comprendre la vie et les misères de millions de gens extraits de chez eux et plongés dans un conflit qui les dépasse et qui va bouleverser leur vie et leur destinée.

Le blog a pris fin en mai 2019, vous êtes nombreux à avoir souhaité la sortie d'un livre le reprenant. Cette compilation des articles devrait en parti répondre à vos attentes, il restera de ce fait une trace de notre histoire.

## 1914 - Tout bascule

L'enclenchement de la guerre est inévitable, les événements se succèdent maintenant méthodiquement, inexorablement, rien ne pourra plus les arrêter.

**30 Juillet 1914 :** Les rumeurs de la guerre arrivent jusqu'au village. Ce jeudi 30 juillet, **Émile OURY**, de la classe 1901 et père de 1 enfant, reçoit son ordre de mobilisation. Il avait fait son service dans les arsenaux militaires.

**31 Juillet 1914 :** Aujourd'hui, c'est le tour de la territoriale d'être mobilisée, tous ces pères de famille sont dans les « GVC », Garde Voie et Communication. Ils doivent aller au canton pour recevoir leur affectation afin de monter la garde aux carrefours stratégiques routiers et du Chemin de Fer de l'arrondissement.

Partent :

| <b>Nom</b>       | <b>Classe</b> | <b>Famille</b>  | <b>Régiment</b> |
|------------------|---------------|-----------------|-----------------|
| ALBAUT Paul      | 1893          | Marié           | GVC             |
| BERNARD Nestor   | 1909          | .               | 40e RA          |
| BONDON Jules     | 1894          | Marié 1 enfant  | GVC             |
| BOURRÉ Ernest    | 1888          | Marié 7 enfants | GVC             |
| ÉVRARD Louis     | 1893          | Marié 7 enfants | GVC             |
| GAILLET Ernest   | 1888          | Marié 6 enfants | GVC             |
| JAYEN Georges    | 1899          | Marié 2 enfants | 25e RI          |
| JESSON Louis     | 1891          | Marié 3 enfants | GVC             |
| JULLION Emile    | 1893          | Marié 2 enfants | GVC             |
| JULLION Jules    | 1889          | Marié 3 enfants | GVC             |
| LARDENOIS Emile  | 1895          | .               | GVC             |
| MINON Ernest     | 1899          | .               | GVC             |
| MORLAIX Edmond   | 1888          | Marié 3 enfants | GVC             |
| SENART Jules     | 1909          | Marié 1 enfant  | 6e Cuirassiers  |
| THIÉBAULT Alfred | 1891          | Marié 2 enfants | GVC             |

**1 août 1914** : les soldats suivants sont rappelés et quittent le village :

| <b>Nom</b>        | <b>Classe</b> | <b>Famille</b>  | <b>Régiment</b> |
|-------------------|---------------|-----------------|-----------------|
| BOURGUIGON Arthur | 1895          | Marié 1 enfant  | 248e RI         |
| CAMUS Parfait     | 1895          | Marié 3 enfants | GVC             |
| HUBERT Albert     | 1898          | Marié 2 enfants | 306e RI         |
| JAUNET Louis      | 1909          | .               | 154e RI         |
| JAUNET Ovide      | 1909          | .               | 69e BCP         |
| JAUNET Jules      | 1893          | .               | GVC             |
| MONVARIN Firmin   | 1896          | Marié 2 enfants | 6e RAP          |
| PINART Irénée     | 1906          | .               | 96e RI          |
| ROUSSELLE Gaston  | 1889          | .               | 29e BCP         |
| SENART Gaston     | 1898          | .               | 160e RI         |
| SENART Georges    | 1910          | .               | 155e RI         |
| VIEVILLE Arthur   | 1899          | Marié 2 enfants | GVC             |

**2 août 1914** : Personne au village n'envisage que la guerre puisse être si proche. Les moissons qui occupent 80% de la population, viennent d'être fauchées et les gerbes de blé, mises en croisettes, attendent de finir de mûrir.

Il y avait bien des rumeurs de la guerre, mais on ne déclare pas une guerre au temps des moissons.

Quand le dimanche deux août arrive, le tocsin retentit, les cloches de l'église sonnent à tout va, cette fois-ci, il n'y a plus de doute, à peine sortis de la messe, la population se rassemble sur la place du village.

Le tambour est là, il avait sa mine des moments les plus sombres, il lit l'ordre de mobilisation générale.



*Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées.*

*Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août 1914*

*Tout Français, soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du fascicule de mobilisation.*

*Sont visé par le présent ordre, tous les hommes non présents sous les drapeaux et appartenant à l'armée de terre et de mer.*

Ce jour partent les jeunes suivants :

| <b>Nom</b>       | <b>Classe</b> | <b>Famille</b>  | <b>Régiment</b>        |
|------------------|---------------|-----------------|------------------------|
| JACQUINET Paulin | 1906          | .               | 254e RI                |
| JAUNET Célest    | 1907          | .               | 294e RI                |
| JAYEN Edmond     | 1903          | Marié 2 enfants | 106e RI                |
| JESSON Léon      | 1900          | .               | 154e RI                |
| MACQUART Charles | 1909          | .               | 154e RI                |
| MAHUT Arthur     | 1908          | Marié           | 132e RI                |
| MINON François   | 1902          | Marié 2 enfants | 46e RA                 |
| PÉROT Eugène     | 1899          | Marié 1 enfant  | 332e RI                |
| PÉROT Louis      | 1906          | Marié 2 enfants | 69e BCP                |
| PIERRET Alfred   | 1897          | Marié 1 enfant  | 5e RAP                 |
| PINART Emile     | 1896          | Marié           | Minoterie              |
| PINART Julien    | 1902          | Marié 1 enfant  | 154e RI                |
| PONSARDIN Pierre | 1902          | Marié 1 enfant  | Train des Equipages    |
| SENART Fernand   | 1898          | .               | 48e RIT                |
| SIMON Georges    | 1892          | Marié 2 enfants | 6e train des Equipages |

**3 août 1914** : L'Allemagne vient de déclarer la guerre à la France

*M. le Président : Les autorités administratives et militaires allemandes ont constaté un certain nombre d'actes d'hostilité commis sur le territoire allemand par des aviateurs militaires français. Plusieurs de ces derniers ont manifestement violé la neutralité de la Belgique survolant le territoire de ce pays. L'un a essayé de détruire des constructions près de Wesel, d'autres ont été aperçus sur la région de l'Eifel, un autre a jeté des bombes sur le chemin de fer près de Karlsruhe et de Nuremberg. Je suis chargé et j'ai l'honneur de faire connaître à Votre*

*Excellence qu'en présence de ces agressions, l'Empire Allemand se considère en état de guerre avec la France du fait de cette dernière puissance.*

*J'ai en même temps l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que les autorités allemandes retiendront les navires marchands français dans des ports allemands mais qu'elles les relâcheront si dans les quarante-huit heures la réciprocité complète est assurée. Ma mission diplomatique ayant ainsi pris fin, il ne me reste plus qu'à prier Votre Excellence de vouloir bien me munir de mes passeports et de prendre les mesures qu'elle jugerait utiles pour assurer mon retour en Allemagne avec le personnel de l'Ambassade ainsi qu'avec le personnel de la Légation de Bavière et du Consulat Général d'Allemagne à Paris*

Nous sommes maintenant bel et bien en guerre, aujourd'hui partent :

| <b>Nom</b>         | <b>Classe</b> | <b>Famille</b>  | <b>Régiment</b> |
|--------------------|---------------|-----------------|-----------------|
| AUBERT Louis       | 1901          | Marié 2 enfants | 106e RI         |
| FAUPIN Joseph      | 1909          | .               | 8e RAC          |
| DE GRAMMONT Albert | 1906          | .               | 65e BCP         |
| HENROT Gabriel     | 1907          | .               | 294e RI         |
| JAUNET Jean        | 1901          | Marié 1 enfant  | 294e RI         |
| THIÉBAULT Louis    | 1903          | Marié 2 enfants | 106e RI         |

**4 août 1914** : Le village est presque vidé de ses hommes actifs. Partent :

| <b>Nom</b>     | <b>Classe</b> | <b>Famille</b>  | <b>Régiment</b>        |
|----------------|---------------|-----------------|------------------------|
| BERNARD Alcide | 1903          | Marié 1 enfant  | 6e train des Équipages |
| PÉRARD Charles | 1906          | Marié 1 enfant  | 155e RI                |
| TERRIERE Jules | 1904          | Marié 2 enfants | 306e RI                |
| THIÉRY Louis   | 1905          | Marié 2 enfants | 29e BCP                |



**11 août 1914 :** Des nouvelles de nos soldats viennent d'arrivées, beaucoup se trouvent dans le même secteur.

Le 106<sup>e</sup> RI de Châlons, le 132<sup>e</sup> de Reims, le 67<sup>e</sup> de Soisson, le 154<sup>e</sup> de Lérrouville, le 155<sup>e</sup> de Commercy, le 29<sup>e</sup> BCP de St Mihiel, se trouvent de part et d'autre du Lac de Madine. Le 294<sup>e</sup> RI de Bar le Duc, le 65<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup> BCP d'Eprenay se trouve 10 km plus au-dessus à St Remy la Calonne. Les régiments de réserve du 306<sup>e</sup> RI de Châlons, du 332<sup>e</sup> de Reims et du 254<sup>e</sup> de Compiègne viennent de faire leur premier bivouaque au Grandes-Loges pour monter à la frontière Belge. Le 248<sup>e</sup> de Guingamp vient de débarquer à Mont-Saint-Remy dans les Ardennes pour faire de même. Il n'y a eu encore aucun contact avec l'ennemi, mais à deux reprises des soldats du 106<sup>e</sup> ont été blessés d'un coup de révolver tiré par des civils, on pense à des espions, ils n'ont pas été retrouvés. Faites donc attention à ce que vous dites, les espions rodent parmi nous.

Le 10 août 1914, **LARDENOIS Céleste** de la classe 1906 est mobilisé au 154<sup>e</sup> RI, le 11 août ce fut le tour de **PEPIN Jean**, classe 1888, marié 2 enfants au 106<sup>e</sup> RI, et aujourd'hui 13 août, **SENART Irénée**, Classe 1902, marié 1 enfant pour le 29<sup>e</sup> BCP. Cette fois ci, tous les hommes mobilisables sont partis.

**18 août 1914 :** Tout le monde, hommes femmes et enfants, s'active pour rentrer les moissons en grange et faire des meules dans les champs.

Nous venons de recevoir par brides des informations sur nos soldats. Le 106<sup>e</sup>, 132<sup>e</sup>, 67<sup>e</sup> RI montent vers le Nord et sont aujourd'hui à Spincourt, le 154, 155<sup>e</sup> RI et le 29<sup>e</sup> BCP sont à Pareid et viennent de recevoir l'ordre de monter eux aussi vers la frontière Luxembourgeoise. Le 294<sup>e</sup> RI, le 65<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup> BCP restent sur leurs positions vers Woël dans la Woèvre en Lorraine. Le 306<sup>e</sup> de Châlons, 332<sup>e</sup> de Reims et le 254<sup>e</sup> RI de Compiègne sont arrivés depuis le 15 août, après une marche forcée, à Montcornet où ils attendent les instructions. Le 248<sup>e</sup> RI se trouve à la frontière Belge à St-Menges. Il n'y a eu encore aucun contact avec l'ennemi si ce n'est des mouvements de cavalerie allemande pour repérer nos positions. C'est l'attente !

**23 août 1914 :** D'autres nouvelles du front viennent d'arriver, l'ennemi qui observait jusqu'à lors vient d'entrer en action samedi 22 août, notre armée se défend corps et âme, malgré les violents tirs d'artillerie lourde à tir courbe auquel ne peuvent répondre nos 75 à tir tendu. Les positions sont intenable sous le bombardement et un ordre de repli stratégique est donné. Le 106<sup>e</sup> RI de Châlons, le 132<sup>e</sup> de Reims, le 67<sup>e</sup> de Soisson ont eu leur baptême du feu à Pierrepont et Pillon à l'est de Longuyon. Situé à proximité, le 154<sup>e</sup> de Lérrouville, le 155<sup>e</sup> de Commercy, le 29<sup>e</sup> BCP de St-Mihiel, viennent d'attaquer à Fillières et se replie en direction de Damvillers. Le 294<sup>e</sup> RI de Bar le Duc, le 65<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup> BCP d'Eprenay sont placés en réserve et sont encore épargnés. Le 306<sup>e</sup> RI de Châlons, le 332<sup>e</sup> de Reims et le 254<sup>e</sup> de Compiègne viennent de subir de lourdes pertes près de Charleroi en Belgique, plus de 100 soldats du 306<sup>e</sup> mis hors de combat, ils amorcent un repli, **Jules Terrière fait parti des blessés**. Le 248<sup>e</sup> RI de Guingamp après avoir essuyé quelques coups de feu se replie au sud de la Meuse après avoir fait sauter les ponts. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter, ce repli est stratégique, il a pour but d'entraîner l'ennemi sur un terrain qui le mènera à sa perte.

**29 aout 1914** - Aujourd'hui, le flot des réfugiées belges et ardennais, commence à passer sur la N77 en traversant le village, nous leur donnons de l'eau et quelques nourritures au passage. Certains sont exténués après une marche de plus de 100 km.

Témoignage de **Blanche Braconnier** de Sommepy. *Très vite les premiers émigrés arrivent, ce sont des Belges qui fuient devant l'envahisseur. Les habitants du village se pressent pour les secourir. Beaucoup n'ont aucun mode de transport, certains sont à pied, d'autres avec des voitures à moisson où sont empilés literie, linge, quelques biens, etc... Nous voyons aussi quelques vélos dont le porte-bagages ploie sous la charge, de pauvres gens poussent une brouette toujours pleine à déborder. Quelquefois un bébé est juché au sommet de ces divers véhicules. J'ai vu une grand-mère sur une de ces brouettes, conduite par un de ses proches. Je garde à l'esprit ces voitures d'enfants que roulent des mamans épuisées par de longs trajets, sous le soleil ardent, la poussière de la route. Quelle détresse se lit dans les regards angoissés chacun a à cœur de soulager ces pauvres gens. Sur les trottoirs sont accumulés des seaux d'eau, on donne du lait aux enfants surtout les plus petits et l'on couche ceux trop fatigués pour continuer la route. On partage ce que l'on a.*

(Extrait de « J'avais 11 ans en 1914, souvenir de guerre » de Blanche Braconnier \_ édition restreinte)

Les récits qu'ils nous apportent sont alarmants, les Allemands sont à 40 km, ils brûlent les villages, tuent et pillent sur leur passage, ils prennent des otages de préférence le maire, l'instituteur ou le curé qu'ils emmènent en Allemagne, à la moindre incartade des habitants restés, ils les fusilleront. Ils vident les caves et se saoulent ce qui conduit à des atrocités.



Otages de Blégnny



Devant ces informations, il ne fait de doute que l'exode est pour bientôt, tout le monde ouvre les caches de 1870 et y mettent les biens les plus précieux qu'ils ne pourront prendre, la vaisselle, le linge, les pièces d'or. Mr le maire va emporter le cadastre napoléonien de la commune. Les éleveurs vendent leurs moutons à l'armée pour le ravitaillement de la troupe plutôt que les laisser à l'abandon et à la merci de l'ennemi, chacun met ses papiers notariés en lieu sûr. On fait le tri des objets à emporter, matelas, couvertures, linges, vêtements, casseroles que l'on ficelle sur les voitures à moisson, au cas où .... et on attend.

**Voici un témoignage d'un jeune de Perthes-les-Hurlus :** *Dès les derniers jours du mois d'août, les premiers émigrants belges et Ardennais commencèrent à passer. Leurs récits alarmèrent vite la population. Aussi la journée du 1er septembre fut-elle employée à nettoyer les cachettes des guerres précédentes, et à les garnir de vin, de linge, d'argenterie et d'objets de valeur que l'on voulait soustraire aux armées de passage.*

**2 septembre** – Des nouvelles du front ne sont pas bonnes, les soldats français retraitent et sont maintenant chez nous, le 106<sup>e</sup> RI, le 132<sup>e</sup>, le 67<sup>e</sup> sont à Montfaucon, le 154<sup>e</sup>, le 155<sup>e</sup>, le 29<sup>e</sup> BCP, sont encore plus bas, près de Clermont-en-Argonne, le 294<sup>e</sup> RI, le 65<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup> BCP transportés par voiture sont au sud de Compiègne à seulement 30 km de Paris. Le 306<sup>e</sup> RI, le 332<sup>e</sup> et le 254<sup>e</sup> sont descendus au sud de Fer en Tardenois, Le 248<sup>e</sup> RI de Guingamp se trouve à Val de Vesle.

La classe 1914 vient d'être mobilisée d'urgence, **Elisé GURNOT** au 67<sup>e</sup> RI, **Charles SENARD** au 29<sup>e</sup> BCP et **Gervais PÉRARD** au 166<sup>e</sup> RI.

**Maurice HENROT** vient d'être blessé samedi au Bois de Murvaux et emmené prisonnier camp de Darmstadt en Allemagne. Nous apprenons également que **Louis JAUNET** est blessé grièvement aujourd'hui à Montfaucon.

**Du jeune JOURDAIN de Perthes-les-Hurlus :** *Dans la matinée du 2, on chargea les voitures à moisson de vêtements, de linges, de literies, de farine, de vivres, et vers quatre heures de l'après-midi, emmenant sa fille et son père, ma patronne partait, me laissant la garde de la maison et du bétail. Dans son idée, elle s'éloignait pour quelques jours, le temps de laisser passer les armées allemandes. Ce qui s'était passé chez mes maîtres avait eu lieu également dans les autres familles, tant et si bien que le soir du deux septembre, nous n'étions plus au village qu'une vingtaine d'habitants sur 151. Avec la nuit, le passage des émigrants stoppa, mais les troupes françaises venant de Tahure, de Cernay en Dormois et d'Hurlus, reculaient toujours vers Suippes. Très tard, arriva à Perthes le curé de Sommepey, l'abbé Carré, nous racontant ce qu'avait été la journée dans son village en feu, et nous exhortant à partir. Harassé de fatigues et insouciant en raison de mon âge, je me couchais.*

(Lettre de Jourdain de Perthes-les-Hurlus qui deviendra curé de Souain plus tard)



*Le lendemain matin, après avoir trait les vaches et les avoir soignées, je m'aperçus que moi-même, je n'avais rien à manger. C'est alors que je réalisais ma situation : j'étais seul, à 15 ans et demi, dans un village où un combat pouvait se livrer d'un moment à l'autre. Désorienté par cette constatation et incapable de m'intéresser à un travail quelconque, je descendis vers le centre du village aux informations. Là j'appris que monsieur le curé était parti le matin même avec sa gouvernante et le curé de Sommepey. Nous étions plus qu'une quinzaine au village, et pour la plupart, des vieillards. Alors je rentrais à la maison, découragé, abattu ....*

**De Mme Jesson de Souain** – *Ce mercredi 2 septembre notre voisin Mr Bernard arrive à 2 heures du matin nous dire. "Vite, vite levez-vous, il y a alerte, il faut partir. Vers 10 heures du matin, on attelle et l'on veut partir. Nous prenons le petit chemin qui longe notre jardin. Mais à peine avons nous fait 200 mètres que mon mari ne veut plus s'en aller et revient chez nous. Le pays était assiégé de soldats Français qui se sont trouvés heureux de pouvoir si bien se ravitailler avec notre bassecour, poules, canards, oies et lapins. Ils en ont pris la plus forte partie comme ils l'ont dit ne voulant rien laisser aux Prussiens, ainsi que le vin de la cave qu'ils ont mise à sec, ayant laissé notre voiture chargée sous la remise, j'ai passé la nuit sur une chaise dans la cour. Tout le temps il arrivait des soldats qui venaient faire boire leurs chevaux, pendant que d'autres préparaient leurs repas. On voyait de grandes rougeurs du côté de Ste-Marie-à-py, Sommepey et même de Perthes, on était tout affolé.*

**4 septembre – Mme Jesson** – *Quand donc le 3 septembre à 4 heures du matin on est venu de nouveau nous dire "Si vous voulez partir c'est tout de suite. Voici les Prussiens qui arrivent, on va dresser des barricades".*



*Alors de nouveau on attelle le cheval et nous voilà partis cette fois sur la route de Suippes Le soir nous arrivâmes à Courtisols mais après avoir éprouvé bien des difficultés, les harnais de notre cheval brisés. Enfin, tous harassés après avoir supporté les fatigues d'une pareille journée, on voulut bien donner à mes trois petites filles une chambre où elles se couchèrent toutes les trois dans le lit d'un commis qui était aussi parti. Mon mari resta près d'elles, la nuit il eut des coliques atroces et ne put prendre aucun repos. Moi je passais la nuit auprès de ma voiture et de notre cheval que l'on avait mis dans un clos. Malgré une chaude journée, je trouvais la nuit bien froide. Enfin le lendemain matin voyant que Jesson n'était plus en état de continuer notre route, il lui était impossible de garnir son cheval, de l'atteler et même de le conduire, nous résolûmes de retourner chez nous. A moitié chemin de Courtisols à Bussy nous rencontrâmes les Prussiens. Un de leurs chefs arriva près de nous avec un air féroce et demanda à mon mari où se trouvaient les Français,*

*mes petites filles tremblaient de tous leurs membres, mon mari était anéanti. Je pris la parole et leur répondis qu'il ne les avait point vus. Je ne mentais pas puisque ayant passé la nuit dans une chambre, il n'avait rien vu. Moi, j'en avais vu passer toute la nuit se dirigeant du côté de Marson mais je n'étais pas obligée de leur dire. Voyant ce, le 'boche' lui dit puisque vous ne voulez rien dire descendez de voiture, je vais vous tirer un coup de revolver, le revolver à la main comme s'il allait le frapper. Alors je lui répondis, "il n'a pas la force de descendre, descendez le vous-même et faites en une fin", il prit le parti de s'éloigner et de nous laisser tranquille. Un kilomètre plus loin nous fûmes obligés d'arrêter dans une pièce de sapins au moins pendant deux heures pour laisser passer un convoi de Prussiens qu'ils nous ont dit être à 70 000. Ils ne nous ont pas fait grand mal. Ils nous ont pris quelques provisions et une bicyclette, mais nous ont quand même effrayés.*



*Rentrés à Souain vers 6 heures du soir en repassant par le chemin de la Chapelle, car la route de Suippes était obstruée par les Prussiens. Nous rentrâmes chez nous où tout était sans dessus dessous, le linge, les habits, des armes mis tout en tas dans une saleté terrible, tout pataugé plein d'eau de mortier. Voilà le tableau. Puis le bétail lâché, partant dans les champs, chez nous ils avaient tué une vache et un veau. Nous rentrâmes nos bestiaux comme nous le pûmes à l'exception des moutons qui ne furent jamais retrouvés. Voyez, je ne puis vous dire comment les Prussiens ont été reçus. Je sais qu'il n'était resté que quelques vieillards, beaucoup de ceux qui étaient restés le 2 septembre sont partis le matin du 3 quand nous et n'ont été que jusque Somme-Suippe et sont rentrés le soir du même jour au pays, quand le bombardement ne s'est plus fait entendre. Le vendredi soir deux heures après notre retour deux Prussiens sont venus chez nous visiter toutes nos pièces pour voir s'il y avait des soldats cachés. Pensez comme l'on était effrayé, puis le samedi matin, on en voit encore venir deux qui s'emparent de notre cheval, et le lendemain dimanche ils viennent dire "cheval foutu".*

*Quatre cents habitants ont évacué, ils sont partis par groupe d'une vingtaine, par quartier, par famille ou par affinité. Une partie a pris la direction de l'Aube, l'autre de la Haute-Marne, restant groupé pour s'entre aider dans cette aventure vers l'inconnu. Cinquante habitants vont rester envers et contre tout, pour garder le village, ce sont principalement les malades et les vieillards.  
(Extrait de la lettre au curé de Souain de Marie-Eulalie JESSON de Souain)*

**9 septembre** - Nous venons d'avoir le témoignage de Blanche Braconnier de Sommepy sur l'incendie du village le 3 septembre

*Une voisine vient nous dire, "vous ne pouvez rester ici, les Allemands vont arriver, les obus tombent sans que nous puissions déceler l'endroit où ils arrivent. L'église est touchée son beau clocher embrasé par les flammes va brûler ; ainsi que toute la toiture de la nef. Sous l'intensité de l'incendie les cloches fondent et disparaissent dans les décombres.*

*La bataille continue son œuvre dévastatrice, plusieurs maisons sont touchées et brûlent. Il n'est plus question de rester ainsi dans la rue et nous nous réfugions dans la maison de notre voisine.*

*Plus tard nous saurons que les incendies sont provoqués par des obus incendiaires et que tout près de nous, un drame affreux se joue. Des réfugiés ardennais qui sont arrivés dans le village sont pris dans la tourmente, les Allemands venant de mettre le feu à une maison, ils s'abritent en face de la place chez Mr HANUS, pendant que les émigrés donnent à boire aux soldats allemands, Mme HANUS claque sa porte ce qui produit un bruit sec et les Allemands pensant qu'un coup de feu vient d'être tiré sur eux enfoncent la porte, les émigrés passent par la fenêtre pour leur faire place, les Allemands tirent et abattent cinq hommes. Dans ces morts une pauvre femme reconnaît son mari et rentre dans la maison pour avertir ses enfants, un Allemand la menace et tire dans tous les coins, il force les femmes à sortir et il met le feu à la maison. Sur les 22 personnes se trouvaient chez Mr HANUS, 12 seront sauvées.*

*Ce drame se passait tout près de nous, mais enfermés, épouvantés nous n'osions bouger. A la fin de la matinée arriva à bout de forces Mme BAUDART, sa ferme, la première qui se trouve sur la route de Vouziers était également la première pour "recevoir" l'envahisseur, c'étaient des uhlands, l'un d'eux à qui elle tenait tête, essayant de défendre sa maison alors qu'ils commençaient à tout saccager lui traversa la cuisse d'un coup de sabre.*

*Les premiers Allemands entrent dans la maison, mes parents restant sous l'emprise des récits des émigrés relatant les atrocités me cache dans une alcôve. Je m'enfouie sous l'édredon et n'ose plus bouger. Les Allemands se désaltèrent, craignant d'être empoisonnés ils exigent que l'on boive avant eux, puis sortent.*

*Après quelques temps, nous ne les voyons plus, la journée s'est passée sans que nous ne prenions rien pour nous alimenter, alors ma mère sort pour prendre de l'eau et faire du café; elle rentre en hurlant "sauvons-nous, la maison brûle". C'est la panique, notre maison, contiguë de celle où nous étions réfugiés brûlait effectivement, mais les flammes venant de la maison précédant la nôtre léchaient le toit, toutes les maison se touchant étaient la proie des flammes.*



*Le feu crépitait au-dessus de moi, et élevant les yeux vers l'incendie je vis deux soldats allemands, l'un derrière l'autre sur la portion de toit qui ne brûlait pas. L'un d'eux versait d'un bidon un liquide, celui qui le suivait y mettait le feu!*

*Le feu se propageait très rapidement et bientôt tous les toits n'étaient qu'un immense brasier. Nous partons, à travers champs vers les bois de sapins espérant y trouver un peu de détente, laissant tout derrière nous. Atterrés nous voyons l'incendie gagner du terrain, tout Sommepy n'était plus qu'un immense brasier, nous entendions les cris des chevaux, des vaches, des moutons restés dans les écuries, les étables...*

Des informations nous arrivent, les soldats français contre attaquent sur toute la ligne du front depuis le 6 septembre, le 106<sup>e</sup> RI, le 132<sup>e</sup>, le 67<sup>e</sup> sont à Sommaisne, le 154<sup>e</sup>, le 155<sup>e</sup>, le 29<sup>e</sup> BCP, sont à coté à Séraucourt, le 294<sup>e</sup> RI, le 65<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup> BCP sont à Dammartin-en-goël à seulement 25 km de Paris. Le 306<sup>e</sup> RI, le 332<sup>e</sup> et le 254<sup>e</sup> sont à Provins, Le 248<sup>e</sup> RI de Guingamp se trouve à Fer-Champenoise. La bataille est rude, les allemands semblent perdre pied et des mouvements de retraite se dessinent; puissent nos soldats les bouter hors de France.



**13 septembre – Des nouvelles de Marie-Eulalie Jesson –** *C'est le samedi 5 vers 4 heures du matin que le feu a pris au poste, allumé par des allemands ivres, les bâtiments de Firmin Monvarin, Jean Jaunet, Mr Oury ont été brûlés. Mais le presbytère a été épargné.*

*A partir du 8 on ne voit presque plus d'Allemands. Ceux qui étaient restés aidaient les civils de Souain à enterrer les morts. Chaque jour les hommes étaient réquisitionnés pour enterrer soit les soldats ou les animaux, on était resté à peu près une quarantaine de personnes en tout.*

*Le 9 et le 10 on a été assez tranquille, on croyait les Prussiens partis pour de bon, mais le vendredi 11 on en revoit en quantité et le samedi 12 on en est assiégé. Enfin ce dimanche, on entend le canon de tous les côtés, la frayeur domine tout le monde, tous les voisins viennent passer la nuit dans notre cave qui mesure 25 mètres de long sur 5 mètres de large. Mon fils Louis le père des trois petites filles dont j'avais la garde et qui était mobilisé comme garde voies à Ste-Menehould avait été évacué et était rentré avec nous depuis le 8 septembre. Couché dans une pièce du haut, la nuit il voulut aller dans le jardin, mais il recula en voyant la quantité de soldats qui s'y trouvait. Le lundi matin la maison de Georges Simon brûlait, il pouvait être 4 heures, on va ouvrir la porte de notre clos pour s'en rendre compte. Nous sommes tous étonnés de voir que c'était les Français qui étaient là. Ils nous disent, "c'est nous soldats Français", on leur répond, "oh quel bonheur, nous voilà sauvés. Dans notre cave on y avait remisé un tas d'outils pelles, pioches, le dimanche soir après avoir terrorisé tout le monde et fouillé même dans la poche des messieurs*

*pour prendre leur argent, ils ont enlevé tous les outils pour aller faire leurs tranchées. On se bat maintenant nuit et jour.*

Nous venons d'apprendre le décès le 6 septembre de **Louis JAUNET** mort des suites de ses blessures du combat de Monfaucon, mort en héros, il a reçu à titre posthume, la Médaille Militaire et la Croix de Guerre avec étoile d'argent, toutes nos pensées vont à sa mère, souhaitons qu'il n'y en ai pas d'autre. **Charles MACQUART** vient d'être blessé sans grande gravité, le 6 septembre au Deux-Noules près de Beausite dans la Meuse.



Prise du château de Mondement

Nos soldats ont repoussé les Allemands, les obligeant à reculer, ils sont arrivés sur une ligne qui va de Reims à Verdun. Par les hasards de la guerre, le caporal **Arthur BOURGIGNON** du 248<sup>e</sup> RI de Guingamp se retrouve dans son village à Souain près de la Ferme des Wacques.

**17 septembre – Toujours de notre correspondante Marie-Eulalie JESSON.** *Les Allemands envoient des fusées inflammatoires presque tous les jours qui incendient les maisons. Le 14 septembre ce fut le tour du marchand de vin, ainsi que l'école, le lendemain c'était la Ruelle et une partie de la Chapelle. Enfin le 17 ce fut le tour de la Damont où tous nos voisins brûlèrent. La moitié de notre maison fut épargnée grâce à mon fils **Louis JESSON** qui ne craignit ni balles, ni obus et aidé par les soldats qui passaient de l'eau, il éteignit les charbons enflammés. Obligé de lâcher les bestiaux dans la crainte du feu, nos vaches se réfugièrent dans le clos où pendant la nuit les boches vinrent se mettre à l'abri derrière elles. Les Français ne cessaient de tirer, le lendemain elles étaient toutes tuées, à l'exception d'une qui était rentrée dans la grange.*

*Aujourd'hui 17 septembre, tout le monde part émigrer, après avoir vu brûler leur maison. Le 15, **Jean Marie Godin** a été blessé par un soldat français, ce pauvre vieillard sourd, n'ayant pas répondu à l'appel de la sentinelle, au moment où il traversait la rue de la Chapelle pour se réfugier dans une cave. Elle fit feu et lui occasionna une blessure mortelle qui deux jours après le mit au tombeau. Son corps, transporté difficilement ce jour au cimetière ne reçut aucune sépulture, il fut abandonné sur le chemin, pris sous un violent tir d'artillerie. Aujourd'hui, on a aussi enterré dans son jardin, la **Narkof** souffrante depuis longtemps, Un obus vient de tomber, il a blessé à la jambe **Jean Nicolas JULLION**, **Estelle JULLION** a été profondément défigurée et **Augustine MACQUART** grièvement touchée agonise.*

*Nous restons donc à Souain, 11 civils dans notre cave, moi, mon mari, mon fils et ses trois enfants puis notre voisin **Isidore PEROT**, beau-père de Joseph Hubert, **Mr MINON** presque aveugle et **Mr Auguste, JOANNES** puis le frère **MACQUART** et sa sœur qui étaient restés chez eux.*



**Marie-Eulalie JESSON et ses trois petites filles, Hélène, Lucienne et Germaine**

Le décès de **Jean Marie GODIN** va donner naissance à une rumeur qui va courir tout au long de la guerre et se colporter de soldats en soldats, selon laquelle un espion civil qui renseignait les allemands sur la position des Français a été abattu.

**19 septembre 1914 – Marie-Eulalie JESSON** nous raconte la journée du 19.

*Ce fut un combat terrible, les Français avaient mis une mitrailleuse dans notre grenier. C'était effrayant, nous n'osions sortir, de notre cave, on entendait le capitaine commander ses hommes à la baïonnette. Une compagnie venait même s'abriter avec nous dans la cave, que d'hommes en ce jour ont trouvé la mort, on voyait dans les champs les cadavres aussi drus que les gerbes de blé au temps de la moisson. **Augustine MACQUART** a agonisé pendant deux jours nous venons de l'enterrer dans un jardin.*

Ces derniers jours sont terribles pour notre village, nous venons d'apprendre la mort glorieuse de **Julien PINART** disparu le 19 septembre dans la Meuse, il a reçu à titre posthume la Médaille Militaire et la citation « Soldat courageux et dévoué. Tombé pour la France à son poste de combat le 19 septembre 1914, à Chaumont-sur-Aire, en faisant vaillamment son devoir, Croix de Guerre, étoile de bronze ». Celle le 20 septembre du Caporal **louis THIÉRY** à Rembercourt-aux-Pots (Meuse), il a reçu la Croix de Guerre et la Médaille Militaire. Celle de **Charles PÉRARD** disparu le même jour dans l'Aisne, il a reçu à titre posthume la Médaille Militaire et la Croix de Guerre avec la citation « Brave soldat, mort glorieusement pour la France, le 20 septembre 1914, au plateau de Nouvron ». Celle de **Céleste JAUNET** toujours le même jour à Sailly-Saillisel dans la Somme, Mort pour la France avec la Médaille Militaire. La disparition de **Léon JESSON** dans la Meuse, il a reçu la Médaille Militaire à titre posthume avec la citation « Brave soldat, courageux et dévoué, ayant toujours donné entière satisfaction dans sa manière de servir. Est tombé glorieusement pour la France à son poste de combat le 21 septembre 1914 à Heippes-Deumond ». **Gaston ROSSELLE** est mort aujourd'hui à Spada dans la Meuse, il a reçu la Croix de Guerre et la Médaille Militaire à titre

posthume. Ces jeunes hommes de Souain laissent quatre orphelins, notre soutien va à leur mère et à leur veuve.

Depuis un mois de combat, 10% des soldats mobilisés de Souain sont déjà tombés sur le champ de bataille.

(Extraits du livre « jours de gloire, jours de misère » **d'Henri René**) – À 4 h 00 les 2 bataillons du 149<sup>e</sup> R.I. qui se trouvent dans Souain sont attaqués par l'infanterie allemande et canonnés. Ils sont coincés dans le village, d'abord dans la partie ouest, finissent par l'occuper en entier, en faisant subir à l'ennemi de grosses pertes. Ils regroupent 120 prisonniers dans l'église. La situation reste critique toute la journée. Les munitions manquent et il est impossible de se réapprovisionner.

Le réapprovisionnement ne peut se faire que dans la nuit. Les bruits les plus alarmants nous parviennent par des isolés, de retour de Souain : ils disent que l'ennemi a attaqué avec des forces considérables, que nos camarades sont cernés, qu'ils demandent sans délai du secours et des renforts importants.



L'attaque allemande du village de Souain

Nouvelles vagues de tirailleurs lancées vers la crête, nouveaux échecs. De l'arrière, on nous croit mous ou fléchissant. On aiguille dans notre direction 2 compagnies de chasseurs, pour nous entraîner. Ils avancent, dans l'angle mort, en belle formation... Les voici. Ils se ramassent, les chefs de section donnent l'exemple, la ligne dangereuse est abordée au pas de course. Le mouvement s'annonce bien, nous nous y joignons résolument. Soudain, toute une rangée s'écroule en même temps, sous une rafale d'enfilade de mitrailleuses... La vague est brisée... Et nos camarades qui nous attendent....

L'obscurité va nous permettre de passer. Le capitaine commandant rassemble les survivants de cet engagement stérile et sanglant, et les achemine par la route vers le village. Les 2 premiers bataillons se sont dégagés par leur attitude hardie, grâce au sang-froid de leurs chefs. Après un corps à corps dans les maisons et dans les rues, l'attaque a rebroussé chemin, laissant d'innombrables morts et plus de 100 prisonniers. Le village brûle. Les postes de secours émigrent de ruine en ruine, traînant derrière eux leur triste cortège de blessés. Nous casons nos unités dans les granges ou caves de la partie sud du village, prêtes à être alertées si besoin. Les occupations ne manquent pas : elles sont surtout d'ordre funèbre...



*Aujourd'hui 23 septembre, une reconnaissance fait savoir que les tranchées en face du 149e R.I. sont garnies de fils de fer. La journée reste calme. Le 149e R.I. effectue des travaux de propreté et enterre les cadavres. L'artillerie allemande tire sur Souain. La nuit est calme.*

**25 septembre – de Marie-Eulalie JESSON :** *La nuit du 23 au 24 septembre, mon mari se plaignait de grandes souffrances d'estomac et dans le jour on le vit s'affaiblir bien vite. L'après-midi il avait perdu l'usage de la parole et rendit le dernier soupir à 6 h du soir. Il est mort sans aucun secours, puisqu'il n'y avait ni prêtre ni médecin. Mais je crois quand même il a dû offrir à Dieu le sacrifice de sa vie, car je l'ai vu plusieurs fois faire le signe de la croix. Je pense que le divin Maître lui a donné une place au ciel, car combien d'actes de contrition nous avons dit durant ces nuits d'anxiété. Il a fallu lui creuser une fosse dans notre clos et même s'abriter des obus qui pleuvaient tout le temps.*

*Voilà à peu près le résumé de la vie que nous avons dans notre cave, quant à la nourriture elle n'est pas non plus trop frugale, la vache qui nous est restée, nous fournit assez de lait pour nous alimenter, le matin café au lait, mais presque sans sucre, car il est rare, à midi la soupe au lait et le soir un bol de lait à celui qui l'aime.*

Extraits du livre " jours de gloire, jours de misère" **d'Henri René 149eRI :**

*Vers le matin seulement, un de ses officiers songe à monter au grenier de la maison d'école : sur la dernière marche, un corps inerte gît, la tête fracassée, inondé de sang, c'est notre malheureux commandant François ! Il a été frappé à son poste, en pleine activité, au travers de la mansarde qui lui avait servi d'observatoire à la fin du jour, pour y surveiller le front, pour s'assurer que nous pouvions dormir tranquilles. C'est une belle fin, il n'en eût pas rêvé d'autre s'il avait dû choisir... Il avait tant souhaité, cependant, ne pas être arrêté dans sa course à la victoire ! Nous lui faisons de pieuses obsèques, les plus anciens officiers de régiment se disputent l'honneur de le porter eux-mêmes jusqu'à sa dernière demeure. Le colonel prononce sur sa dépouille une allocution touchante et l'on se dit « à Dieu »...*

*Le haut commandement a les yeux sur nous. Il vient de nous le faire savoir par la plus belle citation à l'ordre de l'armée que le régiment ait encore connue. Il peut être tranquille : Souain tiendra. Peu à peu, nous nous organisons comme dans une place forte assiégée, mobilisant toutes les ressources, faisant face aux événements prêts à subir les privations ; les fatigues et les bombardements, pleins de confiance. Nos troupiers s'ingénient : ils soignent les vaches dans les caves. Ils décomptent le petit bétail. Ils rassemblent les lapins et les pigeons égarés. Ils retournent les champs de pommes de terre... Même encerclés, nous ne mourrons pas de faim. Les cuisines s'installent dans les foyers effondrés, le plus près possible des entrées de caves afin que, au premier sifflement d'obus, on puisse disparaître. Les hommes ont été tellement sevrés d'aliments chauds, depuis longtemps, qu'ils mettent à ce jeu l'audace la plus étonnante : j'en vois qui sont assis sur les marches de l'escalier. Leur marmite bout, ils flattent des yeux leur rata. Ils le tournent amoureusement avec un bâton d'une propreté douteuse...*

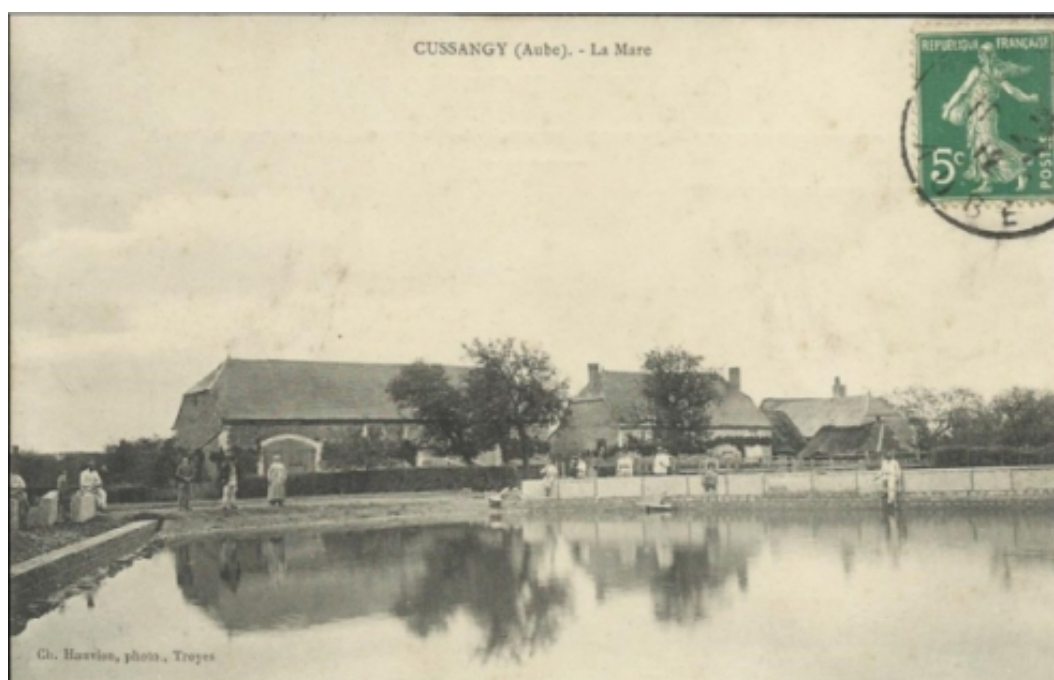
*Ils s'éclipsent par une descente rapide pour laisser passer l'explosion. Ils reviennent à leur pot-au-feu, et le manège se poursuit, tragique et comique tout à la fois. Quelques-uns meurent à leur poste, sans que l'incident (la mort n'est plus qu'un incident) décourage les autres. La chasse aux vieilles ferrailles leur a fait découvrir des moules à gaufres, ils se passionnent à cette fabrication et, d'une pâte horriblement fade de farine et d'eau, sans sucre, ils tirent des gaufres par douzaines. C'est très mauvais, mais c'est une apparence de friandise.*

*Notre tour est venu de monter la garde et nous nous alignons dans les tranchées. Elles sont bien maigres et bien imparfaites. Nous ne voulons pas admettre que ce puisse être définitif, et nous nous contentons de cette demi-mesure en attendant que la situation stratégique se soit modifiée. Ah ! Non ! L'immobilisation ne saurait être notre sort et l'heure n'a pas encore sonné de nous enfouir dans le sol comme des taupes. Les nuits sont agitées. Les patrouilles se heurtent. La danse des ombres peuple l'imagination des guetteurs. Nos soldats n'ont pas acquis, jusqu'à maintenant, « le sang froid de l'homme de guerre » et les fausses alertes se succèdent presque sans interruption. De terribles fusillades se déclenchent, les Allemands éclairent le terrain avec des fusées (détail pratique qui nous est encore inconnu), et la plupart du temps, ce sont fantasmagories pures. Les*

*sentinelles à la barricade du nord rendent compte affolées qu'une « grosse colonne d'attaque s'avance par la route »... On va voir... C'est un troupeau de vaches errant d'un front à l'autre !*

**5 octobre 1914** – Nous venons d'apprendre que ce jour **Gabriel HENROT** vient d'être blessé à Beuvraignes près de Roye dans la Somme, fait prisonnier, il part pour le camp de Koenigsbrück en Allemagne. Devant l'hémorragie des pertes françaises, **Joseph LABBE** notre garde champêtre qui était réformé vient d'être réincorporé au 156<sup>e</sup> RI. Les GVC (Gardes voies et communication) sont toujours à leur poste dans les villages environnants, **Albert HUBERT** se trouve à Somme-Tourbe, il nous signale qu'il ne peut toujours pas dépasser le mont de Suippes pour aller voir où en est le village et sa maison, les nouvelles des soldats à Souain confirment que l'on s'y est battu à la baïonnette et que le village a été pris et repris 7 ou 8 fois.

Il vient de recevoir pour la première fois des nouvelles de Victoire sa femme et de ses deux petites filles, Marcelle et Marguerite. Vingt-quatre habitants du village sont partis en convoi ensemble en direction de l'Aube et sont arrivés à Cussangy, près de Chaource.



*Ils sont logés près de nous dans trois maisons différentes. Nos chevaux travaillent tous les jours car ils sont peu nombreux ici et il doit y avoir une réquisition de chevaux le 9 octobre, si bien qu'il en restera peu. Tu peux te tranquilliser pour moi, j'ai encore de l'argent, nous dépensons peu. Je ne nourris nos ouvriers que le dimanche. Jean et Joseph ont toujours de l'ouvrage. Jean m'a déjà donné 50 francs qu'il avait gagnés et il est vraiment au plus petit soin pour nous. Dans le pays où nous sommes, on est bon pour les émigrés, on leur donne des légumes à volonté. J'ai le lait à ma disposition, mais quand je sortirai, je laisserai une pièce, car les deux femmes qui nous accueillent ont bien du mal et de la peine pour conserver leur petit avoir.*

Les émigrés communiquent entre eux par lettres, ils sont dispersés aux quatre coins de la région, ils se donnent des nouvelles sur leur condition d'exil et cherchent à savoir dans quel état se trouve leur village et surtout leur maison.

**18 octobre 1914** - Nous sommes en mesure de vous dire où se trouvent émigrées les familles de SOUAIN et de Perthes-les-Hurlus, cela vous permettra de pouvoir communiquer entre vous par lettres.

Dans l'ensemble, les hommes et femmes valides ont retrouvé un travail pour subsister, le pays manque tellement de bras.

#### **Pour SOUAIN**

Les CAMUS sont Châlons-sur-Marne.

Les JARDIN logent dans une grange à Châlons où ils nous disent que la nourriture est très chère.

Les DRU sont à Vésigneul.

EVARD est en Haute-Marne, BERNARD également à St Urbain à coté de Joinville, il travaille dans une usine de métallurgie.

Ernestine LARDENOIS cultive des terres à Nuisement-sur-Coole.

Léopold PEROT est également à Nuisement-sur-Coole, il espère récupérer sa batteuse qui se trouve près de la source, pour battre dans les fermes et sa femme pourrait ainsi engrainer.

Les DE GRAMMONT et Eugénie JAYEN sont à St-Memmie. Ninie JAYEN travaille dans l'horticulture, elle a pris à sa charge trois autres enfants De Grammont, Paul, Angèle et André.

La famille de Georges JAYEN a repris un café à St-Martin-sur-le-Pré avec Simone PERARD et Marie SENARD.

Les HUBERT, PONSARDIN sont à Cussany dans l'Aube et travaillent en culture.

Les GODIN sont à Fère-Champenoise où ils ont repris une petite ferme en exploitation.

GOULET de la ferme des Wacques est à Bordeaux et pense revenir à Epernay pour diriger ses succursales GOULET-TURPIN.

Anatole HUBERT, PEROT, JOANNES sont avec les GILLET à St-Germain-la-Ville.

Monsieur le Curé est à Epernay.

#### **Pour Perthes-les-Hurlus**

Les HAIMART sont à Châlons, Fère-Champenoise, Bienville, La Chapelle-Felcourt.

L'Abée MEURIER à Vitry-le-François.

Les PINART et HAIMART en Haute-Marne à Joinville et Dommartin-le-St-Père.

Des PINART se trouvent à Ste-Savine et Ossey-les-Trois-Maisons.

SIMON et HAIMART à St Parres-aux-Tertres.

Les APPERT à Chaource.

DECORNE à Cernon-sur-Coole.

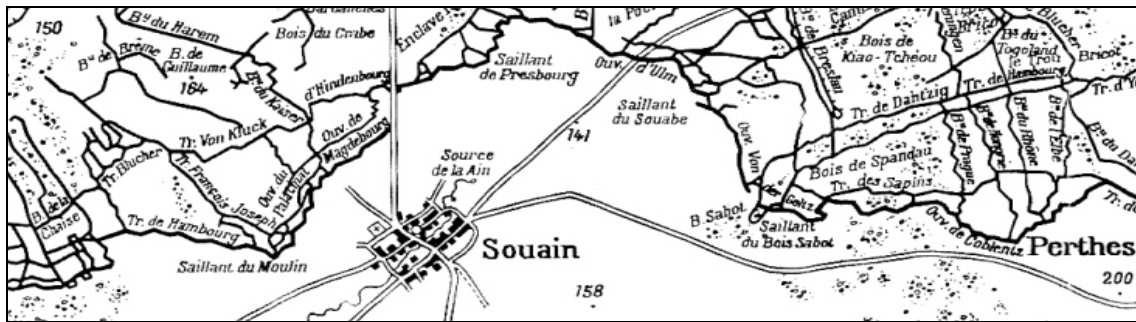
Les HUBERT, GUILLEMART, CHAMPENOIS à Soudron et Villeseneux.

Les MACQUART à Recy et Saint Martin-sur-le-Pré.

Avec les informations collectées auprès des soldats qui sont à Souain, les habitants se font à la raison que leur village est en cours de destruction et qu'il faudra tout reconstruire.

*Albert Hubert dit : Notre maison est donc anéantie, si les bergeries et la grange à foin existent toujours, ce sera bien lorsque nous rentrerons. Mr Pâques a pu aller jusque Saint-Hilaire-le-Grand, mais c'est bien probable que son fils ne retournera pas dans la culture.*

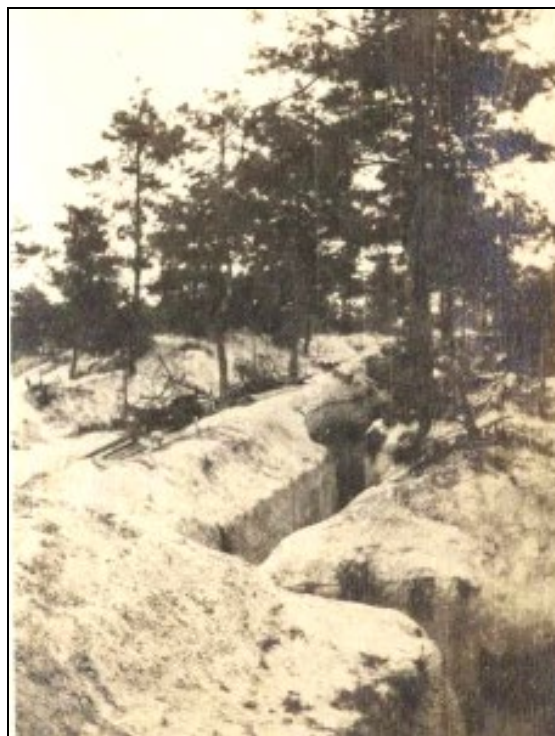
*La ligne des tranchées qui délimite le front vient de Reims passe par St Hilaire-le-Grand arrive sur le territoire de la commune par Poiddam à la ferme des Wacques, passe par le moulin à vent et les Bourgs sur la crête nord du village, rejoint le Terme-Renard puis descend jusqu'à la route de Perthes le long des parties boisées et suit cette dernière jusqu'à Perthes-les-Hurlus puis traverse le moulin et part en direction de la Main de Massiges.*



De nouveaux noms apparaissent sur le terroir, Les bois de Bouilla-croix se nomment bois Guillaume II et Frédéric de Prusse, ceux de la route de Perthes, le bois Sabot en raison de sa forme et Spandau. Chaque tranchée allemande prend un nom comme la tr. Hambourg, de Magdebourg, de Presbourg, l'ouvrage d'Ulm et de Coblentz; si bien que chaque lieu repris par les Français est un morceau de terre arraché à l'Allemagne.

Les Allemands se sont reculés pour occuper le haut des crêtes, dominant les Français placés à mi-pente, les plaçant en position d'observation et de défense favorable. Les Français doivent reconquérir le territoire national et chaque pouce de terrain repris est d'une importance capitale, ce qui les conduisent à accepter une situation de dominance.

**13 Octobre 1914-** Les soldats après avoir essayés vainement d'enfoncer la ligne allemande se résignent à s'enterrer. Les tranchées forment maintenant un long ruban blanc devant celles de l'ennemi, séparées par 20 à 200m de no man's land. Jour après jour des fils de fer sont fixés sur des piquets de bois interdisant l'accès aux lignes.



**Récit de Marie-Eulalie JESSON :** *Nous sommes restés jusqu'aujourd'hui vivant ainsi, cela fait une dizaine de jours que nous sommes par ordre des officiers ravitaillés comme des soldats. Nous pensions rester tout le temps de la guerre ainsi, car on nous disait être aussi en sûreté que dans un fort, on entendait bien le canon, arriver les obus, on venait panser les blessés auprès de nous. Mais on s'habitue à tout, on n'était pas trop effrayé. Il nous était bien impossible de sortir, il y avait des sentinelles françaises qui nous empêchaient de circuler. Mon fils Louis a pu en voir*

*d'avantage que moi, car pour lui sortir, il se faisait faire un sauf conduit par le capitaine logé chez nous.*

*Le 12 octobre à 9 h 1/2 du soir un soldat, par ordre du général est venu nous dire de partir, nous donnant juste 1/2 heure pour nous préparer. Réveiller les enfants déjà endormis, les habiller n'ayant presque point de lumière, figurez-vous l'affolement où nous étions. Aussi nous sommes partis sans avoir pu rien emporter, il fallait nous rendre à la haie de Couneux où les voitures de ravitaillement devaient nous prendre pour nous conduire à Suippes. Mr **MINON** et Mr **JOANNES** furent mis sur des brancards et les soldats les portèrent. Pour moi il me fallut faire la route à pied, j'y arrivais bien essoufflée, puis il nous fallut attendre pendant une heure dans les champs avant que les voitures pussent nous prendre. Là on nous conduisit au poste de l'école maternelle où nous venons de passer la nuit assis sur des gradins à endurer le froid. Arrivés là les gendarmes sont venus nous chercher vers 9 heures du matin pour nous conduire dans la ville où nous pûmes trouver un logement. Moi avec mes trois petites filles, chez une cousine qui voulut bien nous recevoir, Mme **MINON** fut conduite à Châlons pour y être hospitalisée et Mr **PEROT** et **JOANNES** se dirigèrent à St Germain la Ville chez une nièce à Mr Anatole **HUBERT** qui s'y trouvait déjà.*

**2 novembre 1914** - Les Allemands se sont bien installés dans des tranchées profondes, avec des sapes à 6 m sous terre pour se protéger des bombardements et des abris le long de celle-ci, placés ça et là pour dormir. Les simples fils de fer du début ont laissé place à des fils de fer barbelés de grosse section, difficiles à couper. Côté français, on n'en est pas là. Les tranchées sont à peine ébauchées, l'état-major ne pousse pas à cette nouvelle façon de faire la guerre. Notre but n'est pas de s'embourgeoiser, il est de reconquérir le territoire national par des attaques.

Un de nos contacts, **le soldat A.A. du 21e BCP**, nous ne le nommerons pas, nous a envoyé cette histoire poignante du secteur du « Bois Sabot » entre Souain et Perthes-les-Hurlus.

*Je revenais de Châlons en moto, ayant fait le plein de tabac pour la compagnie. Je traversai les ruines de Suippes vers sept heures du matin et j'enfilais la route de Perthes lorsque, à la dernière maison du bourg, je fus hélé par un chasseur blessé, soutenant douloureusement de sa main gauche son bras droit fracassé et sommairement bandé.*

*Ben, mon vieux, qu'est-ce qu'on a pris !*

*Sous l'emmitoufflement d'un châle dépenaillé, péché je ne sais où, je reconnus les bons yeux candides et la barbe hirsute de mon camarade Bedeau. Pauvre vieux Bedeau dont la simple gaité, l'inaltérable bonne humeur avaient été notre soutien à l'escouade depuis le dépôt de Langres jusque dans les moments les plus durs de la campagne.*

*Et pendant que j'écrivais rapidement une carte pour avertir sa femme, il me conta la nuit tragique.*

*J'ai quitté Bedeau, serrant largement sa main valide si franche et si loyale. Ma pauvre compagnie ! la voilà qui défile maintenant, par petits paquets de deux, de trois blessés le long de la route boueuse. Au fur et à mesure que j'avance, les nouvelles se précisent ; ceux qui passent là sont encore les heureux : ils peuvent marcher !*

*Mais il y a là-bas dans le bois, à la cote 170 où se trouve le poste de secours, une foule de blessés graves. Voici la voiture médicale, à droite de la route, sous couvert. Je confie ma moto au conducteur, et mes sacoches sur le dos, je m'engage dans l'étroit sentier qui conduit à travers bois à la cote 170, à 1.800 mètres de là.*

*De loin j'aperçois, au liseré de la clairière, la croix rouge du fanion du poste médical. Le cœur serré je hâte le pas, rechargeant mes sacoches d'un coup de rein. J'arrive.*

*Le poste de secours du 21<sup>e</sup> bataillon consiste en une hutte formée de branchages et sous laquelle on a couché les blessés les plus gravement atteints. A côté, le médecin-major B..., les manches retroussées, panse avec l'aide-major les blessés que les brancardiers amènent.*

*Ils ont tous deux les mains rouges, et sur le sol, éparpillés, de sanglants lambeaux d'étoffe proviennent des vêtements coupés pour mettre à nu les blessures. Tout autour, couchés sur la mousse, des blessés, barbes hirsutes, teints cireux, sur lesquels la blancheur quelquefois déjà rougie des pansements fait ressortir la glorieuse saleté des guenilles.*

*Sur le tout, un jour embué de brouillard, un jour bas de novembre, glacial et humide. L'air retentit de gémissements, de plaintes, de râles aussi. Dans un coin, à l'écart, trois taches noires d'uniformes sur le sol sombre, les visages recouverts, immobiles....rigides... Pauvres gars ! Un corbeau croasse là-haut dans le ciel, les ailes planantes, en l'attente du festin.*



**La chapelle des BCP (Bataillon de Chasseurs à pied), secteur du bois Sabot à Souain**

*Et soudain ce tableau s'éclaire d'une note imprévue. Au milieu du groupe, sur une caisse régimentaire aux lourdes ferrures, on vient de déployer une petite boîte en bois jaune dont les volets sont ornés de dessins gothiques ; deux lanternes en cuivre doré, aux verres embués, protègent la flamme vacillante de deux cierges et entre elles un Christ déploie la croix de ses bras étendus et cloués. Le ciboire se pose sur une nappe d'autel immaculée, et deux fantassins, tête nue, deux braves réservistes aux tempes grisonnantes, font les enfants de chœur, pendant que l'aumônier, qui, cinq minutes auparavant, jurait et sacrait comme un païen parce que les brancardiers divisionnaires, prévenus, n'arrivaient pas, quitte son bonnet de police, où brillent les galons de capitaine, et célèbre une messe émouvante dont la simplicité s'imprègne aussitôt d'une grandeur qui vous étreint dans ce cadre de souffrance et de mort.*

*Quelques orémus auxquels répondent en un murmure les enfants de chœur barbus, puis il parle.*

*Paroles simples de brave homme où la France résonne, paroles de guerrier qui promettent la victoire, paroles humaines qui s'apitoient, sèment l'espoir, consolent et réconfortent.*

*Les blessés écoutent, tête nue, couchés sur l'herbe. Ceux qui l'ont pu se sont adossés aux pins les plus proches qui soutiennent leurs torses labourés. Le canon tire au-dessus de nos têtes coupe quelquefois violemment la parole au prêtre et siffle à travers le brouillard son grave chuchotement, avant d'aller éclater sur les lignes ennemies, toutes proches. La mitrailleuse, sur la gauche, égrène son bruit de moteur. Mais tout le monde écoute, silencieux, recueilli, l'humble parole, et ceux qui râlaient, eux-mêmes, ont tu leur douloureux halètement. Un tout petit oiseau, de ceux que depuis longtemps nous ne voyons plus et que le canon a chassés, passa d'un vol rapide pendant l'élévation, poussant un plaintif pi-ouit. Un grand cheval mourant, maigre et les yeux éteints, un cheval abandonné que nous rencontrerons demain, couché sur un revers et l'œil vitreux, regardait, presque pensif. Oh ! la scène puissante en sa simplicité !*

*Je n'ai pas été si ému le jour de mon mariage, me dit le médecin-Major, les yeux humides, pendant que, la messe finie, l'aumônier récitait le Pater et que les blessés, docilement, ronronnaient les réponses en un murmure indécis de gens qui se souviennent mal.*

*Pourquoi le médecin aide-major, qui s'était éloigné, étant d'un autre culte, sanglotait-il ?*

*Pourquoi moi-même, dont la guerre a tué la foi, ai-je écrasé deux grosses larmes, lourdes, lentes, bienfaisantes ? Et pourquoi n'ai-je aucune honte à l'avouer ?*

(Contes véridiques – A.A. – 21° bataillon de chasseurs à pied, Secteur Est-Souain cote 170)

### **27 Septembre 1914.**

Des nouvelles de la zone occupée 26 octobre 1914 - Nous venons de recevoir par la Croix Rouge, des nouvelles de **Blanche BRACONNIER** venant de la zone occupée. Après l'incendie de SOMMEPY, le groupe de Sompinards est arrivé à travers champ à GRATREUIL.

*Le Maire offrit l'hospitalité à mes parents, nous avons pu manger et dormir. Les troupes allemandes montaient sur Paris nous permettaient quelques jours de répit. Nous les passons dans le calme.*

*Des fenêtres des maisons abandonnées par les habitants ayant fui, s'échappent du mobilier éventré, brisé, des cadres, des photos de mariés trônent sur un amoncellement de débris, des édredons éventrés perdent leurs plumes, les choses les plus invraisemblables voisines, telles que batterie de cuisine, cocotte en fonte noire et linges dont les piles arrachées aux armoires jonchent le sol. De ce spectacle de désolation, se dégage une infinie tristesse.*



*Le 12 septembre, les Allemands reviennent en nombre dans ce petit village pacifique, ils semblent très agités et nerveux. C'est la défaite de la Marne, ils sont furieux, envahissent toutes les maisons et exigent à boire et à manger. Maman est emmenée près du général, revolver sur la tempe, elle doit marcher ainsi pour organiser les chambres que nous habitons. Ils bousculent tout et surtout ma maman, les coups de poing ne lui sont épargnés, celle-ci devant remplacer les draps des lits, refaire le ménage, toujours menacée par le revolver d'un de ces hommes.*

*Puis les Allemands firent subir divers interrogatoires et le fils LABEE fut battu, on ne savait vraiment pas pourquoi, une gifle magistrale l'envoya sur le mur, puis on nous fit entrer dans une toute petite chambre située dans le grenier, nous y étions entassés sans oser bouger. Nous attendions dans la crainte le sort qui allait être réservé aux hommes. Des bruits les plus invraisemblables circulaient, le Maire, son commis et mon père, accusés d'avoir fait des signaux dans le clocher, étaient condamnés à mort, nous ne pouvions y croire !*

*Ma mère et moi, ainsi que la grand-mère, terrorisées, cachées dans l'ombre d'une porte sans oser faire un pas, nous guettions l'activité de la rue.*

*Des soldats passent, nous paraissant très nerveux et c'est alors que nous voyons apparaître nos trois hommes, poussant chacun une brouette chargée de ce que les Allemands ont trouvé de plus*

*lourd comme ferraille, ils doivent marcher très vite, stimulés par les cris aigus de leurs « accompagnateurs » ainsi que par des coups de crosse de fusils.*

*Où vont-ils ! Tout simplement à la sortie du village sous un gros arbre qui doit servir de lieu d'exécution. On nous l'explique, notre désespoir est sans nom, dans mon âme d'enfant lorsque je vois passer mon papa, je crie d'épouvante et de douleur, et, dans un sursaut, je supplie la Sainte Vierge de me garder mon père. Sanglotantes, anéanties, maman et moi attendons. Combien de temps se passa-t-il, je ne saurais le dire, une fois encore le miracle se produisit, papa revient, mais seul, très vite il nous explique qu'au moment de l'exécution alors qu'il était en joue. Il s'est écrié « mais je suis de SOMMEPY, l'incendie du pays nous a chassés de chez nous, nous n'avons jamais cherché à faire de résistance » ; l'évocation de la tragédie de SOMMEPY a dû influencer l'officier commandant le peloton car détachant papa, il s'est mis à hurler « Raous, raous ! » Papa est parti rapidement, se réfugiant là où nous étions, nous l'avons caché dans une cave plusieurs jours, craignant que l'on vienne le rechercher.*

*Que sont devenus les deux autres hommes ? Nous avons su qu'ils ont été emmenés dans les caves du Château de MANRE et, après, dirigés dans une autre direction. Mais laquelle ?*  
(Extrait de « J'avais 11 ans en 1914, souvenir de guerre » de Blanche Braconnier \_ édition restreinte)

**10 novembre 1914** \_ Des nouvelles de nos soldats : Nous venons d'apprendre avec retard par le **Lieutenant Genevoix** du 106e RI, la blessure du soldat **louis THIEBAULT** le 21 octobre à Mouilly. Ses camarades **Edmond JAYEN** et **Jean PEPIN** nous rassurent sur son état, la blessure n'est pas trop grave.

**Gaston SENART** du 160e RI vient d'être fait prisonnier aujourd'hui à Ypres en Belgique et part pour le camp de Gardelegen au nord de l'Allemagne.

Nous connaissons maintenant avec précision les ennemis qui nous font face. Les prisonniers faits au cours des combats, montrent qu'il s'agit ceux du 65e Régiment d'Infanterie de Cologne qui se trouve sur Souain et ceux du 160e Régiment d'Infanterie de Bonn sur Perthes-les-Hurlus. Le célèbre peintre allemand **August MACKE** y a d'ailleurs perdu la vie le 26 septembre 1914.

Les noms de Souain et de Perthes-les-Hurlus se trouvent maintenant dans tous les communiqués de guerre si bien qu'il nous est maintenant facile de suivre les événements du village dans la presse nationale. Le village continue de subir des bombardements quotidiens. Le clocher est particulièrement visé. De notre côté, notre artillerie se concentre sur le moulin à vent entre la ferme des Wacques et le bourg.

Chacun a eu une pensée le jour de la Toussaint pour nos morts, il y en a déjà eu 13 à ce jour et combien d'autres vont encore venir grossir les rangs ?

**19 novembre 1914** : \_ Le Lieutenant Auguste Michaux du 57<sup>e</sup>RA (Régiment d'Artillerie) vient de faire parvenir des nouvelles. Il se trouve avec sa 8<sup>e</sup>batterie entre Wargemoulin et Mesnil les Hurlus.

*Départ à 3h pour les positions, nous sommes toujours sur la défensive et pour combien encore ? Les routes et chemins ne sont plus que des poudrières, nous sommes dans un état épouvantable, voilà 15 jours que je ne me suis pas déshabillé, pas même déchaussé. Voilà 8 jours que je ne me suis pas lavé la figure et comment faire autrement ? Nous partons du cantonnement la nuit et y rentrons la nuit et nos positions sont à 4 kilomètres de toute habitation et encore plus loin de toute rivière, nos chevaux depuis huit jours ne boivent qu'une fois par jour, aussi ils n'engraissent pas.*

*Ce matin, nous avons fait le café avec de l'eau de la Tourbe, cependant, nous y avons trouvé, bien des choses dedans, jusqu'à des cadavres, des chevaux crevés. Mais que faire ? Les puits sont empoisonnés. Nous sommes mouillés jusqu'aux os. Il fait froid, il nous faut absolument boire quelque chose de chaud. Nous sommes réduits à faire bouillir cette eau et à en faire notre boisson. En 1870, il paraît qu'à Paris l'on mangeait des rats. Je finirai par croire que nous y arriverons un de ces jours. A 19h, nous quittons la position pour cantonner à Minaucourt car il fait trop mauvais pour rester dehors. Nous nous enfonçons dans la boue jusqu'aux chevilles, nous sommes sales à faire peur. (Carnets de route du Lieutenant Auguste MICHAUX du 57<sup>e</sup> RA)*



**23 novembre 1914 : Georges SENARD, Fernand SENARD et Georges JAYEN** qui avaient été renvoyés dans leur foyer après le début de la guerre viennent d'être réincorporés dans des régiments. Les saignées de ces quatre derniers mois ont affaibli considérablement les unités, on manque d'hommes, outre les blessés, les prisonniers et les tués, l'hiver arrive avec son lot de maladies, les hôpitaux sont surchargés. Les effectifs sont au plus bas, on fait les fonds de tiroirs, les jeunes de la classe 1914 ne suffisent pas à boucher les trous.

Le temps est venu de faire les évaluations, dans les villages du front, leurs anciens habitants se font à la raison que leur maison ne sera plus habitable et qu'elle n'est sans doute déjà plus qu'un tas de ruines. Il faut commencer à faire l'état des lieux des destructions afin de faire une demande à l'état pour une éventuelle indemnisation.



Des nouvelles de **Albert HUBERT**, qui malade, part pour l'hôpital temporaire N°39 de Lodève dans l'Hérault :

*J'ai tout espoir. Les Français ont pris les hauteurs de « Poidda », au-dessus des Wacques. De là, il va être facile à l'artillerie française de tirer en suivant les côtes de « Bouille-la-Croix » sur les tranchées du Moulin à vent.*

*Je te conseille de faire le plus tôt possible un relevé de tout ce qu'il y avait dans notre maison, au grenier, chez papa, dans les armoires, les greniers de nos ouvriers, linges, meubles et tous les objets. Je vais faire l'énumération aussi des bâtiments. Pourriez-vous m'envoyer les champs récoltés avec le nombre de douzaines, me dire les champs non ramassés et non fauchés pour faire une estimation que j'enverrai à Papa pour y remédier s'il y a lieu.*



*Beaucoup d'hommes sont malades ; surtout des coliques. Moi-même, j'en souffre depuis deux jours. La canonnade cesse à l'Ouest pour reprendre à l'Est. 17h : un obus de 105 tombe à 50 mètres de nous, tue net le Lieutenant JOUART, décapite son chef, tue 3 servants, en blesse 4. C'est un coup bien malheureux pour nous. Ces projectiles, tirés au hasard sont les seuls qui nous fassent des pertes. Leur 77 ne vaut rien et si nous pouvions disposer de mortiers comme eux, nous aurions alors une supériorité très marquée.*

***28 septembre :** Nous avons cantonné à Wargemoulin et à 4h nous allons reprendre la position que nous tenons depuis 10 jours. La matinée est très calme, c'est une journée de repos. Du reste ordre nous est donné de ménager nos munitions. 17h la fatalité tombe sur la batterie. Comme tous les soirs, les allemands nous lancent au hasard quelques obus de 105. Aujourd'hui, ils n'en ont lancé que 4 dans notre zone mais le 4ème tombe en plein sur la pièce de Blanc. Sur 10 hommes réunis pour manger la soupe, 5 sont tués sur le coup. C'est la journée la plus triste pour la batterie. Nous enterrons nos pauvres camarades dans le bois même où nous sommes en position. Le cœur bien gros nous rentrons à Wargemoulin.*

***9 octobre :** Repos à Wargemoulin. A 8h00, messe en mémoire des Officiers, Sous-officiers et hommes de troupe du 3ème groupe morts au champ d'honneur. Cérémonie très impressionnante donnée en plein champ, derrière l'église par l'aumônier de la division, ancien vicaire de Saint-Sernin. Tout le groupe y assiste. Une maîtrise de 1er ordre est organisée par les infirmiers du régiment, qui sont presque tous curés ou séminaristes, 500 communions sont données, je suis du nombre de ceux qui l'on reçue.*

*Nous sommes installés dans un bois vierge ; ce qui est rare par ici. Derrière le village du Mesnil-lès-Hurlus, nous y construisons des cabanons habitables car il faudra qu'une batterie sur 3 reste la nuit sur la position. Le jour les 3 batteries y seront en batterie, pourquoi ? Je me le demande puisqu'il nous est recommandé de ne pas tirer ?*

Sur le secteur de Souain, les Allemands ont lancé en vain des attaques, elles ont toutes été repoussées. Les troupes ont pris leurs quartiers en plein champ et maintenant que les tranchées sont réalisées et confortées, le temps des attaques va pouvoir venir, avec son lot de morts et de blessés.

**1er décembre 1914 :** Décidément on manque de soldats, **Emmanuel BERNARD** qui était réformé est rappelé au 25° RI, **Paul MACQUART** part aujourd'hui au 8° BCP, la classe 1915 est appelée avant la fin de l'année, **Georges BARBIER** au 155° RI pour le 17 décembre et **André BERNARD** au 128° RI pour le 20.

Les Allemands ont des canons à tir courbe qui nous causent beaucoup de dégâts lorsque l'obus explose. Ces projectiles sont de calibre 155, 210 et 280mm de plusieurs dizaines de kg.



Heureusement ces obus sont lents, on entend leur sifflement caractéristique lors de leurs retombées avant l'explosion, si bien que l'on peut se jeter à terre et limiter les blessés ou tués. Lorsque des nouvelles recrues arrivent au régiment, chaque jeune est pris en charge par un ancien et doit strictement caller son comportement sur lui s'il veut faire de vieux os. Combien sont morts faute de n'avoir pas suivi ces recommandations. La force de destruction due à la quantité de poudre importante de ces munitions cause des cratères de 4m de diamètre sur 2m de profond, les hommes et chevaux sont projetés à plusieurs mètres de haut, l'effet de souffle est destructeur même si l'on ne reçoit pas d'éclats.

**Des nouvelles du Lieutenant Auguste Michaux du 57<sup>o</sup>RA :** *Au moment où je commence ma lettre, un obus allemand de gros calibre tombe à 100 m de moi et envoie un canonnière sur un peuplier à 5 ou 6 m de hauteur, plusieurs chevaux sont blessés, c'est te dire si nous sommes en sécurité ici, du reste à 5 ou 6 kilomètres de rayons ( Sud et Sud-est ) le terrain est complètement arrosé, on ne se trouve en sécurité nulle part, ils tirent absolument au hasard, mais nous fauchent bien des hommes quand même , ils ont de très bonnes positions que nous ne pouvons pas battre (tirer dessus), aussi toute la journée, nous tournons à droite et à gauche sans tirer le canon, avec cela un temps épouvantable ce qui ne nous met pas de bonne humeur.*

*Wargemoulin : Nous sommes obligés de resserrer notre cantonnement, une pauvre femme avec 9 jeunes enfants nous demande une chambre pour les abriter, la maison où nous sommes est à son père, son mari est aux tranchées, nous lui cédonns une chambre et nourrissons en partie cette pauvre famille. Ces pauvres gens avant la guerre étaient laitiers, mais de leur maison qui était à côté de celle-ci, il ne reste plus que quelques briques noircies par l'incendie, les quelques bidons de lait qui échappèrent au feu servent de poêles à nos hommes, il ne leur reste donc plus rien, absolument rien et cependant ils vivaient heureux !*

*Saint-Jean-sur-Tourbe : Il commence à faire froid, nous améliorons notre cantonnement, les portes car il n'y en a pas sont remplacées par des planches, les carreaux par des cartons, nous changeons la paille des hommes car ce n'est plus de la paille et elle se fait de plus en plus rare, nous construisons avec des arbres, des écuries pour nos pauvres chevaux qui grelottent la nuit, nous les installons près de la Tourbe un peu en dessous de la route de Saint-Jean à Somme sur Tourbe, mais nous ne pouvons les mettre ailleurs.*

*24 novembre : Il fait très froid et pour partir sur la position à 5h du matin c'est bien dur. 25 novembre : Il neige. 27 novembre : Il dégèle, nous voilà de nouveau dans la boue et pour*

*longtemps probablement. Maintenant, il pleut à torrent, nos chevaux dans 50cm de boue ne peuvent avancer tellement le terrain est détrempé, il faut mettre 10 chevaux par voiture, ils souffrent beaucoup de l'humidité, les chemins sont très défoncés, il nous faut 1h30 pour arriver à la position qui n'est pas à 5 kilomètres de Saint-Jean.*

*Voici deux mois et demi que nous sommes arrêtés dans cette région, peut-être y serons-nous encore pour la Noël. Où en sont les beaux rêves que nous formulions à notre départ ?*  
(Carnets de route du Lieutenant Auguste MICHAUX du 57<sup>e</sup> RA)

**Sur le front de Souain :** Le 30 octobre, pour la première fois on a mené une attaque du village de Saint-Hilaire-le-Grand au moulin à vent de Souain. Malgré la préparation d'artillerie lourde, l'attaque échoue devant les réseaux ennemis non détruits.

Il y a 5 jours le 25 novembre, le 336<sup>e</sup> RI a attaqué en direction de la cote 160 en face des bois à Ouest de la ferme des Wacques sur 800m de front, après une préparation d'artillerie d'1/4 heure pour essayer pour la première fois de détruire les réseaux de barbelés avant l'engagement. Ce fut un échec, la compagnie de 200 hommes a subi 50% de pertes, bilan 15 tués, 50 blessés et 42 disparus. (les disparus sont les soldats qui ne sont pas revenus et que deux témoins n'ont pu identifier comme morts, il reste l'espoir qu'ils soient blessés ou fait prisonniers.

On nous communique que, les pertes de la 4e Armée positionnée de Souain à l'Argonne sont en nette diminution, après celle de septembre qui concernaient 15 020 soldats, elles ne sont plus en octobre que 4 075 tués, 3 039 blessés et 800 disparus.

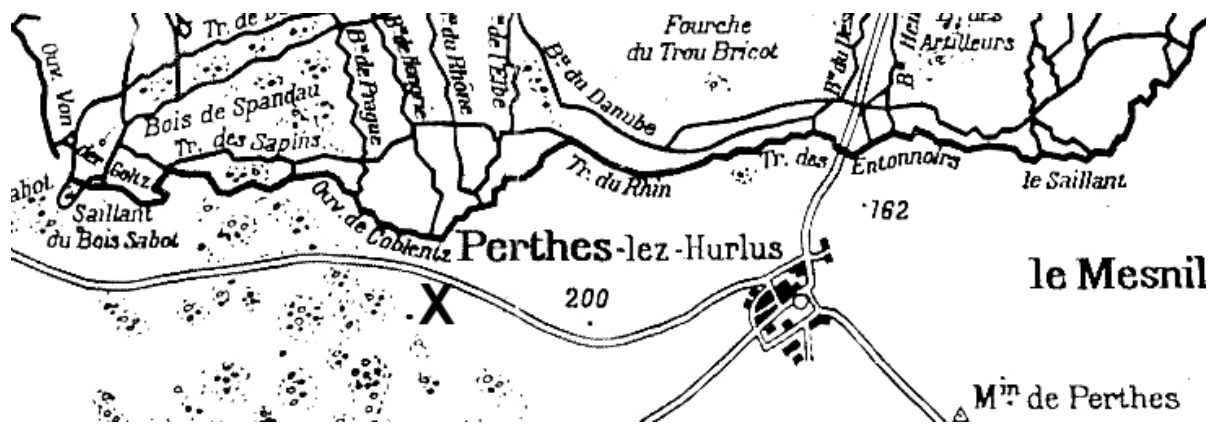
**8 décembre 1914 :** On vient d'apprendre que le 3 décembre a eu lieu le deuxième vol nocturne de l'histoire de l'aviation. Il est parti d'Issy-les-Moulineaux à destination du terrain de Bouy. L'avion, muni de phares, a trouvé son chemin par une nuit claire et s'est posé sans encombre. Une autre expérience aura lieu demain par nuit très noire et vent fort. Mais le véritable héros est le Lieutenant Jacques MORTANE. Il a, le premier, tracé la voie, il y a un mois, le 31 octobre en partant du terrain de Suippes à la tombée de la nuit. Son appareil un « Voisin » n'était pas muni de phares.

*Je m'élevais jusqu'à 1800m au-dessus de nos lignes, les localités, parcs, positions d'infanterie et d'artillerie que j'apercevais nettement auparavant s'effaçaient, s'estompaient et leurs présences n'étaient bientôt décelées que par les nombreuses lumières des bivouacs qui s'allumaient de toutes parts. Ces vers luisants me permettaient donc de repérer la région que je me proposais de survoler. A travers la nuit noire, je m'en fus vers mon but par la vallée de la Tourbe, je trouvais des trains assemblés aux quais et les reconnus aux clartés des fanaux le long des voies. Puis derrière la Main de Massiges, j'approchais de l'endroit mystérieux à vérifier, c'était comme une ville de lucioles. Je survolait Cernay-en-Dormois et lançait les trois premiers obus précipités dans les ténèbres, ils tombaient sur des bivouacs. J'allais ensuite sur Tahure où je jetais trois nouvelles bombes, puis je retournais sur Maison-en-Champagne, puis la Butte du Mesnil, je passais nos lignes à 800m d'altitude et me dirigeais sur Châlons-sur-Marne à la boussole jusqu'au terrain. Deux lignes de feux parallèles éclairaient la piste et je me posais entre elles sans aucun dommage.*

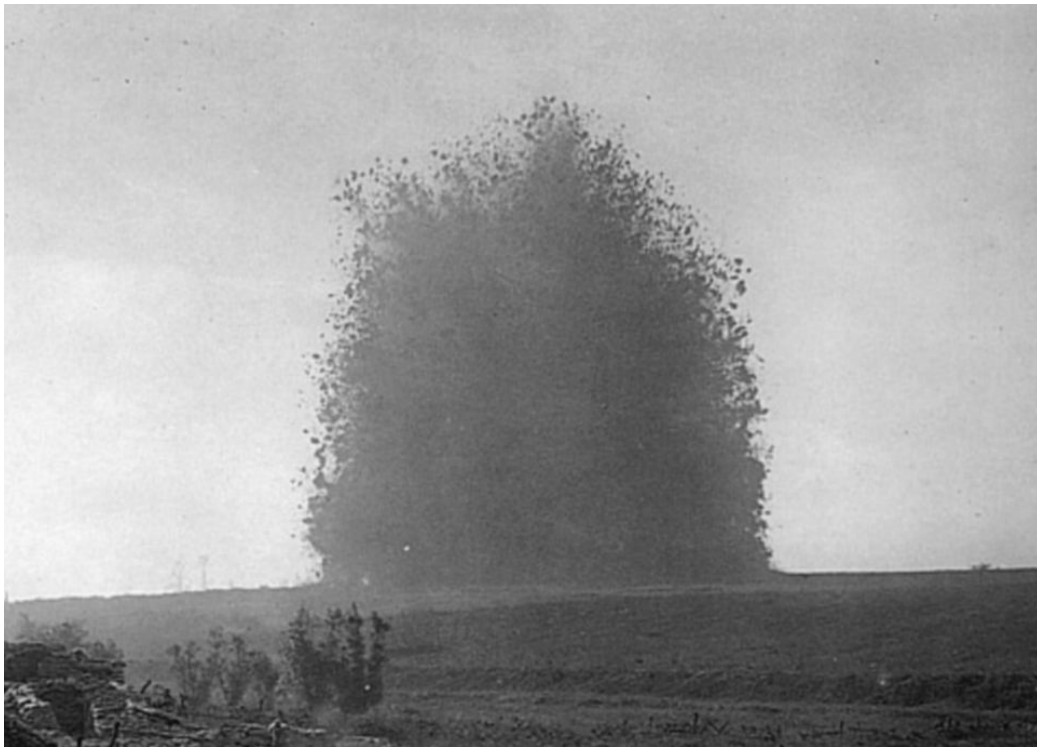
(Jacques MORTANE « Les premiers vols nocturnes »)

Cette semaine, les deux camps se sont échangés des coups de canons et ont fait progresser les travaux de sape dans la direction du plateau entre « Maison Rouge et la cote 200 : sape Farge, sape Est, sape Ouest, sape A.

Les travaux de sapes des Allemands sont aussi bien avancés. Les mineurs de la sape Farge – la plus proche de la Maison-Rouge-, ayant suffisamment approché de leur rameau, firent jouer un camouflet pour le détruire. Aux aguets, les hommes des tranchées voisines n'entendirent qu'un souffle sourd, ne ressentirent qu'une secousse légère, comme un frisson du sol.



Pour la première fois, on va mettre à feu des mines, vers 13 heures, trois fourneaux explosent et le 83e et le 14e RI se portent à l'assaut. Ils réussissent à occuper les tranchées allemandes de 1ère ligne, situées au saillant Sud-Ouest de la cote 200. L'ennemi tentera en vain des contre-attaques qui échoueront. Nous nous maintenons sur les positions conquises et avons retourné les tranchées abandonnées par l'ennemi et réussi à placer des défenses accessoires. (La mine Farge pris le nom du Caporal Raoul FARGE du 2e Génie tué le 16 novembre à cet endroit)



*8 décembre : 10h, je suis au repos à Saint-Jean à midi je reçois ordre de remonter immédiatement, il y a alerte, est-ce l'attaque générale ? Je le souhaite et pars immédiatement. J'arrive sur les positions à 12h30, j'apprends une bonne nouvelle, nous faisons sauter à 15h la côte 200 sous laquelle il y a 3 sapes de 500 kg de mélinite. Dans le cas où les boches voudraient faire une contre-attaque environ 100 canons de sous-calibrés sont braqués dans cette direction, à 15h le 155 TR ouvre le feu sur les tranchées; 15h25 les sapes sautent, alors les 100 bouches à feu crachent à outrance, 15h28 arrêt de 2 minutes pour permettre à notre infanterie de s'emparer des premières tranchées, 15h30 même bordée répétée une 3<sup>e</sup> fois, 15h40 la côte 200 est à nous, c'est un véritable succès car elle était très fortifiée et en saillant dans nos lignes. Les boches ont été tellement muselés que sur le moment ils ne répondent pas, mais le lendemain matin, ils établissent des batteries lourdes qui nous arrosent passablement toute la journée. Nous sommes sur les dents*

*toute la nuit ainsi que le 9 car nous craignons une contre-attaque qui du reste n'a pas lieu. Nos pertes sont insignifiantes, il n'y a absolument rien au groupe cependant les marmites tombaient bien près, la cuisine de la 1ere pièce a été comblée de terre mais tous les hommes étaient abrités. Cette précision dans l'attaque, ce déclenchement formidable commandé à la seconde est due au téléphone qui nous relie à la cote 152 où sont les directeurs de la manœuvre, c'est merveilleux comme résultat, mais combien nous avons travaillé pour ces installations ?*  
(Carnets de route du Lieutenant Auguste MICHAUX du 57<sup>e</sup> RA)



Ein Granattrichter auf dem Wege von Pethes nach Tahure.

*En fait, nous ne sommes maîtres que des trous soit 50 mètres de front sur la première ligne allemande.*

*Rien ne s'était réalisé, de ce qu'on attendait là des mines. Au contraire, elles ajoutaient à la peine des fantassins, les allemands cherchant les entrées des puits à coups de grosses bombes qui écrasaient nos petits abris. Chaque jour faisait s'allonger les "états de pertes", et s'agrandir de quelques fosses les cimetières de hasard du petit arrière. Et les soldats du 17<sup>ème</sup> corps se demandaient quand ils quitteraient ce pays revêché, où l'hiver même ne leur donnait pas la tranquillité somnolente à laquelle était soumis le monde végétal.*

(Extrait de « Je les grignote » de Louis GUIRAL)

**14 décembre 1914 :** Des nouvelles de **Marie-Victoire HUBERT** la femme d'**Albert** soldat en soins à Lodève pour maladie :

*Voilà déjà trois mois que nous habitons ce pays et ce n'est pas fini. Nous apprenons que Mourmelon est bombardé et que les civils évacuent. Enfin ayons confiance en la providence, elle ne nous abandonnera pas. Que nous nous retrouvions tous, c'est ce que je demande à Dieu chaque jour dans mes prières. Nos deux ouvriers sont toujours occupés avec chacun 2 chevaux dans les fermes des pays voisins. Je suis admise à mon allocation « émigrés », j'ai déjà touché 14 jours du mois de novembre. Notre garde-robe n'est pas très fournie. Si seulement on avait pu prévoir que l'on serait partis pour longtemps, on aurait dû prendre 2 voitures et emballer tout le linge dans des sacs. C'est le mot de tous les émigrés que l'on rencontre, on ne pensait partir que quelques jours.*

*Depuis un mois on donne des secours aux émigrés. 75 cts par jour et par personne, mais on touche en bon, épicerie, pain, vêtements, parfois chaussures. A partir de samedi prochain on touchera 1fr25 au lieu de 0,75 fr, cela nous aidera bien.*

## Nous avons recueilli un témoignage sur l'exploit du sergent Henri du Pradel aux tranchées de Wargemoulin du 14eRI

Mon cher André, je vais te raconter avec détails, ce qui s'est passé, il y a dix jours dans notre secteur.

La journée avait été relativement calme, nos artilleurs seuls donnaient de la voix, et les boches répondaient sans trop d'entrain... on économise les munitions !

La compagnie voisine de la mienne occupe un petit bois qui va des tranchées allemandes aux nôtres, ce qui fait que ce petit bois constitue une espèce de couloir de communication et de chaque côté son placé des postes et des sentinelles afin d'empêcher le voisin de venir faire l'indiscret ! On est presque au nez à nez !

Donc, l'autre nuit, un sergent décide d'aller voir les Boches dans le bois et de leur porter différents journaux et papier pour leur ouvrir les yeux sur la vérité de la guerre. Il sort donc de sa tranchée, fait quelques pas et appelle la sentinelle Boche, ce dernier se replie aussitôt et averti son chef de poste, un sous-officier.



On cause :

- Je voudrai bien aller vous voir dans votre tranchée, dit le sergent français qui écorche un peu l'allemand,

- Vous pouvez venir, répond le Boche, mais laissez votre fusil, Ainsi fut fait.

- Je vous demande votre parole de me laisser repartir ensuite, je compte sur la parole d'un officier allemand !

- Entendu....

Et voilà mon sergent qui enjambe allègrement le parapet et tombe dans un abri occupé par dix-huit Boches et deux sous-officiers. Réception cordiale, les Allemands croient tenir un déserteur, ils sont vite détrompés, heureusement qu'il n'y a pas d'officier à ce poste, ils se tiennent en arrière dans la grande tranchée.... Et la conversation s'engage, le sergent essaye de convaincre les Boches qu'on les trompe, qu'on leur cache la vérité, que les Russes sont en train de leur passer la paille ! Ils hochent négativement le ciboulot et affirment que c'est nous qu'on trompe. Impossible de s'entendre...

*Cependant, ils conviennent qu'ils commencent à en avoir assez de vivre dans les trous humides. Ils ne se plaignent pas de la nourriture, mais du manque de liquide, tandis que nous touchons tous les jours, vin et eau de vie...*

*Puis le brave sergent prend congé des Boches en se faisant accompagner par l'un d'eux un Lorrain qui parle le français. Ce dernier le ramène jusqu'à notre tranchée où on lui offre un quart de vin, qu'il apprécie, un paquet de tabac, un quart de rhum qu'il absorbe avec une visible satisfaction.*

*Puis comme on l'engageait à rester avec les Français, il n'a pas voulu objectant qu'il avait de la famille et un petit bien chez lui et que s'il désertait, on lui prendrait tout. Mais, a-t-il ajouté, à la première bataille je me laisserais prendre...*

*Comme tu le vois, les choses se passent souvent à l'amiable.*

*Je dois ajouter qu'en quittant la tranchée boche, le sous-officier allemand avait dit au sergent français : Au revoir, demain peut-être je vous flanquerai un coup de fusil ! Dans ce cas, répond l'autre, tachez de me manquer... Et voilà !*



*Tandis que nous sommes ici et les camarades se font tuer dans le Nord et dans l'Argonne, on voit à Châlons toute une nuée de types frusqués comme des princes....propre et bichonnés comme des grues ; des gens qui ne soupçonnent même pas ce que c'est qu'un coup de fusil ! et je ne parle pas de toute la séquelle qui grouille loin du front, qui s'agite, trépigne sur place parce que nous n'avancions pas ! Qu'ils viennent !*

*PS : Il y a aujourd'hui plus de deux mois que je ne me suis pas déshabillé.....Eh bien! on s'y habitue fort bien – pour ce qui est de savoir ce que c'est qu'un lit ou un bain, on se contente du souvenir.....C'est très commode pour se lever le matin....*

**20 décembre 1914 : Des nouvelles du front :** Nous apprenons que les Allemands viennent de transporter vers le front russe une partie de leurs troupes, l'État-major français veut tenter de dégager nos alliés en provoquant des attaques pour inquiéter l'ennemi sur notre secteur et ainsi le maintenir ici. Le Général en Chef, Joffre a décidé que ces attaques seraient menées sur le front de Champagne entre Souain et Massiges et qu'on les « **Grignotera** ».

Voici son communiqué, espérons qu'il mettra fin à la guerre même si on doit en payer le prix ; qu'on en finisse au plus vite !



*Depuis trois mois, les attaques violentes et désespérées des Allemands ont été impuissantes à nous rompre. Partout, nous leur avons opposé une victorieuse résistance.*

*Le moment est venu de profiter des faiblesses qu'ils accusent, alors que nous nous sommes renforcés en hommes et en matériel.*

*L'heure des attaques a sonné. Après avoir contenu l'effort des Allemands, il s'agit maintenant de le briser, et de libérer définitivement le territoire national envahi.*

*Soldats ! La France compte plus que jamais sur votre cœur, votre énergie, votre volonté de vaincre à tout prix. Vous avez déjà vaincu sur la Marne, sur l'Yser, en Lorraine et dans les Vosges. Vous saurez vaincre encore jusqu'au triomphe définitif !*

**Aujourd'hui 20 décembre**, les attaques débutent, on vient de faire exploser près de la Cote 200 de Perthes-les-Hurlus, la mine Farge.

*A 9 heures 30, notre bombardement commença, et tout d'abord les sections d'attaque ne les jugèrent pas plus violent que ceux qui avaient préparé leurs assauts précédents. Il devait durer dix minutes, et sur la fin il s'accéléra, mêlant au roulement rapide et sec des 75 le grand souffle des 155 qui allaient chercher les batteries ennemies dans les replis des collines, entre les bois d'en face.*

*A 9 heures 40 l'infanterie s'élança, quelques secondes après l'explosion de la mine Farge, devant le 14<sup>ème</sup>. Trop pressés par le commandement ou ayant mal calculé la longueur et le trajet de leurs galeries, les sapeurs firent exploser la mine à vingt-cinq mètres en avant des tranchées allemandes, et l'entonnoir, n'ayant pas mordu les réseaux les protégeant, avait bouleversé un coin de notre propre tranchée. Occupée après un moment de désarroi, il dut être abandonné sous les obus ennemis et le tir trop court des 75.*

*Sur le Moulin de Souain les attaques échouent devant les défenses accessoires insuffisamment détruites, sur la mine Farge de même, à l'Est de Perthes, le bataillon du 11<sup>e</sup> RI attaquant vers le Bois des Bouleaux ne peut se replier qu'au soir, commandé par un sous-lieutenant, ayant perdu 749 hommes tués, blessés ou disparus, sans avoir pu approcher les lignes ennemies et pareil sur la Ferme de Beauséjour.*

*C'est pour toute l'armée une immense déception. Les états-majors incriminent le mordant des troupes ; en première ligne on accusait le commandement, qui n'avait pas mis en œuvre un matériel approprié à la défensive adverse. Nulle part, les barbelés n'avaient été vraiment détruits ; ils n'avaient pas été touchés, en certains endroits. Notre artillerie, qui apparaissait formidable aux services de l'arrière, est dérisoire aux yeux des combattants, leur semblent inférieure à l'artillerie allemande, et mal réglée. Ils prononcent même le mot de trahison...*



*Les artilleurs n'ont plus assez d'obus pour faire une préparation d'artillerie digne de ce nom, on a épuisé tous les stocks de munitions à la bataille de la Marne. Depuis on s'ingénue à les reconstituer, les usines tournent à plein régime les femmes sont embauchées pour faire ce travail d'homme, on leur donne le nom de « munitionnettes ». Chaque atelier ayant un tour est réquisitionné pour tourner et calibrer les projectiles, toute la France doit s'y mettre.*

*On nous communique que, les pertes de la 4e Armée positionnée de Souain à l'Argonne sont en nette diminution, pour novembre 1311 tués, 3466 blessés et 1805 disparus.*

*(Extrait de « Je les grignote » de Louis GUIRAL)*

**25 Décembre 1914** : Selon le journal anglais le Daily Mirror, il vient de se produire aujourd'hui un événement extraordinaire sur le front d'Ypres en Belgique  
La lettre de Tom soldat Britannique en décrit l'événement

*Ma chère sœur Janet,*

*Il est 2 heures du matin et la plupart de nos hommes dorment dans leurs abris – mais moi je ne peux pas dormir avant de t'avoir raconté les merveilleux événements qui se sont passés cette veille de Noël. A vrai dire, ce qui est arrivé semble être un conte de fées, et, si je ne l'avais pas vécu moi-même, j'aurais du mal à y croire. Imagine simplement qu'alors que toi et la famille vous chantiez des chants de Noël devant la cheminée à Londres, ici j'ai fait la même chose sur le champ de bataille en France avec des soldats ennemis.*

*Comme j'ai écrit précédemment, ces derniers temps il n'y a pas eu de combats sérieux. Les premiers combats de cette guerre ont fait tant de morts que des deux côtés on se restreint jusqu'à ce qu'arrive la relève. Nous avons passé la plupart du temps à attendre dans nos tranchées.*

*Mais quelle terrible attente cela a été ! Sachant qu'à tout moment un obus pouvait exploser à côté de nous dans la tranchée, tuant ou blessant plusieurs d'entre nous. Dans la journée on n'osait pas lever la tête de peur de se prendre une balle d'un tireur d'élite d'en face.*

*Et la pluie, elle, est tombée presque tous les jours et s'est accumulée dans la tranchée. Nous avons dû l'évacuer avec nos gamelles. Et avec la pluie la boue s'est installée, une bonne couche de boue qui couvre et éclabousse tout et qui se colle à nos bottes. Notre nouvelle recrue s'est embourbé non seulement les pieds mais les mains lorsqu'il a essayé de s'extirper de la boue.*

*Mis à part cela, nous n'avons pas pu nous empêcher de manifester une certaine curiosité pour les soldats allemands de l'autre côté. Après tout, ils doivent affronter les mêmes dangers que nous, et sont aussi dans le même borborygme. De plus leur première tranchée n'est qu'à quelques mètres de la nôtre. Entre eux et nous c'est le « no man's land » bordé de chaque côté par des barbelés. Mais ils sont suffisamment proches pour qu'on entende leurs voix.*

*Bien sûr, nous les haïssons quand ils tuent nos camarades. Mais à d'autres moments nous plaisantons sur leur compte et on a presque l'impression de partager quelque chose en commun. En fait, il semble qu'ils ressentent la même chose.*

*Justement, hier matin, la veille de Noël, nous avons eu droit à notre première gelée. Nous avions froid mais nous l'avons bien accueillie car au moins comme cela la boue a durci. Tout était recouvert de gelée blanche, et le soleil brillait sur tout. Un vrai temps de Noël !*

*Pendant la journée il y a eu peu de bombardements et d'échanges de tir à l'arme légère. Et comme le soir tombait pour la veillée de Noël, les tirs ont cessé complètement. Un silence total, le premier depuis des mois ! Nous espérions une journée de fête calme sans trop y compter. On nous avait mis en garde sur la possibilité d'une attaque allemande visant à nous prendre par surprise.*

*Je suis allé à l'abri pour me reposer et couché sur mon paletot, j'ai dû m'endormir. Brusquement, mon ami John m'a réveillé en me secouant, me disant : « viens voir ce que les allemands sont en train de faire ! ». J'ai pris mon fusil, suis sorti dans la tranchée et j'ai passé ma tête avec précaution par-dessus des sacs de sable.*

*Je n'avais jamais espéré voir une telle vue, étrange et agréable à la fois. Des tas de petites lumières brillaient tout le long de la ligne allemande, de gauche à droite aussi loin que les yeux pouvaient voir.*

*« Qu'est-ce que c'est » ai-je demandé tout étonné ? John m'a répondu : « des sapins de Noël ! » Et oui c'était bien des sapins de Noël que les allemands avaient placés devant leurs tranchées,*

*avec des bougies ou lanternes qui éclairaient. Et puis nous avons entendu leur voix chantant :  
« Stille nacht, heilige nacht ... »*



*Ce chant de Noël ne nous était pas trop connu en Angleterre, mais John nous a traduit « douce nuit, sainte nuit... » Je n'ai jamais entendu rien de plus agréable, plus sensé dans cette nuit calme et claire, légèrement éclairée par un quartier de lune. Une fois les chants terminés, les hommes dans nos tranchées ont applaudi. Oui, des soldats britanniques ont applaudi des allemands !*

*Puis l'un des nôtres s'est mis à chanter et nous l'avons tous accompagné. » the first Nowell the angel did say... »*

*A vrai dire, nous n'étions pas si performants que les allemands mais ils ont répondu en applaudissant avec enthousiasme et ils ont entonné un autre chant : » O Tannenbaum, O Tannenbaum... »*

*Puis nous avons répondu » O venez-vous tous croyants « ...*

*Mais cette fois ils ont repris en cœur en chantant la même chose en latin « Adeste fideles ... »*

*Des britanniques et des allemands qui chantaient à l'unisson au-dessus du « no man's land » ! Rien de plus surprenant, et pourtant la suite allait l'être encore plus.*

*« Anglais venez ici » ! nous avons entendu l'un d'entre eux dire. « Vous ne tirez pas, nous ne tirons pas » !*

*Dans la tranchée nous nous sommes tous regardés avec surprise. Puis l'un d'entre nous a crié en blaguant : « vous venez ici ». A notre grande surprise, on a vu deux silhouettes au-dessus de leur tranchée, puis enjamber les barbelés et s'avancer sans protection dans le no man's land. L'un des deux a dit « envoyer un officier pour parler ». J'ai vu l'un de nos hommes préparer son fusil et d'autres faire de même mais notre capitaine a crié « ne tire pas ». Puis il a grimpé par-dessus le bord de notre tranchée pour rejoindre les allemands à mi-chemin. Nous les avons entendu parler et quelques minutes plus tard le capitaine est revenu avec un cigare allemand à la bouche.*

*« Nous nous sommes mis d'accord pour qu'il n'y ait pas de tir avant minuit demain » a-t-il annoncé. « Mais les gardes restent en poste et les autres restent vigilants. »*

*De l'autre côté on pouvait voir des groupes de deux ou trois sortant des tranchées et venant vers nous. Puis certains d'entre nous sont également sortis et en quelques minutes des centaines de soldats et officiers de chaque côté se serraient la main dans le no man's land alors qu'ils avaient essayé de se tuer quelques heures auparavant.*

*Rapidement un feu de camp a été allumé, et nous nous sommes assis ensemble autour, les britanniques en kaki et les allemands en gris. Je dois reconnaître que les allemands étaient mieux habillés avec des uniformes rafraîchis pour la fête. Seuls quelques hommes connaissaient*

*l'allemand, mais plus d'allemands connaissaient l'anglais. J'ai demandé à l'un d'entre eux pourquoi. « Parce que beaucoup ont travaillé en Angleterre ! avant la guerre j'étais serveur à l'hôtel Cecil. Peut-être que je vous ai servi ! » « Peut être » ai-je répondu en riant ! Il m'a dit qu'il avait une petite amie à Londres et que la guerre avait interrompu leur projet de mariage. Je lui ait dit « ne t'en fais pas nous vous aurons battu pour Pâques et tu pourras revenir et épouser ta copine. » il a ri. Il m'a demandé si je pouvais lui envoyer de sa part une carte postale qu'il me donnerait plus tard et je lui ai promis que je le ferai.*

*Un autre allemand avait été porteur à la gare de Victoria. Il m'a montré une photo de sa famille à Munich. Sa sœur aînée était si belle, je lui ai dit que j'aimerais bien la rencontrer un jour. Il rayonnait et m'a dit qu'il aimerait beaucoup et il m'a donné l'adresse de sa famille.*

*Même ceux qui ne pouvaient pas discuter pouvaient néanmoins échanger des cadeaux – nos cigarettes pour leurs cigares, notre thé pour leur café, notre bœuf en daube pour leur saucisse. Des décorations et des boutons ont changé d'uniformes et l'un des nôtres s'est promené avec l'un de ces horribles casques à pic ! j'ai moi-même échanger un couteau de poche pour une ceinture en cuir. Un beau souvenir à montrer quand je rentrerai à la maison.*

*Les journaux aussi ont changé de mains et les allemands se sont tordus de rire en lisant les nôtres. Ils nous ont assuré que les français étaient finis et les russes presque vaincus. Nous leur avons dit que c'était des bêtises et l'un d'entre eux a dit « vous croyez vos journaux et nous nous croirons les nôtres ».*

*Vraiment on leur ment ! – Mais après ces rencontres, je me demande jusqu'à quel point nos journaux nous disent la vérité. Ils ne sont pas les « barbares sauvages » sur lesquels on a tant lu. Ce sont des hommes avec des familles, des espoirs et des peurs, des principes et aussi l'amour de leur pays. En d'autres termes, des hommes comme nous. Pourquoi on veut nous faire croire autrement ?*

*Alors qu'il se faisait tard, quelques chants supplémentaires ont été entonnés autour du feu, et puis tous se sont joints pour un dernier chant. Nous nous sommes ensuite séparés en nous promettant d'autres conversations et peut être même un match de foot demain.*

*Alors que je me dirigeais vers nos tranchées, un vieil allemand m'a dit me serrant le bras : « mon dieu pourquoi nous ne pouvons pas avoir la paix et rentrer chez nous ? » Je lui ai répondu gentiment : « il faut poser la question à votre empereur. » Il m'a regardé et après avoir réfléchi, il m'a répondu « peut-être bien mon ami, mais, nous devons aussi nous posez la question dans nos cœurs ».*

*Ainsi ma chère sœur, il y a-t-il déjà eu un tel Noël dans l'histoire ? Et qu'est-ce que cela veut dire cette impossibilité de devenir ami avec nos ennemis ?*

*En ce qui concerne le combat ici, cela ne veut pas dire grand-chose. Ces soldats sont des types décents mais ils suivent des ordres et nous faisons la même chose. En plus nous sommes là pour stopper leur armée et les renvoyer chez eux et nous ne pouvons pas échapper à ce devoir.*

*Mais, quand même, on peut toujours se demander ce qui se passerait si l'état d'esprit qui régnait ici imprégnait les nations. Bien sûr il y a toujours des disputes, mais que se passerait-il si nos gouvernants s'échangeaient des vœux au lieu de menaces. S'ils chantaient au lieu de s'injurier ? S'ils échangeaient des cadeaux à la place d'actes de vengeance ? Est-ce que les guerres ne se termineraient pas toutes d'un coup ?*

*Toutes les nations disent qu'elles veulent la paix. Mais ce matin de Noël je me demande si nous la voulons suffisamment ?*

*Ton frère qui t'aime – Tom -*

*( Auteur et copyright Aaron Shepard site <http://www.aaronshep.com>)*

**31 Décembre 1914** : Noël cette fête chrétienne cette année prend une toute autre dimension. Cette année pour la première fois nos familles se trouvent divisées, séparées ; alors que Noël devrait les réunir dans la joie et le bonheur, elles sont disséminées aux quatre coins de la France, les pères sont séparés de leurs enfants, les maris de leur femme. Que reste -t-il de notre église qui se trouve bombardée tous les jours alors qu'elle devrait en ce moment nous rassembler ? Non ce Noël n'est

décidément pas comme les autres. Néanmoins pour les enfants on ne montre rien et on fait tout pour qu'ils oublient la guerre.



Lettre la petite **Marguerite Hubert** à son papa :

*Voici le Nouvel An qui arrive. Je vais d'abord te souhaiter une bonne santé et que la guerre finisse bientôt pour que tu reviennes bientôt au milieu de nous. Je te promets d'être une petite fille bien raisonnable, bien obéissante, bien gentille.*

*Les livres que tu m'as envoyés avant-hier sont très jolis et j'ai été contente de les recevoir et je passe mes vacances à les lire. Marcelle a bien été contente aussi de ses livres d'animaux et le gros chien qu'elle voit dessus elle l'appelle Médor, mais dès qu'elle voit que je prends les miens, elle met les siens de côté et il faut que je lui en donne un.*

*Ta petite fille qui t'aime et qui t'embrasse affectueusement*  
Marguerite

Une famille ce lendemain de Noël est en deuil, il s'agit de celle d'**Elisé GURNOT** blessé mortellement le 26 décembre à Rupt-en-Voëvre dans la Meuse. Elisé vient de s'éteindre le lendemain après une lente agonie, il a reçu la Croix de Guerre et la Médaille Militaire à titre posthume.

Le **Lt Michaux Auguste** (57°RA, 8°Batterie) au Mont de Suippes nous fait parvenir de ses nouvelles :

*25 décembre : Les allemands ont ramené de l'artillerie lourde, ils nous arrosent toute la nuit, malgré cela nous faisons un réveillon mémorable que nous coupons de temps en temps pour aller lancer quelques rafales d'obus explosifs sur les boches. 11h l'aumônier vient dire la messe sur les positions, derrière la 8° batterie, au moment de l'élévation, un ordre arrive par téléphone de tirer immédiatement sur le bois 1, en une seconde tout le groupe est à son poste, le prêtre seul reste à son autel, c'est un moment inoubliable et j'en prends souvenir en photographie cette scène quelques instants après.*

*26 et 27 décembre : Bombardement continu de part et d'autre, mais sans grande intensité ; notre simulacre d'attaque est-elle faite pour fixer les Allemands par ici alors que la percée se fera ailleurs ? Est-ce pour dégager les Russes qui paraissent mollir ? Aujourd'hui ils nous distribuent encore du 120 à nous, volé dans nos places fortes du Nord. La batterie est bien encadrée, mais*

*aucun homme n'est blessé, un obus de 120 arrive dans la case de l'Adjudant-chef Gardes, mais comme d'habitude il n'éclate pas, les boches ne savent pas s'en servir, « heureusement ».*

***28, 29, 30 décembre :** Bombardement continu, nous tirons nuit et jour, hier 30, nous détruisons des réseaux de fil de fer pour faire des brèches afin de laisser passer notre infanterie, mais l'attaque est peut-être mal préparée et en plus de cela le bataillon du 88° qui doit monter à l'assaut est lâche au dernier des points, les officiers seuls sortent des tranchées, ils ne sont pas suivis par leurs hommes et ils se font tous tuer pour rien, l'attaque est manquée; si nous avions beaucoup de régiments comme celui-là, nous serions fichus. Pour détruire ces fils de fer nous devons tirer 500 obus avec fusées sans retard. Opération dangereuse, les fusées sont trop sensibles et un projectile éclate dans le 2° canon et le fait sauter, par miracle le pointeur Perié seul est blessé, il a été sérieusement brûlé au visage, mais je ne crois pas sa vie en danger ; il va être l'objet d'une proposition pour la médaille militaire. Le pauvre garçon, a voulu, avant d'être évacué sur l'ambulance, revoir son pauvre canon comme il l'appelle et c'est la figure toute ensanglantée, aveuglé par la poudre qu'il est conduit par ses camarades auprès de son canon, il le plaint plus que lui-même.*

***31 décembre :** La journée se passe dans le plus grand calme pour notre zone, mais il n'en est pas de même partout, du côté de Souain on se cogne dur.  
(Carnets de route du Lieutenant Auguste MICHAUX du 57° RA)*

A Souain au Bois Sabot, il s'est produit également le soir de Noël un événement qui a un instant apporté un sentiment de paix sur le front.

*Alors que j'étais de garde aux tranchées du Bois Sabot cette nuit de Noël, le canon avait fait une pause, on entendait entre deux souffles de vent, les Allemands réveillonner et chanter dans la tranchée d'en face. Des chants de Noël dont l'intonation faisait resurgir des images d'enfance. La nuit était si calme qu'on en oubliait la guerre.*

*Mon camarade Jules, alors que les aiguilles de ma montre indiquaient minuit prit son fusil et lentement tira en l'air douze coups de feu, chaque balle tirées régulièrement résonnèrent comme les douze coups d'une horloge. Il se produisit à ce moment un phénomène étrange et en même temps bienfaisant ; le soldat allemand d'en face reproduit ces douze coups avec son Mauser. Pendant de longues minutes ce message de paix fut relayé tout le long du front alternativement par les deux ennemis qui s'étaient accordés tacitement un moment de trêve et de paix. Ce message est parti au loin, s'affaiblissant petit à petit jusqu'à ce qu'il ne soit plus perceptible. **N.D.***

## 1915 La guerre s'enlise

### 4 Janvier 1915 : Des nouvelles de Blanche en zone occupée

Nous venons de recevoir par la Croix-Rouge, des nouvelles de Blanche Braconnier de Sommepey, après avoir fui leur village en feu et s'être réfugiée à Aure. Sa famille décide de rejoindre Manre chez un parent.

*Fin septembre 1914 : C'est alors que ma mère ayant un frère à Manre, petit village des Ardennes, limitrophe de Gratreuil prend la décision, avec mon père, de partir afin de voir si nous pouvons nous y installer. Nous prenons donc le chemin, à pied bien sûr, pour y parvenir, avec notre léger bagage.*

*L'armée allemande, occupée à établir sa ligne de 4e défense plus en avant, vers Tahure, nous ne rencontrons pas d'obstacle sur notre route et nous arrivons à Manre sans embûches.*

*Le village offrait à peu près le même spectacle que celui de Gratreuil, la troupe y était passée et laissé les mêmes traces de son passage. La maison de mon oncle était vide. Sa famille était partie, le Chef de gare de la station y avait élu domicile, ayant été chassé de chez lui par l'armée. La maison, assez spacieuse, offrait la possibilité de cohabiter.*



*C'est ainsi que nous nous installons chez mon oncle, le pillage n'a pas été très important, il restait des lits intacts, batterie de cuisine réduite, mais à la guerre comme à la guerre, cuisinière pour faire la cuisine, bref, le paradis après toutes nos tribulations. La troupe ayant quitté les lieux, c'est le calme après la tempête, et la halte est la bienvenue!*

*Hélas, cela ne sera que de courte durée, l'armée qui s'installe sur le front organise ses arrières dans le village, nous reprenons contact avec elle. Mais c'est sans grands heurts que cela se passa.*

*Evidemment la cohabitation devient franco-allemande, la moitié de la maison est réquisitionné et il faut vivre en promiscuité avec tous ces officiers et soldats.*

*La vie matérielle est très difficile, le peu d'alimentation disponible en notre possession passe en d'autres mains, ce qui restait d'animaux fut pris. Nous n'avons plus de pain, plus de lait, aucune viande, aucun légume dans les jardins devenus propriété des soldats et saccagés par les chevaux qui y étaient parqués.*

*La Mairie, les écoles sont occupées par le trafic postal, trafic très important puisqu'il dessert le front, c'est à dire tout le courrier de tous les soldats qui se battent à quelques kilomètres de nous.*

*Les hommes sont réquisitionnés pour nettoyer les rues, elles en avaient bien besoin, mais également pour attraper toute volaille qui avaient échappé au saccage, et parmi celle-ci les pigeons domiciliés dans le clocher...Il faut entendre ces hommes raconter leurs prouesses, la prise des volatiles, le plumage, le flambage, le vidage... Quel travail, Seigneur !*

*Mais le plus cruel est le manque de nourriture, les jours se succèdent sans absolument rien, nous avons faim, sans aucun moyen de ravitaillement.*

*Situés très près du front, des obus passent au-dessus de nos têtes, nous entendons le bruit de départ, le sifflement, puis l'éclatement à leur arrivée. Nous vivons tout proche de cet enfer et, grâce à Dieu, nous ne sommes jamais touchés.*



*Cependant les batailles sont rudes, des blessés arrivent en grand nombre et les Allemands bâtissent, un peu plus en arrière, un hôpital fait de baraquements en planches, caché dans le bois « Isaie ». Les femmes du village, dont ma mère fait partie, sont réquisitionnées, elles aussi, pour laver le linge de l'hôpital où sont soignés des prisonniers français et il est possible à quelques femmes d'échanger avec eux de courts propos; ils en sont très heureux.*

*Les prisonniers français qui arrivent sont immédiatement embarqués vers les camps allemands. Désespérément, nous essayons de leur dire quelques mots, mais nous devons reculer, chassés par leurs gardes, pas très tendres à notre égard. Qu'importe-je ne suis qu'une enfant, aux chers nôtres, j'envoie à pleines mains de multiples baisers.*

*Maintenant l'hiver est là. Les pluies automnales ont transformé en véritable borbier les chemins, qui par ailleurs, sont piétinés par les hommes, les chevaux et les canons :*

*Les soldats qui viennent au repos sont couverts de boue, ils ne peuvent plus se raser, ils sont fatigués, sales, barbus. Autant que faire se peut, nous échangeons quelques propos avec ces Allemands. Ils sont avides de connaître une détente et profitent pour faire un peu de toilette. Un peu de savon leur est attribué, ils demandent ; à maman de leur laver leur linge. Elle ne le refusera pas, mais avec les moyens du bord, cendres de bois qu'elle fait bouillir dans un sac, savons que les soldats lui donnent, elle arrivera, avec peine, à faire bouillir ce linge et le laver. En*



compensation, ils essaient de donner un peu d'alimentation, beaucoup d'entre eux ont laissé chez eux une famille et sont heureux de rencontrer des civils. Ils déplorent la guerre et une espèce de connivence s'établit entre « occupants et occupés ». Ils reçoivent des paquets et il arrive que l'un d'entre eux m'apporte quelques bonbons ou une petite gâterie.

**11 janvier 1915** : L'église de Souain est bombardée chaque jour, tout comme le moulin à vent, les allemands s'en servent comme point d'observation. On s'est aperçu qu'ils ont démonté, depuis quelques temps, la girouette qui représentait le meunier et son âne. Aujourd'hui les artilleurs, placés au mont de Suippes, ont réussi à porter un coup au but avec un canon de 120 long, le moulin est détruit et les ennemis ne pourront plus s'en servir. Encore un symbole du village qui disparaît. Il restera sans doute longtemps légendaire dans l'histoire.



Les parents s'inquiètent des retentissements de la guerre pour leurs enfants. Comment vont-ils supporter l'éloignement affectif et matériel ?

**Albert HUBERT** s'en émeut dans sa lettre :

*Vous êtes vraiment bien tombé à Cussangy et vous êtes très heureux d'être en bonne relation avec ces gens-là. Tant mieux, nos pauvres enfants ne s'apercevront pas tant de leur exil.*

*La situation ne s'améliore guère de notre côté, Emile LARDENOIS a été jusqu'à Suippes mais pas plus loin, tout comme Marie GERARD, on ne peut aller à Souain. Le maire de St Hilaire n'a pu aller à St Hilaire. Les Français sont toujours à Souain, Perthes a été pris et repris sept fois, maintenant il est à nous.*

*Je te confirme que j'ai mis dans la cave de Marie GERARD nos deux petites malles et une boîte à chapeaux très solide, du linge, draps, serviettes, chemises, robes, pantalons, complets. Si nous avons la chance que cette cachette n'ait pas été découverte ce sera toujours ça de moins à racheter.*

**Des nouvelles du front** : La nouvelle année se lève sur un océan de boue blanche. Autour de Souain le 12<sup>ème</sup> corps, le 17<sup>ème</sup> de part et d'autre de Perthes, le Corps colonial au Promontoire et sur les pentes de Massiges, s'y engluaient. Après trois jours de dégel, faute de caillebotis et de clayonnages, la craie en pâte arrondit les parapets et les merlons, coule dans les batteries, les tranchées et les abris de fortune. Les boyaux sont devenus de longs cloaques où s'enlisent les

*relèves, où les corvées laissent la moitié de leur chargement. Les blessés y nagent durant des heures, désespérant d'arracher jamais leur chair sanguinolente à cet enfer quasi liquide ; et parfois, à bout d'efforts et de résistance, vaincus par le ciel qui tonnait sur leur tête et le sol avide qui paralysait leurs jambes. Ils s'abandonnent et se laissent couler, noyés terrestres. Car les attaques ne se ralentissent qu'à peine, et chaque matin, chaque soir, chaque nuit voient monter en files vers la côte 200, vers les Tranchées Blanches et les boqueteaux écimés du Mesnil, vers les croupes de Beauséjour, des sections boueuses qui viennent remplacer les sections réduites la veille ou l'heure d'avant, et poursuivre ce que, par habitude, on continuait d'appeler l'offensive.*



*Il n'est guère de jour où les hommes des collines vers les Hurlus, surpris par un grondement sourd, plus prolongé que celui des gros obus, ne se soient retournés du côté des bois. A deux, trois kilomètres de leurs tranchées, dans la large trouée que fait entre les sapinières la route de Souain, une colonne de fumée et de terre se dressait dans le ciel. Retombés les matériaux lourds arrachés par la mine, ils regardent à la jumelle courir des hommes sous les volutes que le vent lacère. Et de naïves légendes se forment :*

*“ C'est une mine boche, la fumée est noire...*

*– La nôtre aussi, ballot !*

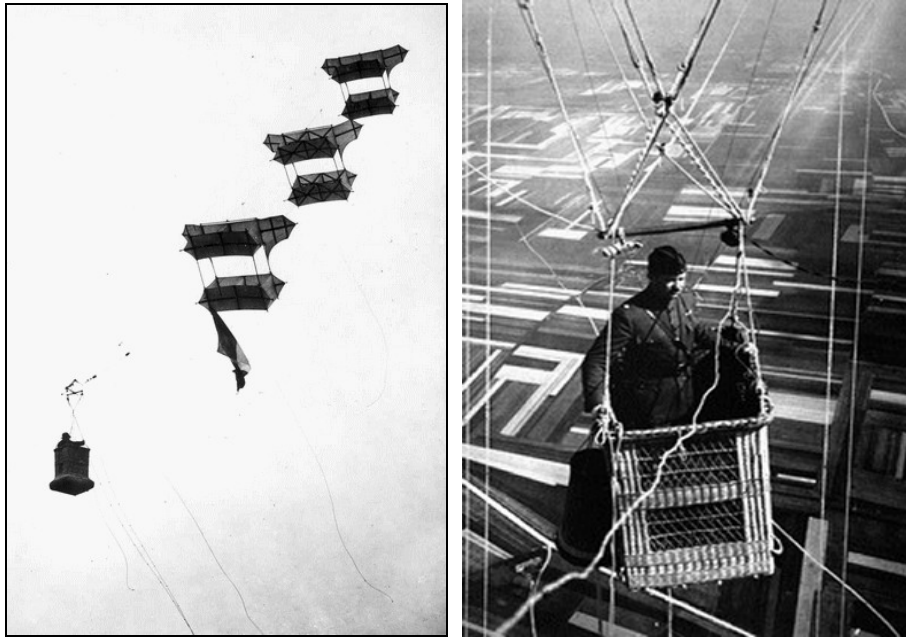
*– Non, le 8, quand nous, on a attaqué, la fumée était blanche.*

*– T'as mal vu... ”*

**(Extrait de « Je les grignote » de Louis GUIRAL)**

Il explose maintenant une mine ou un camouflet chaque jour du Bois sabot à la Main de Massiges.

**18 janvier 1915** : Depuis quelques temps, d'étranges appareils apparaissent dans le ciel. Nous sommes habitués maintenant, depuis une quinzaine d'années, à voir des avions évoluer au-dessus de nos têtes. Mais un nouveau type de moyen d'observation vient d'arriver à Jonchery-sur-Suippe. Une compagnie d'aéroliers du Capitaine Saconney vient de s'installer sur le secteur et lance des cerfs-volants pour scruter les positions ennemies et voir l'emplacement des batteries allemandes.



Ils sont équipés d'un camion treuil qui déroule un câble lorsque le vent est stable et d'une puissance suffisante. Ils lancent un premier cerf-volant de quatre mètres d'envergure jusqu'à trois cent mètres d'altitude, puis selon la force du vent, un train composé de trois, quatre ou cinq autres engins. Ils montent le long du câble entraînant une nacelle dans laquelle prend place un observateur relié au sol par téléphone.

Il faut bien sûr, pour que cela fonctionne, des nuages assez élevés, pas de pluie et une bonne visibilité. Si un avion ennemi approche, on redescend rapidement l'ensemble. Le système permet de faire de l'observation, du réglage de tir, de la cartographie et le montage d'une antenne pour communiquer par radiophonie.



Lorsque le vent est faible, ils utilisent un ballon sphérique, type Montgolfier, mais ce dernier n'est pas stable par vent soutenu.

**24 janvier 1915** : Nous sommes en janvier et les soldats nous disent que les munitions arrivent encore au compte-gouttes et sont toujours d'aussi mauvaise qualité. Les Allemands disposent de mortiers pour tirer de tranchée à tranchée et nous rien. Mais c'est sans compter sur l'ingéniosité du soldat français et le système « D ». Nos poilus puisque c'est ainsi que tout le monde les appelle dorénavant ont inventé toutes sortes d'armes nouvelles et artisanales.

Ils fabriquent eux même leur mortier, dans une bille de chêne, ils creusent un trou au centre, du calibre d'un obus et perce un petit trou au fond pour y passer une mèche, la pièce est cerclée comme un tonneau pour éviter son éclatement. Un projectile est fabriqué avec deux cylindres de bois pour le fond et la tête entourés d'une tôle et l'intérieur repli de poudre et de mitraille.



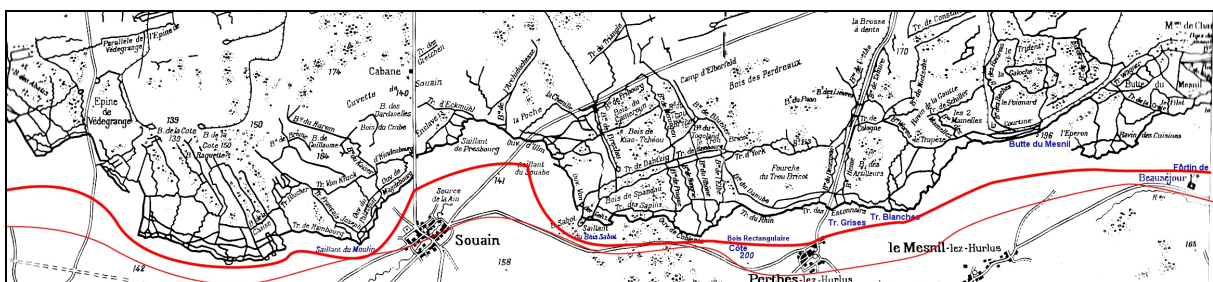
Depuis quelques temps ils ont amélioré le système en prenant un obus vide à shrapnels allemand qu'ils montent sur un affut en bois ce qui constitue un mortier qu'ils nomment « Cellierier » du nom de son inventeur. Ce petit canon peut envoyer un projectile de 1,8 kg à 300 m. Au bois sabot il y a plusieurs batteries à chaque coin de tranchée.



On utilise même des mortiers ‘Louis Philippe’ en bronze, que l’on a retrouvé dans les forts, ils lancent des boulets de canons de trois kg sur le secteur du moulin à vent de Souain et de Massiges.

C’est pareil pour les grenades, elles sont fabriquées avec une planchette de bois à laquelle on fixe un tube quadrillé en fonte repli d’explosif à l’aide d’un fil de fer, un clou, une amorce de douille et une mèche pour le retardement, ce pétard raquette est la riposte aux grenades à manche allemandes.

**Des nouvelles du front :** *On se bat toujours journallement sur le moulin de Souain, le Bois Sabot, la cote 200 à Perthes, les tranchées grises du Mesnil, le fortin de Beauséjour et la Main de Massiges. Les renforts envoyés presque quotidiennement par les dépôts ne suffisent plus à maintenir les effectifs. Les hôpitaux de l’arrière, les ambulances regorgent de malades et de blessés. La dysenterie, les bronchites, les pieds gelés font de nombreuses victimes.*



*Malgré les injonctions répétées du général en chef qui, estime ‘que la question de munitions ne devait apporter aucune entrave aux attaques’, l’offensive est suspendue depuis le 15 janvier. Depuis le 19, le froid s’est accentué, et en quelques jours durcit la pâte de craie. Les soldats accueillirent le gel comme un libérateur, avant de s’apercevoir qu’ils n’avaient fait que de changer de torture. Emmitoufflés dans leurs couvertures jetées en chape sur leurs épaules, ils écoutent, durant les instants de silence, craquer la terre blanche sous l’effort de l’eau qui gèle. Chaque éclatement d’obus ébranle et fait s’effondrer alentour les parois des tranchées, les merlons et les traverses fendillées. Des hommes blottis dans leur niche se trouvent soudain pris sous un mètre cube de craie.*

(Extrait de « Je les grignote » de Louis GUIRAL)

**Le 1 février 1915** - Nous nous sommes procuré un texte du **Prince Oscar de Prusse**, Lieutenant-colonel à la troisième Armée allemande, récupéré par nos poilus dans une tranchée conquise au Bois

Sabot. Il vante les mérites de son armée, et en loue toute sa brutalité dans les combats de tranchées du secteur de Perthes-les-Hurlus.

*Lorsque les grenades à main avaient été lancées, nos troupes d'assaut se précipitaient dans la tranchée pour la reprendre au Français. Au mépris de la mort, il s'engageait un furieux combat corps à corps, dans lequel la baïonnette, la hache, les talons de souliers et le pic de pioche accomplissaient leur meurtrière besogne jusqu'à ce que l'ennemi fût massacré ou se rendit.*



*Un voltigeur rhénan a dans la lutte de tranchée, le pouce de la main droite, avec lequel il tenait sa hache emportée net par la morsure d'un soldat français. Ce brave maîtrise sa douleur et, prenant la hache de la main gauche, il fracasse le crâne du français et du soldat qui se trouvait derrière.*

*Dans un autre régiment, pour ce type de combat, trois camarades étaient toujours groupés en trio. Celui du milieu, le plus fort, tenait de la main gauche deux boucliers de mitrailleuse accouplés ensemble et de la main droite une hache.*

*A sa droite et à sa gauche, se serrant derrière lui, se trouvaient les deux autres, dont l'un portait une grande quantité de grenades à main, et dont l'autre était armé de la baïonnette. C'est ainsi que ce singulier trio maniant ses instruments de mort, se frayait un chemin sanglant au grand effroi de l'ennemi.*

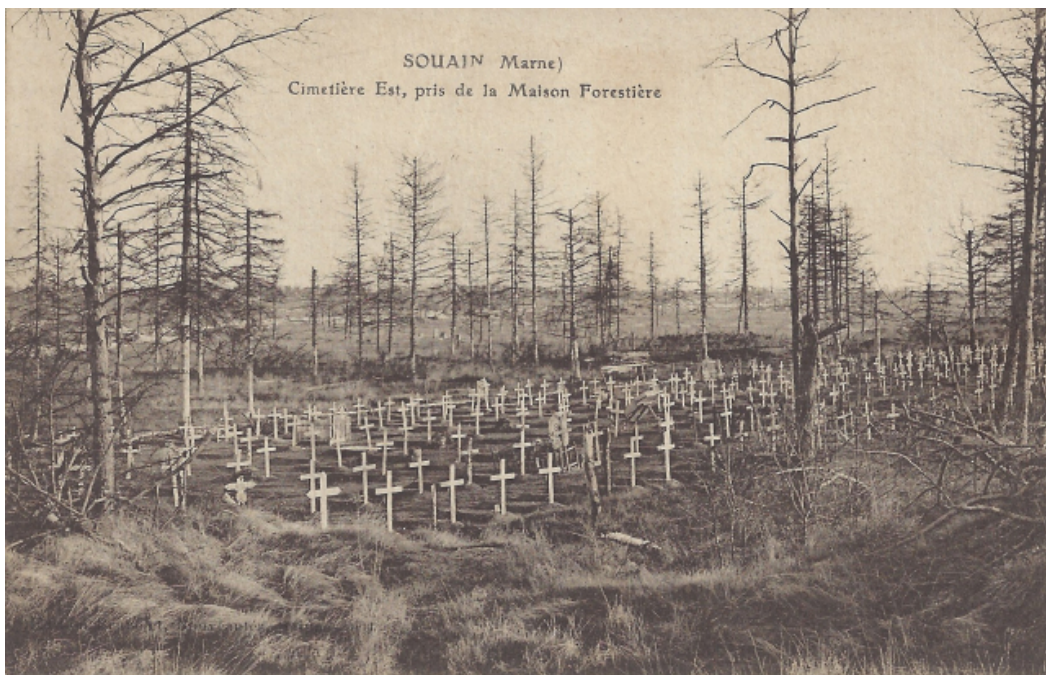
*Les Français procédaient strictement d'après le schéma de percée bien connu. Une épaisse ligne de tirailleurs en avant du front et cent mètres en arrière, les colonnes de compagnie et de bataillon en rangs serrés. Ce système d'attaque, qu'ils employaient toujours, leur a coûté des pertes énormes. Ce n'est sans doute pas une exagération que d'évaluer les pertes d'un régiment français dans une attaque de ce genre à 40 ou 50%.*

*Un officier français prisonnier déclara lors de l'interrogatoire que l'effet de notre artillerie sur les masses serrées avait été épouvantable. Il ajouta « Ces attaques sont un carnage insensé, ce n'est plus attaquer, c'est s'agiter follement sur des cimetières de cadavres ».*

Les Français utilisent la pelle portative avec un bord affûté dans les combats de tranchées ; un coup bien asséné au creux du cou et de l'épaule tranche un homme en deux.



**8 février 1915** Les soldats tués sont tellement nombreux que l'on ne sait quoi en faire. On les ramène à l'arrière pour les extraire du front lorsque l'on peut, au moins les officiers et les sous-officiers. Des cimetières fleurissent un peu partout à deux kilomètres de la zone des combats. A Souain, il y en a déjà un grand à la Maison Forestière, qui se remplit très vite, il va bientôt falloir en construire un autre de l'autre côté de la route. Il y en a deux autres près de la Ferme des Wacques, et surtout une quantité de tombes anarchiques un peu partout, dans les jardins du village, dans la campagne ou à même l'endroit où les soldats ont été tués.



La règle en vigueur dans l'armée française est l'inhumation en tombes collectives, mais les soldats en dehors des cimetières, inhumés en tombes individuelles, ils ne veulent pas être laissés dans l'anonymat, ils veulent que leurs familles puissent les retrouver après la guerre et venir se recueillir sur leurs tombes.

Souvent les soldats sont enterrés dans une tranchée abandonnée avec une croix plantée à la tête avec le nom écrit au crayon de mine. Une nouvelle manière de conserver la mémoire du soldat est de mettre son nom sur une feuille de papier et de l'enfermer dans une bouteille que l'on plante sur la tombe ou que l'on enterre avec le corps.

Mais le plus dur, c'est que la plupart des tués le sont lors d'attaques et se retrouvent dans le « no man's land » et là on ne peut les ramener en arrière, ils sont sous le feu de l'ennemi et des obus, ce qui

pose un énorme problème sanitaire. Les soldats viennent depuis peu, toucher des sacs de chaux, la nuit ils vont en rampant reprendre cette poudre sur les corps en décomposition.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

**Des nouvelles du front :** *Le 3 février, à 11 heures, un brusque bombardement s'est abattu sur l'ensemble de notre front, mais plus particulièrement sur les abords de la Main de Massiges, plusieurs fourneaux de mines font explosion entre le sommet de « l'Annulaire » et la cote 191.*

*Presque aussitôt, nos premières lignes sont submergées par les troupes assaillantes, solidement étoffées en largeur et profondeur. A minuit, après une préparation d'artillerie très courte et d'ailleurs très peu précise, le 4<sup>e</sup> colonial récemment arrivé se lance à l'assaut sur un terrain qu'il ne connaît pas, avec une ardeur, un esprit de sacrifice qui lui vaudront d'être cité à l'ordre de l'armée. Contre-attaqué lui-même à plusieurs reprises pendant la nuit, il maintient ses gains, mais ses pertes s'élèvent à plus de 1.000 hommes. Un « Journal de Guerre » trouvé sur un prisonnier allemand du VIII<sup>e</sup> corps de réserve, relate la violence de ces combats et l'acharnement de nos troupes, « ce qui prouve, est-il ajouté, tout le cas que les Français faisaient de l'occupation de ces positions ».*

*Au total, les pertes des différents régiments engagés se montent à 41 officiers et 2.135 hommes, dont 1.800 tués ou blessés.*





**L'entonnoir du Cratère Main de Massiges**

*Quant au terrain abandonné à l'ennemi, il représente environ 1 kilomètre de large sur 200 mètres de profondeur au maximum. Nos n'occupons maintenant plus que le bord Est de la Main.*  
(Dans la boue champenoise : Lt Col Jean Charbonneau)

**15 Février : Louis MINON** de la classe 1907 qui avait été réformé vient d'être réincorporé au 9e Génie.

**Louis Le Queinnec Caporal au 271e Régiment d'Infanterie nous donne des nouvelles du front :** Depuis le début de la semaine la pluie a cessé. La boue qui nous engluait devient plus froide sous les hommes et l'on reparle de la reprise de l'offensive. Le Corps colonial, qui se cramponnait à la gadoue des pentes a quitté le 13 février sa position devenue inconfortable à la Main de Massiges et s'est replié derrière le Ruisseau de l'Étang, au bas du Promontoire et en lisière de Massiges.

Par contre, nos stocks de munitions se sont quelque peu reconstitués, après le renvoi à l'arrière des obus défectueux. On a accordé au 1er corps 43000 coups de 75 pour l'attaque – il en avait demandé 75000 – dont 14000 pour la première journée. Et des troupes fraîches ont été données à la 4ème armée, ce qui double nos effectifs sur le front de Perthes à Massiges.

Avec le gel l'offensive reprend sur tout le front. La bataille se rallume.

Le 12 au bois sabot, malheureusement 500 hommes du 271e RI, tombent entre les mains de l'ennemi et sont fait prisonniers.



*La colonne d'hommes aux pas lourd se dirige vers Sommepey, arrêté à l'Etat-major de la Brigade allemande et interrogatoire des officiers et sous-officiers français.*

*Les prisonniers répondent par des mensonges ce qui agacent les agents du renseignement qui font croire qu'ils ont des informations par téléphone de Suippes, on nous sert un repas froid composé d'une saucisse, d'un pain K et d'un café noir qui n'en n'a que le nom.*

*Nous embarquons pour l'Allemagne via Challerange, Vouziers, Givet, Aix-la-Chapelle, Cologne, et Mesched dans la Ruhr.*

*(« Souvenir d'un prisonnier » \_ Louis Le Queinnec Caporal au 271<sup>e</sup>)*

**22 Février 1915 :** *Les attaques continuent sur tous les points chauds de Souain à Massiges. Cette semaine, il a neigé.*

*Le 20 décembre aussi, on leur avait affirmé que devant eux rien n'existait plus. Ce 12 février, après une courte préparation, un bataillon du 271<sup>ème</sup> s'élance sur la route de Perthes à Souain et gravit les pentes que couronne le bois. Par place, les fils barbelés, hachés, livrent passage à la ligne d'assaut. Le bataillon aborde les tranchées allemandes, s'y installe, pousse dans les boyaux que défendaient pied à pied des grenadiers Allemands.*

*(Extrait de « Je les grignote » de Louis GUIRAL)*

Les soldats se donnent du courage comme il peuvent pour aller à l'attaque, **le soldat Aubert** du 202<sup>e</sup> RI vient d'écrire une chanson sur **le Moulin de Souain**.



# Le Moulin de Souain

AIR : *Sous les Ponts de Paris*

## 1<sup>er</sup> COUPLET.

A gauche d'un village  
Dont il n'est plus rien,  
Les boyaux livrent passage  
Au déjà vieux Moulin.  
Depuis longtemps,  
Toujours confiants,  
Nous voulons tous sa délivrance ;  
Depuis huit mois,  
Dites le tout bas,  
Il n'est plus à la France.

## 2<sup>e</sup> COUPLET.

La Meunière est partie  
De not' petit Moulin,  
Et son vieil âne aussi,  
Sautant comme un lapin ;  
C'est qu'en effet,  
Les Boches voulaient  
Emmener la bonne bête à Berlin,  
Pas pour la fête,  
Mais la retraite,  
Que nous leur réservons, c'est certain.

## 2<sup>e</sup> REFRAIN.

Auprès du Moulin d'Souain,  
A nos femmes on pense bien ;  
Trop y songer pourrait être nuisible,  
Contentons-nous de rester bien tranquilles ;  
Mais nos trois Crapouillots (1).  
Qui font du bon boulot,  
Remplacent notre peuple féminin,  
Autour du p'tit Moulin.

(1) Lance-bombes.

## 3<sup>e</sup> COUPLET.

Le vin y manque un peu  
Auprès du p'tit Moulin,  
De la floite tant qu'tu veux,  
Mais cela ne fait rien ;  
Mon vieux pur jus  
Que deviens-tu ?  
Là-bas, dans l'tonnet du bon coin,  
Tous les Normands  
Seraient contents,  
Oh ! oui, d'y goûter un p'tit brin.

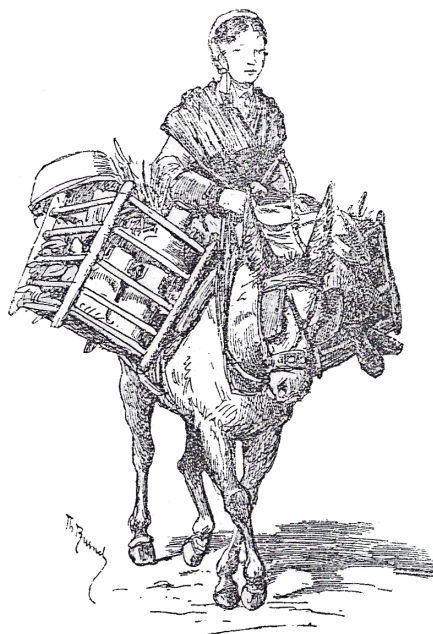
## 3<sup>e</sup> REFRAIN.

Auprès du vieux Moulin  
Nous apaisons not' faim :  
Sardines à l'huile ou bon jambon Faguais (1),  
De tout cela, nous n'en manquons jamais ;  
Normands et Parisiens,  
Oh ! nous voudrions bien  
Du cidre pur jus à la place du vin,  
Pour veiller au Moulin.

(1) Sergent-Major de la Compagnie.

## 1<sup>er</sup> REFRAIN

Auprès du vieux Moulin  
On veille soir et matin,  
Depuis longtemps déjà nous le guettons,  
Et nous l'aurons, nous vous le promettons ;  
Patientez donc un peu,  
Nous ne sommes pas des bleus,  
Peut-être déjà que dès demain  
Nous aurons l'Moulin d'Souain.



## 4<sup>e</sup> COUPLET.

Bientôt, le jour est proche.  
Où toi, petit Moulin,  
Après l'séjour des Boches,  
Tu remoudras du grain  
Pour nos enfants,  
Petits et grands ;  
A tous raconte-leur ton histoire,  
Dans ton refrain,  
Joli Moulin,  
Ce seront les beaux jours de gloire.

## 4<sup>e</sup> REFRAIN.

Adieu vieux bourg de Souain,  
Conserve ton Moulin,  
L'deux cent deuxième se souviendra de toi,  
Pendant des semaines et pendant bien des mois ;  
Si plus tard nous vivons,  
Alors nous reviendrons,  
Mais cette fois, ce sera comme pèlerins,  
Sur la tombe des copains.

AUBERT, 202<sup>e</sup>.

*Vers 14 heures, une contre-attaque plus violente submerge les survivants, transis et qui manquaient de munitions. Quelques-uns tentent de se replier. Au débouché du bois, sur les pentes conquises le matin même, ils boulent sous les mitrailleuses en flanquement à droite qui avaient interdit l'arrivée de nos renforts.*

*Leurs cadavres, pendant des semaines, vont rester en vue de nos lignes. Et les hommes de la 60ème division, dont le moral est durement touché par cet échec, imitent, sans le savoir, le général commandant le 17ème corps qui, depuis longtemps, estimant que le nom de son voisin de gauche rappelait curieusement celui du meurtrier d'un roi de France, l'avait surnommé " l'Assassin ".*

*Quatre mines avaient été préparées devant cet ensemble : une à gauche, devant notre ancienne mine Farge. A 8h30, le 14ème et le 83ème RI se jettent en avant, après un vif bombardement et l'explosion des mines. Massés dans les tranchées de doublement, les clairons et les tambours du 14ème sonnent et battent la charge. Au centre, le 1er bataillon du 14ème RI aborde la Tranchée 13, s'y installe sur plus de cent mètres, mais ne pouvait s'étendre ni à droite, où des éléments ennemis bien protégés résistaient, ni à gauche où notre mine avait explosé, sans les toucher, en avant des réseaux allemands. L'ennemi a immédiatement occupé à la grenade cet entonnoir, et les anciens qui les côtoyaient.*

*Aux Tranchées Grises, le 73ème RI, sort en deux vagues successives. Réduites par les mitrailleuses, elles abordent à peine la ligne ennemie. Des hommes ont sauté sous le feu dans un trou de guetteur, d'où ils renvoient les grenades que leur lancent les allemands. Les sections de droite font trente mètres et s'effondrent, celles de gauche sont fauchées sur les gradins de franchissement. Par endroits, les cadavres empilés sur les parapets forment un mur qui rend le tir à peu près impossible.*

*Lorsque, pareils à des sacs de boue par magie doués de mouvements, les hommes des compagnies d'assaut rescapés des balles, des obus, des bombes, des grenades et des mines redescendaient, hagards, vers les trous infects creusés un peu partout à l'arrière des lignes, vers les " camps " qui garnissaient tous les ravins, tous les vallons, tous les boqueteaux entre la route de Suippes à Somme-Bionne et la Chaussée romaine. Il s'en trouvait toujours quelqu'un pour dire, dans les colonnes en pagaille :*

*" ...ça peut plus durer ! Dans huit jours, il n'y aurait plus de bonshommes... "*  
(Extrait de « Je les grignote » de Louis GUIRAL)

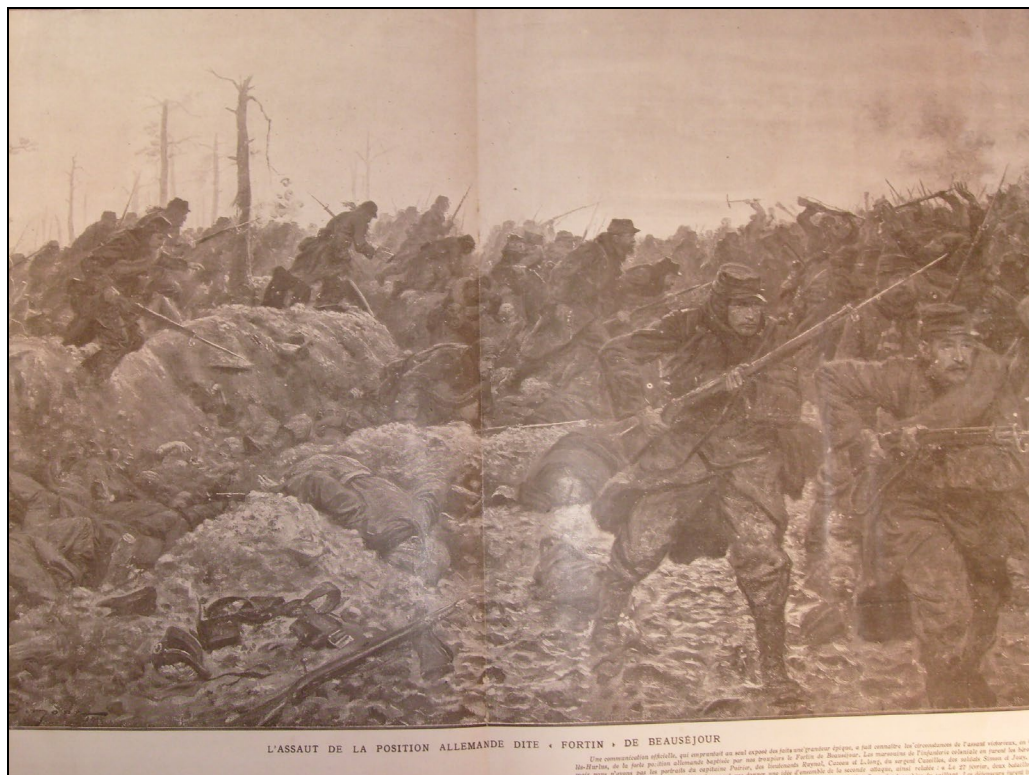
**1er Mars :** Toutes les classes des anciens (35 à 42 ans) qui constituaient le plus gros des Gardes Voies, sont relevées, les soldats sont en train d'être incorporés dans les régiments de réserves. Leurs fonctions vont changer, ils vont servir de main d'œuvre sur le front pour alimenter en matériaux et munitions les régiments actifs. Cette guerre de grignotage a saigné les unités et depuis quelques temps on envoie même les territoriaux sur le front combattre comme les unités actives.

**Victoire HUBERT** écrit à son mari : *le journal « Fraternité Anglo-Française » signale qu'à Sermaize les Bains où il ne reste que trois maisons debout, des bâtiments en planches recouverts de cartons bitumés s'élèvent comme par enchantement. Les ustensiles de cuisine, les appareils de chauffage et le mobilier de ménage indispensable garnissent les abris rapidement édifiés. C'est probable qu'il en sera de même pour nous.*

*L'heure du chemin de croix qui a lieu tous les vendredis de Carême arrive et je ne voudrais y manquer, nous avons tant besoin de prières et j'espère bien que le bon Dieu ne restera pas insensible à nos prières et qu'il ne nous abandonnera pas.*



**Des nouvelles du front :** *De nouvelles dispositions ont été appliquées quant à la conduite des attaques de Souain à Massiges. Le Grand Quartier Général a cru remarquer que certains chefs avaient " tendance à ménager l'effort de leurs hommes ". Les divisions, les brigades, les régiments n'attaquent plus sous la responsabilité de leur chef, ni sous leur commandement. Les unités, morcelées, sont engagées bataillon par bataillon, et parfois compagnie par compagnie, sous le commandement de chef qu'elles ne connaissent pas, et qui ne les connaissent pas davantage. On espère, dans l'entourage du général Joffre, un rendement meilleur de cette mécanisation de l'attaque, sans voir qu'elle implique une méconnaissance méprisante de la psychologie des chefs et des hommes.*



*On voit des généraux, des colonels, assister en pleurant à l'effritement inutile de leurs troupes. Le haut commandement doit parfois recourir à la menace pour obtenir des chefs d'unités l'exécution de certaines attaques. Il y a quand même des résistances ; elles sont brisées par des privations de commandement.*

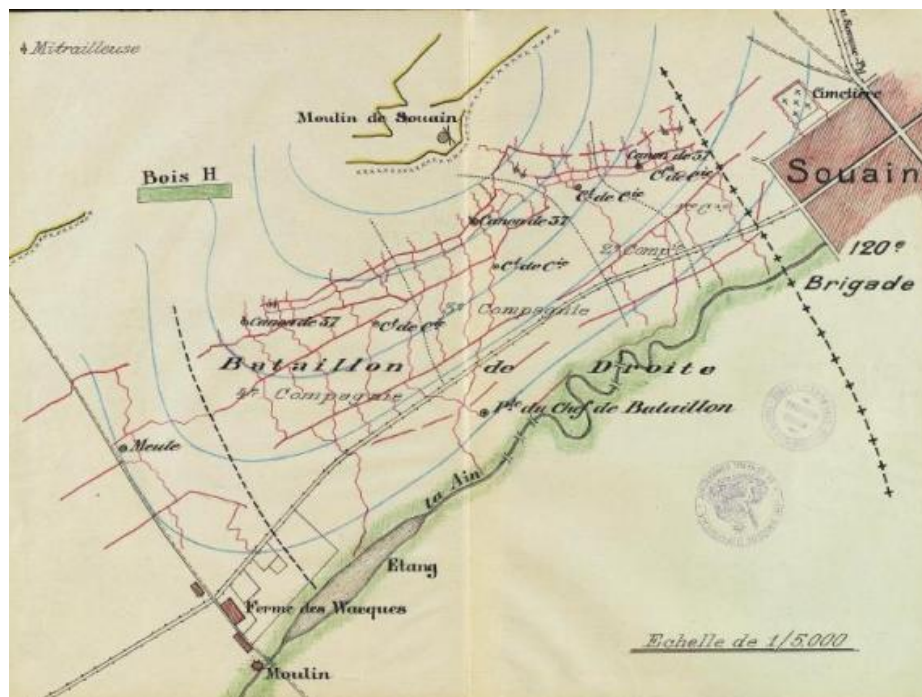
*Cela dure depuis si longtemps qu'ils sentent bien que l'espoir a déserté ce pays dont la terre, chaque jour un peu plus, dévêt les collines où le calcaire étale sa blancheur d'ossements, sous les bombardements continus. Cela ne finira jamais. Certains vont demander un peu de courage aux chapelles rustiques blotties sous les sapins excoriés, et qui, dans ce retour aux temps brutaux, ressuscitent un semblant du vieux droit d'asile. Entre deux attaques, un humaniste égaré tente d'échapper à la boue, à la folie, en se berçant intérieurement des cadences éternelles et subtiles des vers latins. Et d'autres, ne trouvant plus à l'existence même de pourquoi, n'espéraient plus rien que l'obus ou la balle pitoyable qui les débarrasserait de cette vie sans horizon. Ce sont des sections, des compagnies de fantômes qui, cimentées par l'obscur souvenir d'une discipline antérieure, s'écoulent dans les boyaux, végètent dans les tranchées, remplacent au cœur même de la guerre d'autres fantômes à peine plus boueux, se hissent, venu l'instant de l'assaut, sur le parapet gluant, et s'écroulent dans les trous, sous l'implacable mitraille et le vent hurlant des obus. Un miracle, parfois, leur permettra d'aborder la tranchée ennemie. Une aveugle colère de primitifs, une faim de meurtre empoignait alors ces hommes. Assouvie ou tombée, elle les laissait inertes, presque semblables, dans leur hébétude, aux cadavres gris qu'ils venaient de faire et qui, près d'eux, commençaient à s'enliser doucement dans un oubli bienheureux de la guerre.*  
(Extrait de « Je les grignote » de Louis GUIRAL)

**15 Février :** Louis MINON de la classe 1907 qui avait été réformé vient d'être réincorporé au 9<sup>e</sup> Génie

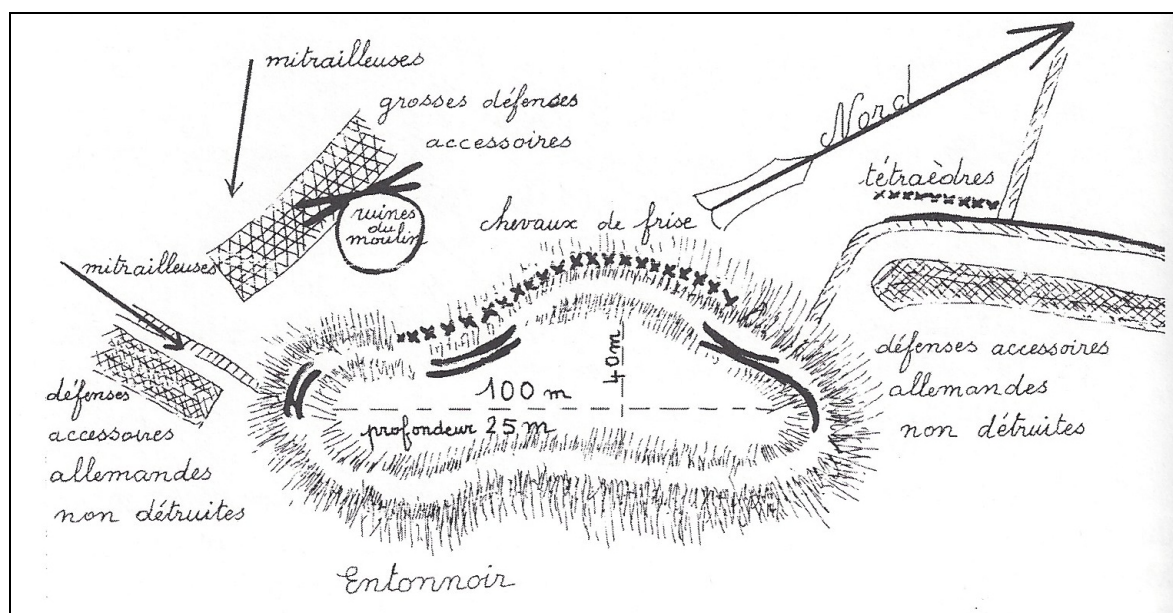
**Des nouvelles du front :** Depuis le début de la semaine la pluie a cessé. La boue qui nous engluait devient plus solide.

**7 mars 1915 :** Le soldat Jean ESNAULT du 201<sup>e</sup> RI nous informe :

*La butte du moulin à vent qui fait saillant dans notre ligne, se trouve à une centaine de mètres de nos tranchées, les Allemands ont installé un fortin hérissé de mitrailleuses qui prennent nos lignes en enfilade dans le secteur de la route de Vouziers et celui de la Ferme de Wacques.*



Le 6 mars au matin le bombardement commença, l'artillerie avait 5000 obus de 75 à tirer chaque jour, la nuit le bombardement fut infernal et le soir du premier jour on constata que le réseau de fils de fer barbelés était réduit à néant ainsi que le parapet de la première ligne allemande, le bombardement continua toute la nuit et le matin du 7, mais les 5000 obus de ce jour destinés à l'ennemi, ce sont les troupes françaises qui les ont reçus. Nos tranchées de première ligne et nos boyaux de communication sont comblés, les lignes téléphoniques coupées et déjà 30 tués dans ma compagnie par nos propres obus, les Allemands doivent rire. Le Commandant et nos officiers ont eux-mêmes été dans la nuit prévenir la section d'artillerie, elle n'en tint pas compte. Ce matin le bombardement recommence de plus belle, toujours sur nous, pas un obus français ne tombe chez l'ennemi, vers midi on nous annonce que l'attaque va se produire à 14 heures précise, le moulin à vent va sauter sous trois mines de six tonnes de cheddite au total. Deux compagnies allemandes si trouvent, 13h 45, nous sommes tous à notre poste dans la parallèle, baïonnette au canon, le signal de l'assaut est l'explosion de la mine. L'artillerie française fait rage, toute la mitraille française est pour nous et tue à chaque instant des nôtres, on compte déjà 42 tués dans la compagnie.



Quatorze heures, le moulin saute, l'expliquer est difficile, en montant à l'assaut j'entrevis un immense nuage de feu et de fumée noire, de gros blocs de terre et de cailloux tombaient. Pendant ce temps nous bondissons dans la première ligne allemande où nous ne trouvâmes que très peu de résistance, c'est là que je tuais mon premier allemand en sortant d'un trou souterrain de leur tranchée. L'attaque avait duré à peine cinq minutes, toute la première ligne allemande est entre nos mains, très peu de résistance de la part de l'ennemi, le cratère du moulin de Souain avec deux cent hommes des leurs, leur avaient certainement enlevé la moitié de leur moral et beaucoup certainement se sont enfouis dans leur deuxième ligne de défense. Nous verrons en effet que nos ennemis ne se tenaient pas pour battus, aussitôt notre ligne conquise, nous commençons à mettre cette ligne en état de défense, pendant que le génie travaille en hâte à construire des boyaux de communications entre notre ancienne 1ère ligne et celle que nous venons de nous emparer. Nous construisons notre parapet avec créneaux pour le tir, tout est calme, tout à l'heure c'était l'enfer, le feu, la mitraille, les cris, maintenant pas un coup de canon, rien. Vers seize heures, les obus allemands sifflent au-dessus de nos têtes et vont tomber dans la direction du moulin, puis tout à coup, bombardement plus violent de notre artillerie qui se met de la partie, cette fois elle vise juste et l'on voit nos 75 tomber juste sur la tranchée ennemie qui n'est pas plus de vingt mètres de nous, l'enfer recommence dans le bruit, on ne s'entend plus, on est dans une fumée âcre et sans aucun doute l'ennemi va-nous contre attaquer, leurs obus ne tirent plus sur notre ligne, par contre un rideau infernal de mitraille tombe sur le village de Souain, dans le prolongement de la rivière la Suipe, la neige tombe.

*J'étais tranquillement au coin d'un pare éclat avec un camarade où nous étions tant bien que mal dissimulés derrière un créneau pour éviter les éclats des obus lorsqu'une volée de bombes à fusil vient tomber dans notre tranchée et tue d'un seul coup sept camarades à côté de moi, aussitôt on crie feu les voilà, en effet les Allemands se ruent sur nous, à peine ai-je tiré un coup de feu que rechargeant mon fusil, un Allemand est là sa baïonnette à un demi-mètre de moi, heureusement pour moi le hasard veut que sans viser en appuyant sur la gâchette le coup part et tue mon homme autrement je crois que c'était fini, au bout de deux à trois minutes peut-être c'était la mêlée générale. Allemands et Français s'entre tuent, l'artillerie ennemie et la nôtre tirent dans le tas, je réussis à me défilier et arrive dans notre ancienne première ligne où je retrouve mon camarade de tout à l'heure, quelques minutes après tous les survivants sont rentrés et l'ennemi reprenait sa ligne perdue quelques heures plutôt, il ne poussa pas plus loin et ne chercha pas à progresser, d'une manière il eut raison et d'une autre il eut tort car s'il avait continué son attaque il pouvait prendre facilement nos positions, évidemment il s'abstient, nos positions n'étaient pas intéressantes pour eux.*



**Le moulin de Souain**

*Quelques temps après que le 201e tout entier a repris son ancienne ligne, seul la 23e et 22e compagnie étaient restées dans l'entonnoir formé par l'explosion du moulin, une catastrophe ne tarda pas à se produire, l'ennemi voyant dans ce trou profond d'une dizaine de mètres sur un diamètre d'une quinzaine de mètres, deux compagnies d'un total de 500 hommes environ, n'hésita pas, il fit placer une section de mitrailleuse chargée de battre sans arrêt le terrain entre l'entonnoir et la première ligne française pour empêcher nos hommes de traverser cet espace, le seul salut possible, puis se mit à bombarder à coup de gros calibres l'entonnoir. Des centaines d'obus tombent sur nos malheureux camarades, ceux qui essayent de se replier dans la ligne française sont criblés de balles, ce soir on apprend que les deux Compagnies sont anéanties, pas un seul homme ne reste vivant, seul quelques-uns, fous et se voyant perdus sans espoir, se rendent à l'ennemi. 480 soldats, Sous-officiers et Officiers c'est à dire la 22 et 23e Compagnie de mon régiment ont été massacrés réduit en bouillie dans l'entonnoir du moulin de Souain.*





**L'entonnoir du moulin de Souain**

*Ce 8 mars, l'attaque doit reprendre. Il nous faut l'entonnoir. Le vent violent disperse les obus destinés à la destruction des barbelés. On a presque épuisé la dotation d'obus et les fusées restantes ne sont plus adaptées au tir de destruction des réseaux de barbelés. La tranchée française est de nouveau arrosée et le réseau est intact. L'attaque est reculée au 9.*

*La nuit du 7 au 8 mars se passe sans incidents sérieux. L'ennemi resta chez lui et nous chez nous. Le bombardement et les coups de fusils furent plus fréquents que de coutume évidemment de part et d'autre. Les événements de la journée avaient créé chez les belligérants un état de nervosité difficile à contenir.*

*Le lendemain 8 mars, calme complet. On n'aurait vraiment pas cru que, la veille à cet endroit, c'était le carnage.*

*Le 9 mars, vers 14 heures, un ordre passe de mettre sac à dos. Rassemblement à 14h30 dans le boyau de communication allant à Souain. Nous attaquons à 16 heures avec la 24e compagnie c'est-à-dire les deux compagnies survivantes puisque la 22 et la 23e sont restées dans l'entonnoir du moulin. Donc nous attaquons à 16 heures avec une compagnie du 336erégiment d'infanterie pour reprendre l'entonnoir du moulin. Les Allemands, pendant la nuit, sont venus se rendre compte du résultat et remarquant que l'entonnoir était libre. Ils empressent de l'occuper en y mettant une trentaine d'hommes avec quelques mitrailleuses. L'attaque que je vous décrie est uniquement faite pour déloger ses occupants. Nous arrivons vers 15h30 à l'endroit désigné, c'est la compagnie du 366e qui doit monter à l'assaut la première, nous devons suivre. A 16 heures, on ne bouge pas. A 17 heures nous sommes toujours là. Mon camarade Vauglune allume une cigarette. A 18 heures, on n'a pas bougé. A 18h30, on fait demi-tour et nous rentrons à notre emplacement. Je me couche laissant mon sac sur le toit de mon trou car il paraît que l'affaire va avoir lieu cette nuit. Tout à coup, je me sens secoué et réveillé en sursaut. Vauglune me dit « allez Esnault, debout, en vitesse, mets ton sac et filons ». Je n'étais nullement pressé de filer comme me disait mon voisin. Filer en vitesse pour se faire tuer, je lui fis remarquer qu'il y va un peu fort, mais il me fait remarquer qu'en fait d'attaque, nous sommes relevés et que nous partons individuellement à Suippes pour éviter de se faire tirer en route par le violent bombardement des Allemands.*

*La compagnie ne se regroupera qu'aux environs de Suippes, les hommes quittent les lignes individuellement, inutile de dire avec quelle vitesse moi et mon camarade nous filons dans la direction de Souain pour rejoindre la route de Suippes. Nous rejoignons quelques camarades sur*

*la route et tout en croisant des artilleurs que nous traitions d'assassins et de bandits à cause du bombardement que nous avons reçu, nous arrivons à Suippes où un Capitaine d'artillerie, pris à partie par une cinquantaine d'hommes de mon régiment, allait passer un mauvais quart d'heure si le Colonel du 201<sup>e</sup> n'était arrivé à temps pour remettre les choses en place.*

Coté 336e RI, les hommes sont épuisés par les obus français reçus, le **Caporal MAUPAS** du 336e RI écrit ce jour-là à sa femme

*« Tous les bonhommes de mon escouade sont presque tous blessés, je suis sain et sauf, je viens de passer les heures les plus tragiques qu'il puisse m'arriver ».*

**Jean ESNAULT** poursuit :

*A 16h15, ce 9 mars, l'artillerie, dont une partie des obus sont tombés de nouveau dans la tranchée française, allonge son tir. Seules, trois brèches de 10 à 15 mètres ont été faites dans les réseaux sur une distance de 800m, les hommes restants sont démoralisés. A l'heure de l'attaque au coup de sifflet, les hommes ne sortent pas de la tranchée. Le Colonel commandant la 120e Brigade prévient qu'il va faire tirer sur nos propres tranchées si l'on ne sort pas. Le responsable de l'artillerie, devant la gravité de l'instance, demande un ordre écrit qu'on ne lui donne pas, il ne l'applique donc pas. Devant cette menace, les Chefs de Sections essaient d'entraîner leurs hommes en sortant eux-mêmes les premiers de la tranchée, mais ils ne sont pas suivis. Le Commandant du 336e RI demande à renouveler la tentative qui vient d'avorter en opérant demain par surprise à 5 heures du matin.*

*La nuit l'artillerie exécute des tirs pour empêcher les Allemands de reboucher les brèches faites. L'ennemi est sur ses gardes toute la nuit. Le 10 mars au matin, à 5 heures, le sifflet retenti, les Allemands éveillés sabrent à la mitrailleuse la tranchée dès que les hommes sortent la tête et lancent des fusées éclairantes. Les Officiers et Sous-officiers ont beau payer d'exemple, crier, menacer, même de bruler la cervelle aux récalcitrants, rien n'y fait. Le Capitaine De Laporte, dont la Compagnie ne veut pas marcher, tente un suprême effort. Il porte en avant trois demi-sections fortement encadrées et sort de la tranchée, il n'est pas suivi. Dans ces conditions, il n'est pas possible de les faire sortir. Le commandement décide d'abandonner l'attaque et se contente de prendre le nom des caporaux et des hommes qui ont refusé de marcher, c'est à dire presque tout le monde, le régiment est relevé.*

**10 Mars :** *Nous cantonnâmes à Suippes, dans la matinée du 10. Des rumeurs se firent entendre qui disaient que si nous étions restées si longtemps à attendre pour attaquer la veille c'est parce que le 366e avait refusé de marcher. Le fait était exact. En effet, l'attaque avait bien lieu à 16 heures, au moment de bondir. Seul, un officier monta sur le parapet. On eut, dans l'après-midi, une confirmation sérieuse et pénible de cette nouvelle à 15 heures à la lecture du rapport, on nous lut en quelques lignes la conduite infâme du 366e de ligne qu'une sentence devait s'imposer et qu'en conséquence le Général Commandant la 6e Armée allait agir le lendemain matin dans la Compagnie du 366e régiment d'infanterie en question.*

*(« Journal de tranchées » de Jean ESNAULT du 201<sup>e</sup> RI)*

Ce **13 mars**, le 336e RI est de nouveau en ligne à Souain. Nous avons connaissance de la lettre du **Caporal MAUPAS** à sa femme.



Blanche Herpin seconde épouse de Maupas (photo postérieure à 1915).

*Me voilà encore une fois dans ces vieilles tranchées pour 3 jours probablement, je suis bien fatigué, bien déprimé, bien triste. Enfin, c'est ma pauvre vie ! Je suis accablé de travail en ce moment. Après l'attaque de l'autre jour, tous les gradés sont malades, alors il n'y a plus de fourriers et c'est encore moi qui trotte.*

*Je n'en puis plus ma pauvre Blanchette, je n'en puis plus.*

*Il paraîtrait même, et n'en soit pas désolé je t'en prie, que l'attaque n'ayant pas réussi, les Caporaux allaient être cassés. Je n'ai pas demandé mes pauvres galons et ce sera une injustice si on me les enlève. J'ai bien reçu tes lettres du 9 et 10. Si je pouvais être casé au repos ! Mon Dieu ! Que ma vie est triste !*

*Dans deux jours nous retournerons peut-être au cantonnement. La petite Blanche était bien bonne comme tout le reste. Merci, ma petite femme adorée, merci.*

*Que je t'aime : te reverrai-je ? et mon Petit-Jean, pauvre petite ! Ce soir j'aurai peut-être une minute, je t'écirai plus longuement.*

*Je t'embrasse follement, oh ! Follement, ma petite Blanchette.*

*Ton petit Théo pour la vie.*

(« Pour l'honneur de Théo et des caporaux de Souain fusillés le 17 mars 1915 » Jacqueline LAISNÉ)

Il court le bruit que le **Lieutenant MORVAN** Commandant la 21e Compagnie a déposé une plainte pour refus d'obéissance.

**15 mars** : Le régiment du 336eRI qui n'a pas marché le 9 est rentré à Suippes. On vient de désigner 6 hommes dans chaque section de la 21e compagnie parmi ceux qui ne sont pas sortis en choisissant dans les plus jeunes classes, et 6 caporaux. Les 24 hommes sont enfermés en prison dans la remise à pompe de la ville près de l'église de Suippes. Il court le bruit qu'ils vont passer en Conseil de guerre.



Théophile Maupas



Louis Girard



Louis Lefoulon



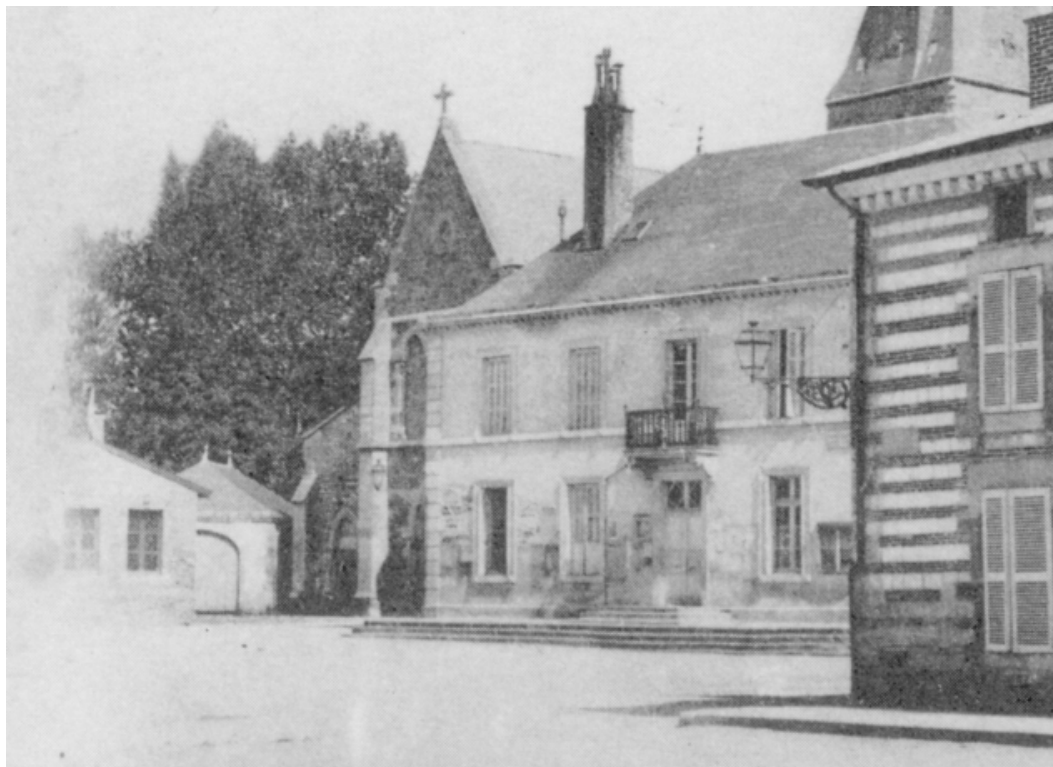
Lucien Lechat

**16 mars** : Le conseil de guerre vient de se réunir à 15 heures dans la grande salle de la mairie de Suippes en présence du secrétaire de mairie M. MAHUT.

Les détenus ont été traduits sous l'inculpation « refus d'obéissance en présence de l'ennemi », on ne sait pas grand-chose de ce qui a été dit, la manifestation n'était pas publique. Des soldats et des Officiers ont été interrogés, 4 militaires, avocats dans le civil ont assuré la défense des inculpés. Le secrétaire de la mairie de Suippes est le seul à savoir est mais il est tenu au secret.

Après une courte plaidoirie le verdict est tombé ce soir :

On a relaxé deux caporaux situés aux extrémités de la ligne qui ont pu ne pas entendre l'ordre d'attaque. On a relaxé également les soldats car choisis arbitrairement, par contre on a condamné les quatre autres caporaux à être fusillés. Le régiment comme punition restera un mois consécutif en tranchée.



**La Mairie et la remise à pompe de Suippes**

Il est à signalé que la petite **Loulou Cuperly** (5ans) fut requise pour tirer au sort qui? Quoi ? Nul ne le sait.

**Le Caporal MAUPAS** a écrit dans sa dernière lettre à sa femme :

*« Comme c'est triste, comme c'est pénible. Je n'ai rien à me reprocher, je n'ai ni volé, ni tué, je n'ai sali, ni l'honneur, ni la réputation de personne, je puis marcher la tête haute.*

*Ne te tracasse pas ma petite Blanche, il y a bien assez de moi à songer à ces tristes choses ; c'est pénible, attendu qu'à mon âge, ni dans la vie civile ni dans la vie militaire je n'avais dérogé à mon devoir. Que de gens comme moi qui ont un foyer et qui ne sont plus ! Des petits enfants qui appelleront souvent leur papa, une femme adorée qui se rappellera son mari dévoué, c'est bien triste quand je songe à ces noires choses. »*

(« Pour l'honneur de Théo et des caporaux de Souain fusillés le 17 mars 1915 » Jacqueline LAISNÉ)

**17 mars :** Des volontaires ont été demandés pour former le peloton d'exécution mais nul ne s'est présenté, on a donc tiré au sort. La tragédie a lieu à la butte de tir de la Ferme militaire de Suippes en présence du régiment entier, encadré par une forte unité de Dragons. Une délégation de la musique militaire précède le fourgon à chevaux renfermant les condamnés et l'aumônier, suivi du peloton, ils partent de la mairie et traverse la ville en direction de Châlons. Les gamins de Suippes ont

accompagné le triste cortège, ils ne pourront pas pénétrer dans l'enceinte de la ferme, juchés sur des arbres, ils entendirent parfaitement la slave d'exécution, suivi peu après, des coups de grâce. Le peloton d'exécution est repassé une heure plus tard dans les rues de la ville suivi d'une charrette avec les cercueils.

Dans Suippes, les plus folles rumeurs circulent, la grâce ne serait pas arrivée à temps, c'est **Loulou CUPERLY** qui a tiré au sort les condamnés etc... Chacun y va de son commentaire.



Ces exécutions sont inquiétantes, il y en a déjà eu à Suippes le soldat **SALON François** fusillé le 18 janvier pour abandon de poste, on vient d'apprendre que demain on va juger le soldat **Maurice JOUBERT** pour le même motif. A Somme-Suippe, le soldat **Joachim DUSSAN**, à Bussy-le-Château le soldat **Auguste GONSARD** doivent être jugés prochainement toujours pour le même motif.

**29 mars 1915** : Nous venons d'apprendre le décès d'**Arthur MAHUT** le 25 mars, à l'hôpital de Verdun. Il avait été blessé aux Eparges le 19. Il vient de recevoir à titre posthume la Médaille Militaire et la Croix de Guerre. **Georges FOLLIAS** de la classe 1915 est incorporé depuis 10 jours. Un part, l'autre arrive pour le remplacer.

**D'Albert HUBERT** : *Nous avons des nouvelles de nos villages, pour la première fois, Mr VARCOLLIER a eu un laissez passer pour aller à St Hilaire pour une heure, accompagné de deux militaires. Les bâtiments non brûlés tombent en ruine avec les bombardements. J'ai reçu une lettre de Georges SIMON qui me dit qu'il n'y a plus de route qui va à Souain, on se dirige à travers champs, entre les tranchées qui existent jusqu'à Navarin. Le sol n'est qu'un cimetière et les cadavres de septembre sont encore sur le sol, de vrais squelettes dans des capotes. On raconte que du côté de Perthes, ce n'est pas un champ de bataille, c'est un cimetière. J'ai communié hier à la messe du matin de sorte que je partirais déjà tranquille et tu le seras aussi.*



Le village de Perthes-les-hurlus

**Victoire HUBERT** lui répond :

*As-tu vu sur le « Petit Journal » la gravure représentant Souain bombardé ? Perthes serait complètement détruit, les puits empoisonnés et on ne pourrait peut-être plus rebâtir.*

*Dans l'attaque des Eparges, il y a un mois, le 106e RI de Châlons a eu 1200 tués, blessés et disparus, espérons que le Bon Dieu nous protégera. On vient de libérer les pères de six enfants ; ils rentrent chez eux.*

Une information du **Major SALVETTY** qui se trouve dans une ambulance à Souain.

*Et, comme les maisons sont surtout construites en torchis et bois de charpente, elles n'ont pas résisté aux furieux tirs de l'artillerie ennemie, qui les ont pulvérisées.*

*Souain n'est plus qu'un point géographique. Seule, l'église construite en dur, manifeste sa présence par un éboulis de pierres et un clocher écroulé et prêt à se fondre dans la masse des ruines.*



*Or, le coq pendait, lamentable, tête en bas, perforé de multiples projectiles. Un de mes infirmiers, porteur d'une barbe châtain clair qui est, professionnellement, au temps de la paix perdue, emballer aux magasins du « Printemps ». Un soir, dans notre poste de secours, il me fit la confession suivante : « Monsieur le Major, le coq du clocher est gravement blessé. Il faudra que j'aïlle, une de ces nuits, le secourir ». Je me suis élevé avec véhémence contre ce stupide projet : même en temps de paix et en plein jour, il aurait été imprudent d'escalader des ruines, à la recherche d'un objet, malgré tout inutile. Mais tenter l'expérience en pleine nuit, sans possibilité d'éclairage (n'oublions pas l'ennemie était à 80 mètres) et sous des balles vagabondes, représentait une forme de suicide. Les possibilités de nous faire casser la gueule, en nous rendant utiles, étaient monnaie courante, inutile donc de prendre des risques superflus.*

*L'expédition fut décommandée. Mais quelques jours plus tard, avant la relève (qui nous ramenait à Suippes), par une aube resplendissante, je fus réveillé par mon bonhomme d'infirmier. D'un air penaud, comme un chien battu, il me présentait le coq, pour me l'offrir. Que me restait-il à faire ? Sévir pour indiscipline ou m'incliner devant le fait heureusement accompli ? Je choisis la 2ème formule car le geste avait du cran et qu'il s'accompagnait, de surcroît, d'un don amical et touchant.*

*La grande presse, toujours à l'affût de nouvelles à sensation s'empara de ce fait divers pour le transformer en glorieux fait d'armes. Et, dans l'Echo « de Paris », le « Journal », le « Matin », sont parus des articles dithyrambiques, style du temps mode « Bourrage de cranes ». Le Coq, victime de ces récits, subit alors, trois tentatives de vol. Une fois, par exemple, sur la foi d'indications anonymes, je l'ai retrouvé enfoui dans une meule de foin. Si encombrant fut-il pour un militaire au front, il me suit partout dans ma cantine.*

*(Extrait de la lettre du Docteur Salvetty au Maire de Souain)*

Les tribunaux militaires font des ravages à Suippes, on joue du peloton d'exécution à tout va. Le soldat **Maurice JOUBERT** a été fusillé le 18 mars, **Henri PASCAL** le 19, le même jour, à Bussy-le-Château, le soldat **Auguste GONSARD**, le 26 mars, **Louis TOURNIAIRE** à Dommatin-sous-Hans, le 27 à Somme-Suippe, le soldat **Joachim DUSSAN**. Tous l'ont été pour abandon de poste en présence de l'ennemi.

L'Etat français fusille ses propres enfants. Ils sont tous de régiments différents. Quelle peur pousse donc les Généraux à agir de la sorte à coup d'exemples pour maintenir une sorte de terreur sur la troupe. Cela devient inquiétant et terrifiant en même temps.

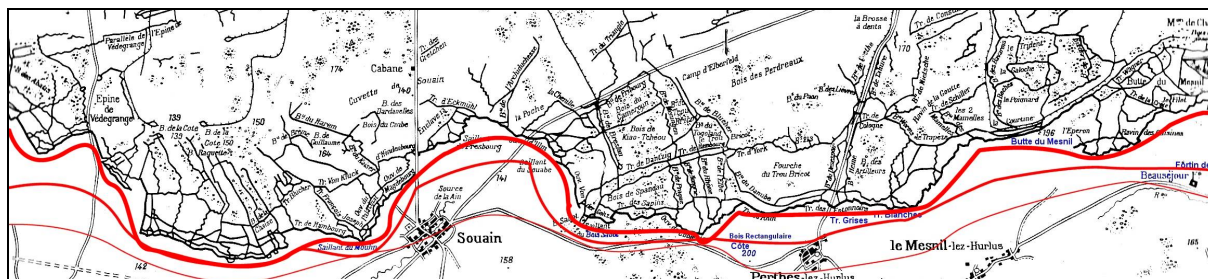
**5 avril 1915 : D'Albert HUBERT** : *Il paraît que les Prussiens ensemencent sur le sol français, ils se font l'illusion que c'est pour eux !... Tant mieux pour les pays qui en bénéficieront !*

*Geneviève a été à Souain, elle s'est habillée en soldat et est partie en auto, avec un officier à minuit et est rentrée à 3 heures du matin à Suippes. Elle a pu aller chercher leurs papiers cachés derrière leur maison. C'est une chance.*

**Des nouvelles du front** : *L'offensive du Grignotage s'essouffle après trois mois de combats acharnés, de dizaines de milliers de morts, de blessés, de prisonniers et de disparus, les coups de canon se font de plus en plus rare de part et d'autre. Un soldat colportait une information « Vous savez, les gars, la batterie de 120 qu'était derrière le Bois des Liaisons, elle a mis les bouts cette nuit... Et il paraît que les Marocains vont foutre le camp... ». Le 1er Corps est parti depuis huit jours, depuis le 20 mars on n'attaque plus, c'est sûr maintenant le « Grignotage est bien fini ». On voit les régiments partir vers d'autres cieux, embarquer à Somme-Tourbe et à Suippes et bien content de quitter ce pays de misères. Les régiments se redéployent sur des secteurs plus grands, le front se décontracte, les attelages de chevaux tractent les canons et tracent leurs sillons sur les routes boueuses en quittant la terre de Champagne. La bataille est finie et les Généraux vont rêver d'autres conquêtes.*

*Quel est le bilan de ces trois mois de combats ? Au Moulin de Souain, on n'a pas bougé, au Bois Sabot, nous avons avancé de cinq cents mètres. Le front n'a pas évolué, dans le Bois des Marmites et de la Maison-Rouge, on n'a pas débouché de l'autre côté de la Cote 200, malgré vingt*

*fourneaux de mine, cent attaques et l'affirmation répétée du divisionnaire du 17<sup>ème</sup> corps: " On n'a jamais vu de place résister à plus de cinquante-neuf jours de tranchées ouvertes..." "*



*La Cote 200, nous est acquise, et Perthes libéré et ruiné dans son creux où sifflent les balles des guetteurs allemands, l'œil au créneau à cent mètres de la lisière. Nous sommes maîtres des Tranchées Brunes, et d'une partie des Tranchées Blanches, de l'ouvrage du Trapèze, du Bois Jaune-Brulé, et un coin de la cote 196, le Fortin de Beauséjour est français. Notre plus profonde avance atteint douze cents mètres, entre Le Mesnil et le Trapèze. Mais nous avons dû renoncer à la Main de Massiges.*

*Les régiments quittaient un à un le terrain, laissant derrière eux des milliers de guetteurs muets, dispersés in oeterum dans des tombes sans profondeur, entassés dans des tranchées inutilisables qu'on s'est contenté de refermer sur eux, où épars, invisibles, dans les trous du bled, sous la dentelle des barbelés, à la surface des dix kilomètres carrés payés de 55.000 blessés, de 16.000 disparus, de 22.000 morts. Leurs corps sont toujours à même le sol où ils sont tombés, à se décomposer dans leur capote bleue, le visage mangé par les corbeaux.*



**Cadavre dans une tranchée à Perthes**

*La guerre continue au ralenti !*  
(Extrait de « Je les grignote » de Louis GUIRAL)



**18 avril 1915 : Des nouvelles de nos soldats : Henri SIMON** et son cousin **Paul SIMON** de la classe 1916, viennent d'être appelé sous les drapeaux à 19 ans.

L'offensive du « Grignotage » est maintenant définitivement arrêtée, la guerre se poursuit néanmoins avec son lot de tués chaque jour, mais on pourrait dire que c'est la routine quotidienne.

Les tribunaux militaires continuent les exécutions, **Alfred SINN** le 9 avril à Mourmelon-le-Petit, **Victor BRISSARD** le 17 avril à Baconnes, le régiment venait de Souain, et tous les deux pour abandon de poste.

**Théophile MAUPAS** un des quatre fusillés de SOUAIN, écrivait à sa femme, deux mois avant sa fin tragique, le 19 janvier,

*J'ai assisté hier à une bien triste cérémonie : un soldat, **François SALMON**, du 271e RI a été fusillé à Suippes pour abandon de poste et pour avoir fait des signaux aux Boches, paraît-il. C'est lugubre cette cérémonie : 1 000 hommes, baïonnette au canon, ce roulement de tambour, ces 12 coups de feu ; ah là là ! Puis ce défilé devant ce fusillé, que c'est effrayant !*

Depuis la fin de l'offensive, les témoignages arrivent de partout, nous allons vous faire connaître ces attaques qui nous coûtèrent tant.

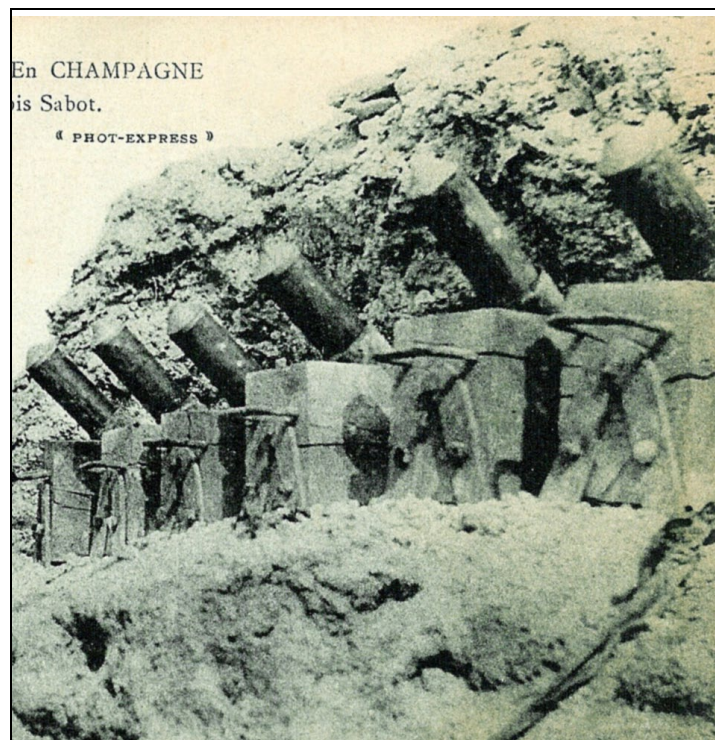
Récit de l'adjudant **Lucien Morin** du 8e RI secteur du **Fortin de Beauséjour**. (Le fortin se trouve près de la Ferme de Beauséjour construite vers 1825, par **François Etienne BRACHET**, la Ferme située entre Massiges et Mesnil-les-Hurlus fut prise et reprise 10 fois au cours de l'hiver. Le fortin est constitué de tranchées fortifiées sur une petite élévation puissamment défendues.)

***16 mars 1915** \_ Bombardement comme je n'en avais jamais reçu. Un Caporal et un homme avaient été recouvert et difficilement dégagés. Avec cela notre 75 nous a tiré dessus et mes poilus voulaient foutre le camp et laisser tout en plan. Enfin, calme relatif et la nuit suivante relève pour aller au repos. Nous repassons par la tranchée boche, abandonnée par la 9e Compagnie tellement le bombardement avait été fort. De ma tranchée j'avais vu tomber les marmites et les corps sautaient en l'air littéralement. Pour passer, par endroit on marchait à quatre pattes dans la boue recouvrant les cadavres. On ne voyait que les formes sous la boue et tout le monde marchait dessus. A ce moment, je ne croyais plus voir jamais quelque chose de si triste et cependant j'ai vu pis depuis.*

*Nous repartons le lendemain pour soutenir une attaque du 2e Bataillon. L'attaque réussit, la tranchée est prise sans pertes et le lendemain au petit jour nous venons l'occuper. Ah !. Quel spectacle !.... Il était facile de comprendre pourquoi nous n'avions pas eu de pertes : la tranchée était complètement bouleversée et remplie de cadavres boches. En plus de cela, ils nous ont attaqués au moment où nous arrivions mais sans aller plus loin, car ils n'étaient qu'une trentaine. J'en ai vu tomber deux sous mes coups de fusils et j'en ai encore descendu cinq ou six par la suite, car ils occupaient une tranchée à 60 mètres de nous. Malheureusement, il s'est produit un fait regrettable : les boches occupaient un morceau de la tranchée du 110e RI et quand nous levions la tête pour tirer en avant, on recevait des balles de derrière. Une nuit, ils sont venus nous attaquer en colonnes par quatre. Cette nuit-là, les deux Compagnies du 8e ont brûlé 60 000 cartouches ! La nuit suivante, on les a découverts déployés en tirailleurs, ils n'avaient ni fusil ni équipement, sauf une musette pleine de bombes à main. De ce point de vue-là, ils sont outillés merveilleusement, leurs bombes mettent 7 secondes avant d'éclater et sont très maniables.*

*Les nôtres sont très moches, fabriquées en vitesse, avec des boîtes de singe qu'on remplit de clou et de ferrailles, on y fixe un morceau de bois pour le lancement. Malheureusement la mèche est très longue et ces salauds là ont le temps de ramasser nos bombes par terre et nous les renvoyer. Cela peut paraître extraordinaire, c'est cependant véridique. Nous avons bien des grenades (5 secondes) mais il faut des hommes exercés.*

*Nous employons aussi le crapouillot cylindrique avec un petit trou où passe la mèche qu'allume un peu de poudre noire. Cette poudre chasse une bombe en l'allumant et ça porte à deux cent mètres maximums où ça fait des ravages sérieux.*



*Ce qui m'a semblé le plus dur a été l'organisation de ma portion de tranchée, car elle n'était plus assez profonde et les parapets mal faits. Pour approfondir, nous avons été obligés de dégager les morts qui étaient enfoncés dedans. Il y en avait aussi dans les parapets. Leurs jambes dépassaient dans la tranchée et pour ne pas gêner le passage, on les attachait avec des courroies ou des cordes à des piquets en dehors de la tranchée. Il y en avait aussi des quantités de fusils et de sacs boches, naturellement aussitôt découverts, aussitôt fouillés. On y faisait des trouvailles intéressantes, d'abord comme boustifaille et chocolat. J'ai hérité d'une lampe électrique et d'une boîte de comprimé pour faire du cacao, je m'amusais aussi à lire leurs lettres, quelques-unes étaient intéressantes.*

*PIERA a été blessé, il a ce qu'on appelle une belle blessure : une balle de shrapnell dans la cuisse. C'est peu grave et ça vous donne, hôpital, convalescence et ballade au dépôt, après cela, on peut voir venir.*

(Lettre de Lucien Morin du 8e RI)

**25 avril 1915 : Des nouvelles de nos soldats : Louis AUBERT** du 106e RI vient d'être blessé le 23 avril, **Emile DECORNE** de Perthes-les-Hurlus est porté disparu au même combat à Mouilly, près des Eparges, secteur de Verdun. Il semble que le 106<sup>e</sup> RI de Châlons vient de subir de lourdes pertes.

Du soldat **Jacques d'ARNOUX** du 116e RI secteur de Perthes-les-Hurlus ( Parole d'un revenant )

*Le lieu où tu te trouves est une terre sainte.*

*L'aurore se lève sur les charniers de Perthes-les-Hurlus: tranchées légendaires aux parois humaines où les morts abritent les vivants, séjour de peste, hérissé de croix, submergé de fumée où l'écroulement des bombes est éternel. Ces croix déchiquetées, sans cesse arrachées, sans cesse replantées dans les mêmes parapets, racontent les carnages de février. Sous un morceau de képi rouge, je lis à voix basse : « Ici reposent 12 soldats du 10<sup>e</sup> régiment. Respectez cette place. » Tout à côté : « Ici reposent 15 braves du 11<sup>e</sup> régiment. Respectez cette place. » « Ici 3 officiers... » , illisible. Beaucoup d'autres épitaphes effacées...*

*Je m'avance lentement, et tout le long du fossé putride creusé à travers ces fosses communes, je vais récitant cette litanie héroïque. Des membres putréfiés, des lambeaux de capotes émergent de tous côtés : pas un pied de ce sol qui ne soit devenu sépulture. Et cette terre grasse et verdie qui cimente les cadavres est elle-même cadavéreuse.*

*Un avant-bras saillie d'un pare-éclats. La main toute noire s'avance au milieu de la tranchée et les doigts crochus se crispent tout écartés... Plus loin une bombe, en défonçant le parados, vient d'exhumer une tête à demi scalpée qui s'écrase contre le clou d'un brodequin. Je m'approche : une face immonde. Plus de narines : l'os est à jour. Les fourmis grouillent sur les gencives découvertes et dans les orbites vidées. Entre les dents rapprochées pénètrent et sortent des mouches vertes. Un poignard allemand traverse de part en part le cou charbonneux. L'extrémité, recourbée comme celle d'un cimenterre, apparaît derrière l'oreille gauche qui pend toute décollée. Au-dessus du sein droit, près de la clavicule, deux trous dans la capote jaune bleu. Ces cavités sont étroites comme celles d'un coutelas ; l'ennemi a dû frapper plusieurs fois pour terrasser son adversaire... J'appelle un des miens et le prie de voiler d'une pelletée de boue l'horifique apparition.*



**Cadavre dans une tranchée à Perthes**

*Parvenu au bout de la galerie macabre, j'explore le terrain : nos « défenses accessoires » sont broyées. Plus de réseaux barbelés, plus de chevaux de frise comme dans la Somme ; et les Allemands à trente pas. C'est la région des mines, des torpilles et des corps à corps. Combat de grenades, massacres au couteau, éruptions de volcans. Je passe la matinée à reconnaître mon nouveau secteur et rentre dans une bauge où fourmillent des cloportes,*

*Une fusillade grésille vers la gauche : on dirait des feux follets sur un cimetière. Mais la voilà qui se rapproche tout près de nous. Un barrage s'allume devant le 3<sup>e</sup> bataillon : attaque.*

*Nous sommes de nouveau sous l'avalanche des torpilles. Elles s'engloutissent dans ces monceaux de putréfaction et leur explosion gigantesque fait sauter avec les croix des haillons fétides et des tronçons de cadavres. Tantôt voûtées, tantôt redressés, nous les voyons jaillir dans la clarté phosphorescente. Des coups de vent méphitiques nous brûlent le visage, des effondrements nous assomment. Je cours de pare-éclats en pare-éclats, frappé par de lourds débris, glissant sur des viscosités infectes, trébuchant sur des éboulements... Projeté au sol par un coup de foudre en me relevant, je tressaille, quelqu'un m'agrippe dans le dos : la main noire.*

*La nuit se passe à refaire les parapets, à enfouir inlassablement les restes misérables que ces chacals déterrent aussitôt.*

*Enfin les bras rompus, les nerfs élimés, j'essuie mes mains gluantes, commande la relève des sentinelles et vais me reposer avec mes fossoyeurs. Ecœuré de ma bauge, je préfère la tranchée, et calant mon sac contre les brodequins d'un trépassé, j'ai dormi là tout un matin comme un cadavre...*

*Brusque réveil sous l'écrasement d'un minen. Un képi rouge gisait à mes pieds. Il était rempli de limon jaune et de morceaux de crane plaquée de cheveux. Je me suis rappelé avoir senti tomber sur moi un bloc de terre...*



*En courant vers les factionnaires, je me souille au passage à des viscères bleus qui pendent d'une crosse brisée. L'orgie des bombes ne cessait pas. Le parapet était déchiré sur une longueur de cinq mètres et les balles cinglaient la travée découverte. Dans la paroi éventrée, à travers des haillons de sacs à terre, j'aperçois deux bustes étroitement collés. Un visage livide qui semble encore vivant s'écrase sur un autre visage couleur de jais.*

*Je fis sur-le-champ couvrir cette horreur... mais en vain... La vision du cauchemar ne s'est pas effacée et m'a souvent rappelé le supplice antique où l'on attachait le patient blême à quelque cadavre pourri, face contre face, lèvres contre lèvres, pour les jeter ensuite dans la fosse.*

*Mes sentinelles sont là embusquées dans la tranchée, les yeux en l'air, guettant l'apparition des bombes. Avant de courir au point propice, quelle placidité pour toiser la mort et calculer son point d'impact ! Cependant quand les rafales se précipitent dans tous les sens j'en vois quelques-uns dont l'agitation risque d'être mortelle. Combien dans cette guerre se sont ainsi jetés sous les projectiles qui ne les cherchaient pas, ou plutôt qui les cherchaient : Dieu arracherait-il la vie pour l'avoir défendu trop impétueusement ?*

*Vers midi le ciel est vert. Ces blocs de pourriture sans cesse bouleversés fermentent sous le torride soleil. L'atmosphère est tellement chargée de déchiquetures putrides qu'elle semble devenue poussière de cadavre. Des haut-le-coeurs nous suffoquent pendant nos repas, Le pain, la viande, le café, tout sent le cadavre, tout en est saturé. Pour ne pas respirer ces bouffées nauséabondes, qui par instant font défaillir, je fume jour et nuit du tabac anglais. Quelle robustesse nous avait donné cette vie au grand air pour braver impunément tant de germes pernicious ! Ce n'est pas le microbe qui fait la contagion, mais le corps de l'homme.*  
( « Parole d'un revenant » de Jacques d'ARNOUX du 116e RI)

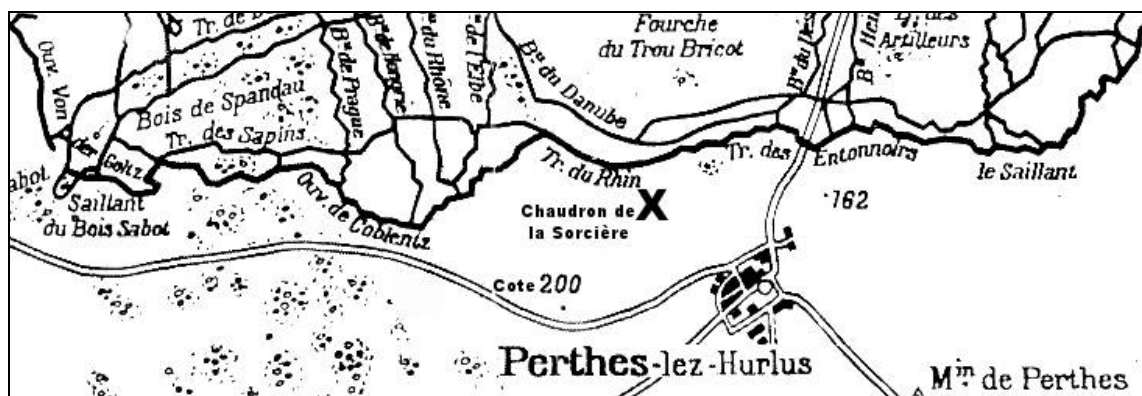
**Des nouvelles de nos soldats :** Georges JAYEN nous dit que Maxime est allé à Souain rechercher leur cachette et qu'au même moment, une bombe est tombée à 50 mètres. Albert HUBERT dit « qu'il a rencontré un soldat du 25e d'Infanterie Colonial qui se trouvait à Souain, il dit avoir été chercher des gerbes de seigle dans la grange d'Alfred THIERRY et dans le tas de gerbes, il y avait des « marmites » qui n'étaient pas éclatées. Un autre soldat en position à Hurlus dit qu'entre les tranchées, il y a beaucoup de cadavres qu'on ne peut aller chercher. Ils attirent les plus proches au moyen de crochets attachés à des cordes, le reste pourrit en répandant une odeur putride. J'ai été à la messe au Camp de Coëtquidan, messe dite pour les prisonniers catholiques allemands, chants et chorale en latin.

**Des nouvelles du front :** Nous avons retrouvé sur le cadavre d'un soldat allemand du 92e RIR , un récit qui relate les combats du 4 au 20 février 1915 au nord de Perthes-les-Hurlus « Cote 200 ».

*Notre régiment arrive dans le secteur du « chaudron de la sorcière ». De nombreux morts, français et allemands, gisent encore dans les tranchées et les talus.*

*Le 8 février l'artillerie ennemie tira avec la même intensité que la veille, a cet endroit seul quelques mètres séparent nos têtes de sape de celle de l'ennemi, les grenades à main étaient l'arme qui convenait. D'un tir bien ajusté, ces explosifs filèrent vers la tête de sape pleine d'ennemis en rangs serrés, les Français grimperent hors de leur sape pour s'enfuir, mais le soldat Hepe les descendit les uns après les autres.*

*Les 10 et 11 février, nous reçûmes un feu d'artillerie comme nous n'en avions jamais encore connu. On ne pouvait plus distinguer les départs et les arrivées. Nous sûmes alors pourquoi cette zone portait le nom de « Chaudière aux sorcières ».*



*Le 12 février, les Français ont attaqué par surprise, sans préparation d'artillerie, une contre-attaque immédiate les a rejetés, laissant entre nos mains 55 prisonniers que l'on fit défiler plus tard dans notre camp de repos.*

*Le soir du 14 février, on nous fit savoir que vu les informations recueillis par les prisonniers, il fallait s'attendre à une puissante attaque ennemie pour le 15 février, dans toutes les églises de France on disait des messes d'intercession pour la victoire des troupes de Champagne.*

*Le 15 février, le vacarme du combat d'artillerie couvrit l'éclatement de deux gigantesques explosions de mines, Là d'énormes masses de terre s'élevèrent en tourbillonnant et plongèrent dans l'ombre pendant un temps de larges portions de la première ligne. Deux Compagnies avaient*

*en grande partie été projetées en l'air, les rares sentinelles doubles de la 6e Compagnie qui avaient survécu à la grêle d'acier criaient dans les tranchées : « ils arrivent », l'ennemi pénétra de suite dans nos tranchées de première ligne. Le soldat Lottman dont le fusil était enrayé, sauta hors de la tranchée et se précipita avec sa pelle-hache sur un Français, celui-ci tenta de se défendre avec sa baïonnette et réussit à lui porter un coup, mais Lottman, saisissant son fusil de la main gauche, l'abattit avec sa pioche. Une section se trouvait isolée un peu plus loin et nous faisait des appels au secours avec un casque au bout d'un fusil agité, on voulut leur porter aide, le soldat Bunjes, père de 7 enfants qui avançait en criant hourra, s'affaissa soudain sans bruit, touché à la tête, le soldat Manthey eu la moitié du cuir chevelu arraché par une balle ennemie, il fallut donc abandonner à leur sort la courageuse section Ruemmelin. A la carrière, au nord de Perthes, prise par l'ennemi nous portons une contre-attaque, au mépris de la mort, cette brave troupe s'élança dans la gueule en crachant du feu sur l'ennemi, lequel non seulement tenait la hauteur de « Arbre » avec des forces importantes, mais aussi déversaient sur les assaillants le feu de mitrailleuses placées au flanc droit. Ils s'effondrèrent les uns après les autres, touchés à mort, dans les râles et les gémissements. Seul 8 hommes revinrent indemnes de cette chevauchée mortelle, 15 hommes et plusieurs blessés graves restèrent couchés entre les lignes. Le 'Chaudron de la sorcière » portait bien son nom.*



**Soldat allemand décapité**

*Les Allemands ont baptisé ce lieu « Le chaudron de la sorcière » à cause de la carrière de sable de Perthes, les Français le nomme « La marmite du diable », pour le traverser en ce mois de mai, il faut se mettre un mouchoir sur le visage et courir à grandes enjambées tellement l'odeur est insupportable.*

**(« Orage d'acier » d'Ernest Jünger) et (« La Main coupée » de Blaise Cendrars )**

**9 mai 1915** - Des nouvelles du front : Le soldat **Pierre LE BIAN** vient d'être fusillé à Dommartin-sous-Hans pour le motif d'assassinat.

Suite du récit du soldat allemand du 92e RIR qui relate les combats du 4 au 20 février 1915 au nord de Perthes-les-Hurlus « Cote 200 ».

*En regardant par-dessus le parapet nous vîmes que les Français étaient déjà à notre hauteur dans l'attaque contre la carrière. Alors « feu » ! de tout ce que les flingots pouvaient donner. Plusieurs sautèrent sur le talus et tiraient à bras-francs. On se criait « Visez calmement ! » et ça rendait, comme nous l'avions appris, sans gâcher de munitions, nous étendions les Français l'un après l'autre ».*

*Les tranchées du secteur avaient souffert et plus personne ne pouvait travailler, car l'état des hommes était bien pire que l'état des tranchées. Pas de ravitaillement depuis deux jours, pas de boisson en dehors du contenu du bidon, auquel plus d'un renonçait pour le donner à un blessé. La fatigue était encore pire, les sentinelles ne pouvaient plus rester éveillées, beaucoup dormaient debout, le bord du casque contre la paroi de la tranchée. La relève s'imposait. Notre Commandant de Bataillon nous dit « Ce que l'Infanterie allemande a réalisé dans la bataille défensive dépasse tous les actes héroïques de l'histoire ».*

*Les pertes du Régiment au cours de ces trois jours de bataille sont de 274 tués, 552 blessés et 102 disparus.*

*Du 21 au 27 février parti au repos, nous apprîmes à bien connaître pour la première fois ces messieurs les soldats d'étape. Ils possédaient les meilleurs logements dans les villages, avaient pris leurs aises et ne cédaient rien lorsqu'une troupe de combat arrivait à l'arrière pour se reposer. On se contentait de coucher dans le foin ou un hangar en ruine.*

*Du 1er au 21 mars nous retournons pour la deuxième fois à Perthes, on ne fit peu de cas de l'effort que l'on avait fourni au combat et l'on nous fit comprendre qu'il ne pouvait y avoir de tir au flanc, le Major Kienitz reçut l'ordre formel de faire comprendre aux officiers et aux hommes que leur devoir était évidemment de combattre jusqu'à la dernière limite, sans considérer s'ils se sentaient en état de le faire ou non.*



**Tranchée française Perthes-les-Hurlus**

*Le Major pris tellement à cœur ce reproche grave et injustifié, qu'il fit une syncope nerveuse et tomba malade. Dans les semaines suivantes avec la pression nerveuse un grand nombre d'officiers et d'hommes se fit porter malade. Les médecins, souvent contre leur conscience, devinrent durs, impitoyables et déclaraient en bonne santé celui qui n'était pas malade à mourir. Le but était de maintenir la force de combat strictement nécessaire avec des compagnies déjà faibles.*

*Mais sous terre l'activité n'en était que plus vive, notre supposition que les Français étaient en train de miner fut confirmée par les pionniers le 19 mars. La galerie de mine ennemie se trouvait à 5 m en dessous de notre tranchée principale, l'endroit fut évacué et on occupa la tranchée-leurre que nous avions creusée plus en arrière. Une galerie d'écoute parallèle au couloir de mine fut chargée de 750kg d'explosifs, avec prudence pour que l'ennemi ne remarque rien. Ensuite la galerie fut rebouchée, la Compagnie se tint prête avec des grenades à main et des sacs de sable.*

*L'explosion eut lieu à 22h 10, une détonation sourde et puissante fit trembler le sol jusqu'au loin. Le trou fut occupé aussitôt, mais bientôt abandonné pour des raisons de sécurité. Quelques minutes plus tard l'ennemi se remit de sa frayeur et ouvrit un feu d'infanterie intense qui dura une demi-heure, les nombreuses grenades à main que les Français lancèrent dans le trou n'y trouvèrent pas leur objectif.*

*Nous avons écrasé le couloir de mine ennemi, comme nous pûmes le constater grâce au gros nuage de fumée blanche qui sortait en face de la bouche de galerie. Malgré l'évacuation, l'explosion causa des pertes de notre côté. Les gros blocs de terre qui tournoyaient jusqu'à 100 m du lieu de l'explosion tuèrent un sous-officier et un homme et blessèrent 6 autres.*

**14 mai 1915 - Des nouvelles du front :** *Après avoir parcouru plusieurs centaines de mètres à travers des boyaux et des tranchées de toutes formes et de toutes dimensions on arrive enfin devant l'entrée de la mine.*

*Elle prend pied dans la tranchée de première ligne du côté du parapet et parfois à peu de distance de l'ennemi. L'entrée de la première galerie n'est pas grande : ordinairement de 1,30m de haut et 1m de large. On y accède par une pente rapide très courte ou par deux ou trois grandes marches. Lorsqu'on y descend pour la première fois on ne peut s'empêcher d'en scruter les profondeurs très creuses avant de s'y engager ; enfin après un profond soupir et par un effort suprême de volonté, on avance d'abord franchement tant qu'un peu de la lumière du jour vous éclaire.*

*Ensuite, ralentissant la marche, on tâtonne, les mains s'appuyant aux parois verticales, comme si l'on avait peur de tomber dans le vide, et les yeux dilatés on fixe la lumière tremblotante de la lampe de mineur qui marque au loin la première étape de la marche. Voici déjà 25 à 30 mètres de parcourus ; on s'est approfondi de 6 ou 7 mètres ; l'air est frais mais lourd, à gauche ou à droite une autre entrée se dessine, mais plus petite, n'ayant qu'un mètre de haut et 0,80 de large. La pente est encore plus raide et on n'y aperçoit même pas la lumière de la lampe.*

*On appréhende cette fois de descendre mais la curiosité aidant, courbé en deux, les muscles du cou tendus, les bras raclant les parois, le regard fixé droit devant soi, on avance enfin, lentement, doucement et tâtonnant toujours, n'osant respirer de crainte de faire trop de bruit : on avance en rampant. Les tempes battent violemment d'après des réflexions de toute nature et souvent même des visions imaginaires, on aperçoit de nouveau la lampe du mineur. Le courage renaît, les muscles se détendent, on dirait que cette lumière est comme un ami qui vous attend. Alors on marche plus franchement, la peur disparaît et l'on arrive à la deuxième étape du voyage.*

*Là il y a un chantier, on n'y travaille qu'avec une très grande activité et plus personne ne semble avoir peur. A côté il y a une autre entrée, minuscule elle n'a que 80 cm de côté. Ce dernier parcours conduira au terme du voyage mais on y circule rarement.*

*Ce ne sera que le jour où l'ennemi se fera entendre de très très près que l'on ira déposer dans la chambre de mine la charge qui servira à bouleverser les ouvrages souterrains ou à culbuter les tranchées. Pour accéder à cette chambre on est obligé de marcher sur les genoux et sur les mains. [...]*

*Le moindre bruit, là dans les entrailles de la terre devient comme un roulement, un grondement, et c'est après quelques minutes qui ont paru des siècles que l'on arrive enfin à la chambre de mines. Celle-ci est vaste, car elle est appelée, suivant le cas à contenir une très forte charge.*

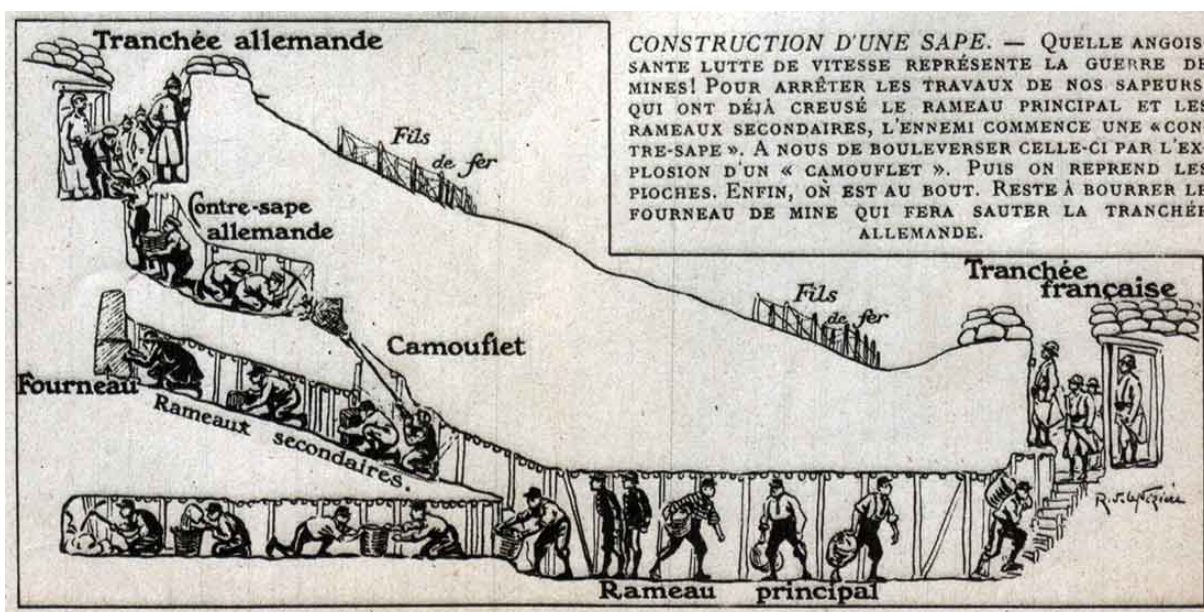


On peut se trouver là à 15 ou 20 mètres au-dessous du niveau du sol, et si l'on songe que l'ennemi, exécutant les mêmes travaux que nous, peut nous faire sauter les premiers, les cheveux semblent se dresser sur la tête, les oreilles perçoivent des bruits imaginaires et l'on se croit déjà enseveli vivant.

Aussi avec quel empressement prend-on le chemin du retour, et c'est la figure pâle, les yeux hagards, suant et soufflant que l'on se retrouve dans le dernier chantier laissé tout à l'heure. L'espoir de voir le jour renaît, on fait plus rapidement au retour le chemin déjà parcouru et c'est avec un soupir pareil à celui du réveil après un affreux cauchemar que l'on se trouve de nouveau à l'entrée principale de la galerie. Les yeux clignent de se trouver si brusquement au jour mais les poumons se dilatent hardiment au souffle de l'air pur.

Enfin le voyage est fini et on ne pense plus à ce que l'on vient de ressentir jusqu'à ce que de nouveau il faille descendre dans cette maudite mine. Heureux ceux-là qui en ressortent sains et saufs à chacune de leurs étapes et même à la dernière mais combien de nos frères durant cette terrible guerre resteront ensevelis victimes du devoir et de la barbarie teutonne.

(Extrait du journal de tranchée « Le Camouflet » par les sapeurs-poilus de la compagnie 15/7 du 7ème Génie)



Le soldat **Armand TRUEL** du 2e Génie a rejoint la Champagne le 12 avril 1915. Depuis, il est affecté à divers travaux d'aménagement de tranchée et à la guerre des mines, il nous a expliqué cette terrible bataille souterraine qui se livre chaque jour. Il se trouve principalement sur un secteur entre Souain et Perthes-les-Hurlus, entre Maison-Rouge et la Cote-200.

Tôt ce matin les Allemands ont fait exploser un camouflet pour bloquer l'avancée de notre rameau. Le rameau a pour l'instant que trois mètres de long, on se relaye par équipes toutes les 12 heures, 24 heures sur 24. Bon an mal an on fait progresser le rameau de 2 mètres chaque jour. De temps à autre on arrête de travailler pour écouter si l'ennemi n'est pas également en train de creuser.

Aux puits 16, on a frôlé l'asphyxie. Trois sapeurs ont dû être retirés tellement ils avaient des difficultés à respirer. Il faut dire que le rameau dépasse les 8 m de longueur et qu'il n'y a pas de ventilation. Je ne m'imaginai pas la guerre comme cela, du bruit, du monde, mais pas d'ennemis, on ne les voit pas mais on les entend.

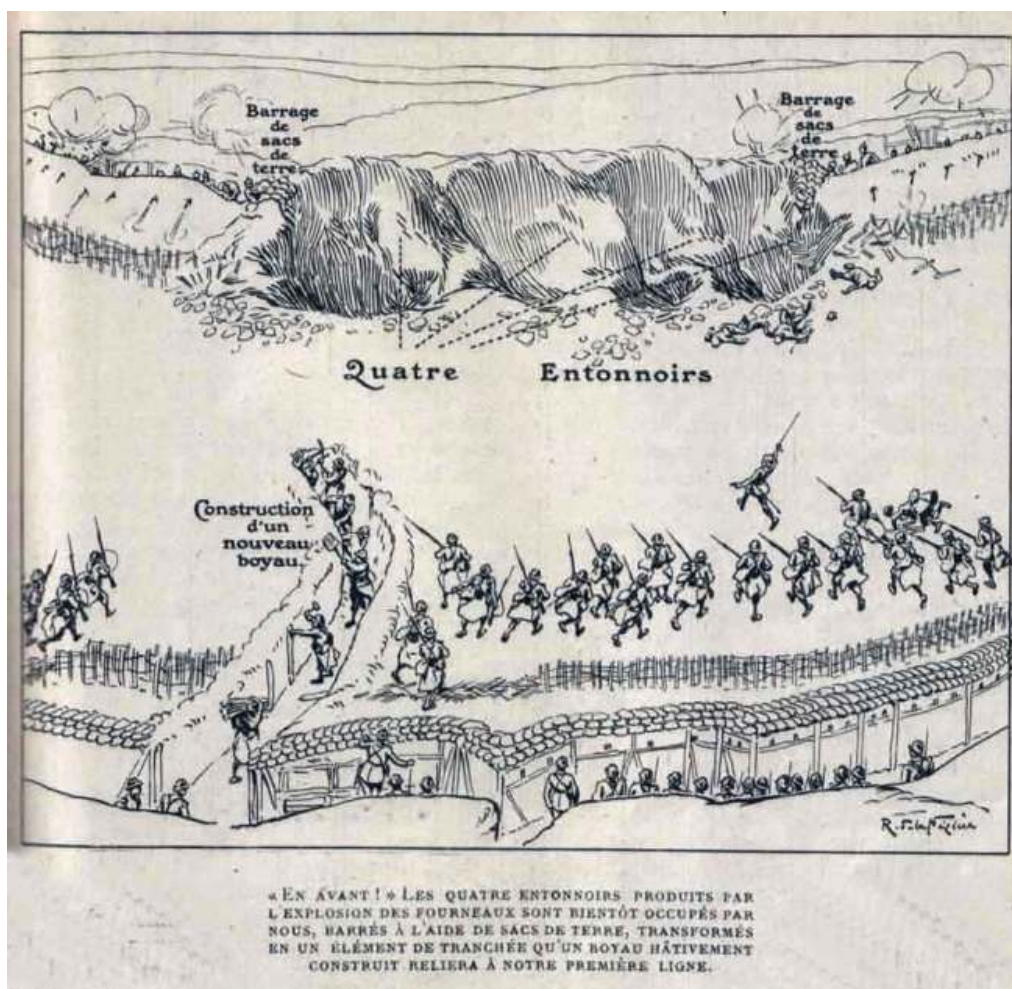
Tout le monde s'inquiète du bruit qu'il fait en creusant. A tel point que dans le rameau 13, les sapeurs utilisent un sabre pour découper la craie en blocs comme on le ferait pour du saindoux. R10 est assez avancée pour que l'on puisse y mettre une mine. L'ordre vient d'être donné d'y placer une tonne de cheddite dans une chambre qui se situe à 20m de la tranchée et à 8m de profondeur. Pendant toute la journée les sapeurs s'occupent à confectionner une chambre d'explosion de 1,50m au cube.

**24 mai 1915 - Des nouvelles de nos soldats : Albert HUBERT** vient de rencontrer un adjudant du 71e RI qui se trouvait à Souain.

*Il n'a jamais vu un pays aussi brisé. C'est difficile d'enlever la position des Bourgs et du Moulin à Vent. Pour faire sauter le moulin à vent, ils ont fait une galerie et descendaient la terre vers la rivière avec des wagonnets. Il dit qu'il y avait beaucoup de Français par terre par suite des assauts déjà faits.*

*J'ai donné un mot à un homme qui a son frère brancardier au 202e et qui va à Souain souvent. Je lui ai donné un plan et lui demande de me dire si nos biens sont encore là ou s'ils sont détruits.*

**Des nouvelles du front : 30 avril :** La Compagnie 7/13 de l'enclave 13, a fait exploser à 6h deux mines, une de 1200Kg et une de 300. Elles créent un grand entonnoir de 30m de diamètre. Dès l'explosion une Section et demi de fantassins cherche à occuper la lèvre de l'entonnoir qui se trouve au plus près des tranchées allemandes. Ils transportent avec eux des sacs de terre qui leur serviront de protection une fois arrivés. Les bombes et les grenades allemandes fauchent tous les assaillants qui ne parviendront jamais à destination. Une heure et demie après l'explosion il faut se rendre à l'évidence : la situation est intenable et l'entonnoir est évacué.



A R10, la chambre est remplie d'explosif. Ensuite des sacs de terre sont apportés pour remplir l'espace disponible entre la chambre et le rameau qui y mène. Ce bourrage qui remonte le long du rameau sur une dizaine de mètres permet d'orienter l'effet de l'explosion et d'éviter que ce soit la tranchée française qui soit détruite. Les sapeurs font la chaîne pour apporter les sacs de terre. Même si l'on essaye de garder le plus grand silence possible, ces mouvements font du bruit. Pour éviter d'alerter l'ennemi qui écoute à 15 ou 20 mètres de là, un sapeur a été placé dans un petit

rameau sur la gauche. Il travaille avec, pour une fois, la consigne de faire le plus de bruit possible en piochant et en pelletant. Tout cet afflux de travailleurs dans le rameau aggrave les problèmes d'asphyxie. Il n'y a pas d'oxygène pour tout le monde. Quand un sapeur s'évanouit, il faut que tous les autres sortent du rameau pour l'évacuer. Le bourrage est très lent et le délai fixé pour l'explosion ne peut être tenu. Il faut prévenir les sections de fantassins pour qu'ils ne reviennent pas dans les tranchées trop tôt.

Enfin à 13h30 la mise à feu a lieu et l'explosion se produit. Quand la gerbe de terre est retombée, on peut constater le résultat. L'entonnoir est aussi vaste que prévu, une trentaine de mètres de largeur sur quatre mètres de profondeur. Deux postes d'écoute allemands ont sauté avec leurs occupants. Dès l'explosion, les 75 français ont pris les tranchées allemandes pour cible puis les fantassins sont sortis de leurs tranchées pour aller occuper la lèvre sud du nouvel entonnoir. En même temps les Allemands faisaient de même sur l'autre bord de l'entonnoir. A 30 mètres les uns des autres, on se tire dessus à coups de fusils. De tranchée à tranchée on s'échange des coups de mortiers. Ces échanges vont durer toute la fin de la journée et une bonne partie de la nuit.  
(Extrait de « Cent jours au front en 1915 » de Dominique Camusso)

**8 juin 1915** - Marie Victoire HUBERT vient de nous signaler que l'on ne délivre pas d'autorisation pour aller à SUIPPES, mais Alfred THIERRY comme Maire et Donatien PERARD comme cantonnier ont pu aller à SOUAIN, la nuit, accompagnés de soldats et en passant par les boyaux. Ils ont retrouvé leur cachette intacte et ont emporté l'argent avec eux. Ils entendaient les balles siffler.

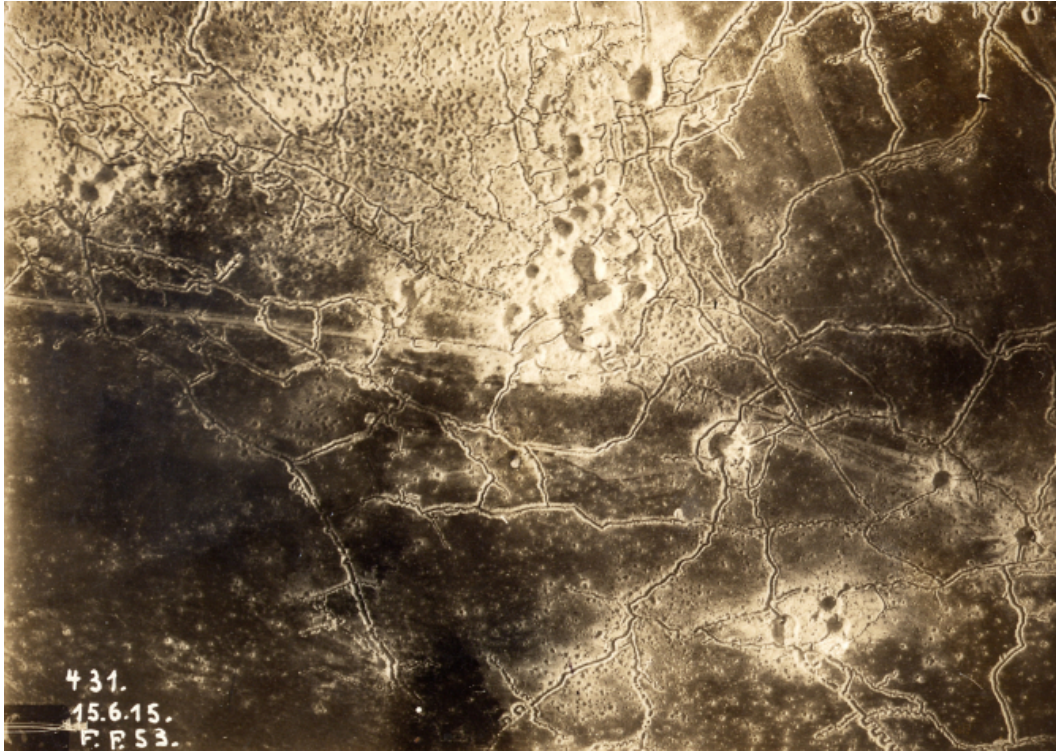
**Des nouvelles du front :** Chantier du Bois N°4, près de Perthes-les-Hurlus: Le matin du 5 mai, un gros camouflet allemand explose. Il ne produit qu'un petit entonnoir, mais il détruit complètement un rameau qui progressait vers la ligne ennemie. La tranchée française n'est pas atteinte, mais trois sapeurs et six fantassins se sont fait ensevelir par la terre levée par l'explosion. Pour la majorité d'entre eux ce n'est pas très grave. Malgré tout, deux sapeurs et un fantassin ne peuvent se dégager seuls. Leurs compagnons s'affairent pour les sauver. A 6h15 il ne reste plus que le sapeur Paul BERTHET, en milieu de matinée il répond encore aux appels des sauveteurs mais il sera décédé quand enfin on arrivera à lui 24 heures plus tard.



Perthes le Bois N°4

*L'alimentation connaît des restrictions, le stock de pomme de terre est épuisé. Désormais il n'y aura de patates dans la soupe que quand on en recevra. De plus aujourd'hui, il n'y a pas de viande fraîche mais de la conserve. Ce ne sont pas les vermicelles en surplus qui suffisent à améliorer le moral.*

*Une autre technique de la guerre des mines est la fougasse, il s'agit de creuser un trou de forme conique avec à sa base une charge d'explosif. On en dispose un certain nombre dissimulé dans la tranchée française. Si une attaque allemande réussit à prendre nos positions, on déclenche ces fougasses qui bouleversent la tranchée occupée en projetant des débris de terre partout, ce qui facilite la contreattaque.*



**l'Enclave N°13**

*A l'Enclave N°13, c'est une lutte acharnée de part et d'autre pour rectifier l'enclave à son avantage. Sur trois cent mètres de front une dizaine de chantiers est mené simultanément de part et d'autre, la guerre des mines semble le seul moyen pour progresser. Il saute par mine ou camouflet un cratère chaque jour. On utilise des perforatrices pneumatiques pour faire le couloir principal et donc accélérer le chantier, et à partir de ce couloir on fait partir plusieurs rameaux en direction des objectifs sous la ligne ennemie. Au bout de 20 mètres de longueur l'air commence à se raréfier, si l'on veut poursuivre, il faut aménager des tuyaux avec un ventilateur qui souffle de l'air frais au fond de la galerie.*

*Depuis ces galeries on creuse également des puits pour descendre plus bas le niveau des rameaux, c'est donc un véritable gryyère qui se constitue sous terre. Parfois on ne peut plus avancer, la terre dégage des gaz asphyxiants, résidus des dernières explosions ennemies.*

*En même temps on écoute ce que fait l'allemand, on perce un trou dans la craie et on écoute avec un stéthoscope les entrailles de la terre, on arrive même à entendre les ennemis parler.*

*Cette guerre des mines est insidieuse elle va se poursuivre encore pendant très longtemps de Souain à l'Argonne. La butte de Vauquois en est le summum emblématique.*

*On vient d'apprendre avec joie que l'Italie vient d'entrer en guerre le 24 mai. Les Allemands ont coulé le 7 mai le Lusitania qui transportait 200 ressortissants américains, l'Amérique ne va pas pouvoir rester neutre, il va falloir qu'elle prenne position.*

*(Extrait de « Cent jours au front en 1915 » de Dominique Camusso)*

## Poste d'écoute allemand, Butte du Mesnil

**13 juin 1915 – Des Nouvelles de nos prisonniers :** Nous avons des nouvelles de **Louis Le QUEINNEC** fait prisonnier au Bois Sabot le 12 février dernier. Le camp de Meschede à 100km à l'est de Collogne est situé sur une hauteur d'où l'on découvre la vallée de la Ruhr, très pittoresque.

*Trois rangées de 15 baraques de 35m de long, plus des cuisines, annexes, WC et magasins à provisions. Le camp est délimité par des palissades de bois de 2m de haut surhaussées de 3 rangs de fils de fer barbelé.*

*Pendant les premiers jours qui ont suivi notre internement, nous étions comme hébétés, les prisonniers avaient du mal à réaliser ce qui leur était arrivé. La vision du terrain de combat du Bois Sabot nous semblait comme une chose irréelle qui n'avait jamais existé.*

*Peu à peu, au contact de la nouvelle réalité, les esprits subirent un changement ; pas vers le mieux. Les causes sont nombreuses : la nourriture, l'inactivité, l'égoïsme de chacun, le « struggle for life » du aux conditions de ravitaillement. En février 1915, les Allemands connaissaient déjà le rationnement, pour chaque individu étaient établis des barèmes de la quantité calorique nécessaire à l'entretien et au travail ; les prisonniers, bouches inutiles à nourrir figuraient dans la dernière catégorie. En vérité notre nourriture est insuffisante même pour un homme inactif, comme consolation le repas servi aux sentinelles allemandes, n'était guère mieux.*

*Trois jours après notre arrivée, nous avons pu envoyer une carte postale pour prévenir notre famille, avec pour mot d'ordre « Je suis prisonnier, envoyez de l'argent et colis ».*



*Nous sommes parqués avec des Russes, ces derniers ont amené avec eux des insectes parasites dû à leur absence d'hygiène, ils sont charpateurs, très pieux et obéissant vis à vis de leurs supérieurs, ce qui contraste singulièrement avec notre manière d'agir envers nos chefs. De nombreuses rixes éclatent entre nationalités. Les Russes sont mal habillés et grelottent de froid autour d'un des trois poêles mis à notre disposition, la place restreinte s'échange pour une cigarette ou un peu de tabac pour la pipe, les Français qui achètent cet avantage reviennent presque toujours avec des puces.*

*Plus tard nous avons cohabité avec des Anglais qui se sont rendus odieux à cause de leur orgueil, de leur esprit dominateur et de leur avarice et avec des Belges. Les Russes fouillent les poubelles dans l'espoir d'y trouver des épluchures ou des arrêtes de poisson, avec les épluchures*

séchées, ils fabriquent du tabac, quant aux arrêtes, ils sucent les dernières parcelles de chair qui y adhéraient.

Une des premières réactions visibles chez le prisonnier est l'égoïsme, l'univers s'est amenuisé à ses yeux, au point que lui seul existe.

3-4-18  
8

**Kriegsgefangenen-Sendung.**

Mon adresse:

(Nom:) Monsieur Jacob  
3<sup>me</sup> Komp.  
No. 581  
Gefangenenlager Chemnitz.

Reponse bien lisible

3 APR 1918  
Place les lettres aux autorités militaires.

EBERSDORF  
22.4.18 9:10V  
KZ CHEMNITZ

Name: M<sup>me</sup> J. Rivain  
Nom:  
Strasse: Rue - Camille N° 27  
rue:  
in: Lyon  
à:  
Département: Rhône  
Arrondissement:  
Land: France  
Pays:

Un mois et demi après notre captivité nous reçurent les premiers colis de nos familles et une première classification se fit entre nous, en fonction de la fortune, les colis étaient mieux garnis. Au bout de quelques semaines un regroupement social se fit en fonction des quantités reçues, les riches firent popote ensemble et les pauvres regardaient.  
(« Souvenir d'un prisonnier » \_ Louis Le Queinnec Caporal au 271°)

**28 juin 1915 : Le calvaire des blessés - Des Nouvelles de nos soldats de Souain :** Nous venons d'apprendre la blessure de Céleste LARDENOIS du 154e RI au bois de la Gruerie près de Vienne-le-Château en Argonne, nous lui souhaitons un rétablissement rapide.

Le Médecin-Major RAULT du 115e RI nous raconte comment se fait l'évacuation des blessés à la Main de Massiges.

Quand en période calme un soldat est blessé, il se rend, s'il est valide au poste de secours (P.S.) accompagné par un brancardier. S'il ne peut pas marcher, comme il est impossible de circuler dans les boyaux de l'avant avec un brancard, il est placé dans une toile de tente, dont les bouts sont noués sur une perche et dont les deux extrémités sont portées par deux brancardiers.



**Tri des blessés dans un village de Champagne**

*On conçoit les souffrances des malheureux ainsi transportés. Au P.S., un pansement, relativement correct, est fait et si besoin des attelles ou un garrot est posés. Pendant ce temps, le médecin du P.S. de la Cote 180 avait été alerté par téléphone et a envoyé les équipes nécessaires. Le blessé part alors sur un brancard pour la Côte 180. Le médecin du G.B.D., de son côté, avait prévenu les sanitaires en leur indiquant l'heure approximative de l'arrivée du blessé. Il y avait intérêt, d'une part, à ne pas faire stationner trop longtemps une voiture dans une zone marmitée et, d'autre part, à limiter le temps de son immobilisation. Toutes les fois que cela était possible, on s'arrangeait à grouper les évacués en un seul convoi. Mais, parfois, il n'y avait pas de voiture disponible et il fallait attendre. Dans les meilleures conditions, il fallait compter entre 3 à 5 heures pour être transporté des lignes à l'ambulance.*

*Mais le problème des évacuations était tout autre lors d'une attaque. Le nombre des blessés pouvait être très élevé (on en compta 110, le 2 juin). Si les blessés légers pouvaient, par leurs propres moyens, rejoindre le P.S., les brancardiers régimentaires, renforcés par les musiciens, devaient circuler dans des boyaux plus ou moins effondrés et encombrés, sous un bombardement intense. Chargés de leur précieux fardeau, ils ne pouvaient se planquer lors des arrivées, et il fallait tenir compte de leur fatigue, tant physique que morale, et un temps assez long pouvait s'écouler avant qu'ils puissent rejoindre le P.S. Dans le poste, la situation était souvent difficile. Les blessés légers, pansés et à l'abri, répugnaient à se replonger dans la « fournaise » et à aller plus loin. Il était inhumain de bousculer ces hommes déjà traumatisés, qui encombraient le Poste de Secours malgré tout exigü. Il fallait attendre une accalmie pour les faire partir en groupe, sous la sauvegarde des brancardiers divisionnaires, qui transportaient d'autres hommes sur brancard.*

*Un autre problème angoissant se posait : en effet, on ne pouvait tenir compte du rang de l'arrivée au P.S., il fallait faire un choix et évacuer en priorité ceux qui pouvaient être sauvés. Le P.S. se remplissait. Si les brancardiers divisionnaires, alertés, avaient quitté Dommartin-sous-Hans pour venir renforcer leurs camarades de la Cote 180, si ces derniers avaient été envoyés vers les P.S. de bataillon, leur marche à tous était retardée par l'encombrement des boyaux, par les*

*troupes de réserve qui venaient occuper leurs positions, par les boyaux éboulés et surtout par les tirs de barrage et d'interdiction. Malgré leur courage et leur bonne volonté, ils mettaient un temps très long à rejoindre les lignes. Le P.S. ne se vidait qu'au compte-gouttes et parfois, durant ce long trajet, brancardiers et blessés étaient atteints. Mais arrivés au P.S. de la Cote 180, les blessés devaient attendre les sanitaires, pendant que leurs porteurs remontaient vers l'enfer. Les ambulances, débordées faisaient la navette. Elles roulaient sur des routes encombrées par les bataillons au repos, qui montaient vers les lignes, elles traversaient le pont de Minaucourt sous les tirs d'interdiction puis, chargées rapidement, elles refaisaient le même trajet et il fallait compter 8 à 15 heures, parfois plus, entre le moment de la blessure et l'arrivée à l'ambulance ; et là encore, du fait de l'afflux des blessés, il fallait attendre avant d'être opéré.*

*Mais, le dernier blessé évacué, la tâche des brancardiers régimentaires n'était pas terminée. Il fallait ramener les morts et leurs dépouilles étaient provisoirement déposées au niveau du Faux-Pouce. L'Aumônier divisionnaire, le Père de Forceville, homme admirable au courage simple et à toute épreuve, s'était voué au pieux devoir de les faire enterrer dans un cimetière qu'il avait créé sur le sommet de l'Index. Il tentait, en outre, étant toujours en ligne, de rassembler et d'identifier les débris humains, si nombreux dans le secteur, et il les faisait inhumer. Il existait un second cimetière plus à l'arrière, sur la rive sud de la Tourbe. Le rôle des médecins de bataillon consistait donc à faire les pansements, à poser un garrot, une gouttière et surtout à organiser au plus vite les évacuations. Mais ces dernières n'étaient possibles que grâce au courage des brancardiers qui, dans l'excitation du combat, faisaient leurs transports dans des conditions très pénibles, sous de violents bombardements.*

(Extrait d'un livre de P. HILLEMAND. ?)

Nous venons d'apprendre que le soldat **Armand JOURDAN** a été fusillé à Baconnes pour refus d'obéissance le 11 juin, un autre soldat **Georges PENNERAT** avait également été fusillé à Somme-Tourbe pour motif de refus de monter en ligne le 24 du mois dernier.

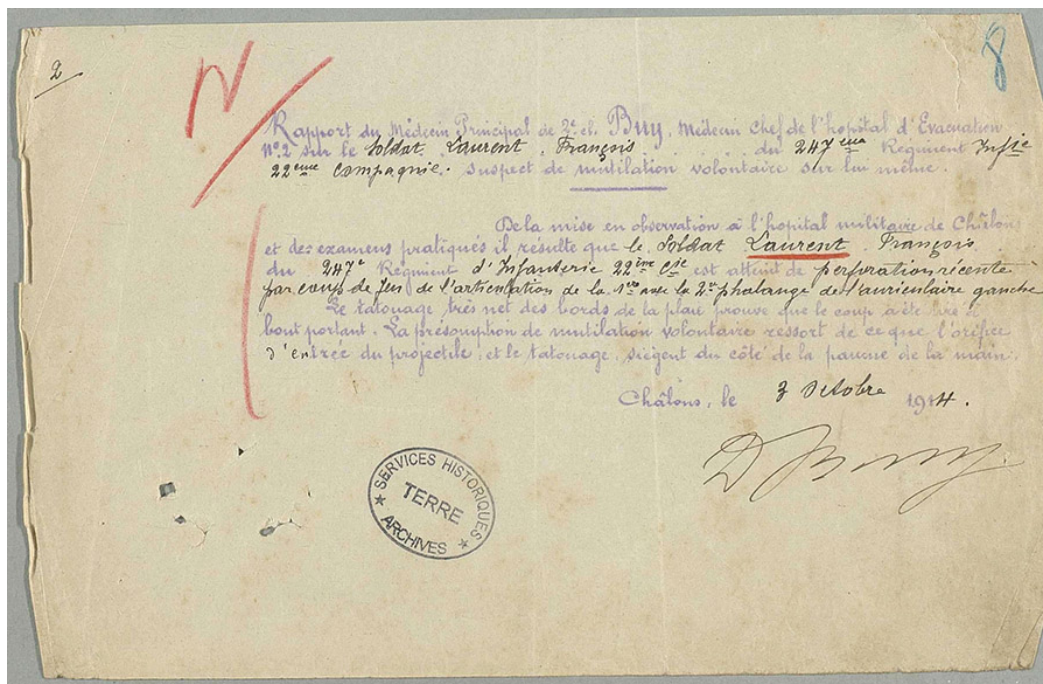
**14 juillet 1915 : Les mutilations volontaires - Des Nouvelles de nos soldats de Souain : Charles SENARD** vient d'être blessé grièvement le 8 juillet à Saudrecourt près de Verdun, nous attendons avec impatience de ses nouvelles.

**Du Front :** Le soldat **Paul GAYTE** a été fusillé à Cuperly, pour mutilation volontaire le 6 juillet. Le moral des troupes est-il si atteint que cela pour que des hommes préfèrent se mutiler, quitte à rester estropié toute leur vie, en se tirant une balle dans le pied ou la main pour se soustraire au front ? Mais il est vrai que ce type de comportement reste marginal.

Il reste néanmoins que des erreurs sont possibles, nous avons l'exemple du soldat **François LAURENT** fusillé pour mutilation volontaire à Chalons. Blessé à la main gauche dans la nuit du 1er octobre 1914 près de SOUAIN ce soldat breton s'exprimant mal en français, fut examiné par le docteur Buy à Châlons-sur-Marne qui vit une présomption de mutilation volontaire. Il est exécuté avec toute une série d'autres soldats condamnés pour le même motif.

Le **docteur Buy** qui l'a examiné, a dit alors que « si tous mes rapports étaient en partie écrits à la polycopie c'était (...) parce que nous n'avions pas le temps ». En effet, il faut savoir que ce docteur utilisait un document polycopié dans lequel il n'avait plus qu'à placer le nom et la blessure. Cela montre bien que l'examen médical n'était pas toujours sérieux. En tous cas, ce docteur a envoyé un homme à la mort, juste parce qu'il n'avait pas le temps de bien l'examiner. Suite à ce destin tragique, sa veuve reste avec ses deux orphelins à élever sans pension de guerre et avec le mépris de certains.





Les affaires se révèlent depuis le départ du **Médecin Buy**, le mois dernier, ce médecin commandait l'hôpital d'orientation et d'évacuation n°38 de Châlons-sur-Marne.

Nous avons encore le cas d'un autre soldat. Voici des extraits du jugement du tribunal militaire :

**Gonsard (Auguste-Léon-Louis)**, soldat réserviste au 104e Régiment d'infanterie, a, par jugement du Conseil de guerre du quartier général de la IVe armée, du 18 mars 1915, été déclaré « coupable d'avoir, le 28 février 1915, aux environs de Perthes-les-Hurlus, abandonné son poste en présence de l'ennemi » ; que, vu les pièces du dossier qui a servi de base à cette déclaration de culpabilité, le soldat réserviste **Gonsard** du 104e Régiment d'infanterie, « atteint d'une plaie par balle à l'index de la main gauche » ; qu'après examen de cette blessure, le **docteur Buy**, médecin chef de l'hôpital déclarait par un rapport : « qu'il estimait que cette plaie résultait d'un coup de feu tiré à bout portant ».

Attendu qu'invité à s'expliquer sur les origines de sa blessure, **Gonsard** affirmait que, le 28 février, dans l'après-midi, il se trouvait dans une tranchée de première ligne, à une distance de soixante-dix mètres environ de l'ennemi ; qu'il rétablissait le créneau en partie démolí ; qu'en levant la main gauche, il avait reçu une balle ; que ses camarades pouvaient en témoigner ; que leurs noms étaient : **Piednoir**, qui lui avait fait le premier pansement, **Derouan et Guérin**, qui se trouvaient à ses côtés ; qu'il était allé au poste de secours et avait été évacué le soir même.

Le médecin chef **Buy**, ni les témoins désignés par l'accusé n'ont été entendus. Par trois voix contre deux, le Conseil de guerre le déclara coupable et le condamna à la peine de mort, le 19 mars, il était passé par les armes à Bussy-le-Château.

Ceci malgré le rapport du commandant de la compagnie, transmis, le 6 mars, par le colonel du 101e Régiment d'infanterie dans lequel, il résulte, notamment des déclarations du chef de bataillon **Béringer** et des soldats **Piednoir, Guérin et Guesdon**, voisins de tranchée de **Gonsard**, que celui-ci était un bon soldat et qu'il avait été blessé d'une balle ennemie, en présence de ses camarades.

Le scandale semble n'en être qu'à ses débuts, l'affaire est à suivre.

(Extrait du jugement de réhabilitation et du livre « Les fusillés de la grande guerre » de Nicolas Offenstadt )

**9 aout 1915 : Cela fait un an déjà ! – Des Nouvelles de nos soldats de Souain : Charles SENARD**, blessé grièvement le 8 juillet à Saudrecourt près de Verdun, vient de décéder le 27 juillet des suites de ses blessures. Il a reçu la Médaille militaire et la Croix de guerre. **Gervais PÉRARD** vient d'être blessé à Riaville dans la Meuse, mais ses jours ne sont pas en danger. Cela fait

un an que cette maudite guerre a commencé, 73 soldats de la commune sont déjà partis au front, 10 ont été tués et 3 sont prisonniers en Allemagne.

**Albert HUBERT** nous signale que les **GANGAND** sont toujours à Mourmelon et qu'ils sont souvent bombardés, ils descendent à la cave avec les enfants pour se protéger. Il a reçu des nouvelles de sa femme qui lui signale que les blés sont terminés d'être fauchés. La moisson est belle. **M. GOULET** de la Ferme des Wacques est revenu de Bordeaux pour s'établir à Epernay. Il a créé un dépôt pour alimenter les quelques succursales qui ne sont plus envahies. Il a vendu presque tous ses chevaux.

Albert se trouve toujours en instruction de mitrailleur en Bretagne, il a écrit une lettre à Victoire dont nous prenons connaissance :

*Ma Chère Victoire,*

*Il y a un an jour pour jour que j'ai quitté Souain et toute la famille. On ne pensait jamais ce jour-là que l'on serait obligés de quitter le pays et vivre dans de telles conditions. On ne pensait guère que ces maudits Boches s'arrêteraient juste à Souain et démoliraient le terroir comme il l'est en ce moment.*

*D'après ta lettre je vois que c'est comme partout, tout le monde s'entraide. La moisson bat son plein aussi ici, en Bretagne.*

*Les Classes 14, 15 et 16 sont mobilisées. On fabrique des munitions en quantité et partout les usines sont réquisitionnées. Ainsi, **Etienne** de Givry-en-Argonne et **Jaunet** de Sainte-Menehould travaillent pour l'artillerie.*

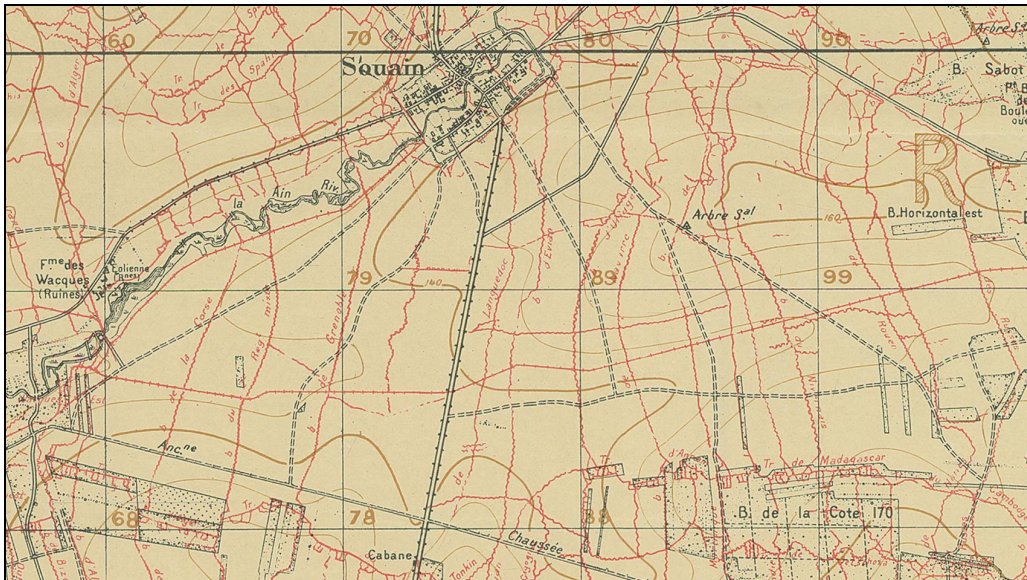
*Ici les femmes fauchent à la petite faucheuse avec l'appareil à javeler. Il y a beaucoup d'herbe dans la paille.*

*J'ai vu **Alfred THIEBAULT** hier qui vient de voir un soldat qui revient de notre côté, lui racontant que le sol est tout bouleversé et qu'il a vu ma batteuse toujours entière.*

On continue de fusiller, à Hans ce 1 août le soldat **TRANCHANT Jules** pour « abandon de poste » et **DURANT Alfred** pour « n'a pas rejoint l'unité » on vient de se rendre compte aujourd'hui pour ce dernier que c'est une erreur.

**23 aout 1915 - Des Nouvelles de nos soldats de Souain** : Nous venons d'apprendre le décès de l'adjudant **Alfred PINART**, blessé grièvement le 12 aout au Bois Le Prêtre près de Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle), il est décédé le 13 août des suites de ses blessures. Il a reçu la Médaille militaire et la Croix de guerre. Nous sommes de tous cœurs avec sa famille.

**Albert HUBERT** nous signale que **Georges SIMON** est rentré en possessions de ses papiers et argent, il a écrit à un Commandant qui logeait chez **MONFEUILLARD** à Suippes et lui a donné un plan de sa cachette dans le jardin à Souain. Ce dernier l'a fait retrouver et lui a rapporté son contenu. Il paraît qu'il doit se produire une forte attaque à Mourmelon, le canon tonne déjà. **Georges JAYEN** lui a écrit mais ne lui dit pas grand-chose car la censure est sévère.



Nous obtenons des informations, qu'il se prépare quelque chose dans le secteur de Souain, de Perthes et voir plus loin. Les territoriaux creusent un grand nombre de boyaux pour relier la première ligne à l'arrière. On compte une tranchée d'évacuation tous les 400m, ces boyaux vont jusqu'aux bois du finage du territoire en direction de Suippes ou lorsqu'il n'y en a pas jusqu'à la crête entre Souain et Suippes. Il paraît même qu'ils seraient à sens unique, un sur deux servirait à l'arrivée des troupes en ligne et l'autre à l'évacuation des blessés. On leur a donné des noms de coin de France, le boyau du Languedoc, d'Evian, de la Corse, de la Martinique etc... Il y a une grande agitation et beaucoup de mouvements. Serait-ce la préparation de l'attaque finale tant attendue qui nous mènerait à la victoire ?

**3 septembre 1915 :** La tension monte, les nouvelles nous arrivent de partout, toute la région de Saint-Hilaire-le-grand à Massiges est en effervescence. On terrasse jour et nuit, les bois regorgent d'activité, on creuse, on aménage, on transforme. Les avions ennemis sont aux aguets, ils soupçonnent quelque chose, de nombreux vols sont annoncés. Jules qui travaille à la gare de Châlons nous signale que le trafic de marchandises s'est intensifié depuis une semaine. Des convois de munitions passent tous les jours et vont décharger en rase campagne dans des gares de fortune, les obus sont aussitôt repris par des convois à chevaux ou par le tacot de la voie de « 60 » pour être acheminer en arrière immédiat du front.



Un dépôt de munitions à proximité du front.  
7. 5. 1862. — Складъ снарядовъ въ близи фронта.

Les soldats depuis un mois ont maintenant touché tous la même tenue « bleu horizon », seuls les chasseurs ont une couleur bleue plus soutenue et les coloniaux une couleur kaki. La tenue « rouge garance » est enfin abandonnée, elle nous a tant couté de morts inutiles. On est en train de distribuer à chaque combattant un casque en tôle d'acier qui remplace avantageusement la cervelière peu pratique et vulnérable.



Alfred a eu pour la première fois une permission depuis le début de la guerre, il vient de voir cette dernière annulée. On sent une tension monter, les derniers civils dans les villages d'arrière immédiat sont évacués.

**8 septembre 1915** – Des nouvelles de frère **M. BENOIS** à l'abbaye d'Igny transformée en ambulance militaire :

*A tous nos bien chers réfugiés*

*Il faut croire que nous sommes tous bien occupés, vous aux travaux des champs et moi à l'administration de l'abbaye. J'ai su en effet, par les journaux, qu'on exige que tous les réfugiés valides se louent pour les divers travaux de moisson. En soit c'est une bonne mesure, le travail chasse l'ennui et procure des ressources.*

*Notre formation sanitaire prend chaque jour plus d'extension. C'est maintenant un véritable hôpital de 250 lits et un personnel de plus de cent infirmiers et autres services. Total 350 personnes occupant près de 50 salles de l'abbaye et de l'usine. Ce n'est pas encore suffisant, le génie monte des baraquements dans la première cour de l'abbaye. Le tout est en pièces démontables et chaque baraquement peut se monter en trois ou quatre jours. Le tout éclairé par un groupe électrogène.*

*Je n'ai aucune nouvelles d'Albert et d'Emile, de grâce, si vous connaissez quelque chose, tirez-moi d'inquiétude. Comment vont Modestine, Augustine, Eméliade, Victoire, les petites et chacun de vous.*

*Depuis quatre jours, on commence à parler de notre pauvre Souain. Le bombardement y est très intense. Il y a quelques temps, notre gare à nous a été bombardée avec des 420mm. L'un de ces engins a creusé un trou de 9m sur 15.*



*Je ne vous dirai rien de la situation militaire dans notre région, car cela est expressément défendu. On demande aussi que les habitants restent chez eux et se déplacent le moins possible. Vous pouvez en conclure de cela qu'il y a peut-être quelque chose en l'air.*  
 (Lettre à la famille HUBERT)

**20 septembre 1915 : Les bois sont pleins de troupes.** Jules BONDON toujours garde voie nous informe qu'il voit passer depuis huit jours, un trafic important de trains et qu'il pense qu'il se prépare quelque chose de sérieux.

**Du soldat LOUIS :** *Le train s'arrête en pleine campagne entre Saint-Hilaire-au-Temple et Suippes, il fait nuit noire, nous débarquons et partons vers une destination inconnue. Le chef se perd et nous revenons sur nos pas, il fait très sombre, au bout de trois heures de marche nous arrivons dans un bois, il est plein de troupe en bivouac, ce n'est pas le bon endroit. Nous allons ainsi de bois en bois à la recherche de notre campement, tous les moindres boqueteaux sont occupés par les unités. Les nouvelles glanées çà et là sur notre parcours nous apprennent que les troupes déjà en place sont là depuis plusieurs jours, et ne se sont déplacées que la nuit pour ne pas que l'ennemi nous repère. Au bout de deux nouvelles heures nous arrivons près de la ferme de Suippes, harassés de fatigue, nous ne prenons même pas le temps de s'installer, nous nous étendons sous le premier fourré venu. Décidemment, on a prévu du monde pour cette attaque que nous commençons à deviner, bien que l'on ne nous dise rien sur le but de notre arrivée en Champagne. Demain, on y verra plus clair.*

**23 septembre 1915 : Les carnets de l'aspirant LABY 294e RI**

*Mardi 21, on nous a lu l'ordre du jour de Joffre : Nous allons faire une grande offensive très prochainement. Chic !! Tant mieux, ça va barder et bientôt on ira en Bochie. Aujourd'hui on vient de toucher des casques qui remplacent nos cervelières pas très pratiques. Nous sommes dans les bois entre Souain et Suippes, il y a des positions d'artillerie partout, on dit qu'il y a un canon tous les 100m. Depuis hier la préparation est commencée, le bruit est assourdissant, les obus passent au-dessus de nos têtes dans un sifflement strident, nos oreilles bourdonnent. C'est demain ou après-demain qu'on leur rentre dans le lard, enfin !!!! C'est la veillée d'armes, on se confesse et pendant la messe il règne une atmosphère très particulière.*

(Extrait des « Les carnets de l'aspirant LABY » du 294<sup>e</sup> RI)



Messe en Champagne

*Nous allons dans la nuit creuser les parallèles de départ entre les lignes à quelques dizaines de mètres de la tranchée allemande. Travaux périlleux, qui doit s'accomplir dans l'ordre et en silence et qui est destiné à simplifier la tâche des vagues d'assaut. Heureusement notre artillerie a bouleversé les premières lignes ennemies qui paraissent être évacuées.*  
(Extrait de « Mémoires de guerre » de Louis Bach 8e Zouave)



Place d'armes et parallèles de départ pour stocker les troupes avant l'attaque

**24 septembre 1915 : La veillée d'armes** \_ Cela fait trois jours que les canons crachent. (2 000 000 d'obus sur les 25 km de front). La tranchée de première ligne allemande est pulvérisée.

*Depuis le 22 septembre 1915, le feu de l'artillerie française est devenu très intense. Nous avons pas mal de blessés et de tués et notre tranchée est, en partie, détruite. Tout laisse supposer une prochaine attaque des Français.*

*Au matin du 24, à 10 h, il n'est plus question de se rendre au tunnel pour chercher du ravitaillement. L'artillerie donne à plein. On n'a plus rien à manger et, surtout, plus d'eau. Je trouve dans ma musette un morceau de sucre que nous partageons en quatre.*

*Vient la troisième nuit, les bombardements durent maintenant depuis près de 60 heures. Le moral est très bas. L'un de nous « craque » et se met à pleurer et à hurler..*  
(Le soldat allemand Frédéric JAPP \_Butte du Mesnil\_)



*Le commandant Cortade rassemble le Bataillon pour la lecture et le commentaire d'un vibrant ordre du jour du Général Joffre. Il s'agit dit-on de rompre le front entre l'Aisne et l'Argonne, de Aubérive à Massiges. Le 8e Zouaves a pour mission d'enlever le Bois Sabot et d'atteindre la Butte de Souain. Le commandant ajouta, pour nous donner du cœur au ventre : « Nous sommes sûrs de la victoire, et nous irons bientôt cantonner à Vouziers ! »*

*Ces paroles suffisaient à exalter l'ardeur des troupes d'autant que nous nous rendions compte que jamais nous n'avions disposé de moyens matériels aussi importants et que depuis trois jours d'innombrables batteries d'artillerie de tous calibres effectuaient leur effroyable et efficace besogne de destruction.*

*Nous montons à la tombée de la nuit prendre nos positions. La nuit d'attente va être longue.*  
(Extrait de « Mémoires de guerre » de Louis Bach 8e Zouave)\_le Bois Sabot\_

*C'est donc demain le grand jour. Il faut rejeter l'ennemi de France et ne s'arrêter ni de jour ni de nuit. Espérons que l'on reviendra. Sinon, tant pis, il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma vie. Je suis moins ému qu'à la veille d'un examen. Je n'ai pas peur. Ah ! mais non alors, pas du tout. J'écris mes adieux chez nous et les mets dans l'enveloppe qui sera prise sur moi si je suis tué.*  
(Extrait des « Les carnets de l'aspirant LABY » du 294<sup>e</sup> RI)



*Mon grand frère chéri,*

*Avant de partir pour la grande attaque telle que le monde n'en a encore jamais vu de semblable, je tiens à t'envoyer ces quelques mots.*

*Je pars en première vague, nul ne sait si nous reviendrons, si nous échapperons à leurs mitrailles ou à leurs mitrailleuses, c'est pourquoi je tiens à te faire mes adieux.*

*Je pars avec courage et sans peur. Que dieu te préserve des dangers et nous réunisse à la fin de cette guerre. Je te demande pardon des misères que j'ai pu te faire et je termine au cri de vive la France.*

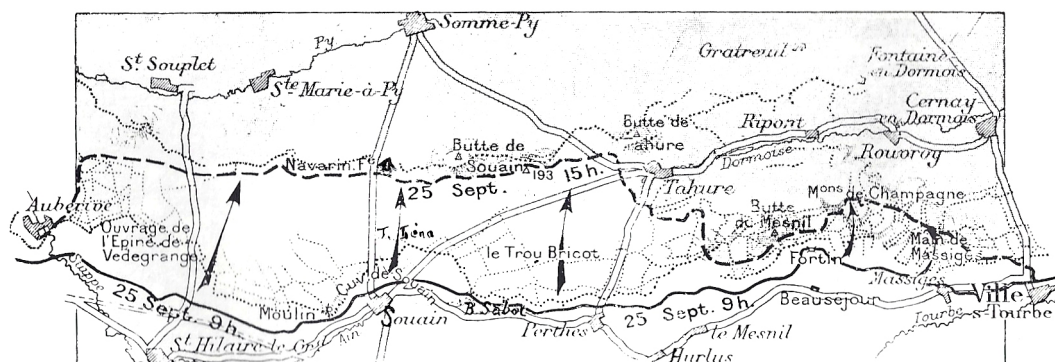
*Si vous recevez les cheveux de maman, c'est que je ne serai plus.*

*Ton petit frère chéri qui t'embrasse bien, bien fort sur les deux joues.*

(Lettre du soldat Jean Jagot 116e RI \_Hurlus\_)

**25 septembre 1915 : La grande attaque vient de commencer** \_ Nous venons d'apprendre que ce jour à 9h15, vient de débiter la grande attaque de Champagne, nous allons vous tenir informé du déroulement de cette bataille. Nous formons l'espoir que ce sera celle qui va mener à la victoire finale.

**18h** *C'est une victoire, la première ligne est enfoncée, nous venons de reprendre 3km de sol français.*





*La nuit dernière se passa dans une attente impatiente, tandis que notre bombardement croissait d'heure en heure. A l'aube on but la gnôle destinée à réchauffer les cœurs ; mais une pluie fine se mit à tomber et à embrumer le paysage !*

*A 9 h 15 le bombardement s'exaspéra, et toute la ligne des bois derrière nous fut une tramée de feu ; l'ordre circula de mettre baïonnette au canon, et au coup de sifflet la section franchit le parapet. D'un pas rapide elle s'élança vers la ligne allemande nettement marquée par une ligne blanche de terre remuée (tranchée d'Iéna). Les réseaux de fil de fer avaient en partie disparu ; des mitrailleuses Maxim crépitaient dans le bois à droite, sans nous atteindre. Mais les fusants éclataient nombreux sur notre tête, et Daydé qui les redoutait particulièrement ne tarda pas à recevoir un éclat qui lui perfora le ventre et lui fit pousser des cris déchirants.*

*Une odeur lourde de moutarde et de chocolat nous prit bientôt au nez et à la gorge : c'étaient les gaz, les premiers que nous recevions, qui nous gênèrent terriblement dans notre avance, car ils nous suffoquaient et nous faisaient larmoyer. Des camarades utilisèrent le masque ; pas pour longtemps, car ils avaient du mal à respirer sous ces tampons humides qui donnaient une impression d'étouffement.*

*Une quinzaine d'Allemands déséquipés nous attendaient, dans leur tranchée, et nous surprirent quand, à notre arrivée, ils dressèrent soudain en levant les bras : Kamerad ! Kamerad Franzouz ! Nous leur fîmes signe de se diriger vers l'arrière.*



Le Colonel Desgrées du Loû 65e RI, peu avant d'être tué près de Mesnil les Hurlus

*La première ligne ennemie franchie, nous tombâmes dans un enchevêtrement de boyaux défoncés, de barbelés arrachés et emmêlés, de trous d'obus qui se confondaient, de chevaux de frise déplacés, où la marche devint lente et pénible. Et toujours les fusants qui éclataient en déchirements métalliques ; et partout les épaves diverses du champ de bataille : des casques d'acier, fusils Mauser et cartouchières etc...*

*Ici un Boche gisait près d'une flaque de sang noirâtre qui s'écoulait de sa cuisse arrachée ; là un autre était étendu face contre terre. Un blessé était assis à un tournant de boyau, tête baissée, et de ses yeux vitreux regardait ses jambes qui n'avaient plus de pied !*

*Des prisonniers, par groupes de trois ou quatre, désespérés et hagards, nous saluaient au passage : « Messie ! Kamerad Franzouz ! » et, les bras levés, se hâtaient vers l'arrière*

*Du Bois Sabot que nous longions il ne restait plus que des arbres déchiquetés, des souches arrachées, où la progression des autres bataillons était encore plus dure. Des nids de mitrailleuses avaient échappé au bombardement, et leur tac-tac incessant obligeait les assaillants à avancer courbés et à se jeter d'un trou d'obus dans l'autre. Marche harassante parmi les barbelés qui vous oppressent la poitrine, les fusants qui déchirent l'air et vous plaquent au sol !*

*Le linge blanc que nous avons cousu derrière le sac était un excellent repère pour notre artillerie qui, malgré le temps sombre, put suivre notre progression et régler son tir. Les 75, ce jour-là, tirèrent toujours sagement au-devant de nous.*

*La nuit venait, le ciel s'était de nouveau obscurci et la pluie se remettait à tomber. La ligne se replia à l'orée du bois, puis en arrière de la clairière, de façon à dégager son champ de tir et rendre impossible toute surprise de l'ennemi.*

*Le moral était excellent. Nous avons eu jusqu'à présent peu de pertes ; la réaction allemande avait été plutôt faible, l'offensive promettait d'être victorieuse. Mais nous étions fourbus et avions un grand besoin de repos et de sommeil.*

*Restait cependant à enlever la seconde position, marquée par la Butte de Souain qui s'élevait là devant nous.*

(Extrait de « Mémoires de guerre » de Louis Bach 8e Zouave) \_ le Bois Sabot \_

*Je descendis, les trente marches de l'abris ; je frappai. « Entrez ! » Je vis le Colonel debout, venant vers moi, tandis que l'officier adjoint disparaissait. « Bonsoir, mon Colonel, lui dis-je, je viens de confesser tout notre régiment ». Ses paupières battirent et, moqueur : « Je vous vois venir, Monsieur l'aumônier ». « Bien sûr, mon Colonel, je viens tout droit, je veux finir par vous. » Et le regardant dans les yeux, je découvris que son âme s'ébranlait, puis il se fit très doux, et très affectueux :*

*« C'est qu'il y a trop longtemps, me dit-il, je ne sais plus ! » « Je saurai pour vous, mon Colonel, quant au temps, il ne fait rien à la chose. Vous allez voir comme ce sera facile. » Ce fut en effet très facile. Quand la confession fut terminée : « Voulez-vous communier, lui dis-je ? » Son regard m'interrogea... « Oui, je vous apporte le Bon Dieu. » — « Faut-il me mettre à genoux ? » — « Si vous voulez, mon Colonel. » Je dis les paroles latines et quand je lui donnai l'hostie, je vis sur cette virile figure aux grands traits, aux fortes moustaches noires, des larmes couler. J'étais très ému. Je me mis à genoux, puis tous deux, d'un même mouvement, nous nous embrassâmes et je fis pour lui l'action de grâce. « Mon père aurait agi ainsi, me dit mon Colonel, et ma mère, comme elle va être heureuse. » — « A Dieu, lui dis-je, vous avez beaucoup à faire pour demain... » Le lendemain, 25, à neuf heures, ce fut l'hécatombe*

(Extrait de « Paul Donccœur aumônier militaire » de Pierre Mayoux)



Les vagues d'assaut près de Souain

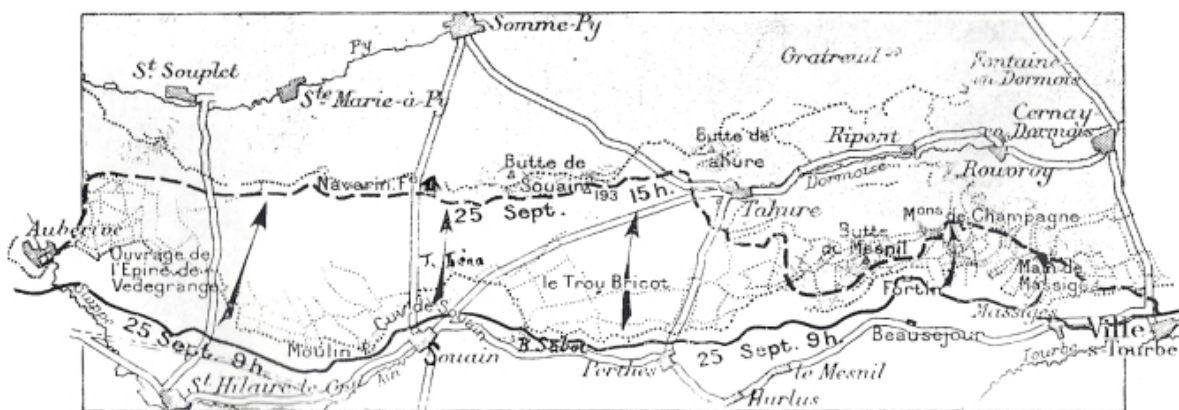
*A l'aube du 25 septembre, je constate que j'ai dormi malgré le feu de l'artillerie qui roule sans interruption. Vers 10 h, une accalmie se produit, puis notre sentinelle donne l'alerte. Nous nous précipitons dehors et constatons que les troupes françaises forment des lignes de tirailleurs sur la montagne de craie dans notre arrière et se dirigent vers nous pour nous prendre à revers. Nous sommes donc encerclés et nous trouvons devant l'unique alternative envisageable : ou bien nous défendre jusqu'à la mort ou bien nous rendre sans plus tarder. Le Commandant de notre le bataillon décide de riposter et donne l'ordre d'ouvrir feu sur les troupes qui se trouvent dans notre dos. Nous nous posons avec angoisse la question de savoir comment les troupes françaises sont parvenues jusqu'à nos positions de réserve sans passer à travers nos tranchées et pendant le pilonnage de nos positions par leur artillerie. En réalité, l'artillerie française avait cessé le feu seulement à certains endroits, là où la résistance avait déjà été très faible les jours précédents. Tout en maintenant le tir sur les autres secteurs, les troupes françaises étaient alors passées, en colonnes et même avec la cavalerie, à travers les brèches ainsi faites et s'étaient avancées jusqu'à nos positions de réserve. Ainsi avaient-elles encerclé les autres secteurs du front qui n'avaient pas été attaqués de face. Notre situation menaçait de devenir tragique d'un instant à l'autre. Convenait-il de tirer jusqu'au dernier moment et de se faire tuer ou valait-il mieux se rendre en temps voulu ?*

*Le Commandant, officier de carrière, ne voulut pas sacrifier ses soldats. Bien que, 4 jours auparavant, ayant envoyé un message au Quartier Général pour dire que notre position devenait intenable et demander l'autorisation d'évacuer les troupes, et ayant reçu une réponse négative, il décida de se rendre. Il nous intima donc l'ordre d'arrêter les tirs, de rendre nos fusils inutilisables en ayant soin de jeter le fermail des chargeurs, de quitter nos casques et nos ceintures garnies de munitions et, de mettre notre manteau. Ce fut, pour nous, un moment très pénible. Il nous fallait capituler !*

(Le soldat allemand Frédéric JAPP \_Butte du Mesnil\_)

**26-27 septembre 1915 \_ La deuxième ligne est infranchissable** *Le front s'est enfoncé de trois km de Aubérive à Perthes-les-Hurlus, Les troupes sont arrêtées sur la Butte du Mesnil, à droite les coloniaux ont repris la majorité de la butte de la Main de Massiges. Au soir du 26, nous sommes en haut de l'Epine de Védegrange sur Saint-Hilaire-le-Grand, sur la Ferme des Wacques nous avons pu pénétrer dans la deuxième ligne allemande sur 500m à la tranchée des tantes sur Saint-Marie-*

à-Py. Sur Souain, à la Ferme de Navarin la deuxième ligne a été atteinte mais les régiments de coloniaux se sont fait décimer par l'artillerie française qui ne distinguait pas où se trouvaient nos lignes, la brèche s'est ensuite refermée. Nous butons à la Butte de Souain et sur le haut de la Butte de Tahure. Nous sommes bloqués par le ravin de la goutte qui nous prend en flanc. Nous n'avancions pas sur les Mamelles et la Butte du Mesnil. Sur Beauséjour les régiments sont passés, il n'y avait plus d'allemands devant eux et sont allés faire le coup de feu jusqu'à Ripont, mais la brèche s'est refermée sur eux et les survivants se sont retrouvés prisonniers à 4km à l'intérieur des lignes allemandes. A Massiges, le dessus de la Main est conquis. Les pertes de cette journée sont colossales, elles se comptent par dizaine milliers d'hommes.



Nous avons des précisions sur les moyens de l'attaque. Le régiment en première ligne formait trois vagues d'assaut. Un bataillon chargé du nettoyage des tranchées, marchait derrière la troisième vague. La tenue des officiers et de la troupe est en capote avec deux bidons remplis de café additionné d'eau de vie, deux musettes contenant deux jours de vivres de réserve, un jour de vivres du jour, 250 cartouches et deux grenades par homme, sauf les nettoyeurs qui en avaient chacun 10. Ces derniers étaient en outre munis d'un coutelas et d'un revolver.

Tout le monde à un sac avec la toile de tente roulée, et un carré de toile blanche cousu derrière pour que l'artillerie ne nous confonde pas, sans campement sauf la petite gamelle et un seau en toile par escouade. Les officiers sont dans la même tenue que leurs hommes avec le revolver ou le fusil à l'exclusion du sabre. L'heure de l'assaut avait été tenue secrète jusqu'au dernier moment. Les hommes ont pris un repas froid avant le départ.

La nuit avant l'assaut a été assez calme, le canon s'est tu vers minuit, il durait depuis trois jours. Les tirs ont repris le 25 à 6 heures avec une grande intensité, à 8h 30 les hommes étaient prêts au coude à coude dans leurs parallèles de départ, la baïonnette au canon prêt à bondir sans un cri, au pas et au signal que leur donneront leurs chefs.

**(Journal de marche du 116e RI)**

« Un étrange silence pesait sur ce terrain que déchirait tout à l'heure la rage des artilleries. Seuls parfois se rallumaient l'étincellement et le crépitement des grenades ; autour de nous, les balles tirées par des guetteurs apeurés passaient en cassant les branches. Nous allions, prêtant l'oreille aux gémissements, quand, en traversant un petit bois, j'entendis un chant venir à nous, très doux. Je reconnus une mélodie du Gloria in Excelsis de la Messe ! Je regardais mon compagnon avec surprise, quand la lueur d'une fusée nous montra, étendue à nos pieds, une forme allongée...



*C'était ce soldat qui chantait ! Nous nous glissâmes à genoux, et, me penchant, je discernai une figure toute jeune d'un petit soldat du 35<sup>e</sup> qui dormait, les traits détendus, les yeux clos, les lèvres entrouvertes. Un murmure monta... Et c'était cette fois une phrase du Pater. « Il rêve, » me dit mon compagnon. En effet, son caprice, reprenant en arrière, murmurait le triple appel du Sanctus. Nous nous regardâmes, malgré nous inquiets. Serait-il blessé ? La fièvre ? Nous appelâmes ; aucune réponse. Je le secouai. Alors plus doux, les lèvres laissèrent échapper un dernier chant, le triple Agnus Dei de la messe...*

*Nous ne découvrions cependant aucune trace de blessure. « Il faut le retourner, » dis-je au brancardier, et nous le primes par l'épaule. Il s'abandonna comme l'enfant que sa mère retourne dans son berceau parce qu'il rêve, et, la petite tête se laissant aller sur l'herbe, nous aperçûmes à l'arrière du casque un mince trou noir. Ainsi, une balle dans la nuque, cet enfant agonisait à la face du Ciel, et de son passé de petit paysan remontaient les chants de son église de village ! Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem ! Ce fut son suprême appel à Celui qui, en effet, porta les péchés du Monde, pour lui donner en retour le bienfait de sa Paix. »*  
(Extrait de « Paul Doncoeur aumônier militaire » de Pierre Mayoux)

*Il s'agit, maintenant, de faire comprendre aux Français que nous sommes prêts à nous rendre et de prendre contact avec eux. Le Commandant demande qui parle français. Dans ma section, nous sommes deux : un de mes camarades qui a été cuisinier à Paris avant la guerre, et moi qui ai appris le Français à l'école. Etant donné que ce camarade est plus âgé que moi et se trouve être marié, le Commandant se décide pour moi.*

*Il me remet donc un grand mouchoir blanc et me charge d'établir le contact avec les Français.*

*J'avance avec beaucoup de prudence dans notre tranchée. A chaque tournant de la tranchée, je montre mon mouchoir blanc et n'expose que mon bras avant de me hasarder davantage. Le chemin me paraît interminable. Et j'aperçois un soldat français, accroupi, qui pointe son arme sur moi en me faisant signe d'approcher. J'ai la chance de tomber sur un homme tranquille qui saisit la situation. Je lui explique que mon bataillon désire se rendre, que je suis délégué par mon Commandant qui attend une réponse. Il me donne son accord. Je retourne donc chercher le Commandant du bataillon et les 80 survivants.*

(Le soldat allemand Frédéric JAPP \_Butte du Mesnil\_)



Prisonniers Allemands se rendant Butte du Mesnil

*28-29-30 septembre 1915 : La percée à tout prix \_ On est bloqué partout, les Allemands lancent de puissantes contre-attaques pour reprendre le haut de la butte de Tahure et le haut de la Main de Massiges.*

*Seul la 28e Brigade a réussi à mettre pied dans la tranchée des Tantes sur Sainte-Marie-à-Py et tient 500m. Une grosse partie des Colonels, Commandants et cadres sont tués, les hommes n'ont plus d'ordres et sont livrés à eux même. La troupe est fatiguée, cela fait plusieurs jours qu'elle dort mal. Les communications sont très difficiles avec l'arrière et l'état-major ne connaît pas la situation de ses troupes. Les brides d'informations contradictoires qui lui parviennent, lui fait croire que la percée est faite, il décide d'envoyer toutes les réserves dans cette brèche salutaire.*



Le Général Marchand est grièvement blessé à la Ferme de Navarin. 'Dessin de Scott'

*Il a déjà fixé les objectifs, les hauteurs sud de la Py. Or il n'y a pas vraiment de trou, la tranchée des Tantes se trouve dans une cuvette face à des languettes de bois de sapins, l'ennemi a des vues depuis chaque côté, en fait c'est une nasse.*

*Les réserves arrivent la nuit, elles ne connaissent pas le terrain, il y a en outre des restes du 35e et 42e, le 402e, les chasseurs du Col Duval et la brigade Coloniale, des cavaliers à cheval et la brigade Susbielle doivent exploiter la percée. Le 402e passe la brèche et s'enfoncé la nuit dans le bois Chevron, il ne reviendra jamais, il est suivi peu après des autres régiments, les ordres sont flous. Le jour se lève et les mitrailleuses se mettent à cracher suivi d'un feu d'artillerie extrêmement violent sur le débouché, faisant subir à nos troupes des pertes énormes. Une panique fait refluer les hommes dans ce goulot, ce sont des milliers de soldats qui se trouvent emprisonnés, recroquevillé dans les moindres trous du terrain pour se soustraire à cette pluie de fer, sans pouvoir s'échapper.*

*Les pertes sont colossales, des milliers de soldats sont en train d'y trouver la mort, les blessés ne peuvent pas être évacués, ils doivent ramper la nuit pour atteindre eux même les hauteurs de l'arrière front, sinon attendre la mort. Cela fait deux jours que les blessés crient et agonisent, chaque nuit les plaintes se font de plus en plus faibles, quel gâchis.*

*L'action sur la « brèche des tantes » s'arrête, de la 28e Brigade il ne reste pratiquement rien, des 2500 soldats qui la composait seul 200 sont encore valides.*

*« Le soir, le Colonel Tesson errait sur le champ de bataille et donnait libre cours à ses larmes devant son régiment le 35e étendu devant lui »*

*(Extrait de « Paul Doncœur aumônier militaire » de Pierre Mayoux)*



**Le Colonel Tesson est tué par un obus le 29, il est ramené en arrière et inhumé avec 22 de ses officiers au cours d'une cérémonie poignante par le Père Doncœur.**

Nous venons d'apprendre le 25, la blessure d'**Ernest MIGNON** et la mort de **Paul MACQUART** sur le territoire d'Aubérive-sur-Suippe. Et également le 27, celle de **Camile Champenois** à Souain, originaire de Perthes-les-Hurlus.

**6 Octobre 1915 : La bataille se rallume** \_Un gros envoi de munitions, il y a quatre jours permet la reprise de l'offensive aujourd'hui. L'artillerie fait une préparation d'artillerie depuis le 4 octobre. Les soldats qui ont connu celle ayant précédé notre assaut du 25 septembre, nous disent qu'elle est faible et, par endroits, inférieure en puissance au feu allemand. Nous sommes dans l'attente d'une percée.



Souain \_ le tri des blessés 25 septembre 1915

**Albert HUBERT**, nous signale : *que plusieurs permissionnaires sont revenus de là-bas. Ils ont pu causer avec des soldats revenant de Souain. Le terrain n'est pas reconnaissable, il n'y a plus de bois, ce n'est qu'un trou d'obus depuis Souain jusqu'à Sommepey, je suis à me demander ce que nous ferons en rentrant. La cavalerie a donné dans cette bataille après avoir été amenée par les boyaux faits exprès, les chevaux étant conduits à la main. Alors juge un peu de l'état du terrain. Le territoire est débarrassé des boches, ils ne tiennent plus qu'un petit coin de Bouille-la-Croix et de la Tommelle. Bientôt on pourra peut-être aller voir notre pauvre pays.*

*Il paraît que le triage des blessés se faisait dans Souain. On dit que les prisonniers étaient tellement ahuris qu'on leur faisait transporter les blessés français sur le champ de bataille.*





**12 Octobre 1915** : L'attaque est finie \_ L'attaque du 6 octobre s'est arrêtée dans la soirée, sans donner d'avancée significative. Devant Tahure un régiment à la faveur la brume du matin a contourné le village et a occupé la Butte de Tahure, faisant 400 prisonniers. Mais ordre était de ne pas aller plus loin que l'objectif, malgré le vide établi devant lui.

Les bruits du bilan de ces attaques circulent. En douze jours, du 25 septembre au 6 octobre. Les Français ont perdu 138600 hommes, se décomposant en 21200 tués 78900 blessés et 38500 disparus. Pour les Allemands, étant les défenseurs, les pertes ne sont estimées qu'à 85000 hommes dont 25000 prisonniers.

Les batteries d'artillerie sont en train de quitter l'arrière du champ de bataille, les troupes aussi, ne sont laissés que les hommes nécessaires pour garder le front.

L'attaque est finie, les combats partent vers d'autres coins de France.



Les hôpitaux commencent à se désengorger, les blessés partent vers l'arrière. Il n'est plus question d'enterrer les soldats, ils sont recouverts de chaux pour ceux qui sont près des tranchées,

*lorsque l'on peut ou la plupart du temps abandonnés aux corbeaux aux rats ou autres charognards. Les obus viennent piocher de ci de là dans cet immense charnier exhumant ou enfouissant les restes démembrés de ces pauvres malheureux soldats.*

*Je fis sur-le-champ couvrir cette horreur... mais en vain... La vision du cauchemar ne s'est pas effacée et m'a souvent rappelé le supplice antique où l'on attachait le patient blême à quelque cadavre pourri, face contre face, lèvres contre lèvres, pour les jeter ensuite dans la fosse.*  
( « Parole d'un revenant » de Jacques d'ARNOUX du 116e RI)

De nombreux récits de l'attaque nous parviennent, nous allons dans les semaines qui vont venir, vous raconter à travers ces témoignages cette grande bataille de Champagne.

**25 septembre 1915: 9 heures 10.** — « *Sac au dos, baïonnette au canon !* »



NEUF HEURES QUINZE. — La charge sort de la tranchée.

*Les quatre autres instantanés, reproduits dans les deux pages ci-après, font suite à ceux-ci et ont été pris pendant les phases successives de l'assaut.*

**Avant l'attaque secteur de Souain**

**9 heures 12.** — *Claquements précipités. Une grêle de balles taillade le parapet et nous arrose de terre...*

**9 heures 15.** — « *Mes amis. En avant !* » *J'ai entendu clamer derrière moi : « Bravo, le 116°! Vivent les Bretons ! »*

*La ligne s'est déployée face aux tranchées allemandes... Dans la plaine, je suis dans la plaine, dressé tout debout sur ce champ de mort et j'écrase sous mes talons les débris de quatre cents jours de bataille.*

*Ces vagues bleues déferlent, s'incurvent, se gonflent et parfois explosent en gerbes blanches comme des flots sur un écueil. Souvent rompue, la ligne des baïonnettes se reforme dans un frémissement magique.*

*Quarante pas et nous franchissons la deuxième tranchée allemande qui semble aussi anéantie que la première. En face et à gauche, le brouillard crépite continûment. Un parapet hérissé de bustes gris darde des flèches de fumée et des flammes aiguës. A quelques mètres, nos petits soldats chavirent dans une tornade. D'autres se relèvent et reviennent à la charge, mais Les éclats de la foudre partent droit sur eux. Un vent impétueux les disperse comme un tourbillon.*

*Près de moi un corps s'effondre en criant : « Ça y est ! » Mon sac tombe, la courroie hachée par une balle. Mon crâne siffle, craque, bourdonne, éclate. Je vois ma ligne osciller un instant sous les bises croisées qui la flagellent. Arriverons-nous ? ...*

« ... En avant, mes amis..., en avant, en avant ! ». Voici le fossé de Marmara: une veste grise y passe comme un éclair. Je continue, tout en courant, à décharger mon browning sur un Allemand qui m'a manqué. A ma quatrième ou cinquième balle, au moment où il incline la tête pour m'ajuster de nouveau, je vois sa calotte s'affaisser sur la crosse, le mauser se dresser debout et disparaître, tandis que le corps reste immobile sur le parapet. Je saute à côté de ce grand gaillard qui griffe la terre en hoquetant.

Je veux renouveler mon chargeur épuisé quand, subitement, à cinq mètres de moi, au bord d'un pare-éclats : une face... un éclair. La balle m'a brûlé la joue et aussitôt cette face de glapir dans la fumée : « Achtung, achtung, ein Franzose hinter dir ». Je me retourne brusquement. Un autre ennemi — l'interpellé — accourt vers moi en tendant une lueur d'acier. Mon browning n'est pas prêt... je suis embroché... Non... un casque bleu — celui que la voix allemande vient de signaler — bondit sur mon agresseur et, sans lui laisser le temps de se mouvoir, lui plonge sa baïonnette dans le dos jusqu'au quillon. L'empalé rugit comme une hyène ; son fusil s'abat... et il tombe à la renverse en cherchant de ses doigts raidis, la pointe rouge qui vient de jaillir du bas-ventre.

« En avant ! En avant ! » criai-je de nouveau, et nous nous précipitons dans un feu dévorant. L'essaim des balles souffle de la gauche comme une tempête et nous fait dériver à droite. C'est le ravin de la Goutte... Non, appelons-le : ravin des Rémouleurs, car on aurait cru frôler des repasseurs invisibles aiguisant des centaines de couteaux sous le vent des meules. Nos coureurs bleus s'écroulent, s'affaissent, roulent : une hécatombe... Notre vague s'éparpille en lambeaux et je n'entraîne plus sur mes pas qu'une poignée de guerriers qui bondissent de trous d'obus en trous d'obus.

Un homme à quatre pattes, vocifère d'une bouche souillée d'écume : « C'est lui, je le reconnais... embrochez-le... mais embrochez-le ! ». Je fis un écart en regardant cet homme : il était fou...

Laissant le bois des Artilleurs à notre droite, nous gravissons les pentes nord du ravin.

Un coup de massue dans le haut de la jambe et je m'effondre. Je me sens inondé par un liquide chaud : une balle vient de me traverser la cuisse en faisant à deux doigts de l'aine une brèche de sortie large comme le poing.

Près de ma tête des balles profondes perforent le sol... une mitrailleuse va m'achever.

Quelqu'un crie derrière moi : « Le fils du Colon est tué ! » Je tourne la tête en disant : « Pas encore, pas encore ! » Un capitaine inconnu se baisse vers moi et me prend la main : « Courage, mon ami, me dit-il, je dirai à votre père comment vous êtes tombé ».

**11 heures 30.** — A travers le tumulte des explosions, tout à coup un cri retentit, se répercute : « Les gaz asphyxiants ! » De lourds obus battent la pente et font rouler sur nous leurs nuages toxiques. La tête recouverte d'une cagoule, je me suis cabré sur les coudes, haletant, suffoquant dans la fumée ocre. « Ah allons, me suis-je dit brutalement, il faut sortir de là », et après avoir cherché la position la moins douloureuse je pars en rampant sur le flanc droit.

A travers mes lunettes brouillées : des cadavres, des cadavres... et des trous d'obus remplis de blessés. Je passe entre ces fosses qui gémissent, éternuent, toussent, râlent. Après soixante minutes de reptation visqueuse, j'arrive enfin au bois des Artilleurs. Voici deux cents mètres bien franchis... mais l'hémorragie recommence... il faut m'arrêter. Tout à l'heure, dès que le sang ne coulera plus, je repartirai.

Un mort gisait près de moi étendu sur le côté, un mort d'une sérénité splendide.

A côté de lui, quel contraste : un autre mort, le genou en terre, montrait une face violette déformée par un supplice encore vivant. Quelles affres avant le détachement de l'âme !

**13 heures.** — Des colonnes de prisonniers descendent du bois de la Pie. Des mitrailleuses allemandes viennent d'apercevoir l'humiliant cortège et les voilà qui fusillent leurs compatriotes pour les punir de leur défection.

Là-bas, sur la crête, nos renforts montent... Mais quoi, des cavaliers dans un boyau... notre cavalerie pour poursuivre l'ennemi ! ... La trouée serait donc faite

**16 heures.** — Encore deux cents mètres à plat ventre et j'arrive frissonnant dans le ravin des Rémouleurs. Plus de capote azurée. Je traîne maintenant ma carapace de boue et de sang.



Die Herbstschlacht in der Champagne: Französische Kavallerie im Kampf mit deutschen Maschinengewehren (Somme, 27. September 1918).

**17 heures.** — « *Les gémissements de la mort m'ont environné, mais j'ai invoqué le Seigneur dans ma tribulation et de son saint temple. Il a écouté ma voix.* »

*Les brancardiers sont trop peu nombreux et le poste de secours trop loin. Debout, debout !... Il faut que je marche, sans quoi jamais je n'arriverai. Mais seulement pour me mettre à genoux, que d'élanements dans cette plaie... comme elle me brûle... tous ces soubresauts doivent l'élargir encore. Affaibli par des hémorragies successives, je vois le sol tourner en cirque... Pendant vingt minutes je m'acharne sur ce terrain visqueux, me relève, retombe, me relève encore.*

*Enfin deux blessés français plus valides, deux cyrénéens émus de mon impuissance m'entraînent et me soutiennent. Nous rencontrons des blessés allemands. L'un, couché sur le ventre, agonise dans une flaque rouge. Un projectile a décollé un fragment de crâne long comme le doigt, mais le cerveau est intact et je vois distinctement son battement rythmique.*

*Je reconnais le lieutenant Jehanno grelottant, l'air égaré, la capote défaite ; il chancelle au bord d'un trou. Je le salue de la tête : il ne me reconnaît pas. Je lui parle, il ne me répond pas : touché à mort...*

**17 heures 15.** — *Un homme en lambeaux, un Français, marche vers le poste de secours, mentonnière blanche, mains en écharpe ; il va, transfiguré par une pâleur éblouissante, droit devant lui, rigide, tête altière et comme drapé dans ses haillons sanglants... magnifique.*

**17 heures 30.** — *L'arc-en-ciel déchire le crêpe de pluie qui nous enveloppe depuis le matin, étreint le champ de bataille de ses bras gigantesques, s'incurve au zénith et plane sur nous, triomphal.*

( « Parole d'un revenant » de Jacques d'ARNOUX du 116e RI)

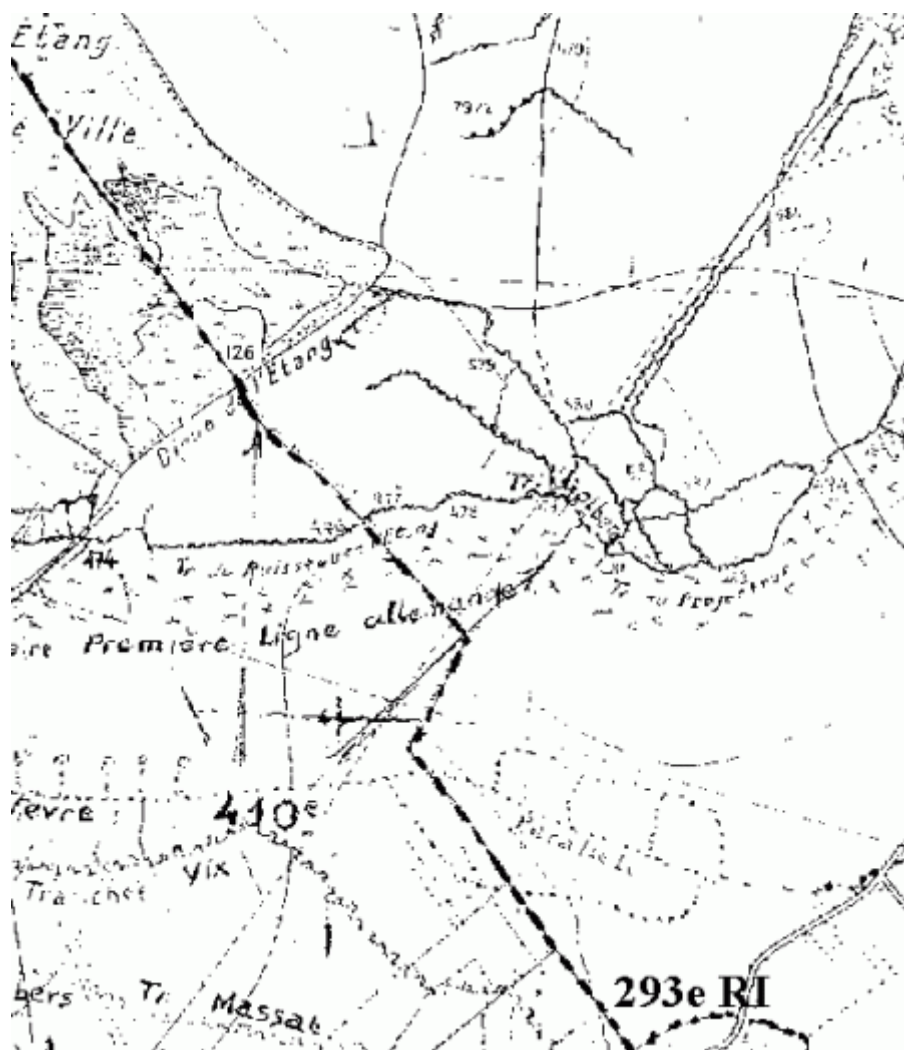
Récit de **Joseph RAYMOND** près de Ville-sur-Tourbe :

*Nous sommes le 25 septembre 1915, jour « J » de la grande attaque. Joseph RAYMOND moine et officier est à la tête de ses hommes pour l'attaque d'une position près de l'étang de Ville sur Tourbe entre La Main de Massiges et le Bois de Ville, début de l'Argonne. Ayant atteint sans encombre la première ligne ennemie détruite par trois jours de bombardement continu, ils comprennent que leur position avancée les plaçait dans une situation inconfortable. L'histoire qui va suivre est une histoire complètement démentielle, histoire d'un destin individuel comme il y en eut des milliers où la mort choisit au hasard celui qui vivra et celui qui mourra.*

*Notre victoire était précaire. On le comprit bientôt ;*

*L'on courut sous une pluie de balles ; et l'on arriva par bonheur quelques mètres avant l'ennemi. Je postai mes hommes deux à deux à l'entrée des boyaux. Eux à genoux, moi debout au milieu pour les encourager, nous restâmes là plus d'une heure, dix contre trois cents. Fusillés à bout portant, les Allemands tombaient l'un sur l'autre, et derrière ce rempart de cadavres l'on tirait presque en sécurité.*

*Désormais la retraite continuait sans encombre ; et vers 8 heures du matin le combat cessait faute de combattants. Seul notre petit groupe se défendait encore. Hélas ! Comme la mère des Macchabées, je vis tous mes pauvres enfants tomber l'un après l'autre, tandis que j'étais épargné ! Quand tous mes hommes, criblés de balles, furent couchés à mes pieds, et qu'on ne tira plus, les Allemands bondirent ensemble de tous les boyaux à la fois ; si bien qu'en quelques secondes je fus environné de près de cent Bavares. La fuite était impossible.*



*Debout sur sa tranchée, un sergent ennemi m'interpella en français :*

*—Rendez-vous, Monsieur !*

*—Jamais ! lui dis-je avant toute réflexion.*

*Il prit le fusil à l'un de ses hommes, et me visant à trente centimètres du front, bravement il me fusilla.*

*Je tombai comme une masse, foudroyé.*

*J'affirme en toute conscience que je n'éprouvai pas la moindre sensation, et cependant comme soulevé par un choc violent, je roulai dans un trou d'obus en dehors du boyau. On me crut mort heures du matin. Puis je m'installai dans mon gîte un peu plus confortablement, et presque aussitôt un jet de sang s'échappa de mes lèvres. J'étais donc blessé. Où ? je n'en savais rien ; mais je l'étais*

bien gravement, puisque à chaque expiration le sang giclait de ma bouche avec une violence incroyable. Pensant bien qu'à ce compte ma dernière heure était proche, je mis ordre sans retard à mes affaires de conscience, et très calme j'attendis la mort. Il faisait si beau pour mourir ! L'air était doux, le ciel très pur avec de petits flocons blancs, entre lesquels je me frayais en imagination un passage vers le Paradis. Mais à 9 heures je vomissais encore le sang, et la mort attendait.

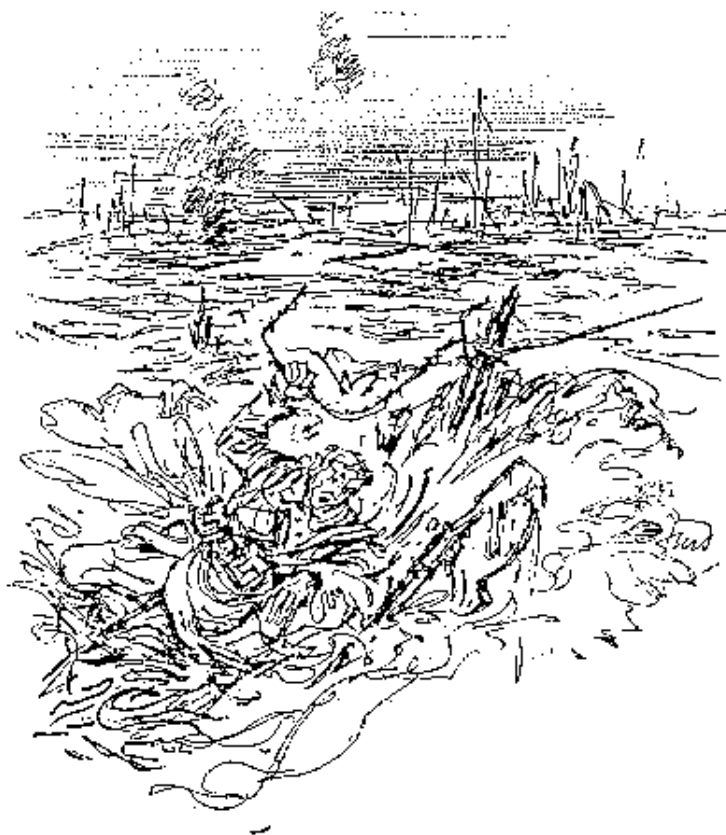


Tout à coup un tir de barrage se déclencha sur la tranchée allemande près de laquelle j'agonisais. Quelles émotions terribles ! Il me semblait qu'à soulever la main, j'eusse rencontré des obus, tant ils éclataient près de moi. Je compris la terreur qu'inspire le 75. Rien qu'à l'entendre, on mourait de peur. Cent fois je me crus en pièces ; mais les monceaux de terre, et les milliers d'éclats volaient par-dessus ma tête, sans me toucher jamais. Quand le tir cessa, je vomissais le sang, et je vivais encore !

A 11 heures, je respirais mal ; j'avais froid ; j'avais soif ; mais comme le sang ne coulait plus, je me repris à vouloir vivre. Dans la plaine silencieuse on n'entendait plus que les râles des mourants, et les cris des blessés. Or dans les plis de ce linceul boueux nous étions bien près de deux mille à hurler l'appel de la mort. Ces crucifiés de la Patrie criaient comme le Christ sur la croix : Mulier ! Sitio ! Maman ! Maman ! A boire ! A boire ! Mais pas une maman n'était au pied de nos calvaires ; et plus cruels que les soldats romains, les Allemands présentaient à ceux qui mouraient de soif des grenades et des balles. Mes voisins d'agonie furent tous assassinés, et je dus mon salut à mon silence total. J'avoue que j'ai regretté d'abord les petits beurres et le bordeaux que la veille j'avais distribués à mes ennemis mourants, mais bientôt j'acceptai le martyre. On eût dit que des ongles d'acier m'arrachaient l'intérieur des membres à partir des extrémités. Pour ne pas crier je mordais mes habits, mes courroies, mon casque. Si mes lèvres n'appelaient point maman, mon cœur lui adressait les plus déchirants appels. Il me semblait vivre à rebours ; et à mesure que la mort approchait, je me sentais redevenir tout petit, cherchant près du cœur où j'ai puisé la vie un dernier refuge contre la mort !

Soudain un nuage sombre s'éleva au-dessus de ma tête, et il commença de pleuvoir. Je tirai démesurément la langue : pas une goutte ne l'effleura. Je dépliai très lentement un grand mouchoir de caserne, et l'étendis au fond du trou, pour le sucer trempé de pluie. Hélas ! quand j'eus fini mes beaux préparatifs, le ciel redevenu limpide me versa des torrents de soleil. Alors à bout de forces je saisis de la boue, et j'en mangeai avidement. J'avalai six poignées de vase : elle était si fraîche et si bonne ! Puis, rassasié, j'attendis le soir.

*Il me souvient que vers 5 heures j'assistai de mon trou au plus beau des spectacles. Au-dessus de la Tourbe, sur l'écran d'un ciel sombre, défilaient des paysages lointains que je reconnaissais, et pendant près d'une heure ce splendide mirage charma les loisirs de mon agonie. Décidé maintenant à tenter la fuite, je m'orientai avec soin, et j'attendis prudemment de ne plus voir les piquets des réseaux plantés à deux mètres devant mon trou pour être sûr de n'être point vu des sentinelles allemandes, qui parlaient tout près derrière moi.*



Santi « Langemarck »

*A 8 heures je voulus sortir. Je coupai d'abord mes courroies, n'emportant pour tout bagage que mon rosaire et mon browning : et j'essayai de me soulever. Hélas je n'avais point prévu que mes membres ankylosés me refuseraient tout service. J'étouffai un cri de douleur, et je pleurai quelques instants. Mais la volonté fut plus forte. Je soulevai mon côté gauche et le calai avec mon casque. Au prix d'efforts inouïs je me mis sur le ventre, et j'écoutai. On ne m'avait pas entendu. Alors tournant le dos à la tranchée allemande, je cherchai mes points de repère ; mais la nuit les avait dérobés. Où aller maintenant ? Fort heureusement je me souvins que la ligne ennemie occupait le sommet d'une légère pente : en descendant j'irais chez nous.*

*Je sortis doucement, et rampant par-dessus un cadavre je roulai dans un nouveau trou. J'écoutai : rien ! Je continuai ma route à travers les cadavres, plongeant successivement dans les trous d'obus. Mais bientôt épuisé je tombais dans les entonnoirs non plus pour me cacher, mais pour vomir une gorgée de sang, et respirer. A vrai dire je ne souffrais pas ; mais par moments le coeur cessait de battre, et dans un flot de sang je croyais rendre la vie.*

*Il y avait bien deux heures que je rampais ainsi, ne trouvant plus ma route et presque découragé, quand j'entendis non loin de moi les râles affreux d'un mourant. Désireux de lui offrir les secours de mon ministère, je me décidai à remonter vers lui. Mais où se trouvait-il ? Je voulus appeler.*

*Aucun son ne sortit de ma gorge. Je compris alors que la balle m'avait transpercé la poitrine, et pour la première fois j'eus peur. Si jamais j'arrivais à la tranchée française, on me crierait : Qui vive ? je ne pourrais répondre, et petit-être on me fusillerait. Aussitôt mon plan fut tiré. Puisque ce moribond hurlait avec tant de force, il crierait pour nous deux : il fallait le sauver. L'ayant enfin rejoint, je me penchai à son oreille.*

—*Que fais-tu là ?*

—*Je suis mort !*

—*Pas tout à fait.*

—*Et toi, pourquoi ne sais-tu pas parler ?*

—*J'ai tout le dedans démoli.*

—*Alors couche toi là; nous allons mourir ensemble : ça sera plus gai !*

—*Mais non ! Voilà deux heures que je marche et je veux me sauver. Viens avec moi.*

—*Tu ne m'as donc pas regardé, mon pauvre vieux ?*

*A la lueur d'une fusée je vis une moitié d'homme : le nez était parti, le bras droit arraché, le côté droit ouvert, et la jambe droite pendait par la peau.*

—*Tu as encore, lui dis-je, tout un côté de bon. Viens avec moi : tu crieras pour nous deux en arrivant chez nous.*

—*Mais comment me traîner ?*

—*Donne-moi ton bras ; je te traînerai bien. Il se laissa convaincre. Je rampais sur le ventre, puis je tirais à ma hauteur le malheureux par le bras qui restait. Quelle marche ! Pendant près d'une heure nous allâmes ainsi, lui hurlant de douleur, moi respirant la mort, dans une direction inconnue. Or à vingt mètres devant elle un énorme entonnoir d'obus nous offrait le meilleur abri. On se laissa rouler jusqu'au fond du trou ; puis après un moment de repos :*

—*C'est maintenant, lui dis-je, le moment de crier : nous voilà rendus !*

—*Mais non, reprit-il à voix basse ; ça c'est la tranchée boche !*

*Je l'assurai du contraire avec une confiance que je n'avais point ; mais il n'en voulut pas démordre.*

—*Demain au jour, conclut-il, je verrai où je suis.*

—*Mais moi, demain, je serai mort, lui dis-je, car je sentais la vie s'échapper de ma poitrine ouverte. Pourquoi ne veux-tu pas crier ?*

*Insister était inutile : mort pour mort il fallait tout risquer.*

*Je remontai seul de l'entonnoir lugubre ; aussi prestement que possible j'atteignis le bord de la tranchée et je roulai dedans.*

—*Elle était vide !*

*Jetant comme c'était convenu une motte de terre dans le trou de mon homme, je l'avertis de me rejoindre. Quelques instants après nous étions là tous deux à gémir sur notre triste sort. Avoir rampé pendant trois heures, croire toucher au port de salut, l'atteindre, pour y trouver la solitude en attendant la mort ! J'étais désespéré. Mon compagnon d'infortune l'était encore plus que moi. Il appelait tour à tour sa mère, sa femme et ses enfants ; m'accusant de l'avoir trahi après l'avoir martyrisé en route ; il pleurait et hurlait à la fois.*

*Son abattement me rendit des forces.*

—*Attends ! lui dis-je; je vais trouver quelqu'un. Je partis seul le long de la tranchée, m'appuyant des deux coudes au parapet du boyau, m'arrêtant à chaque pas pour respirer ; mais ayant parcouru quelques centaines de mètres, je revins sans succès.*

*Où aller maintenant ? Et pourquoi donc cette tranchée était-elle vide ? Mon cerveau épuisé se perdait en explications chimériques. Si nous avions pu soupçonner que c'était une parallèle de départ en avant de la vraie tranchée, la certitude du salut nous eût ressuscités ; mais la crainte et le doute minaient nos dernières forces.*

*Soudain nous entendîmes des voix venir à nous.*

—*Tu vois bien, c'est des Boches, me dit avec effroi mon compagnon d'infortune.*

—*Je n'en sais rien, répondis-je ; mais il me reste encore 6 balles. Laisse-moi descendre encore 6 Boches, et puis nous mourrons là !*

*Il s'étendit au fond du boyau. Je m'assis devant lui, mon browning au poing.*

*Oh ! les mortelles secondes !*

*Au détour du dernier pare-éclats, quelles ombres allaient surgir devant nous ? Les pas se rapprochent : il n'y a que 2 hommes. Heurtant les mottes de terre du boyau éventré, ils tombent et rient. S'ils savaient ce qui les attend ! Mes yeux dilatés par la fièvre et la peur fouillent l'ombre ; ma main crispée serre convulsivement la poignée de mon revolver.*



*Les deux hommes approchent.... Ils nous touchent .... Faute de temps je dois tirer aussitôt ....  
Dans 5 secondes ils seront sur nous.*

*Mais voici qu'au tournant suprême l'un des 2 hommes s'affale dans un trou.*

*—Ah ! M....! crie-t-il en se relevant.*

*Nous sommes donc chez nous ! C'étaient deux brancardiers français : enfin nous étions sauvés !*

(Extrait de « Froc et Epée » – du R. P. Joseph RAYMOND – 293eRI Secteur du Projecteur – Ville sur Tourbe)

**25 septembre 1915 :** *Quelqu'un qui eut à la fois du sang froid et de la chance ce fut le zouave Guesdon, de la première compagnie de mitrailleuses.*

*Le soir de l'attaque du Bois Sabot il partit, comme beaucoup d'autres, « à la rafle » entre les lignes. Rampant dans la nuit noire, il cherchait les cadavres allemands, les fouillait, et s'emparait des divers objets qu'ils portaient : un portefeuille ici, un revolver là, une paire de jumelles ou une pipe ailleurs, peu à peu sa musette se remplissait. Et il songeait déjà au fructueux commerce qu'après la relève il ferait avec « les valeureux combattants de l'arrière », généralement « au pèze » et toujours avides de trophées, quand il se trouva soudain devant un énorme trou d'obus tout grouillant d'ennemis !*

*Notre gaillard classe 1911, qui avait longtemps baroudé au Maroc et qui combattait depuis le début des hostilités, n'en était pas à sa première émotion et ne perdit pas la tête pour autant. Il avait le mousqueton chargé à la main : il fit feu dans le tas et eut la chance inouïe de tuer le feldwebel qui les commandait ! Puis, détournant la tête, il se mit à crier vers l'arrière comme s'il donnait des ordres à une patrouille qui le suivait !*



Des prisonniers de guerre contents de leur sort et qui ne le cachent pas.

*Les boches, désespérés, et qui avaient probablement perdu tout contact avec leur unité et se jugeaient sacrifiés, n'en demandèrent pas davantage : ils jetèrent armes et équipements et firent « Kamerad ». Guesdon s'aperçut alors qu'ils disposaient de deux mitrailleuses armées, prêtes à tirer, et de plusieurs caisses de cartouches !*

*Il les leur fit charger sur les épaules et rentra triomphalement dans nos lignes, la musette remplie de trophées, le doigt sur la détente du mousqueton, et ramenant devant lui une Section de Mitrailleuses ennemie avec matériel complet : une douzaine d'hommes, deux pièces Maxim et de nombreuses munitions !*

*Seul manquait l'Adjudant qu'il venait d'abattre. Pour une rafle c'était réussi !  
Il fut nommé caporal et reçut la Médaille Militaire.*

*Ce Breton d'Ille et Vilaine, courageux et têtu, qui se disait compatriote de Duguesclin, savait à peine lire et écrire.*

(Extrait de « Mémoires de guerre » de Louis Bach 8e Zouave)

### **Récit du soldat Charles TARDIEU du 4RIC**

**25 septembre 9h15** – *la Main de Massiges* – : *Eh bien ! Qu'est-ce qu'on attend ? Le signal, pourquoi ne vient-il pas ? Chose incroyable, l'artillerie augmente sa vitesse ; c'est un roulement ininterrompu, assourdissant, il nous semble que chaque coup nous tape dans les artères et qu'une nappe d'acier passe sur nos têtes.*

*Mais qu'attend-on, bon Dieu. Les secondes nous paraissent des siècles.*

*Et subitement nous voici sur le parapet à notre tour. Comment cela s'est-il fait ? C'est la plus grande stupéfaction de ma vie !*

*Jamais je ne saurai, comment je me suis trouvé tout d'un coup hors de la tranchée. L'arme à la main, nous allons d'un pas rapide, la 1ere compagnie à notre gauche. La 3eme et 4eme ont pris nos places dans les parallèles pour former la deuxième vague. Révolver au point, le Lieutenant règle l'allure à quelques mètres et ne souffre point qu'on le dépasse. Le vent nous apporte, en rumeurs confuses, des échos de la Marseillaise. Au milieu du fracas, ces bribes de chant ont quelque chose qui nous exalte et nous transporte.*

*Une petite pluie dégouline du ciel, rend le terrain glissant.*

*Oh ! Nous ne risquons pas de nous emballer. Ça monte et nous patinons dans la boue. L'alignement est rompu. Chacun se hisse comme il peut en s'agrippant aux arbustes, aux herbes et aux racines. Au-dessus de nous, le tapage continue. Nos têtes ne vont-elles pas entrer dans la zone dangereuse qui nous effleure ? Nous montons toujours. De loin, il nous semblait qu'un bond nous porterait aux crêtes ; mais à présent le sommet semble fuir à mesure que nous avançons. Nous nous essoufflons un peu ; nul ne veut être en retard. Inopinément des coups de fusil nous saluent.*



*Je vois d'un clin d'œil des camarades blessés se tordent sur le sol en gémissant.*

*Sur la gauche, dans le ravin, où court un chemin creux, les mitrailleuses ennemies se sont brusquement éveillées et s'affolent, à vouloir rattraper le temps perdu.*

*Un hoquet d'exaltation, un rugissement de triomphe et de joie, quelque chose d'animal, me monte à la gorge ; je m'élance à toute vitesse en hurlant je ne sais quoi, je saute et roule au fond d'un trou dans la boue.*

*Ça et là gisent des débris de toutes sortes : fils de fer, réseaux téléphoniques, piquets, sacs, pioches et pelles, fusils, équipements, havresacs, et souliers.*

*Une sape profonde ouvre sa gueule noire sur la tranchée à fleur du sol. On entend des voix terrifiées qui supplient du fond : «Kamerad! Kamerad ! D'un geste, précis mon camarade tire sur*

*l'anneau de son engin qui se met à fuser, puis de toutes ses forces il le jette au fond du trou... Une... deux secondes. Une explosion formidable, des hurlements, des cris étouffés, puis des plaintes... des plaintes déchirantes qui s'affaiblissent peu à peu...*

*Depuis trois jours que cela durait, ils n'avaient pas quitté leurs souterrains, se sustentant de biscuits vite épuisés, manquant de pain, de viande, de café et surtout d'eau. Quelques-uns avaient presque perdu la raison. Les prisonniers, hagards et hébétés, se soutenaient à peine, avec des regards fous et le geste machinal de l'homme affamé et crevant de soif.*

*De ma vie, je n'oublierai ce lamentable spectacle que trois secondes suffirent à graver dans ma rétine à tout jamais.*

*... Il fallut ramper, car l'ennemi, revenu de sa surprise, commençait à se ressaisir, à s'organiser, à résister dans ses lignes de soutien et ses boyaux. .*

*Ce fut la bataille, le combat, la fusillade à bout portant et la lutte à la grenade.*

*Il fallut se terrer, progresser de trou en trou, de motte de terre en motte de terre, sur ce sol volcanique, retourné, chaotique.*

*Les deux vagues qui nous suivaient se joignaient à nous maintenant et les poignées d'hommes, mêlés, détachés de leurs chefs directs, obéissaient au gradé qui se trouvait là,*

*Les mitrailleuses n'arrêtaient pas, comme enragées ; cela paraissait venir, du ravin de l'Annulaire et du Col des Abeilles ! Mais que de capotes bleues jonchaient le sol ! Un feu nourri nous décimait de tous côtés. Des canons-revolvers et des mitrailleuses nous accablaient de projectiles, et les hommes tombaient comme des mouches. Le 75 commençait à tirer court.*

*De mon trou, j'apercevais une très petite portion de terrain. Mais c'était comme une réduction, en quelques mètres carrés, de toute l'horreur et de tout le pittoresque tragique d'un champ de bataille.*

*Je me soulevai et criai à mon tour : « En avant ! » Tout le monde bondit. Les balles sifflaient à nos oreilles comme un essaim de frelons qui tourbillonne.*

*Nous eûmes vite franchi l'espace qui nous s'éparait de l'ennemi. Sans nous attendre, la poignée de Boches qui résistait là, décampa.*



*Nous sautâmes dans la tranchée. Il y avait quelques cadavres et : des blessés qu'on piétinait en se précipitant et qui se garaient comme ils pouvaient en criant : « Kamerad ».*

*On avait tirillé, travaillé jusqu'au soir, transporté des grenades et des cartouches, conduit des prisonniers, organisé les tranchées et les boyaux, taillé des banquettes et des créneaux sommaires, rempli des quantités de sacs à terre, établi des barrages, des dépôts de munitions, creusé des abris.*

*Une fatigue appesantit ; les traits, les attitudes et les gestes. Le ton de voix lui-même est las. Tandis que les uns achèvent lentement de manger, d'autres bourrent leur pipe, réfléchissent, la tête appuyée dans leurs mains, d'autres s'allongent sur une litière rare et douteuse, à même le sol détrempé et ronflent déjà, accablés.*

*Le jour vient, blafard, et avec lui, un peu partout, le tapage recommence. Une seule chose nous guide, c'est le tintamarre d'un combat à la grenade qui recommence.*

*Un caporal conduit une corvée de ravitaillement qui se rend chercher des grenades. Ça a été, paraît-il, le grand travail de la nuit et ça continue. On en a fait une provision énorme, les grenades volent sans discontinuer, avec, leur petite queue de fumée qui voudrait être un panache. La réplique ne se fait point attendre, je signale à l'adjudant le petit réduit que j'ai remarqué.*

*— Oui, me répond-il ; c'est justement ça qu'on va attaquer, après la soupe.*

*Un ordre passe : « Attention, tenez-vous prêts ! »*

*J'ai le temps de voir, en un clin d'œil, les hommes grimper et s'élancer, quelques-uns tombent. Une vive fusillade s'est déclenchée en avant, puis un tonner de détonations, un nuage de fumée, des formes humaines qui le traversent en gesticulant. Puis plus rien, les balles sifflent au-dessus de nos têtes.*

*Je m'élance dans le boyau. Le barrage de sacs est démoli. Des hommes marchent rapidement devant moi, baïonnette au canon, je les dépasse en courant. Des cadavres gisent ça et là, encombrant le fond du boyau. Des hommes s'attardent dans les sapes pleines de morts et de blessés.*

*A six heures du soir, le 3<sup>e</sup> bataillon nous relève et nous redescendons du côté de Massiges.*  
(Extrait de « Sous la pluie de fer » de Charles TARDIEU du 4RIC)

**22 novembre 1915, de Louis PEROT :** « J'ai été à Souain et je n'ai vu que misère, tout est anéanti, quelques pans de murs un peu partout. Il ne reste que ma batteuse, pas brisée, une balle a percé le réservoir à eau. »

Nous venons d'apprendre qu'Ernest MINON vient d'être blessé au « Four-de-Paris » près de Vienne-le-Château.

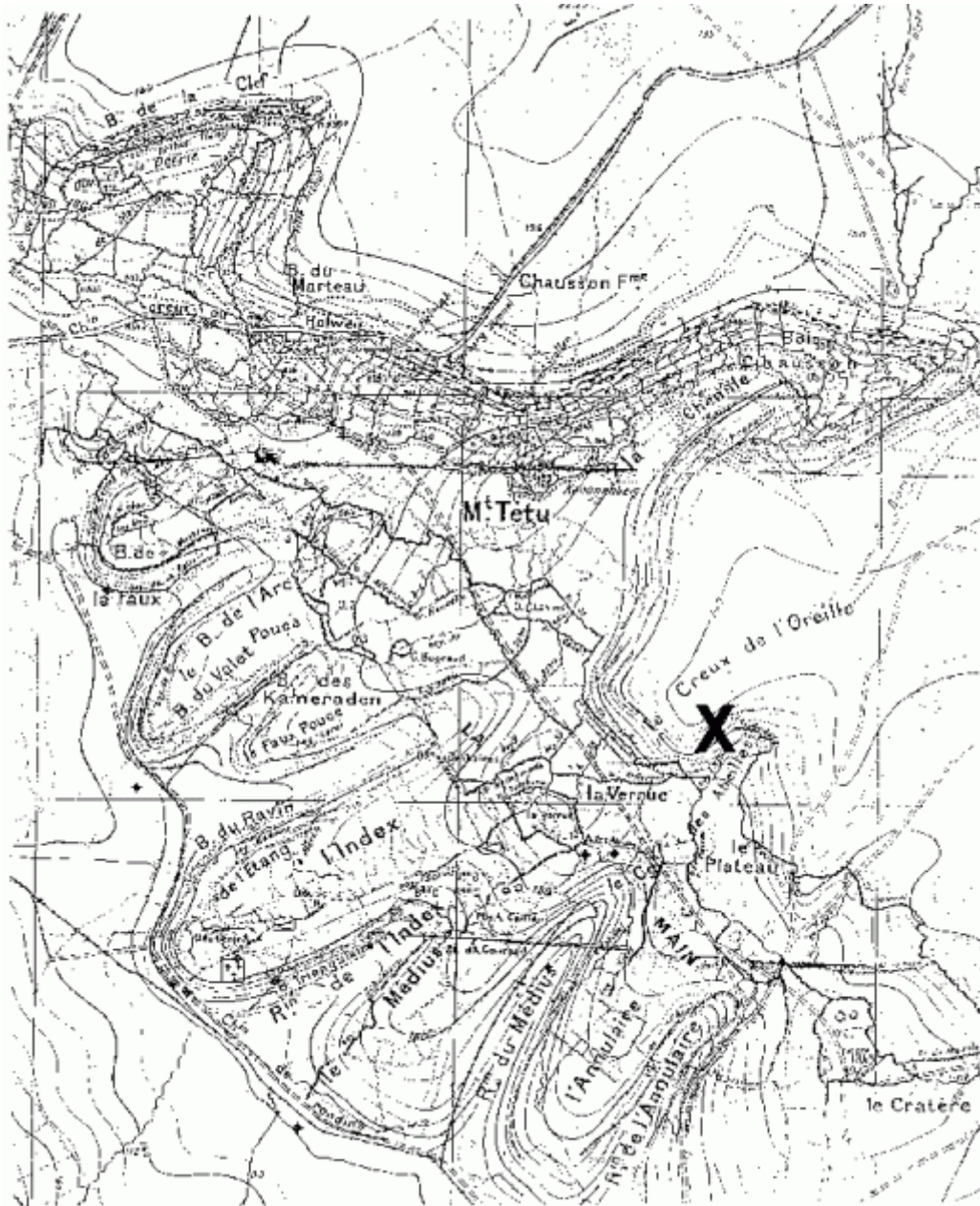
### **26 septembre 1915 : Récit du soldat Charles TARDIEU du 4eRIC -Main de Massiges-**

*Nous allons inspecter un boyau qui descend vers la position allemande. Un simple barrage de sacs bouchait le passage au Balcon.*

*La nuit venue, munis de lampes électriques, le fusil en bandoulière et le revolver au poing, nous sautons de l'autre côté du barrage, Segondy, Truchi, Mazuir et moi. Le boyau dégringole à pic pendant une vingtaine de mètres. Une fusée blanche, partie du mont Têtu, suspend une clarté livide et nous oblige à nous accroupir.*

*Nous filons sur la droite, et trouvons l'entrée d'une infirmerie, Avec les mêmes précautions, nous y pénétrons ; mais nous n'avons pas fait deux pas, qu'une odeur épouvantable nous arrête.*

*« Qu'est-ce qu'il doit y avoir comme macchabées ! » murmure Mazuir, qui se soucie peu du style académique et ignore Littré*



*De fait, une terrible puanteur nous enveloppe, arrête notre respiration, flotte comme une vapeur palpable dans l'air. C'est horrible, mais une telle curiosité nous pousse que nous avançons quand même, revolver au poing, prêts à toute surprise. La lumière des lampes, jaillit de nouveau ; un spectacle à faire dresser les cheveux sur la tête nous fait reculer.*

*Ulysse raconte, au XIe chant de l'Odyssée, sa descente aux Enfers et avoue que, lorsque les ombres des morts se pressent autour de lui, il se sent pâlir de crainte.*

*Il est certain que, pendant quelques secondes, nous n'en menons pas large les uns ni les autres, « Nom de Dieu », dit simplement Segondy.*

*Devant nous, creusée droit dans le ventre de la montagne, une galerie s'étend à perte de vue ; à droite une vaste chambre, probablement celle du major, à gauche, autre longue galerie, parfaitement étayée, boisée, consolidée, qui, au bout d'une douzaine de mètres, fait un coude et continue, sans doute épousant la courbe de la colline. Tout cela est bondé de cadavres alignés, la tête au mur, tragiquement immobiles, malades ou blessés des jours derniers, abandonnés là et morts faute de soins. Tout à coup, pour ajouter à l'horreur de cette nécropole, des voix s'élèvent lamentables et glacées : « Kamerades ! Kamerades ! » Des morts bougent et semblent ressusciter. Une tête tout près de nous, une autre là-bas, au milieu de ce tas de cadavres, une autre encore au*

seuil de l'obscurité, tout au fond, tournent vers nous leur face affreuse, hirsute, leurs yeux suppliants où planent déjà les ombres de la mort.

*Je brandis mon revolver et commande : Kein Wort ! (Pas un mot). Le silence retombe sur ce cimetière, mon sang bout avec violence dans mes artères. Il me semble que nous sommes à jamais séparés du reste du monde et jetés dans une cité des morts souterraine, dont l'issue nous est bouchée désormais et où nous errerons lamentablement. J'échappe avec peine à cette impression.*

*Pendant ce temps, surmontant le dégoût, je parcours les galeries. Partout des morts et encore des morts que j'enjambe pour, avancer. Ah ! J'ai vu bien des spectacles émouvants. Mais rien de, tout cela n'égalait en horreur ce que j'ai sous les yeux. Tout ici est réuni pour donner à l'âme l'inoubliable vision d'une formidable et tragique destinée.*

*Je reviens au blessé qui gémit toujours. Il est là depuis six jours abandonnés des siens, torturé de la soif, et tout de même quelque pitié s'élève en moi. En un allemand pénible, je lui affirme que nous reviendrons le chercher : Wir werden wieder kommen, Une lueur brille dans ses yeux. Il se recouche dans sa nuit tragique. Comment cet homme n'est-il pas mort dans ce charnier ?*



**Otto dix : Des morts devant la position de Tahure**

*Mais je suis à bout de courage. Je ne puis rester plus longtemps dans cet enfer, le cœur va me manquer. Je donne le signal du départ. Aux blessés je répète ma phrase : « Demain, demain nous reviendrons ».*

*L'un d'eux, pour mieux nous apitoyer, nous tend un béret de sous-officier et une caisse de fer-blanc pleine de sucre. Il a l'air tout à fait étonné que nous la lui laissions.*

*Nous revoici dehors. La nuit est d'encre et nous retrouvons péniblement notre sentier jalonné de cadavres. Il me semble que derrière nous tous ces morts se sont levés et nous accompagnent.*

*Le lendemain, aidés de camarades, nous remontons quatre blessés, le revolver sur la tempe pour les empêcher de crier sous la souffrance. Les autres étaient morts, plutôt de soif et de détresse que de leurs blessures.*

(Extrait de « Sous la pluie de fer » de Charles TARDIEU du 4RIC)

**29 Novembre 1915** – Des nouvelles des nôtres :

**Albert HUBERT** toujours en instruction à Gosné près de Renne découvre toujours des nouvelles manières de vivre bien différentes de chez nous.

*Ici les fours à pain sont presque tous isolés dans la cour, ils n'ont pas peur que le pain ait froid. Mais le plus fort, pour que la porte ferme mieux, ils collent de la bouse de vache autour de la porte avant de la refermer. On voit aussi des jeunes pieds nus sans chaussettes ni chaussons dans leurs sabots. Dans la maison où je suis, ils ne sont pas comme cela, c'est beaucoup mieux.*

*Quel triste anniversaire aujourd'hui pour notre treizième année de mariage et pour combien de temps nous voilà séparés ? Heureusement que nous avons encore pour nous l'espoir de nous retrouver un jour.*



*Jules ... nous dit qu'il était à Souain au moment de la bataille. Il n'a pu rien voir que des ruines.*

*CUPERLY nous informe que les fermes de **CHAMPENOIS**, 90 has et de La Veuve, 120 has seraient à louer, une autre de 30 has de terre et 17 de pâture également. Il ne manque pas de travail pour celui qui en veut.*

On vient d'avoir connaissance hier par le journal « Reims à Paris » que de nouveaux rapatriements devraient avoir lieu. Le gouvernement allemand a l'intention de renvoyer de nouveau en France à travers la Suisse, environ 20 000 personnes (femmes, enfants, vieillards) appartenant à la population civile des territoires français occupés par les troupes allemandes en échange de prisonniers. En accord avec le gouvernement Suisse et Français, ces transports d'évacués se feraient de nouveau par Schaffhouse, Genève, Annemasse et par convois de 800 personnes environ. Les premiers convois pourraient commencer en fin d'année. Les habitants de Sommepey de Aure, Manre et autres villages côté allemand pourront peut-être revenir en France.

**13 décembre 1915 – Des nouvelles des nôtres :** Jules SENART a été à Souain mais n'a rien retrouvé. Il était accompagné de Louis EVRARD, qui lui a retrouvé sa cachette, celle de sa belle-mère et celle de Julia. Ils ont eu assez de mal pour passer.

Un soldat du 366<sup>e</sup> RI a manqué d'être tué près du calvaire du cimetière de Souain. La croix est partie en morceaux et il a eu son sergent et un autre soldat tué près de lui. Ce n'est que cadavres dans tous les champs, le cimetière est tout bouleversé par les obus.



**Le calvaire de Souain**

Nous venons de recevoir des nouvelles par la Croix rouge de la petite **Blanche BRACONNIER** de Sommepey réfugiée à Manre avec sa famille.

*Du fait de l'activité de maman pour le blanchissage du linge, beaucoup de soldats, d'officiers, de gendarmes allemands venaient à la maison. Un grand gendarme doté d'une imposante barbe rousse était devenu pour moi « BARBEROUSSE ». Il était gentil, bon, il apportait un peu d'alimentation, mais il aimait un peu trop le schnaps, son état s'en ressentait assez souvent.*

*Je dois également relater parmi tous ces hommes qui passèrent à la maison, les Alsaciens ; qu'ils étaient heureux de rencontrer des Français, combien de cœur à cœur avec ceux qui n'avaient pas oublié 1870. Ces amis nous aideront le plus possible, du mieux qu'ils purent, mais ils étaient très surveillés, les Allemands craignant que nous complotions avec eux. Quand ils le pouvaient, ils nous apportaient un peu de nourriture. Pour déjouer la surveillance nous avions trouvé une cachette originale ; un gros tas de briques se trouvait devant la maison, nous y avions organisé une cavité permettant de déposer les dons, si précieux, laissés par nos amis. Mais un jour Barberousse saoul s'écroula sur notre tas de briques et notre cachette fut découverte et confisquée.*





*L'hiver vint assez rigoureux, heureusement la provision de bois de mon oncle nous permit de tenir par les grands froids. La troupe qui occupait les maisons voisines n'avait plus de combustible et c'est ainsi que beaucoup » de granges champenoises construites en bois serviront, sans grands frais d'éléments de chauffage.*

*Toujours ce va et vient de troupes qui montent et descendent du front, les soldats ressemblent à des blocs de boue, ils sont harassés de fatigue, couverts de vermine ; nous n'échappons pas à la contamination ! Maman, obligée de blanchir ces hommes fera le maximum pour nous épargner ses nouveaux occupants ! Ces poux, eux-mêmes se distinguent des poux français dont les nôtres ne sont pas épargnés, ils ont un point noir sur le dos, c'est pourquoi nous les désignerons les poux à la croix de fer.*

*La faim nous tenait bien souvent, vivant avec l'ennemi et quelle vie ! Sans contact aucun avec l'extérieur, sans nouvelles de la famille, sans d'aller à l'école. etc, etc. . .*

*Le printemps revenu, dans les jardins dépouillés, vont s'édifier des sortes de « guinguettes » en planches transformant le décor, agrémenté par des arbustes transplantés. Voisinant avec celles-ci nous sommes intrigués par des petites fosses délimitées à chaque bout par des X servant à supporter un tronc d'arbre. A quoi allait servir cet étrange assemblage ? Nous fûmes vite renseignés lorsque nos yeux se posèrent sur un alignement de postérieurs comme à la parade ! C'était tout simplement un lieu d'aisance destiné à la troupe ! Chaque jour une corvée recouvrait de terre le dépôt que les hommes y avaient laissé. La vie a de ces exigences.*

*A l'hôpital militaire le travail des femmes devient de plus en plus fréquent, j'accompagne maman, là aussi le printemps transfigure ce triste lieu ; les arbres ont reverdi, des petits pavillons bâtis en rondins entourent les bâtiments de l'hôpital, protégés par des talus dans lesquels ils ont pris corps. Ils ont un « certain charme », fleuris de plantes prises dans les jardins, délimités par des barrières faites en bois de bouleau ; implantés dans ce décor de verdure, ce lieu devient moins austère*



**Les latrines**

*Malheureusement c'est un lieu de souffrances, des hommes blessés arrivent sans cesse, parmi eux des prisonniers français. Ma mère, brûlée par l'eau bouillante à une main très douloureuse, toutefois il lui faudra continuer son travail. C'est alors que du linge souillé envenimera sa blessure, elle souffre terriblement. Heureusement un major allemand a pitié d'elle et la soignera très bien. Rendons à César ce qui appartient à César.*

*Nous arrivons en juin, la vie devient de plus en plus difficile, malgré la compréhension de quelques soldats qui nous donnent un peu de nourriture, nous avons faim, surtout papa qui supporte mal ce régime.*

*Cependant, nous devons reconnaître qu'en échange des services rendus par maman ce peu d'alimentation nous permettra de subsister ; de temps en temps elle obtiendra du café, celui-ci est enrobé de quelques grains de sucre cristallisé. Chaque jour elle fera du café qui sera partagé, avec quelques amis toujours en début d'après-midi. Deux personnes de Sommepey qui sont à Manre ainsi qu'un homme du village resté seul dans sa ferme (homme très fort qui flotte dans ses vêtements devenus bien trop larges), cet homme gardera une grande reconnaissance à maman. Cette pause-café sera fidèlement suivie et appréciée.*

*Tout au long de cette période, le soleil aidant, notre vie nous sembla moins triste, si ce n'est, toujours, cette faim nous tenaillant.*

*A tout ceci, la chaleur, le vent nous apportaient un surcroît d'horreur ; l'épouvantable odeur des charniers.*

*Une unité nouvelle arriva, elle « exécuta » et dépeça un porc et nous espérions que nous en aurions un peu, car nous savions qu'ils laissaient de côté certains morceaux (tête et fressure). Tout ceci se passant sous nos yeux, maman prenant son courage à deux mains (que ne fallait-il pas faire !) demanda s'il était possible d'en acquérir un petit morceau, ce qui lui fut refusé avec beaucoup de rudesse. Nous bousculant, ils nous firent rentrer à la maison. Rentrés, nous constatons qu'après la découpe de la bête, tête, queue, entrailles furent enterrées dans le jardin. La nuit venue maman essaya de récupérer ces morceaux et nous permettre d'améliorer notre ordinaire.*



Casino de Manre

*Hélas, elle fut immédiatement découverte. Emporté par une grande colère, ledit adjudant frappa maman, la menaçant de son revolver. Papa, impuissant à la défendre, sans égard pour les larmes que je versais épouvantée de tant de violences, rongea son frein. Ce sous-officier n'eut pas un geste humain envers nous.*

*Il devient de plus en plus difficile d'accéder au bois Isaïe car nous décelons la préparation d'importants travaux. Des matériaux s'entassent, ainsi que du matériel de guerre dont des pièces d'artillerie. En fait, il s'agissait de la construction d'une plate-forme destinée à recevoir des pièces à très longue portée. Nous entendons de longs sifflements ne ressemblant pas à ceux dont nous étions habitués, la direction en était tout autre. Peut-être avons-nous été témoins des premiers essais d'un nouveau canon.*

(Extrait de « J'avais 11 ans en 1914, souvenir de guerre » de Blanche Braconnier \_ édition restreinte)

**27 décembre 1915** – Des nouvelles des nôtres : En ce lendemain de Noël, nous publions les lettres des **HUBERT**.

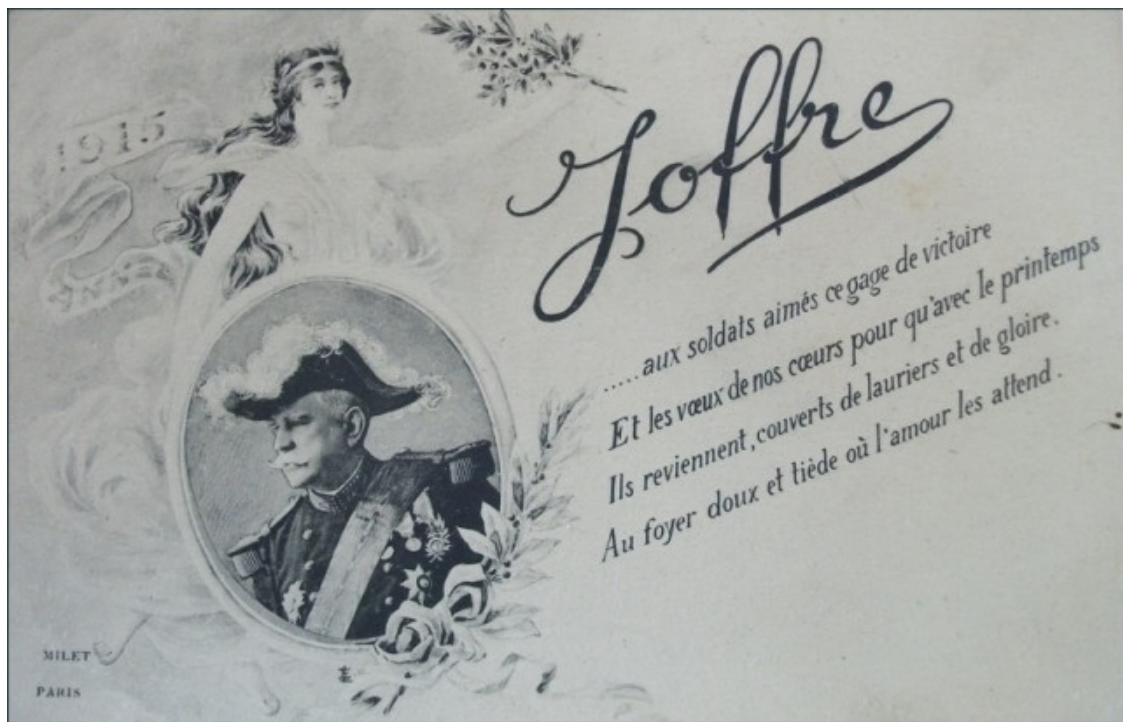
*Mon cher Albert,*

*Quel serrement de cœur quand on regarde en arrière !*

*Nos filles Marcelle et Marguerite ont mis leurs sabots chez LOZEA. A Marcelle j'ai mis aussi 2 ou 3 petites friandises, mais je n'en avais guère le courage.*

*A l'occasion de cette nouvelle année, je t'offre tous mes meilleurs vœux. Que Dieu nous accorde la santé, que 1916 nous apporte la victoire et le retour des absents dans leurs foyers.*

*Pour le nouvel an, Mme PICARDAT nous a envoyé un poulet.*



*Ma chère Victoire,  
Je serais bien aise que tes vœux réussissent et que nous nous retrouvions avant le 1er janvier 1917 et pour de bon.*

*Es ce que ma petite Marcelle se souvient qui je suis, que fait-elle, parle-t-elle de moi ?*

*Je viens de recevoir une lettre de Paul BERNARD nous donnant le compte rendu de son voyage au village de Souain. Il nous dit que les soldats font la chasse aux oreries. Arriverai-je à temps pour retrouver notre cachette intacte ? J'ai fait la demande à la préfecture pour que papa puisse se rendre à Souain, j'attends la décision.*

***Voici le récit du Noël de l'aspirant LABY médecin au 294 RI, Bois du Sultan à Souain.***



**Docteurs de l'hôpital du Mt Frenet, Cuperly**

*Le 24 décembre à 21h le 5e Bataillon nous relève « Marche à l'étoile » toute la nuit de Noël. J'ai enfin ma croix de guerre ! Arrivée à Suippes à minuit 15. Le lieutenant-major Guérigny, notre chef de popote, était parti en avant pour préparer le réveillon : il a bien fait les choses. On se met à table à 1heure. Huîtres, choucroute, jambon, dinde, etc. Vins nombreux. Nous sommes déjà fatigués, aussi nous sommes vite cuités, y compris le commandant Anirépoek : il y a un harmonium faux comme un jeton, sur lequel on tape avec énergie. Nous buvons une bouteille de Kummel à deux. Trutru Fenette va se coucher : on fait une farandole autour de son lit. On sort de la popote à 7h, très vaseux. Nous nous donnons le bras, avec Touille, et longeons les murs.*

*Le lendemain gueule de bois. Retour aux tranchées. Froid. Pas de feu. Mais on a pris le parti de se déchausser la nuit, en cachette.*

*Ouf ! Une année de tirée. Espérons que l'année prochaine à cette époque-ci, la guerre sera terminée !!!*

*(Extrait des « Les carnets de l'aspirant LABY » du 294<sup>e</sup> RI)*

## 1916 - La guerre se déplace

**10 janvier 1916** – Hier le 9 janvier, au début de l'après-midi, les Allemands, avec l'aide de 80 batteries, exécutent contre nos tranchées de Saint-Hilaire-le-Grand à Ville-sur-Tourbe un violent bombardement par obus lacrymogènes et obus de gros calibre. Ils ont lancé sur la partie du front comprise entre la Courtine et le Mont Têtu, (de Mesnil-les-Hurlus à Massiges) de fortes attaques d'infanterie avec des hommes appartenant à 2 ou 3 divisions.

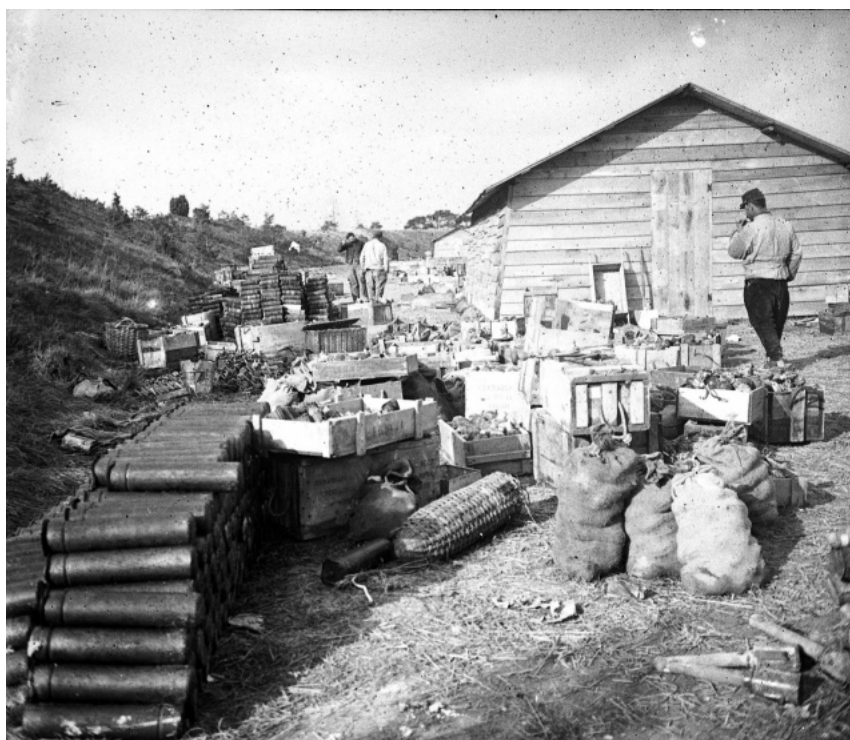
Des lance-flammes précèdent les attaquants, le but de l'ennemi semble être de nous rejeter de la crête Butte-du-Mesnil, Maisons-de-Champagne, cote 199, ou tout du moins d'y conquérir des

observatoires, mais ils ne sont parvenus qu'à prendre pied en deux points de nos positions, au N E. de la Butte-du-Mesnil et au S. O. de la Ferme Chausson (Massiges).

Aujourd'hui des contre-attaques sont déclenchées par le 15e C.A. dans le secteur de la Butte-du-Mesnil et par le 4e CA. dans le secteur du Mont Têtu, nous sommes en train de reprendre une partie du terrain perdu. Les pertes ennemies semblent importantes, les nôtres s'élèvent à plus de 2 000 hommes.

**24 janvier 1916** – Les habitants et les familles sont dispersés en divers lieux d'émigration. **Victoire HUBERT**, nous signale qu'elle vient de se faire insérer dans le journal des émigrés « Reims à Paris » priant tout rapatrié de Dontrien et de Sommepey de vouloir bien donner des nouvelles sur **Edouard et Berthes GANGAND** dont elle n'a pas d'information depuis le début du conflit. Nous avons besoin de nous soutenir en étant liés comme les doigts d'une main.

Nous venons d'apprendre que **Jules JULLION** au 248e RIT vient d'être blessé au Camp de La Cheppe.



**Centre d'instruction de La Cheppe**

La Cheppe est devenu une base d'instruction pour les Crapouilloteurs. L'enceinte du Camp d'Attila a été réquisitionnée pour servir de lieu de formation des soldats pour le lancement d'engins explosifs de tranchée à tranchée. Il y a plusieurs cabanes construites et un important stock de munitions s'y trouve en divers endroits.



On y expérimente toute sorte de lance-bombes que l'on appelle des Crapouillots, du nom donné aux bombes qui ressemblent à des petits crapauds. On vous a déjà fait découvrir les mortiers « Cellierier » fabriqués maison par les soldats ou le mortier « Louis Philippe », depuis on a développé de l'armement sorti des fonderies de guerre et normalisé, comme le mortier de 58mm.



Ces armes sont placées dans la tranchée de première ligne et lancent des projectiles sur les Allemands situés en face. Ces bombes peuvent être lancées jusqu'à 400m, elles contiennent une charge explosive d'une dizaine de kg, ce qui provoque un effet de souffle tellement important que la tranchée en face est complètement bouleversée.



Les deux adversaires utilisent des armes similaires, Le bombardement est particulièrement éprouvant, même si l'on peut déjouer son effet en étant constamment aux aguets en scrutant le ciel à chaque lancement. Le projectile a une trajectoire courbe, il monte haut en l'air avant de retomber sur la tranchée adverse laissant le temps aux occupants de courir pour se mettre à l'abri 20m plus loin, mais il faut faire vite et malheur à celui qui lambine. La nuit on ne voit rien et on remet son âme à Dieu.

On instruit également au lancement des grenades à main ou avec une espèce d'arbalète.

Les nouveaux engins explosifs ou les lanceurs ennemis sont analysés pour en comprendre le fonctionnement et leur dangerosité.

Photos Collection Fond Raoul Berthelé

### **6 Février 1916 – Des nouvelles de Albert HUBERT :**

*Les soldats viennent de toucher chacun une peau de mouton, des lunettes et un masque à gaz contre les gaz asphyxiants. D'après ce que l'on dit il ne sera pas possible de recommencer à cultiver la terre après la guerre, il faudra se faire une raison et partir ailleurs.*





**Et du S/Lt Roger ACCARIES :**

*Nous sommes retournés au travail près du moulin de Souain. Nous passons l'Air à la ferme des Wacques fort démolie. Je vais visiter le moulin de Souain. Il se signale par deux tas de terre. De près, on découvre un amoncellement de débris divers, de fils tordus, de balles, de fusils brisés. Il y a deux trous énormes, dont l'un de 30 mètres de diamètres, vaste cratère où disparaîtraient plusieurs maisons. Il y a des débris divers que l'on identifie difficilement : capotes françaises et allemandes, casques, fusils etc...*

*Il y a là, sur le flanc, deux petits bâtons en croix ; c'est une tombe. Un pied passe et le bout d'une épaule. Plus loin, une vertèbre, des côtes, les occupants ont dû être réduit en pièces. On voit les rameaux de mine qui viennent de l'ancienne tranchée française.*

*Dans un boyau allemand bouleversé, une botte dépasse. Quelques hommes veulent déterrer le cadavre. Je m'y oppose. Un autre clame : « Les salauds, ils ont brûlé tout chez nous ! Il accroche un bout de fil barbelé après la botte et tire. Un craquement, le pied vient. Je m'éloigne éccœuré. A quelle dureté de cœur arrivent ceux qui souffrent depuis tant de mois !*

**De frère Benoit à l'abbaye d'Igny transformée en hôpital :**

*Les gens de l'Yonne et des pays limitrophes n'ont rien vu, ni rien senti des horreurs de la guerre et comme ils n'ont pas de religion, ce sont des égoïstes qui craignent toujours que les évacués, les exilés, les pauvres émigrés viennent manger leurs biens. Tout cela est très triste, mais c'est bien l'espèce humaine dans ce qu'elle a de plus vil. Je vois tous les jours des hommes qui reviennent de Souain et comme vous, je constate qu'il eut mieux valu reprendre une petite ferme, car de l'avis général, aucune culture ne sera possible sur notre terroir. A moins toutefois que le gouvernement ne se décide à de grands sacrifices pour ne pas laisser en friche tous les lieux de combats. La terre est la mère nourricière de la France, et d'autre part, les lieux comme Souain, les Eparges, Caseney et les Flandres vont devenir des pays historiques, il me semble juste alors que la France fasse quelque chose de plus pour ces contrées que pour les autres.*

*Par ici on abat beaucoup d'arbres pour les tranchées et du charbon de bois pour chauffer les abris et les baraquements. Dans tous nos environs on fait des camps d'instruction pour les jeunes classes et on élève partout des baraquements. Reims est assez tranquille depuis deux mois, mais j'ai constaté sur place que les maisons qui n'ont pas été touchées par les obus sont toutes lézardées par les commotions.*

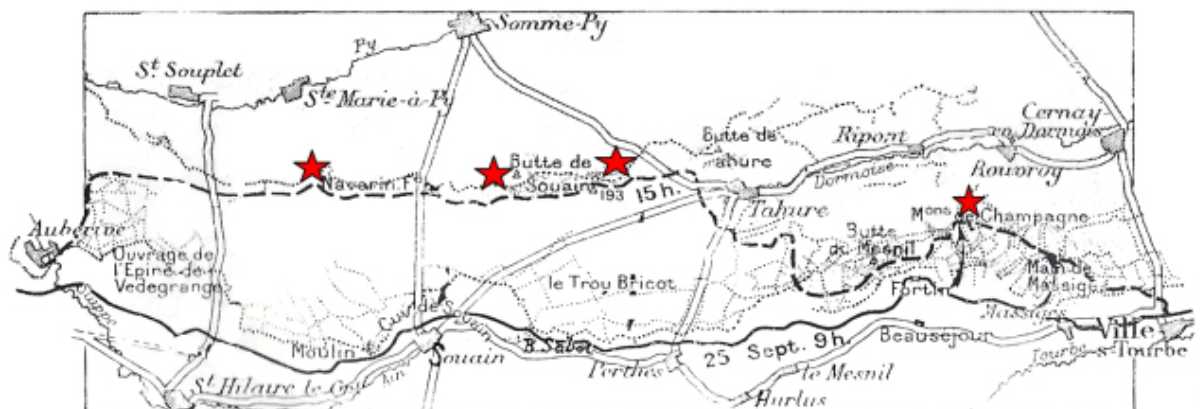
*(Lettre à la famille Hubert)*

**Du Front:** Nos observateurs remarquent une animation anormale les 4, 5 et 6 février, sur les voies ferrées Bazancourt, Rethel, Amagne, Vouziers, Challange.

**13 février 1916** – Les inquiétudes que nous avons le 6 février se sont révélées exactes, les Allemands ont déclenché trois actions locales, violentes, courtes et sans ampleur. Elles ont pour tout objectif la conquête de saillants et d'observatoires. Cherchent-ils peut-être aussi à détourner notre attention sur la préparation d'attaques ailleurs ?

Le 9 à l'ouest de la main de Massiges à Maison de Champagne, le 12, après bombardement et jets de liquides enflammés, les Allemands enlèvent le saillant de nos lignes, dénommé « Bonnet d'évêque » et situé à 2,5 km au sud de Sainte-Marie à Py. Nos contre-attaques immédiates pour le reprendre restent sans résultats.

Aujourd'hui 13 février, après l'explosion de mines, la 185e brigade allemande attaque deux autres petits saillants de nos positions appelés « le Champignon » et « La Pomme de Terre », situés entre la Ferme de Navarin et Tahure. Les Allemands réussissent à s'en emparer et à les conserver malgré nos contre-attaques. Nous perdons 2 000 hommes.



Le 4e C.A. réussit à reprendre à l'ennemi une partie du terrain perdu le 9 à Maisons de Champagne, et fait une soixantaine de prisonniers.

Le journal « **L'illustration** » nous dit : Le Bombardement effectué en Champagne sur les organisations ennemies du plateau de Navarin a donné d'excellents résultats. Les tranchées battues ont été bouleversées, plusieurs dépôts de munitions ont sauté.

Nous avons connaissance de la lettre du 6/2/16, du **Général Gouraud** à sa mère :

*« ... Nous avons fait hier un joli coup à l'ennemi. L'artillerie lui a cassé des récipients à gaz qu'il était probablement en train de préparer, et le vent favorable a poussé sur l'intérieur des tranchées ennemies de lourds nuages de chlore. Nous lui avons aussi démoli un convoi de camions-autos... J'ai remis des croix et des médailles toute cette semaine, la plus émouvante à un petit sous-lieutenant de 21 ans, parti soldat pour la guerre : trois citations. Je l'ai fait dîner à côté de moi... »*

**21 février 1916** – L'ennemi conserve toujours ses gains au « Bonnet-d'évêque » au « Champignon » et à « La Pomme-de-Terre ». Les contre-attaques de nuit que nous avons menées au « Bonnet d'évêque » n'ont pas permis à la 56e DI de reprendre le terrain perdu. Suite à cet échec nous avons connaissance qu'une opération de jour, méthodiquement préparée, est projetée.

Aujourd'hui les Allemands ont déclenché une attaque générale sur le secteur de Verdun. Il y a une semaine le 170e, 174e RI, 2e mixte, et le Régiment Marocain, sont partis pour cette ville. L'Etat-major avait pressenti la possibilité de cette action, Va-t-elle être d'envergure ? La vraie question est-elle sur notre secteur ou à Verdun ?

Le père d'Albert HUBERT a pu aller à Souain et a retrouvé son coffre-fort. Maintenant, il lui faut avoir les autorisations et les bras pour le faire transporter à Chalons. Ce n'est pas encore fait.

Albert comme tous les soldats originaires de Souain ont fait des inventaires détaillés et chiffrés des biens qu'ils ont laissés avant d'évacuer. On sait maintenant que rien ne restera après la guerre et que c'est sur cette base que l'état français remboursera peut-être au titre de dommages de guerre une partie de leurs avoirs disparus. Il serait inconcevable que l'égoïsme l'emporte sur la solidarité de tous les Français vis à vis nos régions détruites qui leurs servent de rempart.

| Inventaire<br>du Mobilier de Culture<br>contenu dans les Bâtimens |      | 1. — Grange d'en Haut (ru) — 13                       |      |
|---|------|---|------|
| <b>Mécanique</b>  |      | 2 bottelieuses  | 76   |
| 1 fauchot en bois   | 150  | 1 batteuse  | 2650 |
| 1 pioche à 4 dents (jardin)                                       | 200  | 1 grande grille                                       | 2650 |
| 1 fauchot en fer (90)   | 300  | 1 assureur dans l'assurances Bâtimens                 | 2300 |
| 2 biches  | 750  | 1 moteur  |      |
| 70 toiles de sacs d'engrais superphos.                            | 1100 | 1 caisse à outils (10 clefs) et loupes                |      |
| 1 van d'Allemagne   | 2500 | 1 tournevis 5 ressorts                                |      |
| 1 manège  | 5000 | 3 <sup>e</sup> de tuyaux avec 2 courtes pour batteuse | 1600 |
| 9 mètres de tuyaux de batteuse                                    | 3800 | 1 grande courroie de 17 <sup>e</sup> pour batteuse    |      |
| 1 corde   |      | 4 courroies pour la batteuse                          |      |
| 1 petit tombereau de jardin                                       | 2200 | 3 courroies supplémentaires 11 mètres                 | 5000 |
|   |      | 1 semoir avec lames et poids                          | 2500 |
|   |      | 1 volée complète pour semoir                          | 1000 |
|   |      | 1 petite faucheuse                                    | 1500 |
|   |      | 1 râteau  | 1000 |
|   |      | 2 liasses Spering                                     | 4500 |
|   |      | 2 volées à 3 chevaux                                  | 6000 |
|   |      | 1 volée à 2 ch.                                       | 1000 |
|   |      | 1 volée à 1 ch.                                       | 300  |
|   |      | 1 cuille  | 500  |

#### Lettre d'Albert à Victoire:

Je vois que Marcelle est toujours diable et tu lui diras que Papa le sait. Je suis content de voir Marguerite bien travailler et je souhaite que ça continue et qu'au moins j'ai la consolation de la trouver changée lorsque je rentrerai, cette année je crois, car je pense que les Boches jouent un gros coup. J'espère qu'elle pense à son Papa, qu'elle prie surtout le Bon Dieu qu'il le protège, et que nous nous retrouvions.

Il faudrait de la pluie et le vent de Chalons pour les gaz, mais nous sommes équipés, les civils aussi. On se sent revivre d'être ici, avec Denise on se ressent en famille. Je suis avec **Eugène TERRIERE et BARDIN**, tous du pays. J'ai rencontré **Adolphe HERBINET** réformé N°2 et fort estropié, je suis avec **GENDARME** dans une petite chambre. Les cultivateurs ici font labourer leurs terres par les soldats, ordre de l'Etat. Pourrais-je te voir chez Marie à St Germain la ville.



*Depuis trois semaines, les soldats n'ont plus le droit d'indiquer dans leur courrier les endroits où ils se trouvent, Albert met des codes, un **B** pour Brenelle ou **MI Gd** pour Mourmelon le Grand. Son régiment le 306e RI de Châlons vient d'arriver hier à Mourmelon en terre connue où il s'y trouve stationné, il est chargé de faire des travaux de nuit sur le secteur de Souain et de la ferme de Navarin. Il se ravitaille en vin pour sa Compagnie chez **Denise GANGAND** sa cousine et **Marie ALBAULT** pour les œufs.*

**28 février 1916 :** Au « Bonnet-d'évêque » entre Souain et Ste-Marie à-Py, une opération de jour, méthodiquement préparée, est projetée. L'artillerie est entrée en action le 24/2 et l'attaque exécutée le 25/2. Le 355e RI et le 65e bataillon de chasseurs réoccupent d'un seul bond l'ancienne ligne de résistance et la ligne avancée, faisant un total de 345 prisonniers.

**Le 27**, les Allemands attaquent plus à l'Est le saillant de la ferme de Navarin. Après un bombardement de 3 jours, ils enlèvent la ligne avancée sur 1 600 m, progressent rapidement dans les boyaux et prennent pied dans plusieurs points d'appui de la 2e ligne. Ils en gardent trois malgré nos contre-attaques. Plus d'un millier d'hommes ont disparu des 19e et 26e bataillons de chasseurs.

On sait maintenant que cette pression sur le front de Champagne n'est qu'une diversion pour fixer nos troupes alors que la vraie bataille se situe à Verdun. Des bruits courent que le fort de Douaumont serait pris, mais le gouvernement n'en dit mot. L'inquiétude est grande, le sort de la France se joue en ces moments tragiques.

Nous venons seulement d'apprendre que la petite Blanche Braconnier et ses parents de Sommepey sont en France. C'est inespéré, ils ont fait partie de l'échange entre l'Allemagne et la France de prisonniers teutons contre des civils en zone d'occupation. Voici le récit qu'elle nous envoie de ce voyage hors du commun.

Notre presse très spéciale, « la Gazette des Ardennes », nous informe que la vie est vraiment impossible en France libre, la famine décime le peuple, et charitablement on nous renseigne sur ces conditions insupportables et dramatiques qui ne laissent plus place « qu'à des squelettes et des fous »!



Renwez

**Blanche Braconnier** nous conte cette aventure :

*Un bruit court sur un retour des réfugiés début janvier.*

*Les jours passent, puis arrivent des informations plus précises sous forme d'une annonce du tambour de ville, les responsables communaux incitent les personnes désirant se faire rapatrier à s'inscrire à la Mairie. Ce que nous faisons sur-le-champ.*

*Après nos inscriptions, nous restons dépendants des Allemands jusqu'à la frontière suisse. Il est défendu de passer de l'argent ; des adresses ou tout autre chose que les effets personnels.*

*Pourtant nous avons un problème ; depuis notre départ de Sommepey nous avons conservé jalousement quelques pièces d'or. Comment allions nous passer ce trésor, car il n'était pas question de le laisser. Ma mère trouva la solution. Le cordonnier, ami, creusa les talons de ses chaussures, y enferma notre fortune et réajusta la plaque de cuir. Puis un certain nombre de personnes sachant que nous partions demandèrent à mes parents de bien vouloir correspondre, dès notre arrivée, avec des membres de leur famille afin de leur donner des nouvelles. Rapidement, il y eut une longue liste d'adresses, le problème restait de pouvoir les passer. Nous avions devant nous quelques jours avant le fameux départ qui est fixé au 5 janvier. Maman décousit la doublure de sa jupe, y introduisit la liste et, enfin recousu la doublure.*

*La perspective de notre séparation désolait notre chère amie qui nous avait accueillis à Renwez, de notre côté nous avons beaucoup de peine à la quitter.*

*Par ailleurs, ma maîtresse me donna une série d'images destinées à récompenser les élèves, sur chacune d'elles, elle avait fait un petit point très discret sur les lettres qui, rassemblées, reconstituaient un nom et une adresse.*

*Nous partîmes le 5 janvier 1916 au matin pour Rimogne où furent rassemblées les personnes de différentes localités ayant exprimé leur désir de rentrer en France libre.*



*Nous embarquons dans un train stationné en gare d'où nous ne partirons que le lendemain 6 janvier vers 9 heures du matin dans des wagons qui n'était pas chauffé et sans possibilité de bouger.*

*Le voyage fut long et pénible, en empruntant des chemins indirects en passant par Metz. Nous nous préparons à passer une seconde nuit, n'ayant rien à manger, ni à boire, nous partageons le très peu qui nous reste, si nous n'avions au cœur l'espoir de bientôt « ne plus les voir »!*

*Des besoins bien naturels se firent sentir, Une boîte de conserve vidée au cours du voyage devait servir de réceptacle que nous utiliserons à tour de rôle, la vitre baissée de la portière servant à la vider.*

*Enfin à l'aube, nous arrivions à la frontière avant d'entrer en Suisse. Nous descendons et chacun passa à la fouille ! Papa passa très vite ainsi que moi ; il n'en fut pas de même pour maman qui emmenée par une femme-douanier passa un long moment dans une salle spéciale. Mon père était très inquiet, allait-on découvrir quelque chose ? Enfin elle réapparut, radieuse, « elle les avait eues » malgré un total déshabillage, rien n'avait été découvert.*

*Un train spécial pour la Suisse nous attendait « **NOUS ETIONS LIBRES!** »*

*Les Suisses nous accompagnant étaient très aimables et nous témoignaient beaucoup de sympathie. Le soleil nous accueillait, la matinée de ce 7 janvier s'annonçait bien, nous étions éblouis par le spectacle qui se déroulait sous nos yeux et quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous aperçûmes, sur la crête d'un talus, une rangée d'enfants brandissant chacun un petit drapeau français. Nous répondîmes en agitant mouchoirs ou tout simplement les mains. Comment décrire notre émotion ! Je vous laisse à deviner nos yeux qui se mouillèrent tant nous étions sensibles à cette marque profonde de sympathie.*

*Le trajet nous parut court, déjà nous arrivions à Genève. Dans une grande salle la Croix-Rouge nous attend, nous sommes émerveillés par les grandes tables tout habillées de blanc sur lesquelles s'alignent des bols ; dans chacun d'eux se trouve un petit pain doré. Des Dames de la Croix-Rouge nous placent autour de la table et nous servent un café au lait bien chaud. C'est alors que se passe un spectacle émouvant, ce cher **Mr LACATTE**, notre compagnon de misère s'agenouille devant ce pain, joignant les mains, il pleure et prie. Beaucoup s'associeront à cette prière avant de déguster le pain de l'amitié. Puis on nous offrit à chacun un paquet de vêtements. Le nôtre contenait, entre autres choses, une splendide redingote gris foncé finement rayée de blanc ; dans une poche intérieure était glissée une carte de visite ainsi libellée : Vicomte de . . . Stupéfaction de mes parents, papa en redingote ! Peut-être en avait-il porté une le jour de son mariage, et encore !*



*Nous continuons notre voyage et sommes dirigés sur Annemasse, nous y arrivons le soir, cette fois nous sommes en France. Des organismes d'accueil nous y attendent (la Croix-Rouge internationale je crois), s'occupent de nous.*

*Nous sommes informés que chaque famille peut s'adresser à un service spécial où nous sommes susceptibles de trouver des renseignements concernant nos propres familles (adresses, lieux de replis, nouvelles des uns et des autres). On nous demande où nous voulons aller, mes parents fixèrent leur choix sur Sainpuits, petite bourgade de l'Yonne où la famille VARENNE nous invitait à les rejoindre.*

*Nous sommes désignés pour passer un certain temps dans un hôtel confortable où nous arrivons dans la soirée. Nous y sommes gentiment reçus et dînons très correctement. Très fatigués par ces deux jours de voyage nous sommes heureux de nous reposer.*

*Le lendemain matin après un bon petit déjeuner nous sommes informés que nous devons partir pour le Puy-de-Dôme, point d'arrivée Clermont Ferrand. Dans cette ville doit se faire une première sélection ; le service désigné pour ce travail est sans doute dépassé par notre nombre car nous y sommes mal reçus. Une caserne désaffectée nous servira d'abri, dans de grandes salles qui étaient certainement des chambrées, de la paille était disposée tout au long des murs, déjà utilisée par d'autres ; c'est sur celle-ci que nous devons coucher.*

*Nous sommes déçus et surpris que des Français fassent si peu d'efforts pour nous accueillir. Il est vrai que la guerre est pour eux bien éloignée. Nous passerons deux jours dans cette ville si peu accueillante pour nous, vraiment les services administratifs responsables n'ont fait que le minimum. Nous passons ces journées à visiter la ville et le soir nous regagnons notre « hôtel bien particulier ». Je répugne à coucher sur cette paille salie, mais nos possibilités pécuniaires ne nous permettent pas d'améliorer nos nuits. Un peu de nourriture nous est distribuée sous forme de rata.*

*Et, une fois de plus, nous devons partir ! direction Ambert.*

*Nous sommes reçus par des Religieuses dans une maison de personnes âgées. Réception simple mais chaleureuse. Que c'est bon d'être en France et de se sentir en sécurité. Lorsque nous demanderons quand finira ce périple, il nous sera répondu que les formalités permettant de retrouver nos familles prennent beaucoup de temps. Nous devons attendre quelques jours encore dans un village proche d'Ambert : Saint Amant Roche Savine que l'on nous remette les papiers qui nous seront nécessaires pour partir vers l'Yonne et percevoir l'allocation de réfugiés à laquelle nous avons droit.*



*Nous sommes orientés vers un hôtel-restaurant non moins glacial, l'HOTEL SOULIER POINTU !*

*L'hôtesse nous reçoit sans enthousiasme. Nous sommes conviés à dîner dans un coin de la salle, où une soupe nous est servie, elle a tout de même un mérite, elle est chaude. Notre repas est frugal. Un peu de chaleur humaine nous auraient mieux disposé à son égard et aidés à mieux accepter notre situation.*

*Ceci confirme ce qui précède pour Clermont, les habitants de cette province, éloignée des hostilités ne perçoivent pas très bien les difficultés que vivent des Français moins bien partagés qu'eux.*

*Suite à cet accueil plutôt froid, nous sommes dirigés vers nos chambres. Nous sommes privilégiés, nous disposons d'une pièce assez spacieuse, très simple, un lit de coin, une chaise, une chaise longue et étroite surélevée par quatre montants cloués qui serviront de pieds. Avec de la paille et une couverture cela me servira de lit. C'est plutôt rudimentaire comme ameublement.*

*Lorsque la maîtresse de maison arrive pour nous souhaiter le bonjour, mes parents se plaignent de l'hospitalité qui nous est réservée. Le patron explique que la municipalité lui a imposé notre présence et qu'il n'est pas en mesure de faire mieux.*

*A partir de ce jour, ils feront ce qu'ils pourront pour améliorer nos conditions de vie le temps que nous passerons chez eux.*

*Nous allons donc vivre une dizaine de jours plus acceptables, en nous conformant à leur façon de vivre qui nous surprend, mais c'est ainsi que l'on fait des études de mœurs !*

*Nos hôteliers deviennent plus compréhensifs, à cette époque leur nourriture était composée essentiellement de pommes de terre et de choux avec un peu de lard. La patronne élevait des porcs qui, vivaient en liberté. Nous n'étions pas habitués à voir des porcs entrer librement dans les maisons, mais après tout, chaque pays a ses coutumes, ses traditions.*

*Puis arrive le jour tant attendu, nous avons les papiers qui vont nous permettre de partir pour l'Yonne. **Mr LACATTE** va retrouver sa famille et en est particulièrement heureux. Nous voici prêts pour l'avant-dernière étape de notre singulier voyage à l'approche de Pâques.*





*Nous partons par un temps splendide. L’Auvergne semble nous dire au revoir.*

*Ce voyage est long et fatiguant, il nous faudra un jour et une nuit pour arriver dans la matinée du second jour à Saint-Sauveur, gare la plus proche de Sainpuits qui sera la dernière étape de notre exode.*

*Une voiture à cheval nous attend, c’est un monsieur très aimable qui nous accueille. La distance entre Saint-Sauveur et Sainpuits est de 15 kilomètres. Le cheval trotte bien et nous serons vite arrivés.*

*La famille VARENNE, au complet, nous attend. Les jumelles sont là, maman est infiniment heureuse de retrouver « ses gamines », elles ont grandi, elles ont maintenant 5 ans. Quelle joie de se revoir ! Quant à moi, je retrouvais Andrée, mon amie de toujours, puisque nous avons été élevées ensemble, je suis également contente de retrouver Paule et Paulette, j’y suis et j’y reste, après tant d’années passées, toujours très attachée.*

*Après tous ces mois d’angoisse et de souffrances, qu’il est bon de reprendre contact avec ceux que l’on aime. Ce qui frappe nos amis, c’est l’état de santé dans lequel se trouve mon père, sa fatigue, sa maigreur...*

*Suite à ces retrouvailles nous passons quelques jours ensemble, nous avons tant de choses à nous raconter et tant d’amitié à rattraper !*

*Mes parents trouvent une petite maison très propre, et nous nous y installons ; cette fois nous voici « chez nous ».*

*Mais il y a un sérieux problème à surmonter, nous n’avons absolument rien, c’est alors que les habitants de la commune nous prêtent un peu de mobilier, une cuisinière carrée à la mode dans cette région, une colonie de vacances nous prête un petit lit en fer. Mes parents peuvent se procurer un lit d’occasion, un peu de vaisselle.*

*Nous reprenons contact avec la famille de maman, sa sœur habitant Ouanne dans l’Yonne, pays natal de son mari, village pas très éloigné de Sainpuits. Toute cette famille, déjà évacuée à Epernay et à Châlons au début de la guerre, se verra obligée de rejoindre ma tante au moment de la bataille de la Marne, émigrant une seconde fois.*

*L’oncle Charles de Manre, chez qui nous étions de 1914 à 1916, sa femme tante Marie, leur fille Blanche, mère d’une petite Rose viendront chercher refuge à Ouanne. La famille de mon oncle André, décédé à Epernay y arrive également. C’est donc toute ma famille maternelle qui se trouve réunie dans ce village.*

*Nous nous habituons à cette nouvelle vie bien différente de notre vie champenoise, mais l’essentiel n’est-il pas de manger et de vivre avec les Français ! **Vivre en France, sans contraintes, vivre LIBRES...*** (Extrait de « J’avais 11 ans en 1914, souvenir de guerre » de Blanche Braconnier \_ édition restreinte)

**Des nouvelles du front :** Le 65e BCP d'Épernay vient de partir pour Verdun.

**26 mars 1916 :** Les régiments de la Marne sont en Champagne, le 106e de Châlons et 132e RI de Reims sont sur un secteur entre Aubérive et St Hilaire le Grand, le 65e BCP d'Épernay se trouve entre St Hilaire et la Ferme des Wacques, les territoriaux du 306e RIT de Châlons et du 332e de Reims font des travaux à Souain et Navarin.

**Albert HUBERT** nous dit qu'il fait un temps propice pour semer, sur Mourmelons on sème l'orge au semoir. Il vient de voir **Edmond JAYEN** et **Ernest ALBAUT** du 106e, les amis d'enfance viennent de se retrouver au même endroit. Le vin devient rare, il faut mettre 21 à 22 sous le litre. Il fait un temps d'été, la poussière vole. On vient de toucher des chevaux canadiens jeunes et plutôt peureux. La permission qu'il avait demandée pour aller à Souain revoir son village a été refusée. Edmond qui y a été nous dit que les terres de la voie de St Hilaire, les Bourgs, la Pinthe d'Huile le Bovette et Montrouvé sont fort brisées.

Les Allemands mènent toujours des attaques, ils viennent de reprendre le haut de Maison en Champagne et le Mt Têtu de la Main de Massiges ce qui leurs donnent des vues sur nos positions.

Avant hier l'aviation ennemie a bombardé la région de Chalons, où se trouve le quartier général de la IVème Armée.



**Bombardement de Châlons-sur-Marne, rue Titon**

**9 avril 1916 :** Les régiments territoriaux de la Marne, le 306e RI de Châlons et le 332e de Reims sont parti le 4 pour Verdun dans un secteur que l'on appelle le Mort-Homme.

**Victoire HUBERT** à reçu une lettre d'**Albert**, il lui dit :

*Je me suis mis en mesure, je me suis confessé et j'ai communié, je suis content de l'avoir fait car ça tape fort ici. Je te prie de croire que je pense souvent à toi, surtout en ce moment. Quel roulement, le canon n'arrête pas, il pleut, dans ce terrain la boue des boyaux vous embarbouille tous les habits, si on y reste longtemps on sera de vrai paquet de glaise. Je voudrai être un mois plus vieux.*

Nous venons d'apprendre qu'**André BERNARD** vient d'être blessé hier à Esnes près de Cambrai, il semble que ce ne soit pas très grave.

**Des nouvelles du front** : Les Allemands ont fini leurs attaques, le front sur Souain est redevenu calme. Des régiments venant en repos depuis l'enfer de Verdun ont pris la relève du 306e et 332e montés à leurs places.

**23 avril 1916** : Le secteur de la Champagne est maintenant très calme. La rotation des unités qui partent et reviennent de Verdun est maintenant bien établie et notre secteur sert de base de repos bien que nous soyons toujours en guerre ici.

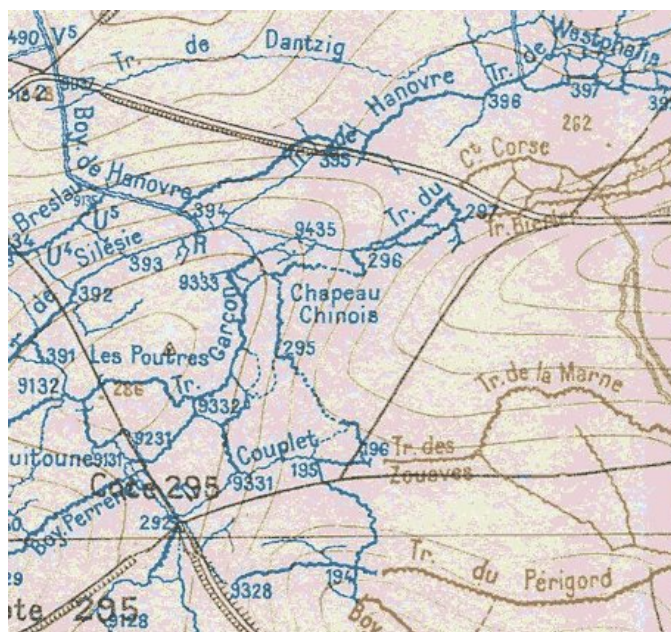
**Victoire HUBERT** à reçu une lettre d'**Albert**, daté du 17 avril :

*Nous avons quitté notre gourbi pour aller en première ligne où nous les mitrailleurs, nous avons une sape faite à la main où nous pouvons nous abriter. Les hommes de Compagnie n'en n'ont que très peu, ils se font un petit trou sur les côtés. Mais quelle position ! sape haute de 0,90m sur autant de large, on reste tout accroupi pour dormir et veiller, car de jour on sort le moins possible car nous sommes à 400m des Boches.*

*Le canon tonne continuellement et c'est un duel d'artillerie, un vrai tonner. Je pense que nous sommes là pour 5 ou 6 jours. Espérons que la place de Verdun redeviendra tranquille.*

*Il faudrait que tu me vois, nous sommes dans un terrain crayeux et comme j'ai terrassé pour approfondir la sape, je ne suis plus bleu ciel mais presque blanc. D'où je suis, le terrain est dévasté comme notre pauvre territoire, c'est affreux à voir !*

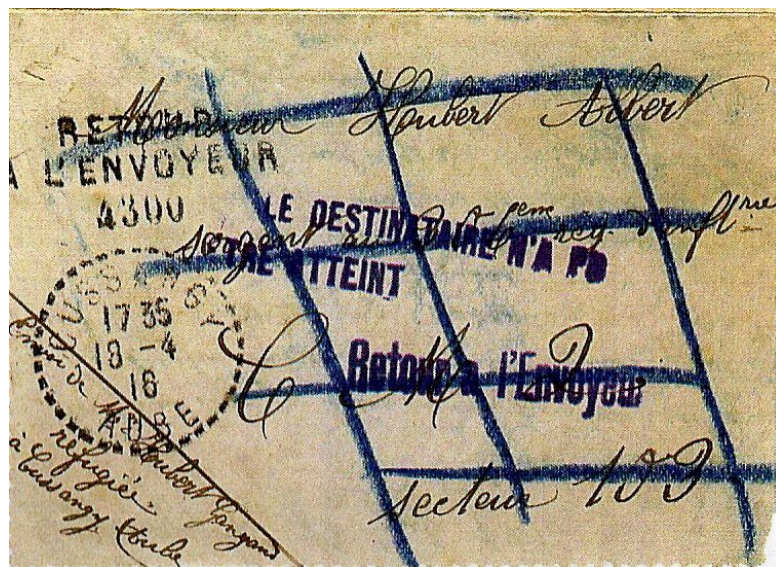
*Dans sa dernière lettre reçue ce 19, Albert dit qu'il vit toujours accroupi tout le temps et que cela fait 4 jours et quatre nuits que l'on ne se déchausse plus. Mais le pire c'est que le manger arrive froid, mais ce n'est rien si on peut s'en tirer.*



Position du 306e RI le Mort Homme

Par d'autres sources, on sait que le régiment d'Albert se trouve sur le Mort Homme depuis qu'il a quitté sa position entre le chemin de Chattancourt et le moulin de la Marre. On apprend que les Allemands tentent en vain de réagir. Partout ils sont repoussés, malgré leur bombardement intensif, et grâce à des prodiges de bravoure de tous, comme en témoignent les pertes de ces trois journées qui s'élèvent à 89 tués, 181 blessés et 28 disparus.

**30 avril 1916** : Cela fait une semaine que **Victoire** ne reçoit plus de lettres d'**Albert**, la poste ne doit plus bien fonctionner. Elle est très inquiète, il se trouve dans un secteur exposé. D'autant plus que la poste vient de lui renvoyer ses trois derniers courriers avec la mention « **Retour à l'envoyeur** ». Son régiment a-t-il changé de secteur et on n'a pas pu le joindre !



Le 21 avril 1916, la population de Marseille a vu débarquer, du navire amiral « Latouche-Treville », après un périple de quarante-cinq jours autour du monde, moitié du corps expéditionnaire russe. Le général Lokhvitsky à la tête de ses troupes, a reçu les honneurs des autorités militaires et l'acclamation de la population de Marseille.

Cette arrivée tant attendue fait suite aux accords de 1915 entre la France et la Russie, 44 000 hommes vont venir combattre à nos coté, Ce pays est un réservoir infini d'hommes, c'est inespéré quel soulagement ! Ils viennent en instruction au Camp de Mailly dans l'Aube.



1 - L'ARMÉE RUSSE A MARSEILLE - Le Débarquement

Nous reproduisons la lettre du 25/4, /16, du **général Gouraud** commandant la IV<sup>ème</sup> Armée à sa mère :

*« ... Je me suis rendu à Verdun au poste de commandement du général Pétain. Visite au général Berthelot, commandant du 32<sup>e</sup> C.A. qui était, il y a peu de temps, en arrière du Mort-Homme. Dans toute cette région, une incroyable activité : la campagne, les bois, sont remplis de troupes, de chevaux, de hangars d'avions, de batteries, de dépôts de matériels, d'équipages de ponts. La grande route de Bar à Verdun, qu'on appelle « La Voie Sacrée », couverte de camions-autos qui se suivent à 10 m. Une armée de cantonniers travaille à la route. Le ciel est plein d'avions et de ballons. L'ennemi peut s'user les dents : la place est bien gardée. En rentrant, je suis passé à ma vieille 10<sup>e</sup> DI (que je commandais pendant l'hiver 14- 15) qui est toujours dans les parages où je l'ai laissée. Passé à Clermont, aux Islettes, évacués depuis le dernier bombardement. Hier, j'ai vu le général LOKHVITSKI, qui commande la brigade russe qui vient d'arriver au camp de Mailly : très bien... » ).*

**12 mai 1916** : Victoire n'a plus reçu de lettres d'Albert depuis le 19 avril, elle est très inquiète, et ronge son sang, on parle dans le journal que les combats du Mort Homme sont très durs, mais les hommes tiennent.



Victoire vient de recevoir ce jour une lettre de sa cousine **Marie Gillet** qui se trouve en exil à Saint-Germain-la-Ville.

*Ma chère Victoire*

*Je reçois une lettre de **Victor DROUIN**, elle est datée du 2 Mai, à Ippécourt, ils sont au repos, il parle que c'est à 25 km de Verdun, leur séjour dans le secteur du Mort-Homme a été bien dur.*

*Voici ce qu'il me dit « Je ne puis vous dépeindre l'horreur qui régnait dans ce coin-là, je ne sais moi-même comment j'ai pu m'en tirer indemne, j'ai manqué deux fois d'être tué et une fois englouti. De plus le mauvais temps, par certains endroits, il y avait de l'eau et de la boue jusqu'aux genoux et avec cela bombardement furieux. Notre Compagnie a perdu un tiers de son effectif, pas mal de tués et nombreux blessés, beaucoup de la Marne sont restés sur ces Hauts de*

Meuse.» Victor me parle ensuite d'un nommé **LEFEVRE** de Togny (et qui est marié avec une personne de St-Germain) à qui on a dû faire l'amputation d'une jambe.

Je suis bien navrée, ma chère Victoire, d'être obligée de vous donner d'aussi tristes renseignements, mais comme vous m'aviez demandé de le faire, je vous les transmets, croyez bien que c'est avec peine car vu la circonstance, il y a tout lieu de craindre ...

Vous voudrez bien me donner des nouvelles dès que vous aurez reçu la réponse de **Mr GENDARME**.

Toute la famille ainsi que Joseph et Maurice s'intéressent à vos ennuis.

Bonne santé et bon courage ma chère Victoire, j'unirai mes prières aux vôtres et soyez assurée de l'affection que je vous porte ainsi qu'à votre petite famille.

Bons baisers de tous pour tous. Marie

Que veut dire cette lettre ? Que veut dire « il y a tout lieu de craindre ... » ?

**15 mai 1916** : Victoire vient de recevoir une lettre :

Madame Hubert

C'est une bien douloureuse réponse que j'ai à vous faire. Je dois cependant m'en acquitter ayant promis à mon ami de vous faire parvenir s'il arrivait quelque chose.

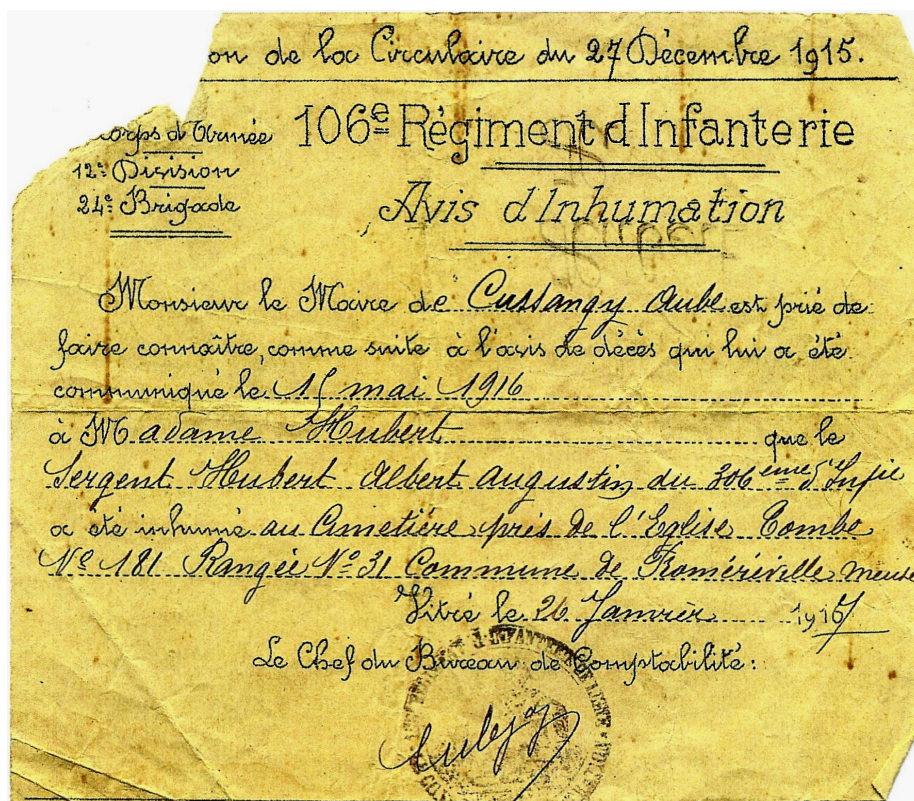
Il est porté disparu à la Compagnie dans la nuit du 22 au 23 avril. Cela a été pour moi un grand chagrin en constatant sa disparition.

Nous espérons cependant que bientôt nous aurons de ses bonnes nouvelles.

Croyez madame que je prends part à votre douleur et espérons toujours retrouver ce bon cher camarade qu'Albert a toujours été pour moi.

Votre très dévoué Gendarme

Ce même jour Victoire vient de recevoir la visite du Maire de Cussangy. Il avait une lettre du 106<sup>e</sup> régiment d'infanterie lui demandant de lui annoncer la nouvelle. Il n'y a plus de doute maintenant.



Le monde vient en une heure de s'effondrer pour Victoire, elle rejoint le cortège des veuves de France et va devoir vivre pour élever ses deux enfants Marguerite et Marcelle.

**Des nouvelles du front :** Le 65e BCP d'Épernay vient de partir pour Verdun.

**29 mai 1916 :** Victoire nous signale que son mari, le Sergent **Albert HUBERT** du 306e RI vient de recevoir à titre posthume la citation suivante :

*Le 20 avril, sous un bombardement d'une extrême violence qui venait d'enterrer une de ses pièces, s'est occupé avec un sang-froid et une bravoure exceptionnelle de réorganiser le personnel de la pièce et de la rendre disponible pour recevoir l'attaque. Tombé glorieusement le 23 avril. Il reçoit la Croix de guerre et la Médaille militaire.*

Les combats très violents continuent sur le secteur de Verdun, le Sergent **Eugène PEROT** du 332e RI blessé grièvement le 27, vient de décéder hier à Verdun, il laisse une veuve et un orphelin.

**Georges BARBIER** du 155e RI vient d'être fait prisonnier au Mort Homme hier et part pour le camp de Chenerdemuk en Allemagne.

**Ovide JAUNET** du 4e Zouave vient également d'être fait prisonnier le 27 à Marquivilliers dans la Somme.

Le **Général Gouraud** vient de passer en revue la 1ère brigade russe qui termine son instruction au camp de Mailly, nous citons ses paroles

*« ... J'ai passé en revue, à Mailly, la brigade russe du général **LOKHVITSKI** superbe dans son uniforme vert qui se confondait avec les bois. J'avais fait venir un bataillon de coloniaux de la classe 16. J'étais un peu inquiet parce qu'il pleuvait à verse et les marsouins défilaient les derniers dans un terrain glissant, détrempé. Ils ont été épatants. Je suis ensuite allé visiter une chapelle avec de très vieilles icônes de la Sainte-Vierge, j'ai été reçu par les popes... »).*

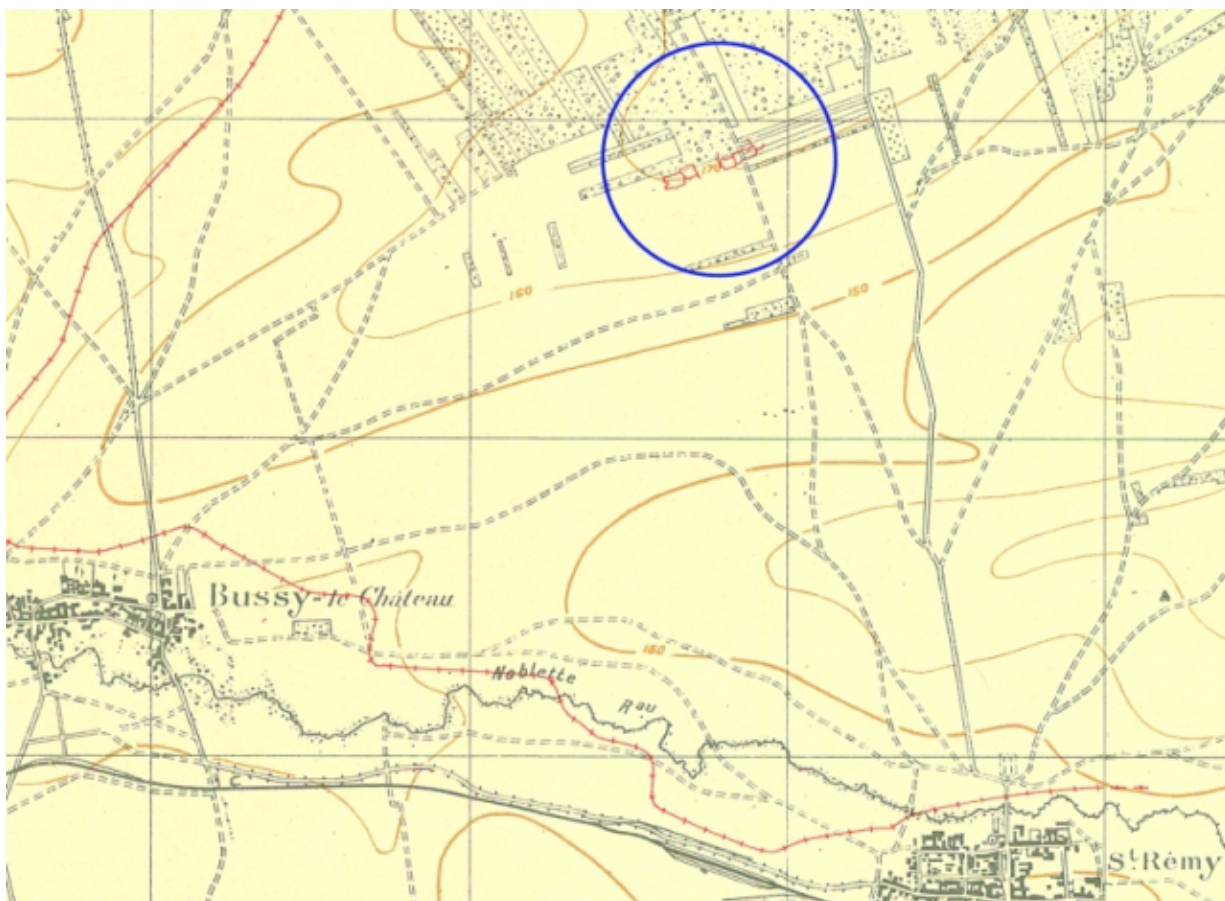
*Le Président de la République en personne est venu visiter le Camp de Mailly et nos alliés qui a n'en pas douter vont être d'un précieux soutien pour notre combat.*



Dans le camp les soldats ont construit une chapelle orthodoxe dans laquelle officient des Popes. L'ourse **Michka**, la mascotte du 5<sup>ème</sup> régiment, achetée par les officiers Tratchek et Serniak à Ekaterinbourg, est devenu rapidement le plus célèbre des représentants de l'Empire russe en France.

**19 juin 1916** : Les derniers régiments de la Marne le 106<sup>e</sup> et le 132<sup>e</sup> RI viennent d'être engagés dans la bataille de Verdun. C'est donc au tour de **Louis AUBERT, Emmanuel BERNARD, Edmond JAYEN, Jean PEPIN, Louis THIEBAULT, André SIMON et Paul BURGAIN** de partir en enfer.

Nous venons d'apprendre que **Paul SIMON** vient d'être grièvement blessé de 17 éclats d'obus à St-Mihiel de même que **Gervais PERARD** à la tranchée de Calonne près de Verdun bien que se soit moins grave.



Le général Gouraud a créé, à l'arrière du Front de Champagne, plusieurs camps pour l'entraînement des unités devant monter au front. Différentes armées utilisent ces camps, reproduisant en grandeur nature les lignes ennemies à prendre, et permettant ainsi aux hommes et aux officiers de faire de nombreuses répétitions. A l'arrière des lignes sur les villages de la ligne de la vallée de la Noblette et de la Bionne on fait travailler les soldats dans les champs pour reproduire des ensembles de tranchées et ainsi de les entraîner à la construction et à l'attaque de ces positions fictives.

Le front en Champagne est toujours aussi calme, un seul événement fin mai a entaché cette tranquillité. Une grande activité des deux artilleries dans le secteur de Ville sur Tourbe, Tahure, Navarin, n'a pas permis à une attaque allemande sur nos positions à l'ouest de la route de Navarin de percer.





Nous venons de changer d'heure pour la première fois de notre histoire, ce jeudi 15 juin. Le gouvernement vient de créer une heure d'été pour réduire la consommation d'électricité en ces périodes où l'économie doit être mise au service de la guerre. Chacun d'entre nous doit l'appliquer, l'Allemagne et l'Angleterre y sont déjà depuis un mois, notre survie en dépend. La modification est difficile et perturbe la vie en ville, tout le monde est obligé de changer ses horaires de travail. Dans nos campagnes l'électricité est rare et même si cela n'a pas beaucoup d'impact nous devons soutenir cet effort, même si les bêtes sont perturbées par ce décalage horaire.

**3 juillet 1916** : Nous apprenons qu'**Ernest MINON** vient d'être blessé, il y a une semaine à Fleury près de Verdun.

Une nouvelle bataille vient de commencer le 1 juillet dans la Somme. Les forces britanniques et dans une moindre mesure française mènent le bal, on annonce des pertes colossales de part et d'autre. On parle de 58000 soldats anglais mis hors de combat dans la première journée dont près de 20 000 morts.

**Les exécutions reprennent** : le 3 juin à St Jean-sur-Tourbe, **Edouard GERBEX** pour abandon de poste, le 18 juin à Ste-Ménéhould, **René CORD'HOMME** pour tentative de désertion, le 28 juin à St Hilaire-au-Temple, **Emile LEDOUX** pour abandon de poste, et 6 autres soldats condamnés à Ste-Ménéhould, le 5 juin dont nous avons échos du jugement.



**Révolte du 26 mai** : Le 64° RI se rendait à pied pour une marche de nuit de la gare de Fagnière (Marne) pour prendre le train à St Hilaire-au-Temple afin de partir à Verdun, près du pont de la

Marne un coup de feu fut tiré, puis un peu plus tard plusieurs. Les officiers remontèrent la colonne pour voir qui avait fait cela. Les accusées n'étaient plus à leur place dans la colonne, lorsque les officiers arrivèrent à leur hauteur, ils les insultèrent aux mots de gosses, fainéants, enculés, vous ne serez pas si fiers à Verdun etc... Pour mettre fin à cette révolte les officiers donnèrent l'ordre de rentrer dans le rang et de marcher correctement. Ils s'éclipsèrent dans la nuit et se retrouvèrent quelques temps après en fin de colonne où des coups de feu furent tirés sans que l'on sache qui. Arrivés à St Hilaire les accusées avaient plusieurs heures de retard.

Les six accusés sont traduits au conseil de guerre le 3 juin, pour rébellion car quatre d'entre eux sont des têtes dures qui n'en sont pas à leur première condamnation.

Le tribunal se réunit à Ste-Ménéhould et répond à quatre questions.

Le chef d'accusations : Les inculpés ont sorti de la colonne et sont restés sur le bord du fossé, un coup de feu en l'air a été tiré par quelqu'un dans la colonne, au premier ordre n'ont pas réintégré la colonne. Les juges doivent répondre à quatre questions

- 1 l'inculpé a-t-il refusé à la première sommation d'obéir à l'ordre de marcher à sa place.
- 2 La désobéissance a-t-elle eu lieu sous les armes.
- 3 A-t-elle été commise par des militaires au nombre de quatre au moins et agissants de concert.
- 4 Est-il l'instigateur ou le chef de la révolte.

Après une courte délibération le verdict tombe :

**BERNARD Guillaume, HENNAF François, JUIN Armand, BERTIN Joseph** sont condamnés à la peine de mort, **TRIQUE Jean** et **PICAUD Joseph** à dix ans de travaux publics.

Les condamnés auront une durée minimum de contrainte (exécution dans le délai le plus rapide possible) et sont solidairement redevables de la somme de 74fr60 comprenant les frais du procès, cette somme sera recouvrée sur les biens présents ou à venir des fusillés.

Quatre pelotons d'exécutions seront constitués tirant simultanément chacun sur un condamné.

L'exécution a eu lieu en présence de sept régiments le 64e, 136e, 25e, 2e, 47e, 51e, 241<sup>e</sup> RI.

L'exécution s'est déroulée le 5 juin à 6 h30 à du matin à 800 m au nord du Quartier Valmy. Les condamnés ont reçu 10 à 12 balles chacun qui ont traversé la poitrine de part en part et amené une mort immédiate. Les unités présentent ont défilé aussitôt devant les dépouilles.

**24 juillet 1916** : Nous apprenons qu'**Henri SIMON** blessé hier vient de décéder aujourd'hui. Il a été cité à l'ordre du 365<sup>e</sup> RI « Soldat courageux et dévoué. Tombé au champ d'honneur pour le salut de la patrie le 24 juillet 1916 à Biaches (Somme). Croix de Guerre et Médaille Militaire à titre posthume.

On exécute toujours : le 10 juillet, **BARIKOSKI** à Saint-Jean-sur-Tourbe, dans deux jours ce sera la tour de **MINORET Louis** à Suippes tous deux pour « abandon de poste » lorsqu'ils se trouvaient à Verdun.



**Soldats russe Aubérive**

Cette semaine passée de violents combats ont eu lieu devant le secteur russe à Aubérive, les Allemands testent cette nouvelle armée.

*Le Front de Champagne est à peu près calme, puisque l'effort est ailleurs. Nous faisons cependant des coups de main. L'autre jour, un sergent a sauté dans la tranchée allemande et a tordu le cou de la sentinelle. Le général Joffre lui a remis, à Sainte-Menehould, la médaille militaire. Et comme je félicitais le gaillard de sa vigueur, il m'a répondu simplement. Oh !, moi, mon général, pour la force, j'crains personne... »). (lettre du général Gouraud à sa mère)*

**21 aout 1916** : Nous apprenons seulement maintenant qu'**Iréne PINART** a été blessé le 8 aout à l'ouvrage de Thiaumont près de Verdun, il semble que ce ne soit pas trop grave. Il avait reçu la citation suivante : « *Brancardier de Compagnie, s'est dépensé sans compter pendant la journée du 25 mai 1916. Pendant l'attaque n'a cessé de circuler dans les lignes pour évacuer les blessés et a employé ses nuits à enterrer ses camarades tués* ».

**André JACQUART** de Sommepey vient de nous donner de ses nouvelles, il faisait partie de la clique du village et lors de son incorporation il a été muté dans la musique du régiment. Comme tous les musiciens et beaucoup d'artistes, il s'est retrouvé Brancardier-Musicien au 94<sup>e</sup> RI et se trouve à Verdun. Sur le front il transporte les blessés, au repos il joue de la musique pour les prises d'armes et lors des concerts pour la population en ville.

*Tous les soirs, départ pour les carrières d'Haudromont. Les blessés sont portés près de 7 km, avec un arrêt à la redoute de Thiaumont, pour la pique antitétanique. Il nous faut souvent 5 heures pour faire les 7 kilomètres. Les morts restent sur le terrain, à part un Commandant que nous avons rapporté l'autre jour. Une fois à Thiaumont, nous glissons dans un énorme trou d'obus plein de boue gluante. Nous sommes enlisés avec le Commandant. Deux autres brancardiers nous tendent un bout de brancard pour nous sortir de la gangue l'un après l'autre. Nous inhumons le Commandant au cimetière du Faubourg.*

*Dans les Compagnies, on ne trouve plus de volontaires pour aller au ravitaillement, trop de corvées ne reviennent pas, détruites, anéanties.*

*Le médecin m'a dit : je vous confie un secret : il faut 50% de perte pour être relevé, nous sommes à 48%, ramenez-moi des malades.... Le lendemain, nous revenons avec 18, j'ai dû prendre le dernier par le bras, après avoir fait 80 mètres, j'en trouve un autre dans un trou d'obus. Il me dit « je n'en peux plus », je l'ai pris également par le bras et je les ai traînés tous deux jusqu'aux ruines de la caserne Marceaux..... Le médecin m'a dit vous avez avancé la relève d'un jour. Certains soldats peuvent à peine marcher. Les combattants sans forces ont tous coupé 30 ou 40 cm de leur capote, pour ne pas à avoir porter toute la boue qui si colle.*

*Au Mort-Homme, c'est l'écrasement continu par les 210, le transport des blessés se fait de jour comme de nuit, près de 5 km aller et retour. L'averse des 210 est formidable, on voit les obus en haut de leur course basculer dans les nuages et retomber.*



**Cadavre dans le Bois d'Avocourt**

*J'ai vu un soldat enlevé par une de ces explosions et projeté dans les branches d'un peuplier et y rester.*

*Le régiment vient d'être relevé après avoir perdu moitié de son effectif.*  
(Extrait de « A la poursuite de la paix, la grande guerre 14-18 » d'André Jacquart du 94<sup>e</sup> RI)

**10 septembre 1916 : Pierre DRU** de la classe 17 vient d'être incorporé et va faire son devoir au 94<sup>e</sup> RI.

Le secteur de Souain est très calme, la guerre se résume en coups de main de part et d'autre pour connaître les troupes qui se trouvent en face.

Le génie profite de cette période de calme relatif pour faire de grands travaux dans le village. Les soldats nous rapportent qu'il construit un hôpital souterrain près de la source de l'Ain, le long des anciens remparts.

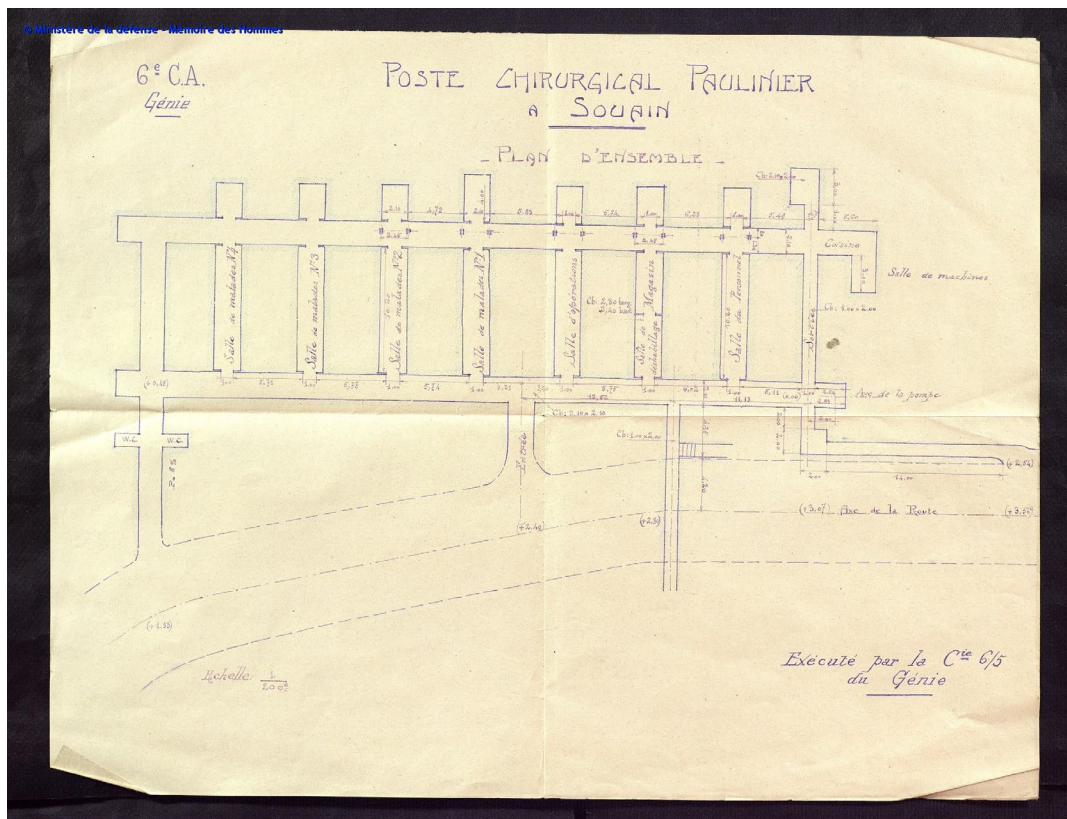


Ce Poste Chirurgical Avancé porte le nom de « **Paulinier** » du nom du général commandant la division. Il se trouve creusé à six mètres sous terre dans la craie. Un grand couloir constitue l'âme principale avec de chaque côté des petites chambres pour les blessés. On y trouve une salle d'opération, une pharmacie, une salle des machines pour produire de l'électricité, une cuisine et des chambres pour les infirmiers. Un tunnel relie la galerie et débouche sur la source de la rivière à 30 m de là afin de s'approvisionner en eau pour maintenir une hygiène acceptable. Les soldats lavent leurs linges sur le cours d'eau.



Les galeries sont boisées et recouvertes de planches ou de tôles badigeonnées au lait de chaux pour une meilleur aseptise.

L'artiste russe **Alexandre ZINOVIEV** engagé au début de la guerre, s'est retrouvé dans les services de santé comme brancardier-musiciens. Il nous a envoyé des photos prises avec son Kodak, où l'on peut suivre la construction de l'hôpital. Avec ses camarades à la relève il se retrouve au repos à l'hôpital du Mont Frenet à Cuperly. La bande d'artiste pour la plupart issue du quartier du Marais à Paris, se divertissent en jouant de la musique dans les cagnas à moitié enterrées qui leurs servent de chambre.



**2 octobre 1916** : **Louis THIEBAULT** vient d'être blessé le 24 septembre pour la deuxième fois à Raucourt dans la Somme, ses jours ne sont pas en danger. Cela fait déjà un an que la terrible attaque du 25 septembre 15 a libéré le territoire de la commune.

On a fusillé le 13 de ce mois à St-Jean-sur-Tourbe les soldats **Léon STOPIN** et **Antoine TRUC** pour abandon de poste, ils revenaient avec le régiment du front de Verdun.

Le 106° RI de Châlons et le 132° RI de Reims après avoir été relevés de Verdun fin juin dernier viennent d'être engagés depuis le 20 septembre dans la Bataille de la Somme sur le secteur de Bouchavesnes. Beaucoup de jeunes de Souain se trouvent repartis pour un autre enfer.

Nous avons un nouveau correspondant c'est le jeune **Jean FRANCART**, 11 ans de Saint-Rémy-sur Bussy. Malgré son jeune âge, il nous envoie régulièrement des nouvelles de son village :

*Saint-Rémy-sur Bussy comme toutes les communes de l'arrière-front est occupé par les troupes en repos, les militaires sont par moment beaucoup plus nombreux que les villageois et le bourg à des allures de casernement.*



**Le poste de commandement de la Division à St—Rémi-sur-Bussy**

*Depuis le mois de septembre 1914, Saint-Rémy se trouve sous l'autorité de deux hommes : le maire pour les civils et le major du cantonnement pour l'armée. Ces deux hommes bien qu'ayant des missions différentes sont obligés de collaborer en permanence pour le bien de tous. Par exemple, le maire est chargé d'établir et de signer tous les laissez-passer, mais ceux-ci doivent être contresignés par le major de cantonnement. Cet officier qui reste à demeure au village est chargé de loger les troupes qui restent en permanence au village ou celles qui ne font que passer, il doit organiser tous les bâtiments susceptibles de loger la troupe, en plus il est responsable du bon ordre. Il règle les conflits, jamais graves qui se déclarent entre les habitants et les soldats. Malgré ces deux autorités, la vie des habitants se trouve complètement perturbée car ils doivent vivre en symbiose dans l'inconfort avec l'armée et les réfugiés qui occupaient tous les corps de fermes. Trois pelotons de cavalerie commandés par un capitaine furent les premiers soldats qui s'installèrent à Saint-Rémy dans trois fermes contiguës, maisons comprises. L'état-major loge chez Monsieur Bouron malgré sa réticence et les états-majors se succèdent dans sa ferme, en prenant une importance de plus en plus grande.*



**Louise DAVIOT dans les baraquements de l'hôpital**

Dès le 20 septembre 1914, une ambulance chirurgicale au grand complet s'installa dans la rue du Bourg dans l'ancien pensionnat de filles encore en bon état. Tout le rez-de-chaussée est occupé par la salle d'accueil, la chirurgie, la pharmacie, les laboratoires. Au premier étage, dans les anciens dortoirs, on a installé des lits pour les blessés, dans les communs on loge les cuisines et la buanderie qui emploie de nombreuses femmes du village payées par l'hôpital, un petit bâtiment à l'écart est transformé en morgue. Dans les fermes et les maisons voisines de l'hôpital, on loge tous les services avec leurs chevaux et véhicules d'ambulance et de ravitaillement. Les infirmiers, les médecins, et plus tard les infirmières, sont logés dans les chambres réquisitionnées dans les maisons de la rue. Le silo à betteraves de la maison Pariset est transformé en plusieurs salles de désinfection, un incinérateur a été construit pour brûler les déchets de l'hôpital. Un groupe électrogène installé dans les jardins fonctionne jour et nuit pour éclairer la salle d'opération et les services. Un poste de police fut installé pour assurer la sécurité de l'hôpital. Une nuit, une sentinelle qui se trouvait dans la rue prit peur et tira plusieurs coups de feu ; à partir de cette nuit, le poste de cette sentinelle fut supprimé. Cet hôpital ne reçoit que les blessés gravement atteints dont l'état nécessitait des interventions de chirurgiens. Dès qu'ils sont transportables, on les évacue dans les hôpitaux de l'intérieur.

Au début de la guerre on a inhumé les soldats dans le cimetière communal mais les autorités se rendirent rapidement compte qu'il était urgent de trouver un autre endroit pour servir de cimetière militaire en dehors du village. L'endroit choisi se situe au nord du pays, derrière le calvaire. Pour y parvenir, l'armée a aménagé deux sentiers dans le talus, un de chaque côté au-dessus des marches du calvaire. Une rampe du côté de la route fut construite pour éviter les accidents.





### Le cimetière militaire

*Quand un ou plusieurs soldats sont décédés, les enterrements se font dans le courant de l'après-midi, le cercueil recouvert d'un drapeau tricolore est porté sur les épaules de quatre hommes. Un peloton d'hommes armés, trois de chaque côté du cercueil, rendent les honneurs en tenant le fusil canon dirigé vers le sol. Une délégation de gradés de l'hôpital ou de divers corps d'armée cantonnant au village suit le cortège. Les corps sont conduits dans le chœur de l'église. Les vêpres des morts sont chantées, puis après l'absoute, précédé du prêtre de la paroisse avec la croix et les enfants de chœur dont je fais partie, le cortège se rend au cimetière militaire, après une dernière absoute le ou les corps sont descendus dans la fosse. Sur chaque tombe, on pose une croix en bois, portant le nom et le régiment du défunt, plus une cocarde tricolore posée à l'intersection des bras de la croix. Depuis peu, un « encadrement » en bois est posé autour de toutes les tombes. L'école n'existe plus, c'est donc une partie de mon occupation de la journée.*



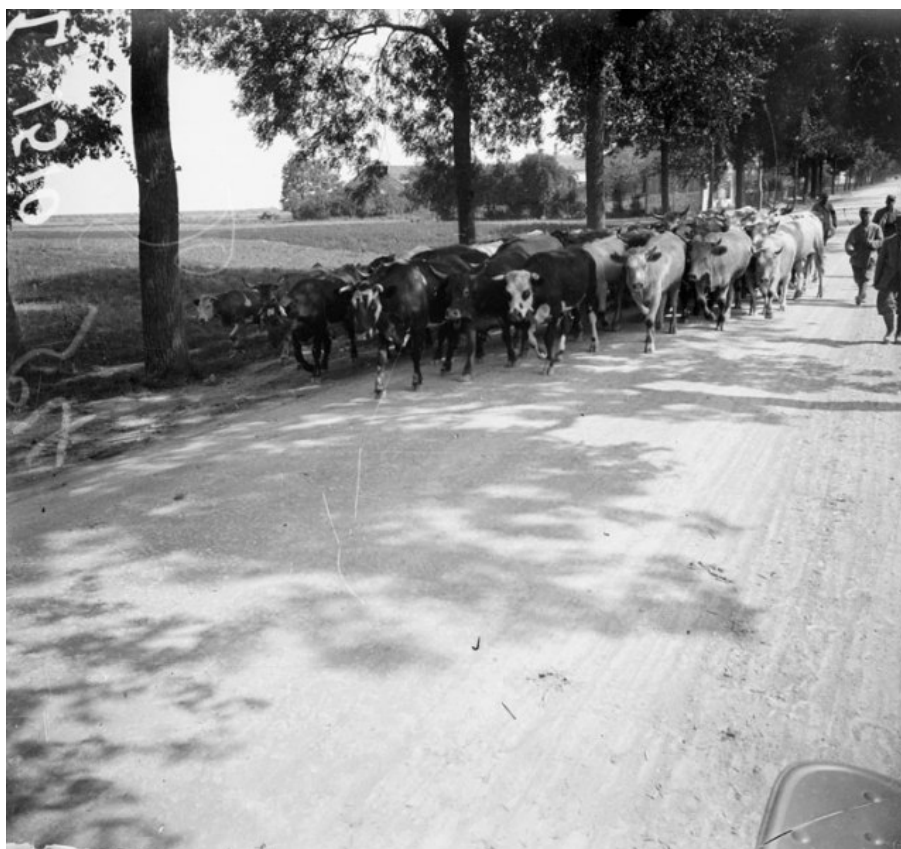
(Extrait de « Histoire du village de Saint-Rémy-sur-Bussy, pendant la guerre de 1914-1918 et au-delà » de Jean FRANCAERT)

**16 octobre 1916 : Georges SENART** vient d'être blessé le 7 octobre à Rancourt et **Edmond JAYEN** hier à la main à Bouchavènes dans la Somme, leurs jours ne sont pas en danger.

Hier on a fusillé à St-Jean-sur-Tourbe le soldat **DEDUYTSCHÉ René** pour abandon de poste, il revenait avec le régiment du front de Verdun. C'est devenu une habitude, régulièrement on fusille, on y fait plus attention, peut-être est-ce nécessaire, d'autres meurent les armes à la main, il y a tellement de soldats qui meurent, un de plus un de moins quelle différence !

Du jeune **Jean FRANCART**, de Saint-Remy-sur Bussy. Il nous raconte comment le ravitaillement des soldats s'organise depuis le village. Un grand centre de regroupement des bovins se trouve situé à Somme-Vesle, les troupeaux arrivent par le train ou par la route, ils sont parqués en attendant la boucherie.

*Pour le ravitaillement des troupes en ligne, un abattoir de campagne est installé à Saint-Rémy. Les bœufs qui viennent du Centre de la France sont transportés par wagons jusqu'à la gare de Suippes, puis acheminés à pied par la traverse. En arrivant, ils sont logés dans la grange et les écuries de la ferme de Jules Appert jusqu'au moment de l'abattage. Un jour par suite d'un arrivage important de bœufs charolais, ces derniers furent entassés très serrés dans les écuries. Comme il faisait très froid, les portes et les ouvertures furent fermées, mais le lendemain on retrouva vingt bœufs asphyxiés. Les hommes du village furent réquisitionnés pour les transporter au lieu-dit la Folie, pour les enterrer dans de grandes fosses creusées par les soldats. Ces hommes ont creusé tous les jours de grands trous pour enterrer les panses des animaux sacrifiés.*



**Sur la route de Somme-Vesle**

*Au fur et à mesure des besoins, ces bêtes sont mises à mort dans la cour de la ferme Appert et dans la rue du Bourg en face de la ferme qui se situe devant le marronnier. Celui-ci a une grosse racine qui sort de terre ce qui facilite le passage d'une corde attachée à la têtière de l'animal qui se trouve ainsi immobilisé. A l'aide d'une grosse masse le boucher l'assomme en le frappant sur le front, une fois à terre, le bœuf est saigné, puis avec des mouflettes, il le suspendait par les pattes de*

*derrière à la poutre transversale qui se trouve à l'horizontale de la porte de la grange de la ferme Gobillot. Une fois suspendu l'animal est ouvert et vidé de la panse ensuite la peau est enlevée ainsi que la tête, la queue et les abats, puis la bête est fendue en deux. Les quartiers sont suspendus à l'intérieur d'autobus parisiens réquisitionnés pour le transport de la viande et le lendemain ceux-ci partent pour le front, pour être distribuée aux parties prenantes.*



**Aux cuisines de Saint-Jean-sur-Tourbe**

*Pour laver le sang des bêtes abattues, les pompes à incendie avaient été réquisitionnées. Avec le jet d'eau de la lance, le sang est chassé dans une rigole qui conduit à la rivière.*

*Il arrivait quelquefois que le boucher chargé d'assommer la bête ratait son coup, rendue furieuse par la souffrance, elle brisait son attache et s'enfuyait dans la nature et presque toutes les fois, elle devait être tuée à coup de fusil.*

*La commune compte une très forte population de réfugiés qu'il faut nourrir. La viande était introuvable parce qu'il n'y avait plus de boucher pour en vendre et la viande traditionnelle, porcs, lapins, poules, canards, ont disparu depuis l'exode. Pour pallier cette crise, les autorités militaires ont donné l'ordre de distribuer les têtes, les queues, les abats à toute la population mais priorité est donnée aux réfugiés. Tous les matins, les représentants des familles se présentent pour avoir leur ration, les plus malins ou les plus filous se servent les premiers et prennent les meilleurs morceaux, bref c'était la pagaille. Pour y remédier le garde champêtre, le « père sonneu », (appelé ainsi parce qu'il a sonné les cloches pendant de nombreuses années) est chargé de remettre un peu d'ordre, mais celui-ci qui est déjà d'un certain âge a bien du mal à remplir sa tâche, car les bouchers et les « émigreuses » comme il disait lui jouent bien des tours. Mais ces mesures sont conjuguées à celles de la Croix Rouge, qui par l'intermédiaire de l'hôpital, donne chaque jour aux*

*enfants une très bonne ration de riz au lait au chocolat, ce qui permet aux gens sans grands moyens de pouvoir se nourrir correctement.*  
(Extrait de « Histoire du village de Saint-Rémy-sur-Bussy, pendant la guerre de 1914-1918 et au-delà » de Jean FRAN CART)

### **30 octobre 1916 : Des nouvelles d'Ambroise Harel un poilu breton sur le secteur de Souain**

*En quittant la « Maison forestière » j'arrivai bientôt à hauteur de nos lignes d'artillerie ; je trouvai que, pour un secteur tranquille, notre artillerie lourde était active.*

*Nous pratiquions par-là la guerre d'économie, car je vis quelques territoriaux qui ramassaient des éclats d'obus ; ils avaient avec eux des petits ânes qui portaient cette ferraille.*

*Arrivé à ma nouvelle affectation je découvrais le fameux fusil mitrailleur qui avait fait ses débuts dans la Somme, je m'en fis expliquer le fonctionnement. Et en peu de temps je fus apte à m'en servir.*

*Le secteur était relativement calme, mais la température était rigoureuse ; la neige recouvrait toujours le sol et il gelait fort sous le ciel étoilé. Les lignes boches étaient très éloignées des nôtres, notre poste d'écoute était aussi très éloigné de notre première tranchée (400 à 500 mètres), un boyau y conduisait. Ce boyau passait le long d'un bois très fourré, et sur sa longueur, trois autres anciens boyaux venaient aboutir ; ils étaient en partie comblés de fils de fer barbelés, mais néanmoins étaient constamment à surveiller la nuit ; dans le poste d'écoute passait une ancienne tranchée, comblée également de fils de fer et autres matériaux. Le poste était entouré d'un réseau de fils de fer barbelés ; près du poste se trouvait une espèce de fortin à mitrailleuses que les boches avaient ébauché avant l'abandon de cette position ; ce fortin avait quatre issues, nous en tenions une seule de libre. À 100 mètres derrière le poste d'écoute, qui était toujours tenu par un caporal et trois hommes, se trouvait, sur le boyau, une barrière de barbelés ; cette barrière nécessitait un homme de garde pour l'ouverture et la fermeture, elle ne pouvait s'ouvrir que du côté de nos lignes, et aussitôt que les hommes du poste d'écoute étaient passés, la barrière se refermait, ils étaient emprisonnés, le boyau était barré.*



*Sur la longueur de ce boyau, s'échelonnaient un poste de fusil-mitrailleur, un second poste de quatre hommes ; tous ces postes étaient reliés par un service de liaison. Dans la tranchée de première ligne, il y avait peu de veilleurs.*

*Tous ces postes étaient exposés à de fréquents coups de main, il fallait beaucoup de vigilance ! Les sections étaient loin d'être complètes et, avec l'absence des permissionnaires, il manquait des caporaux et le service de garde est pénible pour tous. La première nuit, je pris neuf heures de garde au poste d'écoute dont six consécutives ! Quel changement avec les nuits de l'hôpital*

*La neige recouvrait le sol et il gelait. Il fallait voir la glace dans la barbe et les cheveux ! Le froid me picotait les pieds et l'on ne pouvait pas se donner un brin de mouvement en ce lieu, il fallait être tout oreilles ! Nous protégeons notre corps avec les précieuses « peaux de bique ». !*



*Le lendemain soir, relevés par un autre bataillon du régiment, nous allâmes passer six jours au camp « Quat'Cinq » dans de bonnes baraques Adrian. Dès l'arrivée, comme toujours, ce fut le nettoyage et la revue de détail, puis les douches à Somme-Suippes.*

*Les douches étaient fort bien installées et tenues par quelques soldats russes. L'on vous donnait d'abord un petit sac doublement numéroté pour vider vos poches, ensuite, dans une salle chauffée, nous nous déshabillions et formions un ballot numéroté de nos effets de drap qui passait à l'étuve ; le linge de corps était jeté pêle-mêle dans un tas commun. Dans une autre salle, nous passions aux douches qui étaient fort bien réglées et sortions ensuite nous essuyer dans une autre pièce où nous recevions le nécessaire de linge de corps, sec et bien propre, et notre ballot d'effets de drap. Nous étions donc complètement débarrassés des « totos » et dans une propreté qui nous mettait à l'aise.*

*Jamais, par la suite, je n'ai rencontré une installation de douches aussi pratique, sauf chez les boches.*

*Cette période de tranchées touchait à sa fin quand je fus envoyé suivre un cours de grenadiers à Suippes, d'une durée de huit jours. Avec la rigueur du temps, je me trouvais fort bien de coucher dans le bas d'une armoire dont, le soir, je fermais les portes : je n'avais pas froid. Nous ne trouvions guère de bois dans Suippes et on faisait du feu avec des meubles, des portes, du bois travaillé de toutes sortes, malgré la défense qui en était faite.*

*Un jour, sous le pâle soleil de midi, je me lavai dans la Suippes. Après m'être essuyé, je pris mon peigne pour me démêler les cheveux ; ce fut en vint, mes cheveux, en ce peu de temps, s'étaient gelés par la glace.*

*Lorsque le ravitaillement arrivait, ils avaient des glaçons de pinard dans leurs musettes... et c'était bon à sucer ! Le pain était également glacé ; pour le diviser, l'on se servait de scies et de hachettes. Cet hiver, le plus rigoureux de la guerre, dut encore nous faire souffrir par la suite.*  
(Extrait de « Mémoires d'un poilu breton » Ambroise Harel)

**11 novembre 1916** : De notre jeune correspondant **Jean FRANCART**, de Saint-Rémy-sur Bussy :

*A la rentrée des écoles au mois d'octobre, il n'y avait pas d'instituteur, le titulaire étant mobilisé. Monsieur Olivier instituteur à Somme-Suippe qui était près de la retraite, fut nommé provisoirement à Saint-Rémy. Dans les classes, il y a beaucoup d'enfants, l'effectif étant considérablement augmenté par l'admission des enfants de réfugiés qui avaient presque toujours des familles nombreuses. Il se donne un travail fou pour nous instruire alors que l'on a souvent la tête ailleurs, notre éducation a pris un retard considérable.*

*Dans ces conditions, si les filles mieux protégées font des études presque normales, nous les garçons de six à douze ans, nous sommes très peu motivés, car les événements extérieurs sont si forts qu'ils nous détournent de nos études, parce que nous avons vu s'ouvrir devant nous l'immense livre de la vie et de la mort. Chaque jour, il nous apprend tellement de choses insolites, fait vivre tant d'événements dans un univers d'un sanglant implacable, mais supportés sans trop de problèmes.*

*Nous fraternisons, avec des hommes qui viennent de toutes les provinces françaises, et chaque fois différents les uns des autres. Nous entendons tous les dialectes des gens du Midi, des Basques, des Bretons jusqu'au patois des gens du Nord, la langue rocailleuse des provinces du Centre, le parler des Savoyards, des Lorrains, des Parisiens et j'en passe beaucoup d'autres. De l'Europe, sont venus cantonner pour un temps bref ou parfois très long, des Anglais, des Belges, des Italiens, des Portugais, des Russes et des Allemands. De l'Afrique, sont venus dans notre village des Algériens, des Marocains, des Sénégalais qui en réalité sont des troupes noires levées dans toutes nos colonies de l'Ouest africain et des Malgaches de Madagascar. De l'Amérique sont venus des Martiniquais, de l'Asie, des Hindous, des Annamites, nom donné à toutes les troupes levées dans toutes les provinces de l'Indochine française. Dans ces conditions, comment les histoires de chemins de fer, de canaux, de fleuves, de départements, de robinets, d'intérêts simples ou composés peuvent avoir un quelconque intérêt pour des élèves qui boivent à pleines goulées à des sources autrement exaltantes !*



*Saint-Rémy-en-Bussy - Le bivouac, le 24 septembre 1915, veille de l'offensive de Champagne.*

*Nous considérons que le certificat d'études n'est qu'un gadget lointain et inutile, mais malgré tout nous suivons régulièrement l'école, totalement décontractés dans nos allures et dans nos vêtements. Ceux-ci, neufs à la rentrée, bas, culottes, tabliers de couleur grise ou noire, se voient gratifiés au fil des jours de reprises, de pièces pour réparer tous les accrocs que nous faisons. Nos chaussures et nos sabots sont soigneusement « cirés » avec de la couenne de lard bien grasse, la*

tête tondu le plus ras possible à cause des poux et, élégance suprême, nous la surmontons d'un calot de soldat choisi parmi ceux qui ont les pointes les plus grandes et les plus provocantes, comme notre tête est plus petite, avec une épingle à nourrice, nous le mettons au bon gabarit. Les plus grands s'affublent d'une paire de bandes molletières autour des jambes ce qui leurs donnent la sensation d'être des hommes à part entière.

En dehors de l'école, et pendant les vacances, nous les garçons de sept à treize ans, nous menons une vie exaltante de jeunes chiens sans collier. Tous les pères étant mobilisés, la mère reste seule pour élever les enfants, mais sa vie est bien perturbée car elle doit faire marcher la ferme, se débattre avec des difficultés sans nombre et dans ces conditions elles ont bien du mal à tenir leurs enfants souvent nombreux. Nous en profitons pour prendre le large et mener notre vie en pleine liberté dans l'insouciance la plus complète. Vivant au milieu des soldats, nous faisons presque partie de l'armée française, nous regardons les soldats vivre et s'installer à la ferme, nous sommes particulièrement attirés par les cuisiniers qui préparent les repas.

Au début la cuisine était faite par escouade et cuite sur un feu allumé entre deux pierres, quand les soldats ouvrent une ou plusieurs boîtes de singe (zébu de Madagascar), nous sommes invités à partager leur repas, ils nous donnent une gamelle avec une bonne ration de singe arrosée d'huile et de vinaigre ainsi qu'une bonne tranche de pain taillée dans une boule de l'armée. Pour manger, tout le monde se met assis n'importe où, n'importe comment. Comme les soldats n'ont pas de fourchettes à nous prêter, nous mangeons sans complexe avec nos doigts, pour arroser ce repas, ils nous donnent un peu de vin dans un quart bien culotté et pour terminer celui-ci, nous fumons le calumet de la paix en tirant sur une cigarette allumée par leur soin ou en fumant une pipe, mais le résultat de la pipe était souvent désastreux !

Nous sommes devenus de véritables enfants de troupe, les soldats nous montrent le maniement des armes, ils nous apprennent à démonter et à remonter celles-ci. Pour nous, démonter une mitrailleuse est un jeu d'enfants, pour la remonter, la situation est plus compliquée et nous nous retrouvons presque toujours avec des pièces en trop ce qui fait rire nos professeurs qui nous traitent de bleus. Nous sommes bien vus des soldats parce que nous leur rappelons leurs enfants ou frères restés chez eux.



Par ordre des autorités militaires tous les cafés et les épiceries où l'on vendait de la boisson est interdits à tous les militaires jusqu'à cinq heures, mais nous, nous pouvons y aller et très souvent chargés de bidons et de musettes, nous allons acheter du vin et des provisions pour les soldats. En récompense, ils nous donnent un ou deux sous, avec cet argent, nous allons à plusieurs acheter des cigarettes au bureau de tabac, trois cigarettes pour dix centimes, après quoi nous filons à la carrière pour les fumer en cachette. En revenant nous soufflons dans le nez des

*camarades pour savoir si notre haleine sent le tabac, ceci pour éviter des complications avec la famille.*

*Nos jeux consistent à creuser de véritables tranchées recouvertes de paille pour nous protéger des pierres de craie dont nous nous bombardons généreusement, nous creusons également des souterrains au péril de notre vie.*

*Nous avons trouvé un jeu moins innocent, il consiste à mettre du carbure dans une canette de bière, à verser de l'eau dedans et à refermer la capsule de la bouteille, puis nous la jetions le plus loin possible car elle explose avec un bruit comparable à l'explosion d'une grenade.*

*(Extrait de « Histoire du village de Saint-Rémy-sur-Bussy, pendant la guerre de 1914-1918 et au-delà » de Jean FRANCCART*

**3 décembre 1916** : Des nouvelles du front, la Bataille de la Somme a officiellement enfin pris fin la semaine dernière, bien que des combats locaux continuent encore. On peut penser qu'ils vont se rallumer sur la Champagne d'ici quelques temps.

On a fusillé en début de semaine **Louis Marie LEGENDRE** à Somme-Suippe pour voie de fait.

De notre correspondant **Ambroise Harel** un poilu breton sur le secteur de Souain

*Le secteur est relativement calme, mais la température est rigoureuse ; la neige recouvre toujours le sol et il gèle fort sous le ciel étoilé. Les lignes allemandes ne sont pas très éloignées des nôtres. On entend de temps à autre les boches parler, décharger du bois et, pas très loin derrière leur première ligne, le bruit d'un petit chemin de fer. Derrière nos lignes, on entend un « boucan » infernal de charretiers et de bûcherons ; quelques poilus coupent du bois, même devant notre première ligne. Il fait si bon se chauffer, en descendant de garde, que le feu nous est précieux ! La gniolle et le « jus » bien chaud sont aussi des bienvenus.*

*J'eus un commencement de gelures aux pieds. Le major, sans m'exempter de service, le fit réduire la nuit. Chaque jour, il me prescrivit un massage des pieds à l'infirmerie. Malgré tout, ma souffrance demeura la même pendant tout ce séjour, mais mon mal ne s'aggrava pas. J'avais les pieds rouge, bleu et noir ; quand, après mon service, je m'enveloppais soigneusement dans mes couvertures et cherchais du repos, c'était en vain, dès que mes pieds se réchauffaient, ils me brûlaient comme du feu ! Je ne pouvais dormir.*

*J'ai rejoint ma compagnie au camp « Quat'Cinq » entre Perthes et Suippes et aussitôt elle partit cantonner plus à l'arrière, à Somme-Vesle pour un temps assez long. Ce territoire est bien cultivé et giboyeux. Le pays dénote une aisance moyenne qui semble le sortir de cette vaste partie maigre de la Champagne pouilleuse.*

*Bon nombre de poilus braconnent le gibier à l'aide de collets. Naturellement, le gros Goupil fut un fervent de cet art ! Un matin, il arriva avec un beau lièvre, et il fut décidé que nous lui ferions la fête au repas du soir. Entre-temps, notre capitaine qui avait eu vent de cette capture, proposa à Goupil l'achat de son lièvre : ce dernier, dont l'amour de l'argent était aussi fort que celui de son estomac, vendit Jeannot !*

*Est-ce par passion ou par remords de nous l'avoir promis que Goupil, peu après, dirigea ses pas du côté de la popote des officiers ? Toujours est-il qu'il revint avec son lièvre tout prêt à cuire. « Vois-tu pas ! disait-il, qu'un lièvre pendu à faisander peut prendre des pattes ! » Le soir, eut donc lieu notre petite fête dans la cuisine de notre logeur et Jeannot fut encore bien meilleur avec le goût de sa petite aventure. Nous levâmes nos verres à la santé de notre capitaine qui ne connut jamais l'histoire.*





*Depuis Somme-Vesle, le braconnage a pris de l'extension : maintenant, les poilus chassent au fusil. De temps en temps, l'on entend des balles siffler dans tous les sens ; l'une d'elles vint même frapper dans les volets de la demeure du général et provoqua, des mesures très sévères. De ce fait, les « éclaireurs » du régiment parcourt à cheval la campagne à la poursuite des poilus-chasseurs ; bon nombre écopèrent de huit jours de prison ! La chasse au fusil s'arrêta et les collets reparurent !*

(Extrait de « Mémoires d'un poilu breton » Ambroise Harel)

**26 décembre 1916 : Des nouvelles du front :** A chaque mois son lot de fusillés ; le 16, **Alexandre SIMON** a été passé par les armes à Courtisols pour abandon de poste lors de la bataille de la Somme.

Des nouvelles plus joyeuses : Le 18 décembre la bataille de Verdun a enfin pris fin. Mais encore plus réjouissant, voici pour cette fin d'année 1916, un conte de Noël envoyé par « André »! Non, plus que cela un récit véridique, le héros Gaspard, de son vrai nom le soldat Colson, secteur d'Aubérive 103e RI

**DEVANT Aubérive (Champagne), décembre 1916.** Comme dit (« Gaspard, il y a un froid, un grand froid, entre ces messieurs d'en face et nous. On a mis les passe-montagnes et les cache-nez des marraines. Il n'y a évidemment pas de thermomètre dans la tranchée, mais il doit faire moins quinze, m'a dit. un camarade paysan qui se trompe rarement dans les prévisions météorologiques. Par chance, le deuxième bataillon du 103° R.I. va quitter la première ligne pour le grand repos avant la Noël.

La relève tant attendue a lieu sans incident ; l'artillerie, ennemie doit être gelée. Tant mieux. Après une marche de nuit cahotante, les premières lueurs d'une aube grise trouvent le bataillon dans un de ces petits patelins de l'arrière dévasté, mais où restent encore debout parmi les ruines quelques bâtiments mal assurés sur leurs murs crevassés et puis il y a une épicerie qui fait le vin et le tabac, tout près de l'église, dont le clocher a été coupé comme au couteau par un 380. Les poilus sont fourbus mais si heureux d'échapper pendant quinze jours à la canonnade.

Ces quinze jours, chacun en emploiera les loisirs à son gré. Après deux jours passés à somnoler, les forces sont revenues, et c'est alors que je rencontre dans la rue Gaspard très affairé et qui passe à côté de moi sans me voir. Je le hèle et il me répond : — J'ai une idée.

Lorsque Gaspard a des idées, je me méfie, elles sont presque toujours abracadabrantes, car il reste dans ce régiment normand le titi parisien dont on ne saurait dire s'il blague ou s'il parle sérieusement.

— Raconte-moi cela, lui dis-je.

— l'as si bête que je me confierais à un journaliste dont (c'est le métier de répéter tout ce qu'il entend.

— Comme tu voudras.

Et je continue mon chemin, persuadé que Gaspard me rattrapera au bout de la rue, car il doit brûler de se confier ; poursuit sa marche. Deux jours plus tard, je le rencontre de nouveau et il a pour moi le même regard mystérieux. Que peut-il bien mijoter ? Je commence à être intrigué. Le lendemain, passant devant l'église en ruine, j'aperçois mon Gaspard qui sort des décombres, blanc de plâtras, et qui tient dans ses bras un paquet. J'hésite à comprendre, mais je l'interpelle :

— Gaspard, lui dis-je sérieusement, que vas-tu chercher dans cette église ?

Ce n'est pas bien, c'est un lieu sacré.

Il hausse les épaules sans me répondre et passe. Je demeure surpris ; je connais Gaspard ; c'est un garçon qui sans être un mécréant, ne fréquente guère les édifices religieux mais qui est incapable d'un larcin. Ma surprise ne l'ait que s'accroître lorsque par hasard -j'aperçois le lendemain mon « bonhomme » avec le Curé, du village, mais en me voyant, tous deux se séparent en riant.

Quelle est cette énigme : C'est moi à présent qui n'y tiens plus et je vais trouver Gaspard.

— Alors, on fait des cachotteries à son vieux copain ?

— Tu sauras le premier, mais motus, me dit-il en mettant un doigt devant sa bouche



Les quinze jours du grand repos sont terminés ; le bataillon va regagner ses tranchées dans la nuit du 22 décembre, on va passer les fêtes de Noël dans les cagnas ou au créneau. Drôles de fêtes ! Ce sont toujours les mêmes qui s'appuient le sale boulot et au plus mauvais moment.

Cependant, Gaspard qui est toujours le premier à rouspéter arbore un large sourire sur un visage épanoui et son nez curieusement mobile délie le froid. Mais que diable rumine-t-il ? Je le croise dans les boyaux : — Alors, mon pote, toujours le grand secret :'

— Dans quarante-huit heures la presse sera conviée...

— A quoi donc ?

Mais il se sauve, dissimulant sous sa capote un objet assez volumineux ; je veux le suivre, mais il me perd au détour du boyau. Il me faudra attendre deux jours et deux nuits : le 25 décembre, la nuit de Noël, où toutes mes hypothèses seront balayées par ce que je vais voir. Vers minuit, à l'heure des trois messes, comme je vais me jeter sur ma paillasse, je m'entends appeler : c'est Gaspard :

— Critique de mon cœur, suis-moi.

*Je me lève en hâte et cours derrière mon camarade. Nous traversons une tranchée parallèle puis nous tournons vers un boyau sur lequel s'ouvre un gourbi que je croyais abandonner. Une étoile d'argent, découpée dans l'enveloppe d'une plaquette de chocolat, m'accueille. Par quatre marches creusées dans la terre, on accède au fond et je demeure stupéfait : il y a là une crèche, oui, une crèche. Mon ébahissement sincère remplit de joie Gaspard. . Mais c'est aussi merveilleux ; qu'inattendu, m'écriai-je, comment as-tu fait cela ?*

*Je me suis approché tout près et c'est alors que je détaille ;' l'ingéniosité de Gaspard éclate de trouvailles. Un berceau de bébé soutenu par des sacs de terre contient l'Enfant-Jésus, qui n'est autre qu'un de ces gros poupards en vente dans tous les magasins de jouets, mais qui n'est pas déplacé dans ce décor primitif. De chaque côté, il y a la Sainte Vierge et saint Joseph. La Sainte Vierge est une des statues que le bombardement de l'église a laissées miraculeusement intactes ; quant à saint Joseph, c'est un saint Antoine de Padoue dont le bas de la figure a été orné par Gaspard d'une touffe de coton hydrophile prélevée dans des paquets de pansements individuels ; évidemment, avouons qu'il a une drôle de silhouette avec cette barbe, mais la réalisation n'en est pas moins touchante. Le bœuf et l'âne ne sont pas oubliés, mais l'auteur de cette crèche a bien trouvé un petit âne en carton à roulettes assez disproportionné, mais pas de bœuf, et il en a fabriqué un avec un gros chien en peluche sur le front duquel il a planté en guise de cornes deux morceaux d'os taillés par le cuisinier dans un os à moelle ; la paille a été empruntée à une paillasse du poste de secours. L'illumination n'a pas été oubliée et quatre petits cierges fichés dans des goulots de bouteilles, don du curé complice, éclairent ce spectacle extraordinaire. Une odeur de chapelle flotte : une pincée d'encens brûle au fond d'un quart.*

*— C'est une idée du curé, me dit Gaspard, qui ajoute. : les autorités ont été convoquées après toi.*

*Il n'exagérait pas et je pus voir arriver tout d'abord le capitaine qui n'en croyait pas ses yeux et qui fit instinctivement le salut militaire devant l'étrange Enfant Jésus, puis l'aumônier abasourdi et dont le regard allait de la crèche à Gaspard ; le prêtre hocha la tête :*

*— C'est bien, Gaspard, fit-il. Je ne m'attendais pas à cela. Mes compliments, tu es un brave garçon. Et il s'agenouilla, très ému.*

*Ce fut ensuite un défilé : les lieutenants, les sergents et tous les hommes de la compagnie, à tour de rôle, car il ne fallait pas d'atroupement, bien que la nuit fût très noire. Par bonheur, pas un coup de feu ni d'un côté, ni de l'autre, mais un silence insolite.*

*Il y avait devant cette crèche montée de bric et de broc toute l'émotion et toute la ferveur d'une cérémonie religieuse.*



*L'adjudant, le meilleur et le plus doux des sous-officiers, mais que Gaspard, par principe, ne pouvait « blairer », comme il disait, lui serra la main. Il y avait des bouffées d'enfance dans les têtes. Des signes de croix s'ébauchaient, maladroits.*

*Le lieutenant, qui a lâché sa pipe, murmura :*

*— Ce serait comique si ça ne vous prenait pas au cœur.*

*La crèche de Gaspard eut son heure de célébrité dans le secteur et reçut la visite de nombreux éléments des troupes en ligne. Puis un jour la barbe de saint Joseph se décolla et l'on trouva la Sainte Vierge affaissée sur le berceau du Divin Enfant, le bœuf perdit ses cornes et l'étoile d'argent disparut. Gaspard décida alors de donner une fin honorable à son matériel : à trois camarades pères de famille partant en permission, il remit à l'un le poupard et les deux autres reçurent le bœuf et l'âne pour leurs enfants.*

*La relève arriva, le bataillon mit sac au dos. Au retour, on ne retrouva plus trace de la sape qui avait abrité notre Noël : un bombardement avait bouleversé le terrain.*

## 1917 – Le conflit revient

**15 janvier 1917 :** Les routes stratégiques de l'arrière front, trop sujettes à la dégradation du trafic militaire sont maintenant toutes empierrées. Et l'on vient de repenser la ligne de chemin de fer pour la détourner de Suippes.

Du jeune correspondant **Jean FRANCART**, de Saint-Rémy-sur-Bussy :

*Une grande réalisation va être faite en trois mois ; la construction d'une ligne de chemin de fer à voie unique pour relier la gare de Saint-Hilaire-au-Temple à la gare de Sainte-Menehould. Ces travaux furent ordonnés pour remplacer ou doubler la véritable ligne qui passait par Suippes. Trop près du front, souvent bombardée, elle était vulnérable, un recul des armées aurait pu la mettre hors d'état de fonctionner, ce qui aurait été très grave pour le ravitaillement du secteur qui aurait été perturbé et aurait posé beaucoup de problèmes.*



*Les premiers jalons posés, les travaux de terrassement sont menés grand train par des bataillons de terrassiers amenés sur toute la longueur de la voie. Munis de pelles, de pioches et de wagonnets roulant sur voies étroites, ces hommes mènent une vie pénible car ils ont tous un nombre de mètres cubes à creuser et à déplacer par tous les temps. Faite dans toutes les règles de l'art, cette ligne nécessite le creusement de grandes tranchées, les déblais de celles-ci servent à la construction de remblais dans les fonds. Une fois les terrassements terminés à chaque extrémité de la ligne, des équipes spécialisées posent le ballast, les traverses et les rails. Le processus suivant est employé, un train composé de plusieurs wagons de ballast, de traverses et de rails est avancé jusqu'à la limite des rails. Une voie étroite est posée le long du train et prolongée d'une centaine de mètres. Les wagons de ballast sont déchargés directement dans les wagonnets et ceux-ci se*

*rendent à l'emplacement du déchargement. Une fois le ballast en place les traverses sont posées dessus à intervalles réguliers, des équipes bien entraînées prennent les rails sur les wagons, les posent sur leurs épaules et les portent à leur emplacement. Pendant ce temps d'autres équipes attachent les rails aux traverses par des tire-fond et le train avance au fur et à mesure.*

*Le tracé de la ligne est parallèle à la route de Bussy-le-Château à la Blanche Voie, elle passe au midi du village, très près des bâtiments. Elle s'infléchit à Tremblay pour prendre la direction de Auve. Sur le territoire de Saint-Rémy deux gares sont également construites en bois, l'une à environ quatre cents mètres à l'ouest du village, l'autre au lieu-dit Tremblay, elles sont très fonctionnelles et toutes deux dotées d'un puits. En même temps, autour de ces gares, on construit des quais, des voies de garage et des routes pour faciliter le chargement ou le déchargement des wagons. Il passe maintenant régulièrement deux trains aller et retour de voyageurs pour Verdun et en plus tous les jours un train de ravitaillement, les permissionnaires et les civils peuvent acheter leur billet et prendre le train comme dans toutes les gares de France. Cette ligne est vraiment stratégique car pour le déplacement des grandes unités d'un point du front à un autre, il n'y a que le chemin de fer.*

(Extrait de « Histoire du village de Saint-Rémy-sur-Bussy, pendant la guerre de 1914-1918 et au-delà » de Jean FRANCAERT)

**Les nouvelles du front : 30 janvier 1917 :** Le Général ROQUES vient de remplacer GOURAUD à la IV<sup>e</sup> Armée. Les Allemands viennent d'émettre une puissante nappe de gaz de Baconnes à la ferme des Marquises, qui n'est suivie d'aucune action importante d'infanterie. Poussées par un vent favorable, ces gaz font sentir leurs effets au-delà de Mourmelon-le-Grand et de la ferme de Suippes. L'artillerie ennemie bombarde violemment les arrières des zones soumises au gaz. Les pertes s'élèvent à 34 officiers et 1 541 hommes. L'adjudant MADON, au cours d'un combat aérien, abat un avion ennemi près de Suippes, ce qui lui donne sa cinquième victoire.

Les Allemands manifestent une activité de travaux anormale dans les régions de Tahure, Navarin, Auberive et Prosnès. Les batailles sont définitivement terminées sur la Somme et sur Verdun, la Champagne est-elle le prochain lieu d'attaque ? Ce sol a pourtant déjà tant donné !

Le moral n'est pas au beau fixe chez nos poilus, on cause sous le manteau autour des feux de camp. Cela fait 30 mois que nous sommes en guerre et l'on n'en voit pas le bout. Il y a eu encore un suicide à Saint-Rémy-sur-Bussy, le jeune Jean Francart nous a informé qu'un cavalier s'est tiré une balle de révolver dans la tête à la ruelle Thomas. Relevé, il a été conduit à l'hôpital où il décéda le lendemain matin. Le maire a eu l'ordre de ne pas transcrire le décès. Chaque soldat connaît des cas de ce genre mais on étouffe les faits en mettant le couvercle sur la marmite. Les hommes boivent beaucoup le soir, c'est leur seule consolation.

**De Jean FRANCAERT, de Saint-Rémy-sur Bussy.**

*Les soldats se trouvèrent aux prises avec un adversaire qui prolifère dans toutes les guerres. C'est le mercantilisme qui s'installe dans tous les villages à l'arrière du front, nul ne peut y échapper. Les cafetiers et les épiciers qui payent patente sont soumis aux règlements militaires par exemple, interdiction de vendre à la troupe du vin et des marchandises avant cinq heures de l'après-midi. Les points de vente clandestins sont monnaie courante, ils font de bonnes affaires car se trouvant en dehors de la législation des débits de boissons, ils vendent chez eux à toute heure du jour ou de la nuit du vin et tous les produits demandés par les soldats, mais au prix fort.*

*Les affaires sont juteuses car les clients sont nombreux. En plus des soldats du village, on voit arriver par la route de Somme-Suippe des soldats chargés de vingt à trente bidons, les courroies passées autour du cou. Ils viennent acheter du vin pour les camarades de la ligne de feu ou logés dans les bois. Quand ils arrivent au village, les cafetiers sont fermés. Alors le téléphone arabe fonctionne et quelques minutes après ils se rendent dans un point de vente clandestin. Une fois les bidons remplis, ils repartent dans leurs unités. Après une marche de quinze à vingt kilomètres, écrasés sous le poids des bidons, ils sont reçus en triomphe par leurs camarades. Les autorités ferment les yeux sur ce trafic parce que la plupart du temps ces hommes ont un sauf-conduit de leurs officiers.*



*Non contents de ces bonnes affaires, certains trafiquants plus habiles ou moins honnêtes se rendent dans les bois ou dans les cantonnements pour ramasser les bouteilles de bon vin vides, jetées par les soldats. Après un rinçage rapide ces bouteilles sont descendues à la cave et de nuit, elles sont remplies avec du vin ordinaire payé un franc dix ou un franc vingt le litre. Une fois bouchées, on colle une étiquette portant le nom d'un vin prestigieux. Le lendemain ces bouteilles de soixante-dix centilitres sont mises en vente au prix de cinq francs la bouteille et elles s'enlèvent comme des petits pains. Pour alimenter ce commerce qui dure depuis le début de la guerre et pour trouver la marchandise, il faut se rendre à Châlons en voiture à cheval, c'est une véritable expédition. Les réfugiés des Ardennes qui ont des chariots et des chevaux, se sont mis à faire le transport du vin et des marchandises pour gagner leur vie, si bien que tous les points de vente réguliers ou clandestins sont bien ravitaillés.*

*Pour l'honneur du village, je dois dire que ces pratiques ne sont que le fait de quelques-uns, généralement des gens non mobilisés. L'immense majorité des mères de famille dont le mari est soldat, les réfugiés qui ne possèdent rien, les petites gens ont toujours été en dehors de ces trafics et ils vivent d'une façon honnête mais en étant souvent obligés de se restreindre des choses de première nécessité.*

(Extrait de « Histoire du village de Saint-Rémy-sur-Bussy, pendant la guerre de 1914-1918 et au-delà » de Jean FRANCAERT)

**12 février 1917 :** Depuis quelques temps nous avons des nouvelles d'un nouveau correspondant le docteur H... à l'H.O.E de Suippes. (Hôpital d'évacuation)

*De nombreuses troupes se concentrent, dit-on à Mailly, dans les Vosges, dans la Somme ; il a neigé. La semaine dernière l'aviateur Delorme en poursuivant un boche, l'a obligé à atterrir sur le terrain de Auve.*

*La 1ere Corps d'Armée part pour Fismes. On parle de préparation intensive d'attaques dans la région de Soissons. Les trains défilent nuit et jour. On sent que Nivelles veut mener les choses rondement.*

*Nous sommes dans la neige depuis 2 semaines et le froid est rigoureux. On a noté  $-12^{\circ}$  au Camp.*

**Le 20 janvier :** *Delorme s'est tué. Depuis quelques jours le canon gronde, par saccades violentes. Ces derniers jours j'ai eu à noter, comme tout le monde, que la persistance de la vague*

de froid, devient de plus en plus insupportable. On se demande si tout le soleil de l'été parviendra à faire fondre la glace qui nous entoure.

Il a encore neigé ce matin. De 8 h. du soir à minuit, des nappes chlorées planent sur la plaine et picotent nos narines. Encore un divertissement que le boche ne manque pas de nous fournir. J'ai fait le tour du cantonnement, tout le monde est alerté et les mesures sont prises.

J'ai été sur pied de 11h1/2 à 3h du matin pour un homme intoxiqué par les gaz. J'ai cru ne pas le tirer de cette impasse. A 3h. je me suis couché transi mais content.

**2 février** : J'ai du travail en masse avec les intoxiqués de la dernière vague. Il y a paraît-il dans le secteur touché plus de 100 morts et 600 évacués. J'ai 15 malades par les gaz pour ma part.



**3 février** : Records de température : le thermomètre qui n'est gradué que jusqu'à  $-18^{\circ}$ , est descendu plus bas encore à 7 h. du matin, au point que nous ne savons pas exactement jusqu'où est allé le froid. On ne s'en porte pas trop mal. Note curieuse : le pain était glacé, littéralement pétrifié.

**4 février** : Depuis un mois nous sommes dans la neige et si cela continue je me demande quand elle disparaîtra. Drôle de pays ! Ce matin nous avons les œufs gelés ( $-20^{\circ}5$ )

**10 février** : Je reçois de longues nouvelles de chez moi aujourd'hui, en particulier une lettre m'apportant des nouvelles de Louis. Pauvre fréro, ce qu'il doit être malheureux, prisonnier en Prusse orientale par un froid pareil.

Un de mes camarades a été enterré hier dans son abri. Après 14 h. de recherches on l'a retrouvé, mort naturellement. Un autre en allant à son enterrement, s'est fait ramasser par un obus. Il ne me restera donc plus d'amis ?

**Les nouvelles du front : 25 février 1917** \_ La semaine dernière le 14/2, l'artillerie ennemie a pris à partie les régions de Vienne-le-Château, Maisons-de-Champagne et Saint-Hilaire-le-grand. Le lendemain une attaque allemande, précédée de l'explosion de quelques mines, s'est déclenchée entre Maisons-de-Champagne et La Butte-du-Mesnil. La progression ennemie s'arrête à la tombée de la nuit, devant la ligne de soutien, après avoir réalisé une avance de plus d'un kilomètre à l'intérieur de nos lignes. Au cours des combats aériens, deux avions allemands et un français sont abattus. Suite à cette attaque ennemie on déplore la perte de 1 150 hommes, dont 900 disparus.





**Jeudi 15 février** : *Le feu a été intense toute la nuit. Nos cabanes tremblaient comme des feuilles. Que se passe-t-il sur Souain et sur Perthes ? Ce matin le roulement est absolument continu. 2h. après-midi : des obus sifflent au-dessus de nos têtes à cadence régulière. Ils vont plus loin ! Vendredi, un de nos avions a mis le feu à une saucisse boche. Nous l'avons vu tomber en flammes, laissant derrière elle un grand tire-bouchon de fumée très noire. Peu après un de nos avions tombe en flammes vers le camp Madelin. Un avion boche est également descendu (je n'ai pas vu tomber ce dernier).*

*Samedi dans la nuit le canon faisait tellement rage sur Souain que je me suis levé. Le ciel était orageux et les canons faisaient jaillir des éclairs à jet continu. Aux nouvelles : nous aurions perdu 800m. de tranchées à un saillant entre la butte du Mesnil et Maison de Champagne. Les boches sont parvenus jusqu'aux 2e lignes qui leur ont été reprises.*

*Dimanche, les boches ont enlevé le saillant de la côte 182 et une compagnie Z. (compagnie des gaz) avec ses bouteilles a été raflée.*

**Pensées intimes** : *La douleur n'invente rien, elle ne fait que refléter des douleurs sans nombre. La vie est absurde ! Ceux qui prétendent que l'on meurt de chagrin mentent. J'ai subi dans ma vie deux épreuves : celle où j'ai vu mon frère mort, et celle-ci. On ne peut pas aimer un frère et une jeune fille autant que j'aime mon frère et une G. chérie. Je perds celle-ci pour « suivre on ne sait quel devoir » Est-ce un cri de révolte ou un mot de lassitude douloureux ? Je ne sais, je ne veux pas essayer de le savoir. L'épreuve est dure, je le sais trop. On en guérit paraît-il. Je me le souhaite très fort car je crois à la vie, à ses bonheurs, à ses satisfactions, au plaisir maladif même de ses peines. Je ne fais que répéter un moment banal de la vie des hommes qui se croient supérieurs, parce qu'ils croient raisonner.*

**Les nouvelles du front : 12 mars 1917** \_ Grace à l'acheminement de pièces d'artillerie nouvelles, nous avons pu faire une préparation qui a permis d'attaquer. Il y a cinq jours sous une tourmente de neige nous avons repris tout le terrain perdu le 14 février. Aujourd'hui un dernier assaut vient de consolider les positions de la Butte du Mesnil à Maison en Champagne..

#### **De notre correspondant le docteur H... à l'H.O.E de Suippes :**

**8 mars** : *Le canon tire furieusement, les trains blindés, le 155, des mines dans les camps font rage. On en est à 50 heures de bombardement. En attendant il neige ! L'attaque est une réussite.*



Perthes Flameng, prise de la 1ere tranchée allemande devant Perthes

Du jeune **Jean FRANCART**, de Saint-Rémy-sur Bussy.

*Nous ne sommes pas encore sortis de cet hiver extrêmement rigoureux et long. La vie des hommes, soldats ou civils, est très pénible. Dans les tranchées, on a été obligé d'évacuer des milliers d'hommes pour cause de pieds gelés vers les hôpitaux de l'intérieur. Cette infection est très douloureuse, longue à guérir et nécessite souvent l'amputation du pied. Le froid a été si vif que l'haleine de la respiration se gelait sur les moustaches et sur les barbes transformées en bloc de glace. Malgré tout, les combattants sont beaucoup mieux protégés pour subir le froid et la pluie que les hivers précédents, ils portent tous plusieurs chandails, un bon caleçon, la tête et le cou protégés par un passe-montagne et un cache-nez fourni par l'armée ou tricotés dans leurs familles, en plus, ils sont tous dotés d'une peau de mouton qui protège le dos et la poitrine en gardant la chaleur intérieure.*

*Les familles du village sont aussi très éprouvées, obligées de vivre dans des pièces peu chauffées par une cheminée ou pas chauffées du tout en particulier dans les greniers qui ont été transformés en dortoir, notamment pour les familles d'émigrés. Heureusement que les lits sont bons, composés d'une bonne paille garnie de paille d'avoine, d'un matelas de plumes, de draps épais, de bonnes couvertures, d'un bon édredon rempli de plumes d'oies. Le tout entouré de grands rideaux suspendus au plafond que l'on fermait étant au lit et qui protégeaient du froid et des courants d'air. Ma grand-mère vient de succomber en contractant une congestion pulmonaire.*  
(Extrait de « Histoire du village de Saint-Rémy-sur-Bussy, pendant la guerre de 1914-1918 et au-delà » de Jean FRANCART)

**1 avril 1917 : Les nouvelles du front :** L'ennemi exécute des coups de main presque quotidiens, principalement dans la région de la Ferme des Marquises, Prosnès, Auberive, Maisons-de-Champagne, Butte-du-Mesnil. Il est visible qu'il cherche à connaître nos intentions et qu'il redoute une offensive. Du côté français, même activité dans le but d'établir, par des prisonniers, l'ordre de bataille ennemi.

Depuis deux jours, bombardement ennemi, par obus de tous calibres et surtout obus asphyxiants, reprend contre Maisons-de-Champagne suivi d'une attaque qui réussit à s'emparer de la cote 185, des ouvrages Guerlais, mais elle échoue devant le réduit de Maisons-de-Champagne. Les Français reprennent le lendemain le terrain perdu par des combats à la grenade.

Les observateurs aériens constatent une augmentation des batteries ennemies, des drachen et des avions derrière le secteur d'Aubérive. Visiblement l'ennemi s'attend à une offensive française dans cette région.

De notre correspondant le **docteur H...** à l'H.O.E de Suippes :

**Dimanche 1er avril :** *Depuis 2 ou 3 jours des rumeurs sur les opérations circulent à outrance. Il paraît que dans quelques jours, vers le 12, il faut s'attendre à des opérations importantes.*



*Des canons très lourds (305 et 340) arrivent, les 155 par centaines accompagnés d'innombrables tracteurs viennent se mettre en position. Des troupes africaines affluent sur notre village de l'arrière. Des voies pour trains blindés naissent comme par enchantement.*

*Nos voisins du CVAD ne sont guère contents de voir se mettre en batterie à 200 m. d'eux, des canons transportés sur wagons à 24 roues. Gare à nos vitres !*

*Nous avons causé avec un observateur de « saucisse ». Il nous dit que de nombreux aéronefs sont prêts à prendre l'air du côté de Louvercy. A St Hilaire/ Temple parmi les escadrilles arrivées il y a celle de nombreux as (Guynemer, Madon, Casabet...)*

**Lundi 9 avril :** *Le temps est toujours mauvais : vent, grêle, neige, pluie, boue, toute la lyre. Les fêtes de Pâques sont passées. Nous avons vécu sur nos réserves, sur nos souvenirs. Tout est calme. Cela sent de gros orages.*

*Je viens de recevoir une note donnant des instructions sur la marche en avant. La machine est sous pression. Des avions volent la nuit. Les mitrailleuses crépitent au-dessus de nos têtes. Les boches descendent mitrailler nos baraques de très près. Ils ont fait dans la région un arrosage copieux de bombes. Rien pour nous.*

*Pas un coup de canon aujourd'hui : c'est plus impressionnant que si l'on entendait quelques bruits de guerre.*



D'autres témoignages arrivent :

*Le terrain très humide oblige la confection de fagots pour circuler ; on construit des circulaires de fortune, avec les moyens du bord, pour augmenter l'angle de tir des pièces de la deuxième batterie (du 37e R.A.) ; la période est dure pour le groupe de jour et de nuit, car l'artillerie ennemie ripostait de tous calibres, y compris les gaz. (Maurice LIAUTEY).*

*Les batteries sont placées dans la vallée marécageuse de la Vesle et ne bénéficiaient d'aucun défilement topographique ; elles sont seulement masquées par de petits boqueteaux. En raison de la nature du sol, les casemates et abris sont en élévation d'une stabilité précaire. Les ravitaillements en munitions se fait entièrement de nuit et constituent une rude épreuve, aussi bien pour les conducteurs des échelons, harcelés sur les routes par des bombardements, notamment aux points de passage obligés, que pour les servants des batteries de tir, travaillant parfois avec les masques à gaz.*

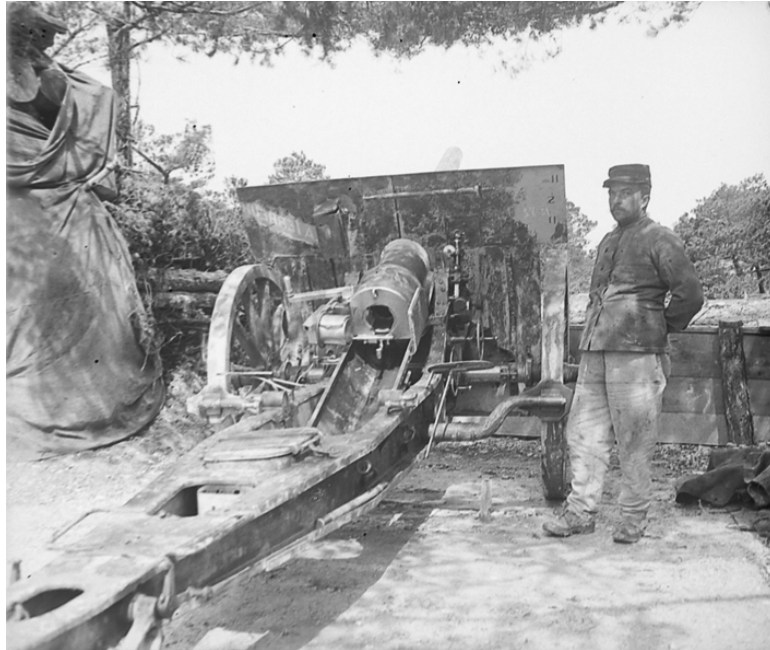
*Ce 9 avril, les batteries manifestent une grande activité ; objectifs : brèches dans les réseaux de barbelés. (René MESNAGER).*

L'orage arrive, où va-t-il éclater, sur Maison en champagne ou vers Reims ?

**10 avril** : De notre correspondant le **docteur H...** à l'H.O.E de Suippes :

*Je crains que nous y sommes : la nuit dernière les avions boches sont revenus. Au petit jour un roulement d'1/4 h s'est entendu vers Maison de Champagne. Depuis sur notre gauche le canon fait rage éperdument, sans arrêt. Nous voyions les lourds éclatements sur les crêtes. Le temps est affreusement sombre et le canon roule plus fort que la tempête.*

*Aujourd'hui nos troupes sont alertées, mais je crois que, momentanément, nous ne serons que spectateurs de la partie qui s'engage sur notre gauche, entre Souain et Reims ?*



**13 avril : Du docteur H... à l'H.O.E de Suippes :**

*Toutes les crêtes du Mont sans Nom, de Moronvilliers, d'Aubérive, de Souain, ne sont que des sortes de cratères vomissant feu et flamme nuit et jour. Les grosses pièces de marine à côté de nous jouent la grosse caisse. Du bout du parc nous suivons les éclatements multipliés à l'infini.*

*9 saucisses allemandes, 11 françaises. La nôtre vient d'être descendue par un avion boche. L'observateur a pu se servir de son parachute. Le canon n'arrête pas depuis 5 jours. On comptait ce soir dans le rouge du couchant 25 saucisses !*

*Nous avons vu tomber un avion ennemi attaqué par 2 des nôtres, 3 de nos aviateurs ne seraient pas rentrés hier. Toutes les crêtes devant nous semblent remuées par des mouvements sismiques et dans la nuit les gerbes de fumée se sont transformées en une raie lumineuse hachée par des éclairs innombrables.*

*J'ai passé une nuit avec l'illusion d'être dans une cabine de bateau : mon lit de camp était balancé par les lourdes rafales du canon qui a jet continue secouaient nos cabanes.*

**De Camille VILAIN**, téléphoniste du 1<sup>e</sup> R.A.C.

*Trois fausses attaques sont prévues pour demain et après-demain. La riposte ennemie est d'intensité médiocre.*

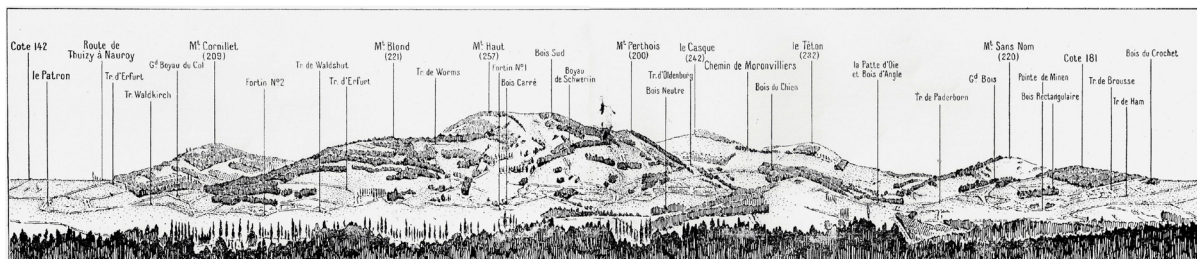
**De Robert MITAULT**

*La préparation d'artillerie proprement dite est commencée ; les trois batteries du groupe tirent en moyenne 11000 coups par jour. Le très mauvais temps avec neige contrarie l'observation. Nous entendons les batteries lourdes tirer depuis la Montagne de Reims ou le camp de Châlons, y compris ALVF et ALGP ».*

**16 avril - Les nouvelles du front :**

Ça y est, une attaque d'envergure vient de se déclencher sur le chemin des Dames dans l'Aisne à l'Ouest de Reims. De notre côté, c'est l'attente ; sur les 18 km d'un front d'attaque en face du Massif de Moronvilliers on trouve 1 600 canons répartis en 47 batteries de tranchées, 75 batteries de campagne, 78 batteries d'artillerie lourde courte, 44 batteries d'artillerie lourde longue et 4 canonnières fluviales sur le canal de Vaudemange. Le nouveau groupe d'artillerie d'assaut composé de

3 groupes de 16 chars va pour la première fois être utilisé, on dit qu'il va semer la terreur dans les rangs ennemis.



Massif de Moronvilliers

### De notre correspondant Camille VILAIN, téléphoniste du 1<sup>e</sup> R.A.C :

*Trois fausses attaques viennent d'avoir lieu face au massif de Moronvilliers. La riposte ennemie est d'intensité médiocre.*

*Ce matin à 10h départ pour les premières lignes, nous sommes chargés comme des mulets : 4 musettes, 2 boules de pain, 2 boîtes de sardines, 28 tablettes de chocolat, 1 bidon, etc. Je reçois en plus, 1 projecteur, 1 téléphone, 1 bobine de fil, sans parler des armes et des munitions.*

*Nous nous glissons en plaine par paquets de 3 ou 4 hommes. Un détour par les bois pour éviter la vue de l'ennemi, puis, des marais où l'on enfonce jusqu'au mollet. Enfin, dans un bosquet de sapins, voici le P.C. Square. Nous suivons le boyau 3, pour arriver au P.C. Bonaparte, puis au P.C. Donnaut, colonel du 27<sup>e</sup> R.I. Il pleut. Me voici en première ligne pour installer tout un réseau téléphonique » .*

### 17 avril : De notre correspondant le docteur H... à l'H.O.E de Suippes :

*Le canon n'a pas cessé de roucouler mais ce matin vers 4 h. j'ai entendu une canonnade comme de ma vie je n'en avais connu de pareille. Un frisson de malaise et de satisfaction m'a tenu longtemps. Au QG on annonce qu'à l'ouest de Reims on a fait 10000 prisonniers. Des spahis passent sur la route. On aurait pris les fameuses buttes de Moronvilliers vers 9 heures. Ce soir le canon est plus calme.*

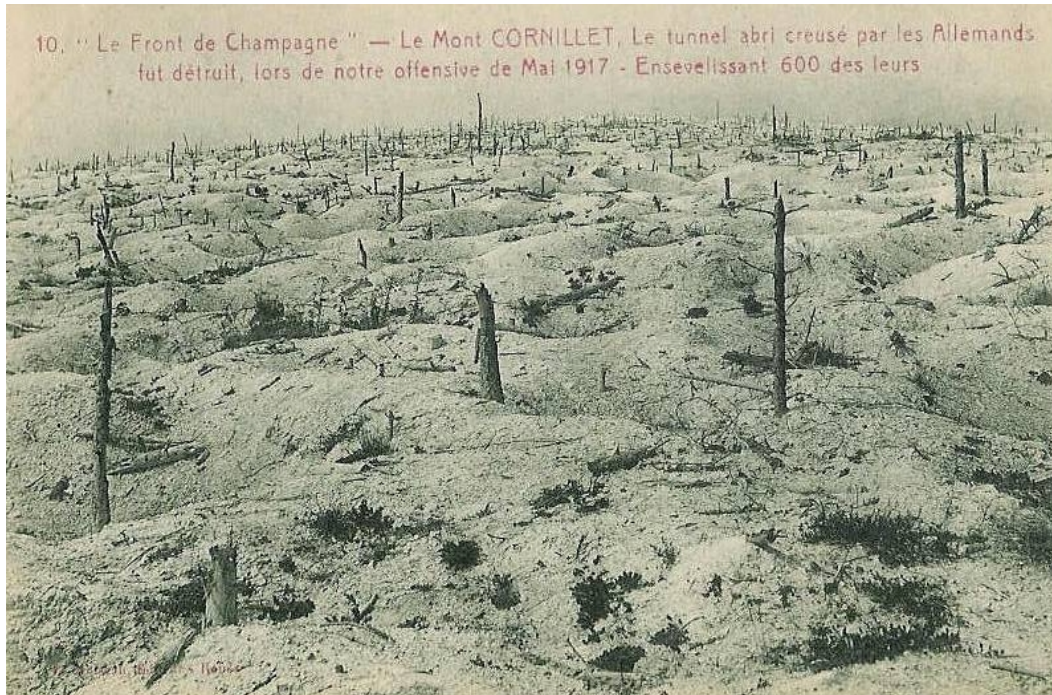
*Notre corps d'armée est entré hier en danse, magnifiquement. La 24<sup>e</sup> s'est illustrée sur Aubérive. Les marocains ont fait des merveilles sur la gauche, mais qu'est-ce qu'ils ont comme pertes ! 28 tanks sur 50 démolis. Ce soir, objectif à atteindre, Ste Marie à Py.*

**Louis Bac** du 8<sup>e</sup> Zouave nous fait parvenir ces quelques lignes :

*On nous distribue les vivres d'attaque : chaque homme reçoit 2 boîtes de sardines, 8 barres de chocolat, 6 biscuits, une boule de pain, une boîte de sardines, un morceau de gruyère, un demi-quart de gnôle et un litre de vin. Nous voilà partis pour deux jours au moins, et en utilisant les vivres des morts et des blessés nous ne risquons pas cette fois de connaître les affres de la faim !*

*la tombée de la nuit, sous un mélange de pluie et de neige, nous prenons la direction des lignes. La marche est longue et pénible dans les boyaux boueux. Nous arrivons vers minuit, suants et fourbus, à la parallèle de départ et où nous attendons l'heure H, blottis l'un contre l'autre, sans appréhension certes car nous en avons vu d'autres, mais bientôt transis par la pluie et le froid.*

*L'attaque aura lieu à 4 H 45. Nous venons de boire la gnôle qui nous donnera du cœur au ventre pour franchir les barbelés et pénétrer dans les lignes ennemies. Mais ce breuvage éthéré est quelquefois trompeur, et le caporal **Thinaud**, de la Compagnie, d'ordinaire très calme, se met soudain à brailler et à gesticuler ; il jette son casque et se coiffe d'un des sacs à terre que nous portons dans le barda ! Il est complètement ivre ! D'autres manifestent une agitation inaccoutumée. Tous se sentent gaillards pour aller de l'avant.*



*A l'heure dite et à la faveur des dernières ombres la 6ème Compagnie bondit hors des parallèles de départ et se rue sur l'ennemi. Elle doit enlever la côte 181, puis le Mont sans Nom.*

*La progression est lente et pénible sur ce terrain bouleversé, hérissé de barbelés creusé de tranchées et de boyaux que la nuit noire nous empêche de distinguer. Les mitrailleurs, qui sommes chargés comme des mulets, n'en finissons pas de nous accrocher, de trébucher, de glisser, de rouler au sol et de nous relever avec des grognements et des jurons.*

*Les boches, surpris mais coriaces comme à l'ordinaire, nous accueillent avec grenades et des tirs de mitrailleuses qu'ils ne peuvent heureusement pas régler de façon bien efficace. Leur défense courageuse est sporadique et désordonnée. Le flot les submerge, et bientôt leur artillerie sera seule en action. Des ombres se dirigèrent l'arrière : Ce sont nos blessés et les prisonniers qui pêle-mêle prennent la direction des anciennes lignes.*

*Le premier mamelon dépassé, nous descendons dans une vallée que les Allemands appelaient l'Hexen-Weg, où les lèrès lueurs du jour viennent faciliter notre avance. C'est bien le tableau classique des champs de bataille : cadavres, sapes effondrées, boyaux détruits, armements et équipements jonchant le sol bouleversé et partout cette odeur de boche que nous connaissons bien et que nous retrouvons tous les secteurs d'attaque !*

*Vigoureusement entraînée par l'énergique Lieutenant **Million** qui la commande comme à la manœuvre, la 6ème atteint bientôt ses objectifs et à 7 H elle enlève, au-delà du Mont, la tranchée Bethmann-Holweg, plusieurs batteries de 77 et une batterie d'obusiers de 105 ; puis elle pénètre dans les bois en direction de Moronvilliers.*

*Les pertes sont relativement faibles, quoiqu'elle ait à déplorer, dès le début l'action, la mort de **Pernette**, l'as et l'entraîneur de la Compagnie, l'invulnérable qui depuis août 1914 a été sans une égratignure de tous les combats, de toutes les patrouilles de tous les coups de main, et qui en abordant la 1ère ligne ennemie a eu la tête déchiquetée par une grenade. Marié depuis quelques mois à peine, son alliance a tenté un salaud, pour l'enlever plus rapidement n'a pas hésité à lui couper le doigt. Et c'est ainsi que le meilleur soldat de la Compagnie, qui venait de trouver une mort glorieuse, connu l'infâme mutilation pour une sordide question de gros sous !*

**23 avril 1917 Les nouvelles du front :** Nous venons d'apprendre la mort d'Iréné SENART le 17 avril à l'ambulance de Vauxtin près du chemin des Dames. Il laisse une veuve et un orphelin.

Il reçoit la citation suivante à l'ordre du 29e B.C.P. « Chargé d'établir la liaison avec une unité voisine sur un terrain battu par les feux d'artillerie et de mitrailleuses, a fait preuve du plus grand

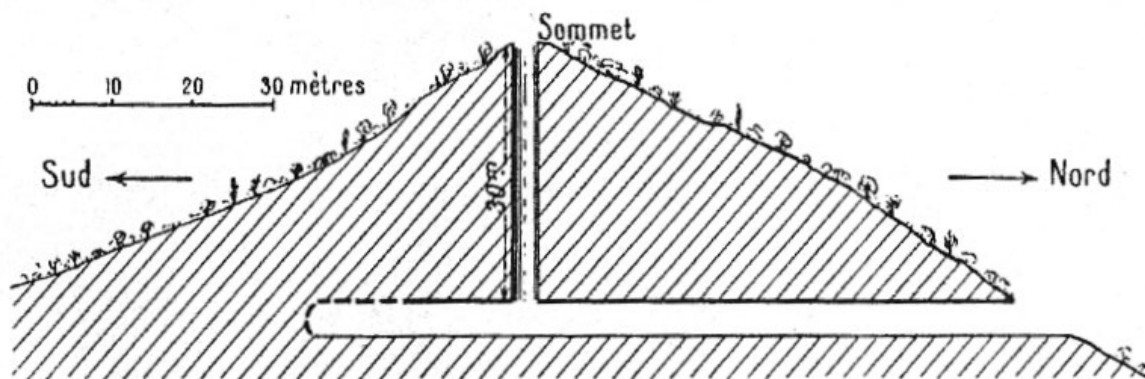
mépris du danger. Blessé, mortellement au cour de sa mission. Chasseur très méritant, au front depuis le début de la campagne »

Il a reçu la Croix de Guerre et la Médaille Militaire à titre posthume.

**Remi GERARDIN** et **Etienne JULLION** viennent d'être incorporés au 165e RI, ils sont la relève, un part deux arrivent.

Nous commençons à avoir des nouvelles des combats qui se sont déroulés.

L'attaque du chemin des Dames dans est un échec, mais on essaie toujours de percer, les régiments fondent comme neige au soleil.



Disposition du tunnel et d'une de ses cheminées d'aération et de guet sous le Cornillet.

De notre côté c'est une demi victoire pour l'instant, le 17 avril au soir toutes les crêtes du massif de Moronvilliers sont à nous mais on ne peut déboucher sur l'autre face, nous somme écrasé par leur artillerie. Les Allemands ont construit des tunnels sous chacun des monts, ils mènent sans cesse des contre-attaques depuis ces refuges dissimulés et protégés des bombes ; mais nous tenons bon.





On a fusillé la semaine dernière le soldat **Alfred SINN** à Mourmelon le petit pour abandon de poste.

**De notre correspondant Camille VILAIN, téléphoniste du 1e R.A.C :**

**17 avril, à 4 h 45 :** *Un commandement à mi-voix : « En avant ! ... » Des formes qui bondissent ! La première vague s'élançe. Il fait encore nuit, sur un fond de sourde rumeur, il y a comme un silence, un grand silence impressionnant. Combien dure-t-il ? Puis c'est brutalement le tonnerre des obus, le fracas d'un barrage s'amplifiant jusqu'au paroxysme et couvrant l'aboi des mitrailleuses.*

*D'un coup, tout tremble, tout flambe. De partout jaillissent les fusées, en groupes, en lignes, en bouquets : vertes et rouges chez l'ennemi, blanches dans nos lignes. Des grappes de chenilles lumineuses éclairent un paysage d'apocalypse où, dans l'aube blafarde, roulent de gros nuages noirs. La neige, en flocons serrés, commence à tomber. Sans arrêt, autour de nous, les obus s'abattent, des trous se creusent, des hommes tombent. De tous côtés les balles sifflent, claquent, si nombreuses qu'elles semblent venir de partout à la fois. Des blessés couverts de boue et de sang, hurlant de souffrance, cherchent les postes de secours. Des prisonniers passent, ils se couchent dans la boue à chaque obus.*

**De notre correspondant Julien Poulhès du 4e Génie :**

**18 avril :** *Je rentre de permission, c'est pour dire que j'ai le cafard.*

*Je viens de rencontrer un lieutenant, il me dit : tu rentres de permission et bien tu as du courage, moi j'y serais resté.*

*Les deux premières sections de la compagnie ont été en première ligne le jour de l'attaque. Ils me montrent les trophées qu'ils ont rapportés des tranchées boches : poignards, revolver, ceinturons etc. La troisième section y était hier et aujourd'hui c'est la quatrième, la mienne.*

*On me dit que j'ai de la chance. La compagnie a beaucoup souffert des gaz, beaucoup d'hommes ont dû être évacués, à Mourmelon le petit le canon fait rage.*

**28 avril 1917 Les nouvelles du front :** Cela fait 11 jours que notre attaque est en route, nous n'avancions plus mais tenons toujours les monts du massif de Moronvilliers.

**Ernest MINON et Georges FOLLIAS** viennent d'être blessés il y a deux jours au Mont Haut (massif de Moronvilliers).

**Louis Bac** du 8e Zouave nous raconte la journée du 19 :

**19 avril : la contre-attaque allemande**

*La fusillade s'amplifie, les grenades éclatent, et l'artillerie allemande arrose copieusement nos lignes. Que se passe-t-il ? C'est probablement une contre-attaque de l'ennemi qui cherche à reprendre le Mont Sans Nom.*

*Nous ne tardons pas à voir à cent mètres à notre droite des Zouaves refluer, les uns blessés, les autres en combattant : ce sont les 6ème et 9ème compagnie qui ont fléchi sous le choc du 108ème régiment des chasseurs saxons.*

*Ces deux compagnies se replient dans la tranchée de Berthmann-Holveg, bientôt suivies par les fritz qui débouchent des maigres boqueteaux et avancent en vagues successives et sans cesse grossissantes.*

*Le sergent Moessart, un Breton ou Morbihan qui ne se démonte pas, nous ordonne le feu avec la mitrailleuse Maxime récupérée à l'ennemi. Nous les arrosons copieusement en exécutant un tir fauchant auquel ils ne s'attendaient pas, car ils reconnaissent aisément au bruit que c'est leur matériel qui leur tire dessus ! Nos Saint-Etienne ne chôment pas non plus. L'ennemi se couche, se redresse, fait de nouveaux bons en avant, ce pendant que son artillerie écrase la tranchée occupée par les nôtres.*

*Les deux pièces Maxim tirent sans désemparer trois bandes chacune (en tout 1500 cartouches). Nous sommes en plein terrain découvert, un ou deux obus de 37 mettraient toute la section hors combat.*



*Nous songeons à nous replier vers la batterie située derrière nous, qui nous offrira un abri et où nous pourrons nous mettre en position pour le cas probable où l'attaque ennemie s'étendrait sur nos devants. Il nous reste encore 1000 cartouches par pièce ; il nous les faudra si l'assaillant s'acharne à vouloir nous reprendre cet incomparable observatoire qu'est le Mont Sans Nom.*

*Mais notre barrage d'artillerie bientôt déclenché est mal réglé : 75, 105 et gros noirs s'abattent sur la tranchée de Bethmann que nos artilleurs croient occupée par l'ennemi. Nous entendons les grosses marmites arriver en ronflant et s'écraser à quelques dizaines de mètres derrière nous. Que le tir soit allongé et nous serons broyés sans rémission ! Le Commandant Durant ne peut obtenir les rectifications qu'il demande : les lignes téléphoniques sont rompues, les agents de liaison sont fauchés avant d'avoir rempli leur mission, et les fusées rendues invisibles dans le ciel pluvieux et chargé de fumée. Il menace de brûler la cervelle à l'Officier d'artillerie qui l'accompagne pour le réglage du tir mais qui n'en peut plus.*

*A 200 m à notre droite la tranchée de Bethmann est prise par l'ennemi qui la dépasse aussitôt et cherche à s'enfoncer comme un coin entre le 8ème Zouaves et le 7ème Tirailleurs. La 6ème Compagnie est en partie anéantie ; ses trois Officiers sont tués ou blessés. J'apprendrai plus tard la mort de plusieurs de mes anciens camarades de la 15ème Escouade.*

*Les Allemands ont essuyé de lourdes pertes ; ils ont été arrêtés dans leur avance par notre résistance et par les deux artilleries qui, une fois de plus fraternellement mêlées, les ont écrasés aussitôt leur objectif atteint. Contre-attaques par le 2ème Bataillon, ils se retirent peu à peu dans les bois, en disputant le terrain pied à pied. A la tombée de la nuit notre ligne du 18 est rétablie, sauf une batterie que les nôtres ne parviennent pas à reprendre.*

*Le vacarme peu à peu diminue ; nos 155 se sont enfin tus et nous permettent de regagner la tranchée éboulée où nous nous sentons plus en sécurité qu'en terrain découvert. Mais nous ouvrons l'œil, car une nouvelle attaque est toujours possible.*

*A la nuit tombante je vais faire une rapide incursion sur les lieux du combat : tranchée détruite, cadavres français et allemands, armements et équipements de toutes sortes, des Zouaves terreux et hagards, des prisonniers blessés qui implorent secours ; et, planant sur le tout, cette odeur de terre remuée et de poudre particulière aux champs de bataille.*

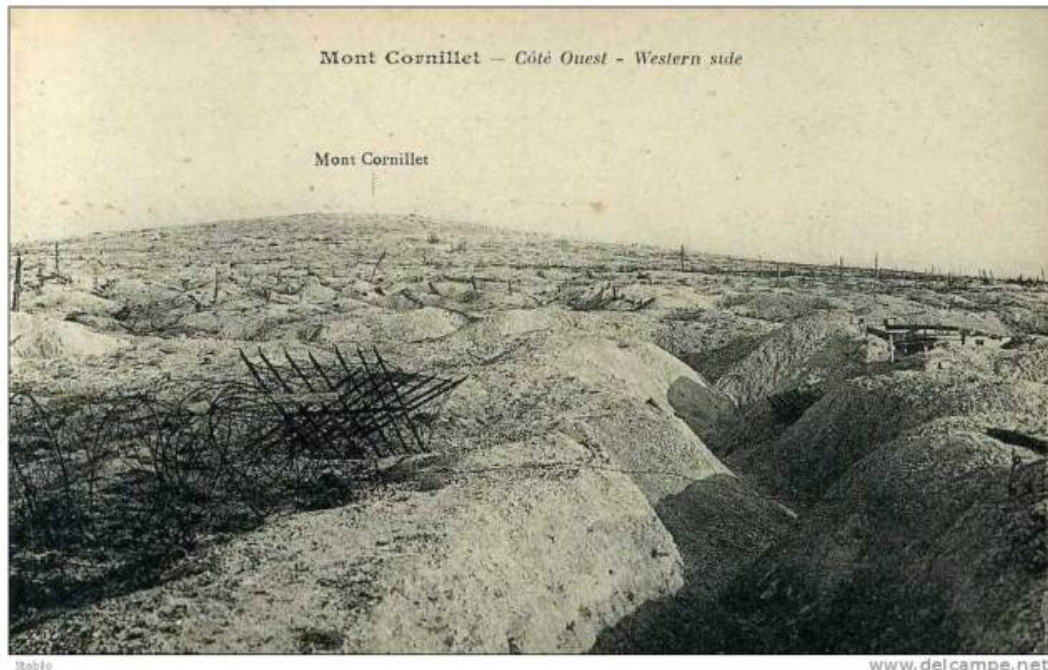
*Sur notre gauche, à moins d'un kilomètre, de violentes attaques et contre-attaques se déroulent dans le secteur des monts voisins, Casque et blond tenu par le 17ème Corps.*

*Vers minuit nous sommes relevés.*

*(Extrait de « Mémoires de guerre » de Louis Bach 8e Zouave)*

**13 mai 1917 Les nouvelles du front :** Cela fait presque un mois que notre attaque est commencée, nous tenons toujours les monts du massif de Moronvilliers. La crête est pilonnée sans cesse, les contre-attaques allemandes sont nombreuses.

**Compte rendu de l'attaque du 4 mai,** « le 70e R.I. gravit les pentes du MONT-BLOND dont il occupe le sommet. Il est arrêté sur la contre-pente de l'autre côté par des feux venant du MONT-HAUT, il est rejeté sur ses positions. C'est un nouvel échec dû à la puissante organisation du terrain au MONT-CORNILLET, où le fameux tunnel met à l'abri des coups de l'artillerie une importante garnison qui ne sort pour occuper ses positions de combat qu'au moment où nos troupes partent à l'assaut. Nos pertes sont sévères : 14 officiers, 719 hommes. Nous avons fait 160 prisonniers, dont 6 officiers. »



**Arthur VIEVILLE** blessé à Aubérive le 10 mai vient de décéder, il laisse une veuve et deux orphelins, il a reçu la Croix de guerre à titre posthume avec la citation à l'ordre de la Brigade « *Brancardier brave et dévoué ; après s'être dépensé sans compter pendant les journées de mai, a été atteint très grièvement par un éclat d'obus en transportant un blessé dans une zone très battue. Décédé des suites de ses blessures* »

De notre correspondant **André JACQUART** natif de Sommepy du 94<sup>e</sup> RI :

*A Pévy, près Jonchery-sur-Vesle, 18 soldats sont amenés de divers régiments, Ils ont refusé de remonter au secteur, après le massacre du 16 avril (35 000 morts). Un gendarme garde la porte du poste de police jour et nuit. Un matin, un gendarme apporte le café à ces prisonniers, ils ne sont plus là, 17 sont partis par un trou fait dans un mur pendant la nuit, un seul n'avait pas voulu partir.*

De **Eugénie JAYEN** à Saint-Memmie :

*Des révoltent ont lieu en gare de Châlons sur les quais, lorsque les soldats débarquent, les gendarmes ont du mal à les contenir et à les faire rentrer dans le rang.*

*A Mourmelon-le-grand au camp c'est la même situation, des groupes de soldats manifestent et se révoltent.*

Dans le corps expéditionnaire russe, c'est la même chose les régiments qui ont payés un lourd tribut au Cavaliers de Courcy au nord de Reims sont retirés du front et envoyés au camp de Neufchateau dans les Vosges et à Baye dans la Marne où ils défilent le 1er mai en chantant La Marseillaise en ayant inscrit sur les drapeaux « SOCIALISME, LIBERTÉ, ÉGALITÉ ».



#### Du Zouave **Louis Bac**:

*Nous apprenons avec stupeur que des régiments se sont mutinés, ont jeté leurs armes et refusé de monter en ligne ! Un morne découragement et une lourde angoisse présente sur les cœurs : serons-nous vaincus malgré les pertes immenses subies, les efforts surhumains dépensés, les bonnes volontés gaspillées ?*

Que se passe-t-il, la guerre est-elle en train de basculer, est-ce la fin ?

(Extrait de « Mémoires de guerre » de Louis Bach 8e Zouave)\_le Bois Sabot\_

**20 mai 1917** - Le général **NIVELLE** devant l'échèque du Chemin des Dames vient d'être remplacé par le général **PETAIN** à la tête des Armées Françaises; le général **FOCH** est nommé chef d'état-major général auprès du ministre.

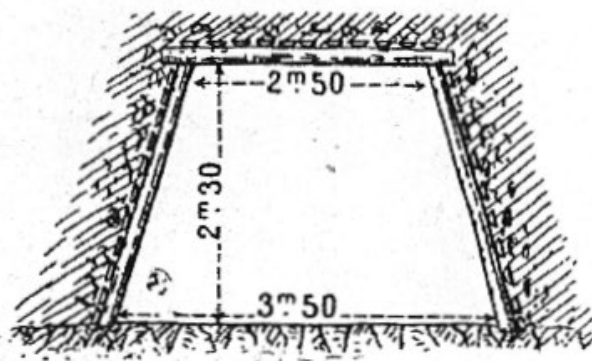
**Des nouvelles du front** : D'après un prisonnier allemand, sous le Mont Cornillet se trouve un tunnel dont on parle depuis quelques temps et qui soustrait leur armée à nos tirs. Son interrogatoire nous apporte de nouvelles précisions.



Prisonniers allemands au Cornillet

Il est constitué de trois galeries parallèles de presque cent mètres de long, elles mènent horizontalement à l'intérieur de ce mont escarpé et ne sont pas revêtues de boiserie mais de troncs d'arbre de la taille d'un homme. Un certain nombre de galeries transversales relient des galeries principales et il faut y avoir habité un certain temps avant de s'y reconnaître. Plus on est éloigné de l'entrée, plus la couche de craie qui couvre est épaisse. La garnison de la galerie compte à peu près 600 hommes, 2 compagnies d'infanterie, 2 compagnies de mitrailleurs, deux compagnies de pionniers, 2 états-majors de bataillon. Une salle qui peut contenir environ 50 blessés, une salle pour les pansements et un dortoir.

Les hommes de la troupe dans les couloirs ont des bougies, la galerie est fortement occupée dans la journée et seule une faible garnison est postée en haut sur le mont, l'air est tellement vicié vers le soir que les lumières brûlent à peine. Lors de la nuit, la provision en oxygène se renouvelle, en particulier grâce à plusieurs bouches d'aération qui remonte à travers 18 m de craie.



Coupe transversale d'une galerie du tunnel du Cornillet.

Nous cherchons depuis quelques jours à détruire les entrées du tunnel. Leur aviation est peu présente ce qui laisse à la nôtre tout le loisir de régler les tirs des grosses pièces d'artillerie de 400mm positionnées à Mourmelon.

Leur première ligne en haut sur le mont passe des sales nuits, on les gêne de grenades à gaz.

**Témoignage du M.D.L./ chef Léon ORSANI à la 16e batterie du 6e R.A. à pied en bas du Cornillet :**

*20 mai : Le bombardement est tel que l'ennemi évacue, en partie, ses positions bouleversées et que le nombre des déserteurs ou des fuyards devient important : » Poursuivant nos tirs sur le sommet du Cornillet, au milieu du fracas et du tumulte, nous vîmes arriver deux sergents du 2e Zouaves qui nous annoncèrent le tremblement de terre dans l'intérieur du Cornillet. Ils nous assurent que c'était un de nos obus qui avait éclaté dans l'intérieur du Tunnel. La fumée opaque sortait de trois bouches : celle du sommet et deux latérales. Le Cornillet était enveloppé d'un nuage gris très odorant. Les Allemands s'enfuyaient de la sortie nord en demandant des secours. »*

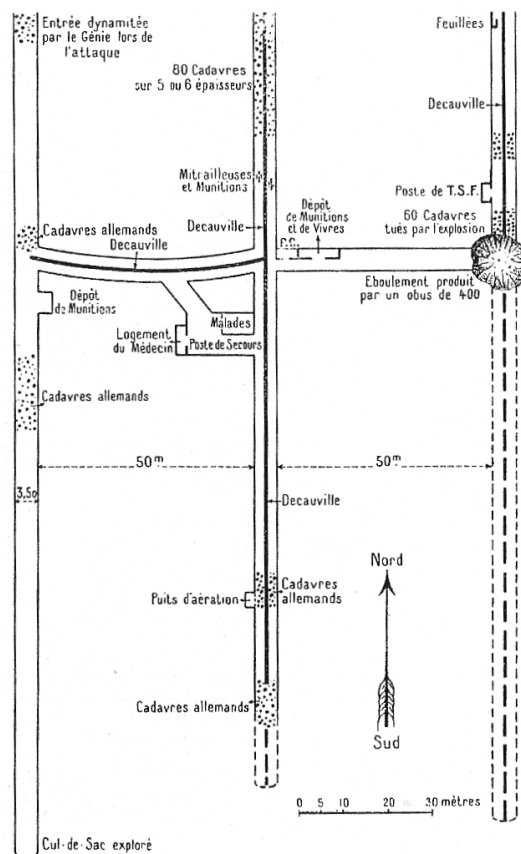
**Nous venons d'avoir connaissance d'un rapport intercepté émis par le Médecin en chef allemand, le Docteur Nagel sur la tragédie du tunnel**

*Le 20 mai, tôt à 7 heures du matin, après une pause dans les tirs de deux heures, les français commencèrent de façon systématiquement de nous bombarder à mort.*

*Quand vint le premier coup terrible, toute la galerie trembla et tous les dormeurs se dressèrent tels que des fourmis effarouchées, vint ensuite encore un coup plus terrible et la galerie des commandants avec sa couche de craie de 18 mètres fut enfoncée. Les officiers du bataillon se réunir afin de discuter de la situation. Et quand ils furent tous côte à côte, un obus s'abattit à cet endroit faisant écrouler la galerie qui les enterra tous. Le même sort fut réservé à deux de nos entrées, coup sur coup et la destruction presque entière de la galerie fut l'œuvre de quelques minutes. Le premier bataillon qui était stationné dans la partie Est, fut totalement perdu ; l'entrée s'était écroulée sous les tirs, il en était de même avec les couloirs de liaison vers le couloir du milieu. Ceux qui étaient dans la galerie succombèrent en quelques secondes à l'oxyde de carbone que les obus éclatants à cet endroit répandaient avec une grande pression. Ils subirent une mort douce, sans douleurs, sans se douter qu'ils dormaient pour l'éternité. Un seul, qui se trouvait près de la bouche d'aération, put s'évacuer vers le haut ; lorsqu'il appela de cet endroit, en bas il régnait déjà un silence de mort et personne n'était en mesure de répondre.*

*Dans la partie Ouest, la situation n'était pas meilleure. Certes, l'entrée était détruite ; par ailleurs, on pouvait circuler dans la galerie mais à cause du gaz, tous s'étaient endormis pour toujours.*

*L'oxyde de carbone sortait à partir des galeries transversales en notre direction et il fallait les boucher à l'aide de caisses et de couvertures tout en sacrifiant notre irremplaçable réserve d'eau.*



*Ce n'était pas très gai dans la galerie sanitaire, l'oxygène commençait à manquer, les intoxiqués par le gaz de combat souffraient beaucoup, gémissaient, toussaient, se tortillaient dans tous les sens, rampaient à quatre pas pour les supplier qu'on leur donne l'oxygène à effet calmant, c'était terrible de ne pouvoir aider que par le biais de la morphine. Lentement une fatigue lourde commença à m'envahir et je cherchais un coin pour dormir. C'est ainsi que les allées et venues et l'horreur permirent que je reste éveillé et ceci me sauva ; celui qui s'endormait, était perdu.*

*Entre temps, il était 3 heures, il fallut prendre une décision, celui qui restait dans la galerie était, à coup sûr, perdu. Seulement à l'entrée de la galerie centrale, il y avait encore de l'air frais. Mais, y rester était une arme à double tranchant car le moindre calibre pouvait nous achever. Devant la galerie le barrage d'artillerie était terrible et il en coûtait beaucoup pour quitter la galerie et de s'exposer ainsi au feu roulant.*

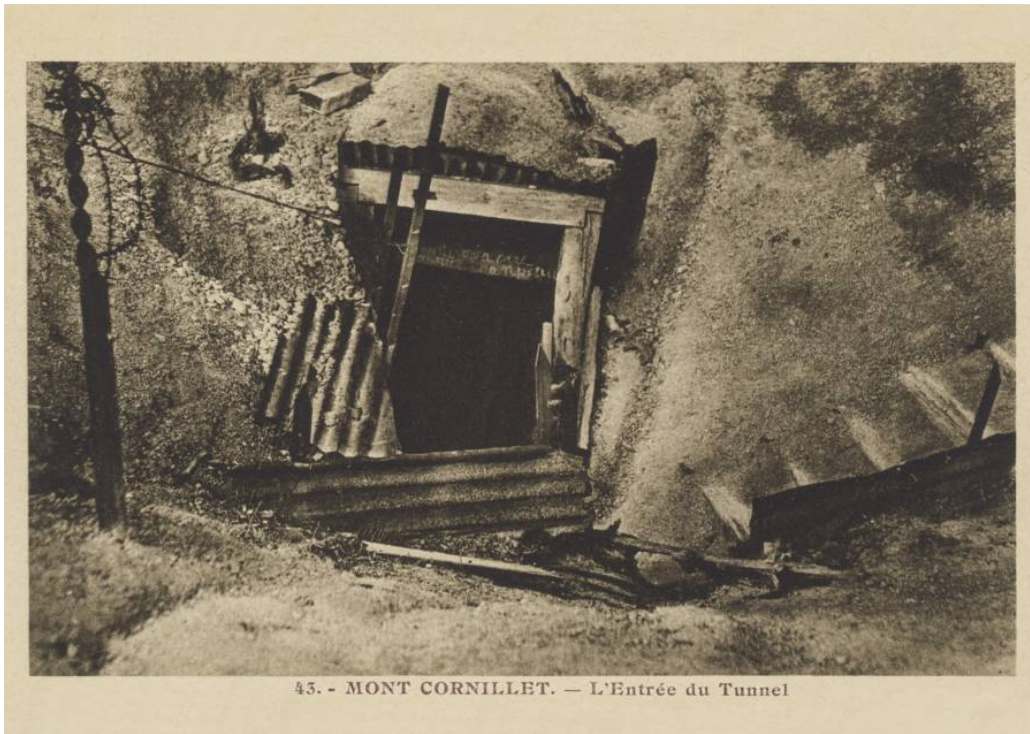
*Celui qui sentait encore de la force dans ses jambes devait aller vers le haut, en première ligne ; la galerie devait être évacuée. Avec un petit nombre de soldats je réussis à sortir et quitter cette tombe qui renferme maintenant plus de 600 hommes.*

(L'illustration supplément 1917)

**3 juin 1917 Les nouvelles du front :** On se bat toujours sur le massif de Moronvilliers, sans qu'aucun belligérant ne parvienne à prendre le dessus.

**Nous avons un nouveau témoignage d'un soldat du 1er zouave. Ce dernier est entré et a pu visiter le tunnel du Cornillet avec deux médecins du régiment :**

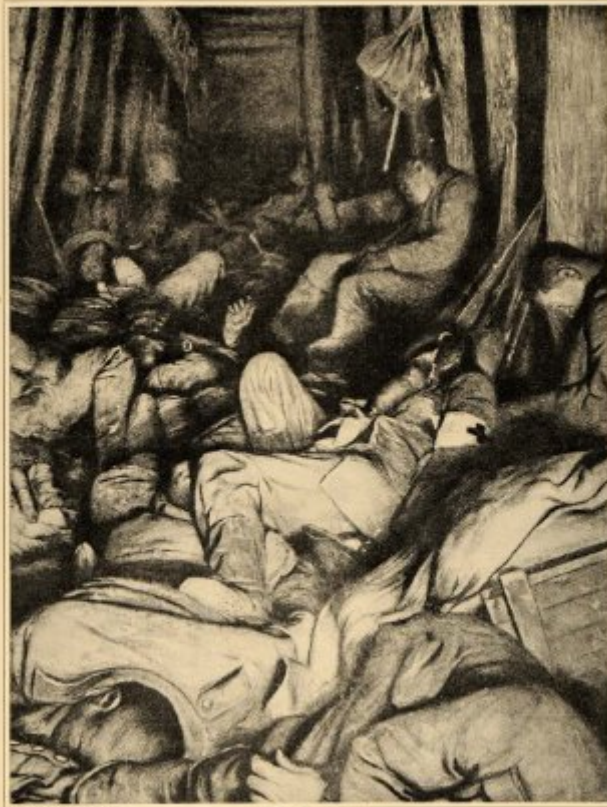
*Pendant toute la journée du 20, notre préparation d'artillerie commença dès le jour à une cadence lente qui va en s'accroissant pour atteindre le maximum d'effet vers midi. Dans l'après-midi, vers 1 heure, un Allemand se rend ; il semble affolé, il prétend que toute la garnison du tunnel est asphyxiée par les gaz et qu'elle va se rendre. Vers 2 heures, un détachement d'une trentaine d'Allemands appartenant au 476e régiment, conduit par un sous-officier porteur d'un drapeau blanc, se rend également, disant que la situation des occupants du tunnel est intenable.*



*A 4 heures et demie, l'attaque se déclenche sous un soleil levant radieux. Les zouaves sont partis dans un ordre parfait. Cependant, le barrage de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies est difficile à franchir. Il faut, pour atteindre la crête, gravir sous le feu une pente de 200 mètres, briser de nombreuses résistances locales, mitrailleuses dans des trous d'obus, blockhaus non détruits, et cependant la crête est franchie. Maintenant l'obstacle ne vient pas de face – il n'y a pour ainsi dire plus d'infanterie allemande – mais du côté du mont Blond, où sont des mitrailleuses et surtout des barrages d'artillerie, car l'ennemi ne doute pas de sa défaite et déjà il écrase le sommet de ses obus. Sans doute croit-il pouvoir encore protéger les entrées de son tunnel et sauver la garnison. Les zouaves descendent les pentes Nord ; le terrain est bien plus bouleversé de ce côté que du côté Sud. Ce bouleversement, par la gymnastique qu'il exige, est un obstacle à la rapidité de la progression. La compagnie du génie marche avec les fantassins, transportant ses appareils pour nettoyer les abris et le tunnel. La difficulté est de trouver les entrées car elles ont été obstruées par le bombardement. La réaction de l'artillerie allemande ne s'exerce que sur le sommet. L'ennemi croit sans doute que le tunnel est encore en sa possession. Donc, sur le versant Nord, on est beaucoup moins marmité. On tue ou l'on capture les groupes qui se défendent encore dans les trous d'obus. Une compagnie s'élance même à la poursuite de quelques Boches qui s'enfuient et qui l'entraînent bien au-delà de l'objectif fixé, jusque vers Nauroy. Dans la nuit, on fixe la ligne en réunissant entre eux des trous d'obus. Les chefs de bataillon ont installé leur poste de commandement au-delà de la crête, sur le versant Nord, dans des trous vaguement aménagés en abris.*

*Vers le milieu de la nuit, des ombres cherchent à traverser nos lignes. On les arrête. Nul doute : il y a encore des Allemands vivants dans le tunnel. Mais où sont donc les entrées ? Au petit jour, deux Boches qui cherchent à fuir nous font enfin découvrir l'entrée principale qui n'est pas bouchée. Le capitaine Legras et le lieutenant Crocher viennent la vérifier : ils la trouvent comblée par l'amoncellement des cadavres sur plusieurs épaisseurs. Un obus de 400 est tombé, le 20 dans la matinée, sur la cheminée d'aération dans la galerie Est, a fait effondrer le carrefour de la galerie transversale et écrasé la chambre où se tenaient les deux chefs de bataillon. De plus, un grand nombre d'obus spéciaux ont été tirés sur les entrées.*





AFTER THE BATTLE

The flashlight photograph of the trench under Mont Cassini was taken by a Frenchman and is the most graphic after the capture.

*La garnison presque toute entière a péri asphyxiée. Les aides-majors Forestier et Lumière, malgré l'horreur du spectacle, l'odeur et le danger, pénètrent à l'intérieur par une fente et en passant sur un matelas de cadavres dont les attitudes et les poses permettent aisément de reconstituer la scène d'épouvante. Tous sont équipés, harnachés, armés du fusil ou pourvus du sac de grenades, prêts à sortir pour une contre-attaque ; cependant ils ont dû se précipiter vers les issues quand ils ont senti l'asphyxie venir, et ils les ont eux-mêmes bouchées par leur agglomération. Leurs traits crispés, leurs corps piétinés indiquent la lutte violente pour l'air et pour la vie. Plus loin dans la galerie, les cadavres sont moins entassés. Voici le poste de secours : un capitaine du 476e, la tunique déboutonnée, a les deux jambes brisées placées dans des gouttières ; au carrefour, des infirmiers sont écrasés par les poutres effondrées. Cependant, les deux médecins, dans cette cohue de morts, trouvent un vivant qu'ils ramèneront au jour. Ils continuent leur lugubre visite, sur un banc des bougies récemment allumées. Il y a encore des vivants dans ce souterrain. Cependant d'autres explorations ne feront plus rien découvrir.*

**24 juin 1917 Les nouvelles du front :** On se bat toujours sur le massif de Moronvilliers, aucun gain significatif.

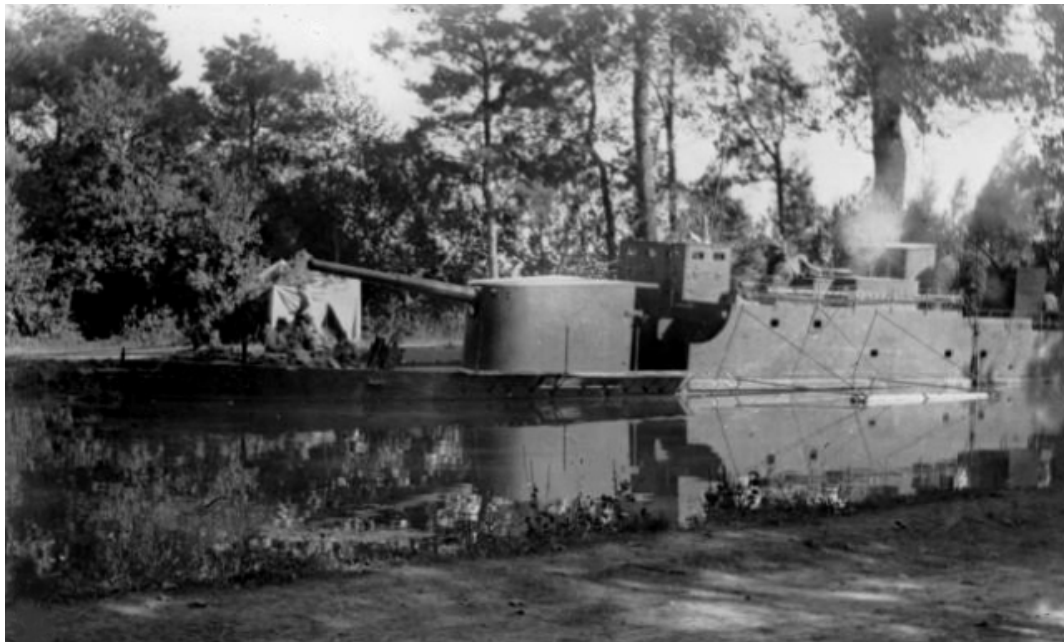
Certains d'entre nous ont aperçu çà et là des marins sur le champ de bataille, c'est normal, ce n'est pas une vue de l'esprit.

En effet les marins participent aux combats terrestres, principalement dans l'artillerie lourde. Ils utilisent les canons de gros calibres des places fortes maritimes qui ont été désarmées.

Ces pièces sont amenées en arrière des premières lignes où leur rôle est salutaire.



Depuis l'attaque des monts de Champagne, douze canonnières fluviales sillonnent le canal de l'Aisne à la Marne pour pilonner les Monts de Moronvilliers. Depuis quelques temps trois péniches « La Marcelle, la Jeanne d'Arc et La Saverne » armées de canons de 160 – 190 et 240 mm les ont rejoints. Elles se réfugient dans le tunnel du mont de Billy le Grand lorsqu'elles sont prises à parti par les tirs de contre-batterie allemands.



Leur mobilité leur permet de se transporter en tous points du front desservi par une voie navigable et de s'esquiver rapidement pour se soustraire aux tirs ennemis, elles ont une facilité de mise en œuvre par simple ancrage aux berges. La performance de leur armement est bonne champ de tir tous azimuts, cadence de tir de 3 coups / pièce / minute, portée pratique de 15km pour les pièces de 140mm et de 13,5km pour celles de 100mm. Demain les canonnières vont quitter la Champagne pour la Belgique, elles auront tiré plus de 28000 obus, est-ce la fin de l'attaque sur les Monts de Moronvilliers ?

## 1918 - L'espoir

**27 janvier 1918** : Faute de grands combats on organise toujours l'arrière front

**Du jeune correspondant Jean Francart de Saint-Rémy-sur-Bussy :**

*Dans ce mois de janvier de grands travaux se poursuivent sur le territoire de Saint-Rémy. Un camp beaucoup plus grand que les deux premiers est édifié au lieu-dit le Mont des Temps, à gauche de la route de Somme-Suippe, face au camp Marchand, un peu au-dessus du chemin des champs qui relie la route au Mont Thomas. Il est destiné à loger les hommes et les chevaux des grandes unités d'artillerie et de transport. Dans de grands baraquements en bois bien aménagés en écuries, les chevaux sont alignés face à face sur deux rangées parallèles, séparées par les râteliers et les bacs.*



*Une maréchalerie est également construite à l'entrée du camp. En face des écuries, des baraquements sont construits, les uns destinés au logement des hommes et des services, les autres transformés en magasins pour abriter les vivres des hommes et des chevaux. Pour desservir ces deux rangées bien alignées, on a aménagé une route bordée de fossés pour l'écoulement des eaux. Les chevaux par leurs déjections donnent beaucoup de fumier de bonne qualité, il est répandu dans les champs avoisinants et les cultivateurs peuvent venir en chercher pour améliorer leurs terres.*

*Ces deux camps ont un très grand besoin d'eau, pour leur en fournir, un puits a été creusé dans le fond de la vallée, au midi du camp dans un bois en bordure de la traverse de Saint-Rémy à Suippes. Pour la transporter à destination, une canalisation en tuyaux de fonte est enterrée reliant le puits aux deux camps et une puissante pompe aspirante et foulante envoie l'eau sur place. On l'appelle le camp des tracteurs.*

(Extrait de « Histoire du village de Saint-Rémy-sur-Bussy, pendant la guerre de 1914-1918 et au-delà » de Jean FRANCAERT)

**10 février 1918** : Le front est calme sur Souain, quelques coups de canon, quelques morts, la routine !

Jules de passage près de Paris vient de nous raconter une histoire étrange, Il vient de rencontrer incidemment **Joseph BURG**Y un alsacien du village d'ASPACH au sud de MULHOUSE. Ses parents qui étaient Français comme vous et moi sont devenu Allemands lors de l'annexion de leur territoire suite à la guerre de 1870. La langue officielle et obligatoire est devenue l'allemand, tous ne parlent donc que l'alsacien ou l'allemand qu'ils ont appris à l'école du village.

Le 22 septembre 1914, quelques semaines après la déclaration de la guerre entre la France et l'Allemagne, des militaires français investissent le sud de l'Alsace, dans ces anciens territoires français, ils réquisitionnent la plupart des hommes valides d'Aspach et des villages environnants. Ce sont en fait des citoyens allemands qui sont partis avec les soldats français.

Joseph BURG Y né en 1875 a écrit dans un calepin sa déportation et son voyage vers l'île du FRIOUL et les aléas que ces hommes ont endurés pendant ces quelques mois.



Départ le 22 septembre 1914 d'Aspach, vers Belfort sur deux jours à pied, d'où ils prennent le train jusqu'à Marseille. Arrivés à 17 heures après 32 heures de voyage, ils passent quelques jours dans le fort Saint Nicolas, couchés sur de la paille sur un sol en ciment. Près de deux cent personnes se trouvent dans le fort.

Le 28 septembre, il fait très chaud, à peine supportable. Ce jour-là, embarquement en direction d'une petite île nommée FRIOUL. C'est un rocher près du château d'if au sud de MARSEILLE, où que l'on regarde, rien que des rochers. Le ciel et la mer aussi loin que l'on peut voir. Les habitants de la région les ont très mal accueillis. Les soldats qui les accompagnaient devaient les protéger de la foule sinon elle les aurait lynchés. Sur cette île, il y plusieurs centaines de personnes, dont des femmes avec des enfants en bas âge. Beaucoup sont malades à cause de la mauvaise alimentation et le manque d'hygiène (ex. : rester pendant quatre semaines dans les mêmes habits). Dormir sur un sol en ciment provoque des courbatures. Il y a trois médecins alsaciens sur place. Ils soignent gratuitement, mais les médicaments sont à payer. Mais avec quoi ? Le soir, les jeunes et les

anciens chantent. Ce sont les hommes d'Aspach qui ont mis un peu d'ambiance avec quelques chansons joyeuses.

Le 15 octobre, 500 hommes ont été désignés pour être embarqués, mais personne ne connaît la destination qui s'avérera être la Corse. Sur le trajet, ils ont essuyé une grosse tempête. Le bateau transporte d'habitude des animaux. Les hommes sont donc installés dans des étables. Auparavant des mulets y avaient séjourné. Il y avait une puanteur épouvantable. Tous étaient malades dans cette odeur infecte et avec les roulis de la mer déchaînée...

Le voyage en bateau a duré 12 heures pour accoster dans le port de San-Sebastian. Après, nouveau départ en train cette fois dans un wagon à bestiaux. Durée du voyage : cinq heures. Arrivée à l'île Rousse. La plupart des hommes n'avait plus mangé depuis deux jours et demi et maintenant il fallait gravir une pente sous un soleil écrasant. La population corse a très mal accueilli tous ces hommes, les traitant de 'Boches du Nord' même les soldats et les gendarmes qui les accompagnaient les ont maltraités. Première nuit passée dans une église, sur de la paille pourrie. Le 22 octobre, départ de la Corse en bateau. Après 19 heures de trajet, ils se retrouvent de nouveau sur l'île de Frioul, alors que tous espéraient se retrouver en France continentale. Quelle déception !

4 novembre, il y a plus de 1 500 personnes sur l'île. Des Alsaciens, des Lorrains, des Allemands, des Autrichiens, des gens de grande culture, des religieux, des millionnaires, des directeurs d'usines etc...



Pour s'occuper, ces hommes devaient charger des bateaux, pomper de l'eau, et préparer les repas du lendemain. D'autres devaient transférer des documents datant de 1792 d'un bâtiment à l'autre ou nettoyer des bateaux.

Ils se faisaient aussi du souci au sujet de leurs familles dont ils n'avaient que de rares nouvelles, alors qu'il y avait la guerre dans notre région. C'est dans la prière que les hommes ont trouvé du réconfort. Les fêtes religieuses tenaient une grande importance dans leur détresse. Elles leur rappelaient les jours heureux qu'ils n'avaient jamais si bien appréciés que loin de leur pays.

Ce n'est que vers la fin décembre 1914 que les premiers prisonniers ont pu rejoindre Marseille. Le 3 janvier 1915, les derniers captifs ont été libérés. De là, ils sont partis pour travailler soit dans les usines, soit dans les fermes selon leur convenance car la main d'œuvre masculine est rare en ces temps de guerre.

Ils sont 52 hommes d'ASPACH à avoir fait ce douloureux voyage. Tandis que les jeunes en état de se battre ont été incorporés dans l'armée allemande sur le front Russe. Depuis le début de cette guerre ils n'ont pas pu rentrer au pays, car les habitants du village ont tous été évacués dans d'autres régions éloignées du front, le 15 décembre 1915.

Du carnet de guerre de Joseph BURGUY [http://www.parole-aspach.fr/bulletins/journal\\_captivite.pdf](http://www.parole-aspach.fr/bulletins/journal_captivite.pdf)

## 26 février 1918 :

Edmond de retour de permission vient de nous raconter une étrange histoire. De passage à Lyon il a rendu visite à son amis Louis à l'hôpital de la ville :

*L'histoire remonte à l'année dernière près de la butte de Tahure, Edmond et Louis étaient en faction en tranchée de seconde ligne, tout semblait calme dans cette douce matinée d'automne quand un obus de gros calibre explosa près du groupe de soldats. Son ami qui se trouvait à proximité fut projeté à plus de dix mètres sans une égratignure alors que d'autres furent tués ou enseveli sous un mètre de terre. La force fut si puissante que les balles de sa cartouchière furent déformées.*

*Lorsque l'on releva Louis ce n'était plus le même homme, il avait un regard perdu, il était parcouru de tremblements incontrôlés, le corps tout courbé et pas moyen de le résonner.*

*Ce n'est pas la première fois qu'Edmond voyait ce phénomène, des soldats étaient retrouvés accroupis ou plies en deux, ils ne se relevaient pas, les yeux écarquillés. Certains sont devenus muets, sourds et même aveugles sans blessure organique, seulement du fait du choc et de la peur.*

*D'autres se mettaient à vomir, de manière incontrôlée. Certains étaient atteints de contractures des pieds ou des mains et d'autres avait le corps qui se tordait dans tous les sens. Et puis, comme Louis il y avait aussi les trembleurs, ceux qui ne maîtrisaient plus leurs membres. Ils tremblaient, partout et tout le temps.*

*En début 1914 et 1915 un tel comportement était considéré par les autorités comme de la simulation, ils étaient renvoyés au front et certains ont même été fusillés pour abandon de pose devant l'ennemi.*

*Pour voir quels sont ceux qui simulaient, les médecins utilisaient des subterfuges. Ils annonçaient aux malades qu'ils allaient être anesthésiés pour être soignés. Anesthésie au chloroforme à laquelle personne n'avait vraiment envie de passer. Ceux qui refusaient étaient menés devant le Conseil de guerre (avec le risque d'être fusillés), sauf s'ils acceptaient de retourner au front et de reprendre les armes. Les moins touchés et ceux qui sont suspectés de simuler sont renvoyés au front.*

*Louis se trouve dans un service de psychiatrie il tremble toujours de manière incontrôlée et sursaute au moindre bruit. Il a du mal à me reconnaître.*

*On appelle ce symptôme « l'obusite », il est soigné selon la méthode du médecin chef Clovis Vincent, par la technique du « torpillage » envoi d'électricité par séances d'électrochocs musclés, d'isolement et de menaces diverses pour provoquer un choc.*

*Les médecins pensent que c'est une forme d'hystérie et que les soldats sont donc curables par « contre-suggestion ». Par exemple, si le bras part vers la gauche, on le maintient vers la droite. Si le poilu tremble, il est attaché de partout.*



*Un médecin utilise même la flagellation pour tenter de soigner les malades d'obusite. Il frappe les soldats de plus en plus fort en leur disant des phrases gentilles, aimables. C'est une façon de « casser » le cerveau. Pour que cela fonctionne, il ajoute au réchauffement extérieur fait par les gifles, un réchauffement intérieur en faisant ingurgiter de l'eau-de-vie aux Poilus.*

*Edmond nous dit qu'il est ressorti de cette visite à son amis complètement triste et dépité, de son avis, Louis ne guérira pas et finira sa vie avec les fous.*

**18 mars 1918 :** Cela fait 1 326 jours que nous sommes en guerre, 1 326 jours d'exil pour les habitants de Souain qui ont dû s'expatrier où ils ont pu trouver un lieu d'accueil et un nouveau travail pour vivre. 1 326 jours de combat pour les 75 jeunes du village dans des conditions de vie difficile, et malheureusement à ce jour 19 d'entre eux ne reviendront jamais.

Le printemps qui montre le bout de son nez va réveiller la bête de guerre. Nos observateurs de l'aviation nous signalent des mouvements de troupes qui ne présagent rien de bon. Les Allemands vont sans doute tirer leurs dernières cartouches avant que les Américains ne soit opérationnel, ils débarquent par milliers chaque jour dans les ports de l'atlantique. Il y en déjà plus d'un million sur le sol français et on parle de deux millions avant la fin de l'année. Les premiers arrivés en 1917 après avoir été formés, sont engagés depuis un mois en secteur calme.

#### **De notre correspondant Julien Poulhès du 4e Génie :**

*Je suis détaché à Ste-Ménéhould pour faire un gros abri bétonné pour l'état-major, mais il ne fait pas bon vivre ici. La ville est bombardée par obus et par avions. Il y a beaucoup de civils, ils se réfugient dans les caves quand ils entendent les avions, quel affolement, c'est démoralisant ! Notre escouade commande un bataillon de travailleurs annamites.*

*L'état-major ne peut plus tenir ici, leur logement sert de cible aux obus. Ils ont changé d'habitation plusieurs fois, le lendemain le tir allemand est rectifié, il y a sûrement des espions qui communiquent quand ils veulent avec les Allemands. Le Général de corps d'armée a même eu la visière de son képi traversé par un éclat d'obus et deux officiers de sa suite ont été tués aussi va t'il déménager.*



*Avant de partir nous devons aller enterrer une vache qu'un obus a tué dans l'étable, qui est bien endommagée. Le vieillard propriétaire de la vache, était resté seul dans la maison d'à côté, la vache était son seul bien.*

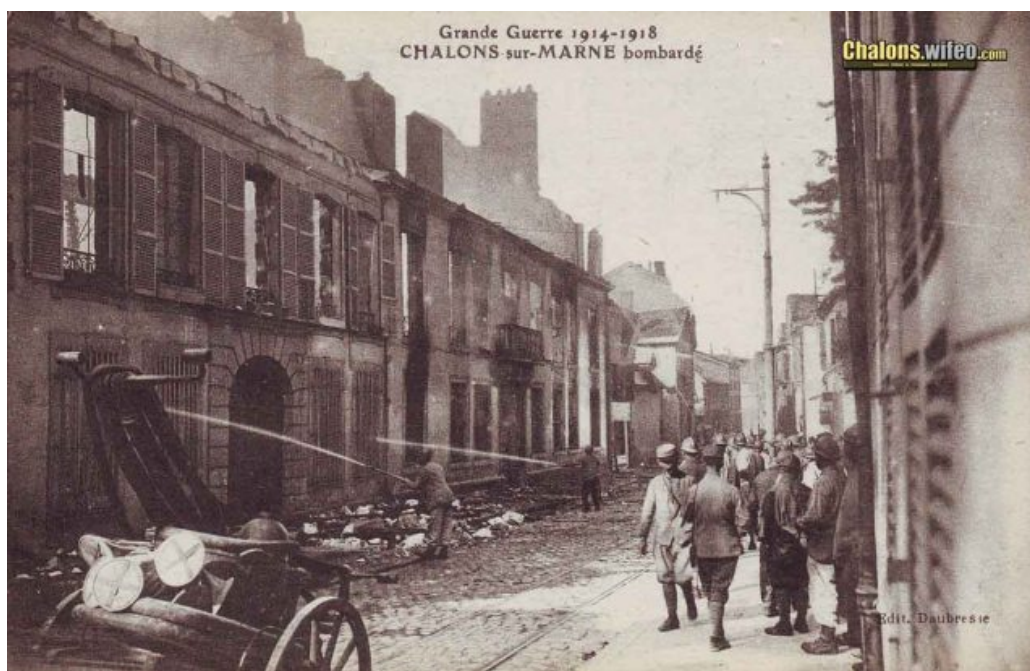
(Extrait de «Carnet de guerre » de Julien Poulhès du 4e Génie)

**30 mars 1918** : de notre correspondant le soldat DEVAUX du 56e RI :

*Je reviens au front après une permission de 15 jours, c'est ma 7e depuis le début de la guerre. Rien de nouveaux pendant celle-ci, le civil ne pense plus du tout à la guerre, chacun a sa vie calme, travaille, gagne de l'or, entasse les bons de la défense nationale. Seules les familles qui ont encore des absents ont de l'inquiétude.*

*Je retrouve ma compagnie au repos au camp « Allègre », pendant mon absence le bataillon a dû subir une réaction très dure de l'ennemi à « la Galoche » qui a mis des moyens très puissants et est arrivé à reprendre le terrain gagné le 13 février dernier. J'apprends la mort de plusieurs camarades.*

*L'autre jour des ballonnets allemands nous ont apportés des journaux de propagande « la gazette des Ardennes » le poilu est très avide de les lire, mais tout est vite saisi par les officiers.*



*C'est le départ de la division, nous traversons l'Epine pour Châlons et arrivons à Sarry, le cantonnement est bien installé, chaque homme possède sa petite couchette faite avec du grillage, une paille et de bonnes couvertures. C'est la première fois depuis 1914 que nous sommes aussi bien couchés. Comme distraction, un foyer du soldat créé par une société Franco-américaine est particulièrement bien installé.*

*A minuit les avions ennemis viennent bombarder Châlons, les bombes tombent avec fracas, un incendie a lieu près de la gare à la Brasserie.*

*Ce 25 au soir cela fait trois jours que les « Gothas » viennent bombarder et causent des incendies et des victimes, jusqu'à trois heures du matin ce n'est que ronflement de moteurs et coups de canon, les bombes éclatent sans interruption.*

*Les habitants quittent la ville, c'est l'émigration, sur la route c'est une véritable procession, des femmes portant des paquets de hardes ou des enfants en bas âge, les uns poussent des voiturettes, les plus fortunés partent en voiture, tous gagnent les villages voisins de la ville pour y chercher un refuge. Cela nous rappelle août 1914.*

(Extrait « du journal du soldat DEVAUX » du 56e RI)

**14 avril 1918** : Le 21 mars la France a failli perdre la guerre, les Allemands ont enfoncé le front de Picardie déplaçant les lignes de 60 Km jusqu'aux portes d'Amiens. C'est maintenant les monts des Flandres qui subissent la pression depuis le 9 avril nous coûtant 15 km de terres françaises, jusqu'où cela va-t-il s'arrêter ?



Du jeune **Jean Francart** de Saint-Rémy-sur-Bussy :

*Je me souviens de l'année 1915, en six mois, du 1er juillet au 31 décembre, cinq cent quarante-deux soldats ont été conduits au cimetière militaire de Saint-Rémy. Pendant la période la plus dure qui dura environ trois semaines, ils étaient conduits au cimetière sur la fin de l'après-midi dans des ambulances qui prenaient la route de Somme-Suippe, elles coupaient à travers champs pour se rendre près des fosses. Descendus des ambulances sur un brancard, ils étaient portés et placés entre deux fosses, avec pour linceul un drap ou une toile de tente, presque toujours taché de sang.*

*Le curé de la paroisse se rendait au cimetière en cortège accompagné d'un ou plusieurs aumôniers, du chantré et de deux enfants de chœur, l'un portant la croix et l'autre le bénitier. Le curé et les aumôniers bénissaient les tombes et donnaient l'absoute aux défunts. C'était impressionnant de voir tous ces jeunes hommes alignés au bord de leur tombe. Pour les descendre deux hommes prenaient le linceul un par la tête et l'autre par les pieds et ils mettaient le mort dans les bras d'un infirmier descendu dans la fosse, celui-ci était chargé de bien placer le corps dans le fond. Une compagnie de terrassiers a été chargée de creuser ces tombes qui avaient à peine un mètre trente de profondeur, il y en avait toujours une quarantaine d'avance. Après le 12 octobre, la situation étant redevenue plus calme, les morts ont été remis en bière et ils étaient passés par l'église.*



*Ici j'ouvre une parenthèse pour vous montrer une des facettes des combattants. Dans la section de brancardiers qui avait logé dans notre ferme, j'avais remarqué un homme grand et fort, un peu corpulent avec un visage rosé d'enfant, les chaussures toujours bien cirées, les habits tirés à quatre épingles, d'une grande politesse et d'un langage très raffiné, bon camarade mais différent des autres, à première vue, il ressemblait à un soldat d'opérette.*

*Après douze jours, la section revint cantonner dans notre ferme, notre homme était complètement transformé, pas rasé, les habits sales et déchirés, il avait perdu vingt kilos. Les camarades qui eux aussi avaient fait plus que leur devoir, admiratifs, ne cessaient de répéter des éloges sur son compte car au péril de sa vie pendant douze jours et douze nuits, il n'avait cessé d'aller relever les blessés dans la ligne de feu sous la mitraille. Pour éviter les boyaux encombrés d'hommes qui montaient et des blessés qu'il fallait descendre, lui, il préféra les prendre sur son dos et à travers les trous d'obus, les barbelés, les tranchées ébouloées, il les transportait au milieu des dangers au poste de secours, il était devenu un héros sans le savoir.*

*Mais tout de suite il reprit ses anciennes habitudes. Après avoir lavé ses habits, il reprisa soigneusement ses accrocs, il redevint lui-même.*

(Extrait de « Histoire du village de Saint-Rémy-sur-Bussy, pendant la guerre de 1914-1918 et au-delà » de Jean FRANCAERT)

**1 mai 1918 : Des nouvelles du front :** L'armée allemande attaque dans le Nord et dans la Somme depuis plus d'un mois, les attaques semblent faiblir.

Mais nous venons d'apprendre que **Georges FOLLIAS** du 131<sup>e</sup> RI est porté disparu le 24 avril à Hangard-en-Santerre, il a reçu à titre posthume la Croix de Guerre et la citation à l'ordre de la Division « *A été blessé en portant un ordre. Bien que plusieurs de ses camarades aient été mis hors de combat en traversant un passage dangereux, s'est offert spontanément pour accomplir cette mission* ».

Et la mort d'**Irénée PINART** à Locres en Belgique ce 1er mai, il avait reçu la médaille militaire avec étoile de bronze, il est décoré à titre posthume de la Médaille Militaire. Il est cité une deuxième fois à l'ordre du 96eRI « *Soldat très énergique et courageux, a toujours rempli ses fonctions de brancardier avec dévouement le plus absolu, notamment aux derniers combats de la Somme* ».

Nous pensons à leurs familles et à notre village tellement meurtri.

Une grippe sévit dans l'armée depuis un mois on l'appelle « la grippe espagnole ».



Elle est caractérisée par une fièvre de 38° à 40°, céphalées, courbatures ; congestion de la face des conjonctives et du pharynx. La convalescence est longue et les malades présentent de nouveaux symptômes : toux de plus en plus impérieuse, pneumonies. Persistance de râles de congestion, c'est une affection épidémiologique.

Elle décime les jeunes soldats qui sortent très affaiblit de cette épreuve, les beaux jours qui reviennent devraient la faire disparaître bientôt.

**27 mai 1918 : Des nouvelles du front :** Les combats dans la Somme font toujours rage.

Nous venons d'apprendre que **Ovide JAUNET** du 4e Zouaves a été fait prisonnier ce jour à Marquivillers dans la Somme. Il est sans doute parti pour l'Allemagne en détention dans un camp.

**Louis Bac** du 8e Zouaves :

*De nos pauvres morts laissés sur le champ de bataille, nous n'en parlons pas.*

*Il y a sans doute à cela une sorte de pudeur, un des nôtres vient-il de tomber ? Nous parlons de lui, après la relève, une ou deux fois, et c'est tout ! « Ce pauvre y est resté » ! » et nous tournons la page.*

*Nous refermons-nous dans notre égoïsme ? Sommes-nous repris dans le tourbillon des marches, des corvées, des multiples occupations journalières ? Ou bien une sorte de superstition nous empêche-elle de parler de la mort, et des morts ? Je ne sais l'expliquer, mais le fait est indéniable : on oublie vite les morts, car un mort chasse l'autre.*

*Il est certain d'autre part que si en secteur calme nous avons la possibilité de donner à ceux qui sont tombés une sépulture convenable, il n'en est pas de même à l'attaque où nous avons assez à faire à combattre et à nous occuper de nous-mêmes. Nous laissons les morts derrière nous ; peut-être que d'autres plus tard les enterreront. Il n'y a donc ni effusion ni attendrissement, seulement un serrement de cœur qui s'estompe vite dans ces heures dramatiques. Nous savions d'ailleurs en partant qu'il y aurait parmi nous des condamnés ; mieux valait que ce soient les autres que soi-même ! raisonnement féroce égoïste, mais que chacun de nous tient en son for intérieur !*

*Si nous n'avions guère le loisir de nous apitoyer sur leur sort, du moins aurions-nous pu respecter d'avantage leurs tombes. La guerre endurecit l'homme au point de le ravalier au rang de la bête !*



**Soldat déposant des fleurs sur la tombe d'un copain à Souain**

*Mais avec le temps je pense parfois à nos morts de Champagne (Suippes, Sommes-Suippes, Souain, Ferme des Wacques, St-Hilaire-le-Grand, Bois du Puits, Derrière le Mont Sans Nom,).*

*Je me souviens des paroles de mon ami Roland Dorgelès : « Un copain de moins, c'est vite oublié, et l'on riait quand même ; mais leur souvenir, avec le temps, s'est creusé plus profond, comme un acide qui mord ».*

*Non, je n'ai pas oublié les morts, et c'est souvent que le souvenir de leur fin glorieuse me revient à l'esprit.*

(Extrait de « Mémoires de guerre » de Louis Bach 8e Zouave)

**16 juin 1918:** La famille de **Marcel Salomon LEVY**, 22<sup>e</sup> Cie, 294eRI, secteur de Tahure, viens de nous faire parvenir sa dernière lettre :

7 octobre 1915

Mes biens Chers Parents

Ce matin, j'ai été mis en possession de ta lettre, Ma Chère Maman, te dire le plaisir que j'en ai éprouvé n'est pas facile à décrire, d'autant plus que depuis quelque temps, ton écriture a été plutôt rare. J'espère que mon griffonnage vous trouvera tous en bonne santé, quant à moi, cela va toujours aussi bien que cela peut aller.

Depuis treize jours aujourd'hui que nous sommes sous la mitraille, je me demande comment nous ne sommes pas devenus tous fous. A part cela, la plus grande partie tout comme moi complètement abrutis, nous sommes des loques humaines et c'est avec un grand plaisir que je quitterais ces lieux où quelques-uns des nôtres sont déjà restés.

Depuis treize jours pensez-donc, nous n'avons pas eu seulement un repas chaud, nous avons eu pas mal de boîtes de singe ou pour changer un peu de bouillon avec du bœuf,  $\frac{1}{4}$  de vin et du café toujours froid bien entendu, les cuisines roulantes ne pouvant s'approcher trop près. Maintenant nous n'avons, autant dire pas dormi, ou quand nous avons sommeillé rompus par la fatigue, c'était pour se coucher sur la terre qui n'engendre pas beaucoup de chaleur. Pour l'instant, nous sommes en première ligne sous-bois, nous avons un meilleur temps que ces jours derniers. C'est déjà quelque chose mais les nuits à la belle étoile sont froides. Les boches, eux ne nous embêtent pas trop, ils se chargent simplement d'arrêter notre offensive dans ce coin, mais à côté de nous, à notre droite, du côté de Tahure, cela a l'air de mieux marcher.

Depuis treize jours, nous avons remué de la terre ; sitôt que l'on arrive quelque part, tous de suite, on attrape la pelle-bêche et allez, on fait son trou, on se terre ; je vous assure que j'ai déjà remué des mètres-cube de craie depuis ces quelques jours et je souhaite de grand cœur et ardemment la fin. J'ai été mis en possession ce matin des colis que vous avez adressé ; cela m'a fait grand plaisir, rien que venant de la maison, cela a une autre saveur ; j'ai savouré le plum-cake et le fromage car c'est bien rare par ici. Nous sommes sous-bois pour l'instant.



J'ai vu Souain il y a cinq ou six jours. Depuis le début de la guerre, je n'ai vu quelque chose de semblable, c'est effroyable. J'ai été aussi visiter le « Bois-Sabot », nulle éruption volcanique ne peut arranger dans un tel état que l'a fait la mitraille. Vous avez d'ailleurs entendu parler de ces heures par les journaux, et je vous assure que si terrible qu'ils l'aient dit, c'est en dessous de la vérité. Je vous renverrai d'ici quelques jours mon rasoir du camion qui a été démoli ou à peu près dans mon sac

*par l'éclatement d'un obus assez proche de moi, heureusement que je n'avais pas mon sac sur le dos à ce moment car sans quoi j'aurais pu passer une mauvaise minute. Je vous envoie aussi les restants de mon cache-nez qui a été déchiqueté avec ma musette en toile cirée et ma capote et compressé par un autre obus, mais chose heureuse quoique que ces deux obus aient éclaté à moins d'un mètre de moi, j'avais par bonheur quitté tous mes effets, et moi, je m'en suis tiré indemne.*

*Maintenant, je suis habillé avec des effets pris d'un côté ou d'autre, une capote d'un blessé, une chemise que l'on m'a donnée et un tas de choses dans ce genre ; enfin en prenant d'un côté et d'autre, j'arrive à me remonter et je possède à peu près tout le nécessaire aussi comme effets, à part ce que je vous ai demandé, ne m'envoyez rien pour l'instant. Vous pouvez m'envoyer jusqu'à ce que je vous fasse savoir que vous pouvez cesser un colis tous les deux ou trois jours ; pour la composition, vous vous y entendez mieux que moi ; ce que vous m'adresserez sera reçu de bon cœur. Pour le rasoir mécanique, vous vous intéresserez s'il est réparable, car c'est très pratique, mais pour voir faire un envoi, il faut que nous soyons sortis un peu de cet enfer et j'espère malgré tout en sortir.*

*Je pense que papa aura pu arriver à temps pour voir Lucien et Gaston et je souhaite surtout qu'ils n'aient pas de pareilles épreuves à subir que celles que je subis depuis le 25 sept et je ne sais quand elles termineront. J'espère que Gaston de Chalons quoique mis à l'épreuve lui aussi se porte bien ; je vous assure que quoique je ne doute pas qu'il ne se plaigne avec raison, je partagerais encore bien volontiers son sort. Enfin sur ce je vais vous quitter espérant que mes pattes de mouches vous trouveront en aussi bonne santé qu'elles me quittent je le suis moi-même à cet instant et je charge cette missive de vous apporter à chacun les milliers de baisers que je voudrais vous porter moi-même.*

*Votre fils, petit-fils, frère et oncle  
Marcel*

Marcel Levy blessé à la fin de la bataille et fait prisonnier est décédé le 6 novembre 1915 des suites de cette blessure à l'hôpital militaire n°1 de Sedan.



**5 juillet 1918 Le coup de main :** Il se passe des choses, on parle ; les simples soldats que nous sommes sentent d'une manière instinctive que l'orage va arriver. Les bruits courent que les allemands se renforcent, tous leurs hommes engagés sur le front russe sont maintenant revenus face à nous. Les

premiers Américains arrivés l'année dernière commencent seulement à être opérationnels, on en voit un peu partout, des unités sont arrivées à l'arrière.

Mais le compte n'y est pas encore les deux millions arrivés sur le sol français sont encore en instruction, si une attaque devait avoir lieu elle se ferait à un contre dix dans certains secteurs.



**Centre de résistance à Vaudeseincourt**

Toutes les nuits, nous partons faire des travaux pour renforcer des réseaux de fils barbelé et aménager des tranchées. Une nouvelle tactique semble se dessiner, on tapisse la profondeur entre la première ligne et la seconde de positions fortifiées disséminées çà et là on appelle cela des centres de résistance. On ne comprend pas pourquoi on ne renforce pas plutôt le front d'attaque, mais les mystères de la stratégie militaire échappent aux simples exécutants que nous sommes.

Un autre signe avant-coureur, on demande des volontaires pour aller faire des coups de main chez les boches pour ramener des prisonniers.

Voici le récit du soldat Anselme DIMIER du 22e BCA juillet 1918 Trou-Bricot :

*On demanda des volontaires pour faire une sortie. Cela voulait dire qu'on irait patrouiller devant les lignes pour trouver l'ennemi. On nous fit laisser nos papiers et découdre nos écussons, je n'étais pas très rassuré, car je savais que tout combattant ne portant pas les écussons de l'armée régulière était tenu pour franc-tireur et que nous serions fusillés sans autre forme de procès.*

*A 11 heures du soir, un sac à terre enroulé sur le casque, quatre grenades « citrons » dans chaque poche, le masque « M2 » en bandoulière et un pistolet 7,65 à la main, cinq chasseurs se glissèrent en grand silence par-dessus le parapet de la tranchée, sous la conduite de l'aspirant, chef de section. Nous partîmes en rampant. Il faisait clair de lune, l'herbe était humide dans le bois, et l'on aurait glissé facilement sans les lourdes poches pleines de grenades, qui gênaient beaucoup le mouvement des jambes.*

*On arriva bientôt à une levée de craie ; c'était le gros abri, il s'agissait de l'encercler pour le visiter. Nous nous approchâmes tout doucement, en rampant, avec des précautions infinies, nous arrêtant à chaque instant pour écouter, en retenant notre souffle. Nous n'étions plus qu'à quelques mètres de l'abri. Peut-être l'ennemi nous avait-il vus et nous laissait-il approcher pour nous tirer à bout portant. Nous restâmes immobiles un bon moment. Je n'entendais que les battements à tout rompre de mon cœur. Comme hébété, j'avais l'impression que nous allions à une mort certaine.*

*Quand on eut encerclé le réduit, restait à en faire la visite. Il y avait deux entrées, une de chaque côté. Je fus posté à l'une, tandis que, par l'autre côté, les patrouilleurs descendaient dans l'abri. A l'entrée de l'escalier, le pistolet braqué sur le trou noir, j'attendis là quelques minutes atroces, l'oreille tendue, m'attendant à entendre la lutte s'engager au fond, et prêt à abattre à bout portant ceux qui tenteraient de s'échapper, tremblant de tous mes membres à l'idée de tuer ainsi dans cette horrible chasse au furet, Mais rien. L'abri était vide, ce fut un immense soulagement.*

*Au dehors, les autres ont trouvé deux cadavres. Il faut prendre leurs armes et voir s'ils n'ont pas de papiers sur eux. Je laisse cette besogne aux autres.*

*Puis on avance encore. Mais l'heure tourne, les nuits sont courtes : il faut rentrer. Nous ramenons un Mauser, un beau pistolet Para-bellum et les papiers pris sur les cadavres.*

*Je ne fus pas fâché de me retrouver dans nos lignes. Je venais de vivre des heures fantastiques ; et je me demandais si je n'aurais jamais le courage de recommencer pareille escapade.*

(Extrait de « Il y a cinquante ans en Champagne » par Meridi Malnese)

**8 juillet 1918 L'attente :** Les Allemands renforcés de leurs divisions revenant de Russie ont réussi toutes leurs offensives du printemps créant des poches importantes sur le front. Le 21 mars sur la Somme, le 9 avril sur Armentières et le 27 mai en descendant jusqu'à Château-Thierry. Maintenant il n'y a plus de doute, ils vont tenter la même chose en Champagne avant le renforcement américain, on vient de nous lire une note du général Gouraud commandant notre IV<sup>e</sup> Armée.



*Ordre aux soldats français et américains de la IV<sup>e</sup> Armée*

*Nous pouvons être attaqués d'un moment à l'autre. Vous sentez tous que jamais bataille défensive n'aura été engagée dans des conditions plus favorables.*

*Nous sommes prévenus et nous sommes sur nos gardes.*

*Nous sommes puissamment renforcés en infanterie et en artillerie.  
 Vous combattrez sur un terrain que vous avez transformé par votre travail opiniâtre en forteresse redoutable, forteresse invincible, si tous les passages sont bien gardés.  
 Le bombardement sera terrible, vous le supporterez sans faiblir.  
 L'assaut sera rude, dans un nuage de poussière, de fumée et de gaz.  
 Mais votre position et votre armement sont formidables.  
 Dans vos poitrines, battent des cœurs braves et forts d'hommes libres.  
 Personne ne regardera en arrière, personne ne reculera d'un pas.  
 Chacun n'aura qu'une pensée : en tuer, en tuer beaucoup, jusqu'à ce qu'ils en aient assez.  
 Et c'est pourquoi votre général vous dit : Cet assaut, vous le briserez et ce sera un beau jour.  
 Général Henri Gouraud*



De notre correspondant André Gapp du 158e RI secteur de Perthes-les-Hurlus :

*La profondeur entre la première ligne et la ligne intermédiaire est parsemée de centres de résistance positionnés tous les deux km environ. Des groupes de « volontaires » l'occupent, ils ont un adjudant ou un capitaine à leur tête, des mitrailleuses une importante quantité de grenades et de munitions, des abris renforcés, un infirmier, un cuisinier et de la nourriture pour plusieurs semaines. Ces hommes vivent en autonomie, coupés du reste de la troupe, nous ne devons pas avoir de contact avec eux, seul l'officier est relié par une ligne téléphonique avec l'arrière.*

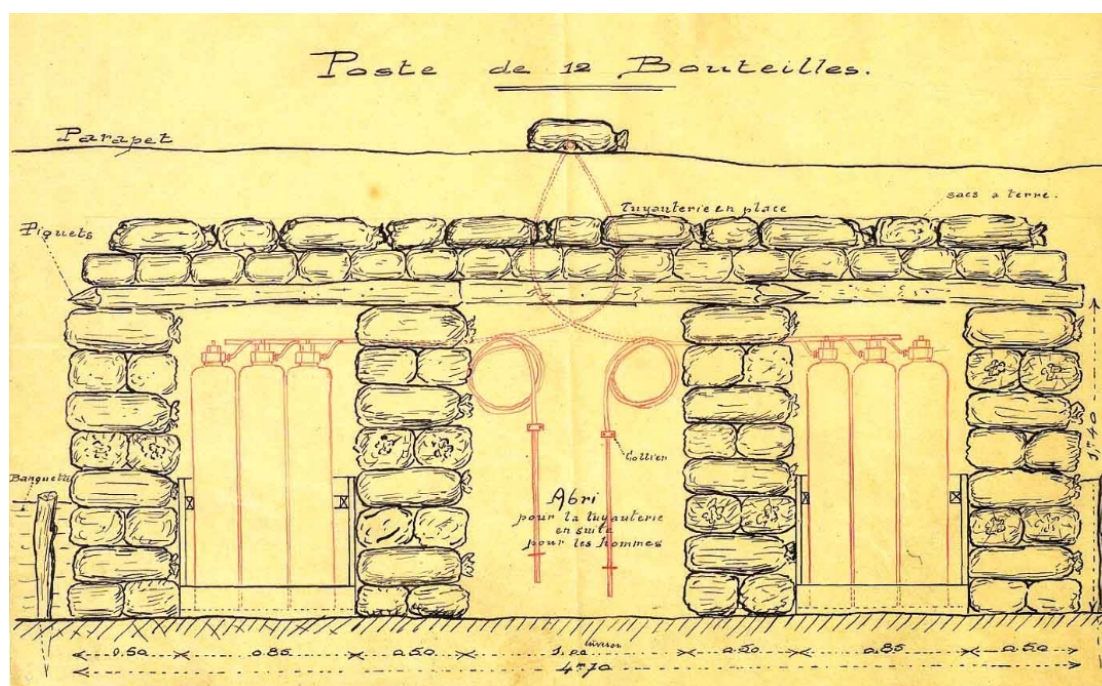
*Tous les soirs nous évacuons la première ligne au coucher du soleil et retournons trois km en arrière sur notre ligne de 1914 et tous les matins avant l'aurore nous la réintégrons. La nuit les tranchées sont vides, les sous-officiers parlent sous le manteau et ne comprennent pas pourquoi on abandonne la première ligne si chèrement conquise et payée de tant de sang, on nous a toujours dit de ne pas lâcher un pouce du sol de France.*

*Le terrain est laissé à ces groupes et à des sections de six ou sept hommes répartis çà et là, ils occupent la zone de contact et patrouillent toute la nuit dans le no man's land, le matin ils regagnent la ligne à l'arrière pour se reposer.*

**11 juillet La compagnie Z :** Une équipe du génie que l'on appelle la « Compagnie Z » est venue depuis quelques temps faire des aménagements en première ligne. Cette compagnie est spécialisée dans la manipulation des gaz de combats. Le soir ils transportent des bouteilles de gaz pour les répartir



dans les tranchées tout au long du front. Les soldats sont méfiants, cohabiter avec cette menace ne les enchante pas, un obus sur une bouteille aurait des conséquences désastreuses.



Les coups de main sont quotidiens maintenant, chaque nuit des volontaires pénètrent chez l'ennemi pour chercher à faire des prisonniers. Ces prisonniers sont ensuite conduits à l'arrière pour être interrogés par des interprètes, il nous faut connaître qui ils sont, combien sont-ils, et quand l'attaque va-t-elle se produire.

**14 juillet** \_ Des nouvelles de nos soldats du 158eRI :

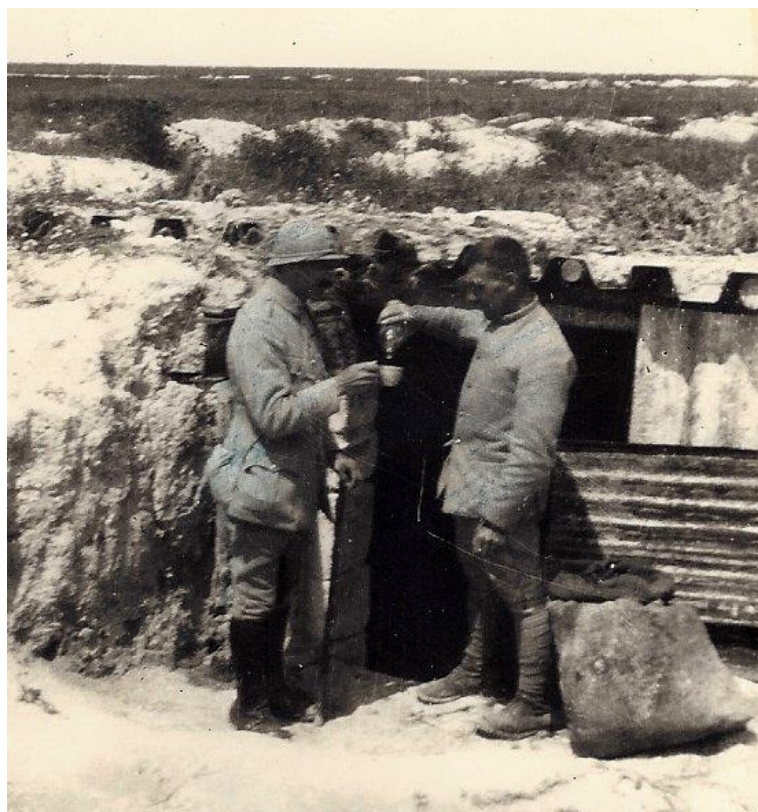
*Pour fêter la fête nationale, nous avons eu droit à un menu particulièrement soigné, le dessert était du riz au chocolat et chacun de nous avons reçu un cigare. Mais après ce festin, nous sommes en alerte, l'attaque allemande attendue depuis quelques semaines est imminente, et qu'en conséquence, nous ne sommes pas autorisés à aller coucher, en dehors de nos heures de créneau, dans les cagnas où nous avons coutume de dormir. Nous sommes tenus de demeurer toute la nuit à nos emplacements de combat.*

Du côté du 21<sup>e</sup> RI du **Capitaine AGOSTINI** (groupe de sacrifiés) :

*Pour cette circonstance solennelle, « Gras-du-Nez », notre cuistot, a dressé un menu auquel nous allons faire un sort. Qu'on en juge :*

- hors d'œuvres variés,
- un rôti de veau sur purée gratinée.
- des choux-fleurs sauce béchamel,
- des confitures et des fruits de saison,
- de la tarte aux pommes,

*le tout arrosé d'une rasade de « pinard », et pour terminer, un bon café parfumé d'une lampée de « gnôle ».*



**Gras-du-Nez m'offre un car de pinard**

*En tant que chef de popote, Blouctet nous ménagea une surprise réjouissante : il tira du sac à provision une excellente bouteille de « Cliquot-Ponsardin » qui fut accueillie par des vivats chaleureux et que l'on but à notre victoire prochaine. Il était l'objet même, celui poussé sur la terre que nous défendions.*

*Il va sans dire que tout le long du festin les conversations allaient bon train, chacun tenant à placer la bonne blague tenue en réserve.*

*Pour hâter la digestion, après le café et les cigares, j'ai proposé à mes invités d'aller faire un tour aux observatoires. Dix minutes plus tard, nous grimpons dans les deux tourelles dissimulées sous le feuillage.*

*Nous observons le paysage, au bout de quelques temps Guyot s'écria : « j'en vois un ! ». Observant à mon tour, je finis par distinguer quelque chose comme un puceron qui se déplaçait lentement sur le sol crayeux. Continuant à scruter soigneusement cette partie du terrain, j'eus la surprise de découvrir toute rangée de points grisâtres, remuant doucement, je demandai d'urgence la présence d'un officier d'artillerie au bout du fil.*

*Du fait que pour une raison ou pour une autre on avait interdit de tirer le canon, il me fallut parlementer véhémentement et aller jusqu'à menacer d'alerter le général de division en personne. Bref, ce fut un colonel qui se présenta au bout du fil.*

*Après que je lui eus exposé la situation, il prit sur lui de transgresser l'ordre. Il me pria de conserver l'oreille à l'appareil et de patienter quelques instants... puis il m'adressa cet appel : « Allô ! observez... coup parti ! ».*

*Avec une pointe d'impatience, je tendis l'oreille en guettant le projectile qui tardait à venir. Et je comptais : « un, deux, trois, quatre, cinq, six secondes... » Enfin un miaulement bien connu se fit entendre dans le ciel, s'amplifiant à mesure qu'il arrivait au-dessus de nous : « bzi...zi...zi...zi—ouah ! », fit-il en s'écrasant.*

*Alors, moi : « Allô I... le coup a porté sur l'extrême gauche de la ligne des travailleurs... Tirez le deuxième coup un peu plus à droite, de façon à les encadrer ».*

*Lui : « Allô ! observez... coup parti ! » Et le second obus de 75, à son tour, émet son miaulement dans le ciel en décrivant sa trajectoire : « bzi...zi—zi...zi...ouah ! »*

Alors moi : « Allô le coup a porté sur l'extrémité droite de la ligne en question...envoyez une salve entre les deu!...x points de chute, je vous prie... »

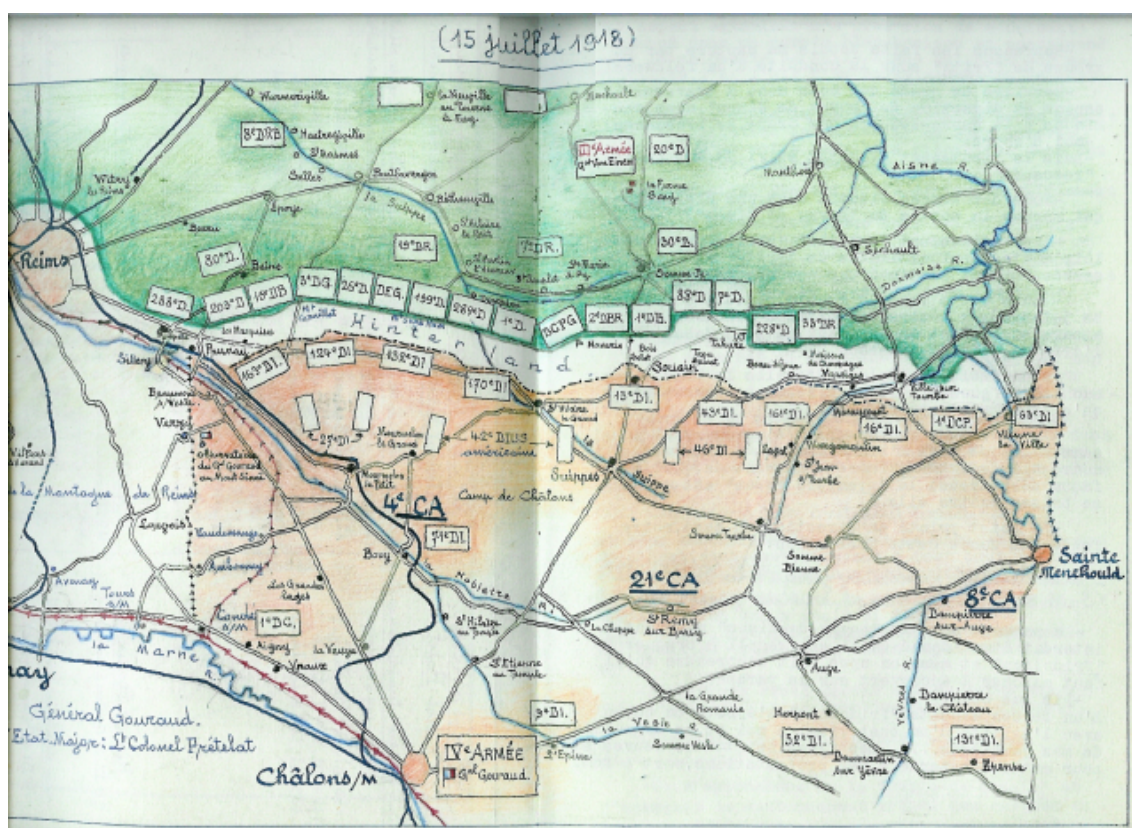
Lui : « Allô !...observez... la salve est partie ! », « bzi...bzi...bzi...ouah L.vrang !...boum ! »

Oh ! l'agréable musique que font ensemble les obus de nos canons en passant au-dessus de nos observatoires. Les voici qui tombent en averse sur la butte de Souain, soulevant des geysers de poussière et de craie. C'est un sauve qui peut général parmi les « Friddins » qui s'enfuient à toutes jambes après avoir laissé bien des leurs sur le sol.

Voyant cela, le joyeux Guyot tire cette conclusion qui nous fait beaucoup rire : « On s'en souviendra longtemps de la Fête du 14 Juillet 1918 et des pétards de 75 que l'on a tirés en son honneur ».

(Extrait de « Nous étions les sacrifiés » du Capitaine Agostini 21eRI)

**15 juillet** : Ça y est l'attaque allemande est commencée, nous sommes attaqués sur tout le front de Prunay à l'Argonne depuis 3 h 50 à 4 h 10 ce matin. Les Allemands avancent, non sans peine, à travers les organisations de la première position, gênés et éprouvés par les feux des troupes de couverture et par les tirs de l'artillerie qui les contraignent à rompre l'ordonnance de leur attaque. Ils dépassent et encerclent successivement les petits postes, puis les sections avancées, enfin les compagnies d'hinterland, au prix de vifs combats. Vers 7 h 30 ce matin, ils sont presque partout au contact de la position de résistance qu'ils assaillent avec violence.



Les Allemands croyaient attaquer des troupes ayant joyeusement fêté le 14 juillet. Ils se heurtent à des unités en état d'alerte. Bien plus, alors que la préparation d'artillerie allemande devait commencer à minuit dix, notre contre-préparation débuta à vingt-trois heures trente sur leur troupes massées en attendant l'heure de l'attaque.

Hier soir un coup de main heureux vers le Mont Sans Nom nous a ramené des prisonniers qui nous ont donnés l'heure et le plan de l'attaque.

Les petits postes laissés dans l'hinterland, nous ont renseigné de l'avance exacte de l'ennemi en lançant des fusées signal. Cela nous a permis de pilonner leur ligne d'attaque en fonction de leur progression. Ils avaient pour mission de disloquer les premières vagues d'assaut, de les retarder et les faire décoller du « barrage roulant » qui avançait imperturbable, selon un horaire fixé d'avance. Petit à

petit les combats de ces sacrifiés se sont éteints, on ne les entend plus, que sont-ils devenus tués ou prisonniers, on ne le sait pas.

Depuis 7 h 30, les Allemands sont presque partout au contact de la position de résistance qu'ils assaillent avec violence mais notre vraie ligne replacée sur l'ancien front de 1915 est solide, l'ordre est de ne pas reculer d'un pouce. Cela fait plus de six heures que l'ennemi attaque dans le vide, il a parcouru trois km, est épuisé est décimé par nos tirs, il se trouve coupé de son ravitaillement en munition et doit mener maintenant le combat. Chaque coup de bouloir dans notre mur défensif se solde pour l'instant par un échec, on tient bon. Par endroit on mène même des contre-offensives pour le repousser et se mettre à l'abri des tirs de leur mortiers. Leur artillerie est à bout de course, la nôtre est à tir tendu.

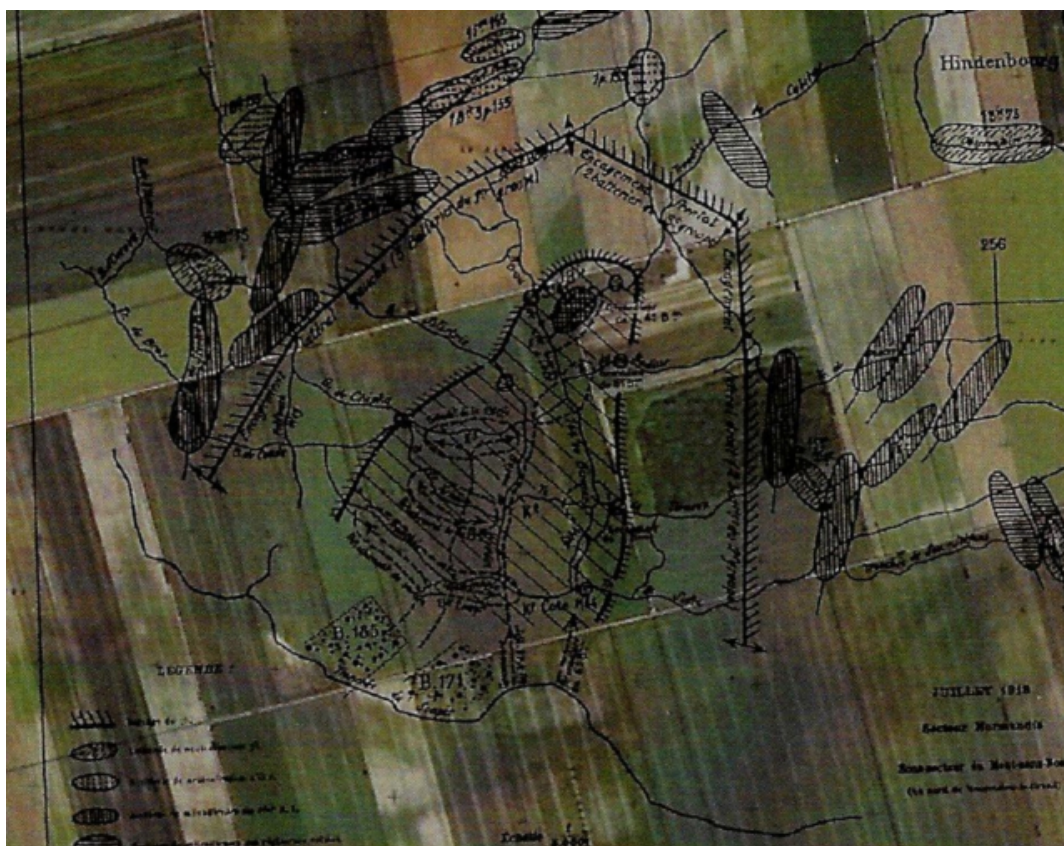
Le sort de la France se joue en ce moment.

**16 juillet** : La situation est stabilisée, les allemands essaient encore aujourd'hui de percer notre dispositif mais en vain. Là où ils refluent nous récupérons par des contre-attaques le terrain volontairement abandonné.

Nous avons maintenant des précisions sur le coup de main du Mont Sans Nom qui nous donna le jour et l'heure de l'attaque allemande.

Le Lieutenant Balestie nous annonça que nous devons exécuter une opération d'assez grande envergure. Il étala un plan directeur sur sa table et nous donna quelques explications.

Le terrain se présentait ainsi : les tranchées allemandes sont distantes d'environ 300 à 350 mètres des nôtres. La zone dans laquelle nous devons opérer est large de 300m et profonde de 500m, l'artillerie va encager le secteur par des tirs pour parer la venue de renforts. Des obus fumigènes masqueront la vue aux mitrailleuses. Le but est de ramener des prisonniers coûte que coûte, rapporter des renseignements sur l'attaque et détruire du matériel. Nous serons 170 hommes scindés en trois groupes, composés de 72 fantassins, 60 grenadiers, 10 pour 3 lances flamme, 16 sapeurs du génie, 8 brancardiers et 4 téléphonistes



Le coup de main du Mont sans Nom

Le Sergent **Joseph Darnand** du 366° RI nous raconte le coup de main :

*Le 14 juillet, dans la matinée, on nous apprend que l'affaire se ferait dans la nuit qui suivrait. Quelle émotion ! Et pourtant nos hommes étaient des braves. Les groupes commencèrent immédiatement à se porter en ligne et à occuper deux abris différents, proches des emplacements de départ.*

*Le lieutenant nous annonça que l'opération était avancée et commencerait à 20 heures, en plein jour. Quel coup de foudre ! Nous qui pensions opérer la nuit, jouir de la surprise, être obligés de sortir en plein jour, traverser 300 mètres entre les lignes, traverser les tranchées boches sur 300 mètres de largeur et pousser à 500 mètres à l'intérieur de leurs lignes ; tout ça en plein jour, sans préparation d'artillerie et simplement derrière un barrage roulant.*

*Il est maintenant l'heure, chacun répète les commandements à voix basse : Attention. Trois minutes. Deux. La dernière fut plus longue encore.*

**Huit heures.** *Un tonnerre passa au-dessus de nous. D'un seul coup, notre artillerie venait de commencer son tir, les mitrailleuses de crépiter. Le cri : "En avant !" fut répété et nous partîmes au pas de course.*

*La ligne des guetteurs est franchie. On colle au barrage, la deuxième tranchée est dépassée. Chaque groupe marche isolément et sur son objectif respectif. La troisième ligne est là. Les boches sont dans leurs abris, leurs sacs dehors ; on ne s'arrête pas : on dépasse le barrage français ; on prend le bled pour couper au court et on tombe en quatrième ligne avant que l'ennemi en soit revenu, avant qu'il soit sorti de ses abris. Les 155 français pleuvent dru encore. Un obus tombe sur l'abri à quelques mètres. Le tir s'allonge un peu. La tranchée est bouleversée. On fait 40 mètres environ et une entrée d'abri est là. Conformément aux prescriptions données au départ, trois hommes (les derniers) s'arrêtent. Une autre encore : deux hommes se posent là. Devant une troisième entrée la même chose se passe, et enfin, plus loin, la quatrième. L'abri est gardé et les occupants sont prisonniers. Tout s'est passé comme il était prévu. Deux groupes nous protègent à chaque extrémité de la tranchée. Nous sommes en sécurité, gardés de tous côtés. Il faut maintenant faire sortir les ennemis.*

*Le travail commence. Quelques mots d'allemand sont connus de tous. Nous crions aux entrées : « Sortez ! Rendez-vous ou kaputt ! » Comme réponse on nous tire des coups de fusil du fond de l'abri. Le temps presse. Je donne l'ordre de lancer des grenades dans trois entrées. On attend à la sortie de la quatrième. Rien encore.*

*"Les grenades incendiaires !", tel est l'ordre qui circule. Elles sont lancées, les marches de l'abri fument ; une fumée noire sort de l'abri mais rien ne se montre toujours à la quatrième entrée restée libre. Les bombes de 8 kilos sont alors jetées. Les trois premières entrées s'effondrent. J'essaie de descendre dans la quatrième. Les coups de feu partent encore, c'est tenter l'impossible.*

*La rage me prend. Il y a des boches et nous ne pouvons les avoir. Je fais jeter des grenades dans la dernière entrée. Qu'ils meurent tous alors. Les munitions s'épuisent. "Kamarades ou Kaputt !" répète-t-on. Enfin, dans la fumée, un boche monte et sort, les bras levés, ses vêtements en feu et le visage sanglant. On essaie de lui donner confiance. Il cause français un peu et dit être seul dans l'abri. On lui montre une grosse bombe de 8 kilos que l'on va jeter dans cette dernière entrée. Il appelle alors les autres. Les kamarades montent. Ils sont en sang, brûlent et paraissent être des loques humaines. Ils tremblent comme des feuilles. Il en vient toujours. Combien ? Nous ne savons. Cinquante peut-être. Nous sommes si peu nombreux, dispersés comme nous le sommes. C'est suffisant, nous pourrions de vainqueurs devenir prisonniers. Un arrêt. On remonte. Lancez les grenades ! Quels cris dans l'abri ! Une bombe est enfin jetée pour terminer, elle éclate et l'entrée s'écroule. C'est fini.*

*Il faut rentrer maintenant. Les prisonniers reprennent des jambes. Le groupe se rassemble, emmenant les boches. Quatre hommes restent en arrière avec moi pour protéger la retraite. Les prisonniers sont chargés de ce que l'on trouve : appareils de visée, minen, niveaux, caisses, etc... Que renferme tout cela ? Les boches n'ont plus de force... Nous en laissons en route... Les tranchées sont vues au retour. Partout, ce n'est que des dépôts de munitions, minen camouflés, lignes téléphoniques neuves. On détruit ce que l'on peut, on coupe les fils, on brise les plaques de marbre des appareils. On prend les consignes affichées aux portes d'abris. Je m'attarde quelque*

peu. Nous n'en pouvons plus, nous écumons et nous ne pouvons plus causer. Nous abandonnons du matériel. Nous arrivons vers le blockhaus. Les autres groupes sont rentrés déjà. Le lieutenant est là avec quelques hommes. Il s'inquiétait de notre sort et nous félicite. Quelle joie ! Nous dansons une gigue au son du klaxon que manœuvre le lieutenant. C'est le signal du retour dans nos lignes.

Nous nous aidons à ramener nos blessés, et nos deux camarades tués. Nous sautons dans notre tranchée vers 9 heures. Les prisonniers sont déjà à l'arrière. On nous apprend qu'ils déclarent vouloir attaquer le lendemain. La douche ! Nous savons plus tard au P.C. du Bataillon qu'ils sont 27. Trois ont été pris par les autres groupes ; le mien en a 24 à son compte. Nous sommes fiers et nous éprouvons une joie sans bornes. Le 4e Bataillon est à l'honneur. Le coup de main avait duré trois quarts d'heure, le commandant est content de ses grenadiers.



Les héros du coup de main

*L'interrogatoire des prisonniers commence ; dans la nuit, nous connaissons d'autres détails. L'ennemi commencera sa préparation à minuit et attaquera au jour, à 4 heures. Mais nous sommes prévenus. Des dispositions nouvelles sont prises. Nous les attendons et nous pensons, dit-on, "au beau bec qui les attend".*

*Extrait du rapport du Sergent Joseph Darnand, 366<sup>e</sup> RI \_ (Darnand aura un rôle tristement célèbre dans le gouvernement Pétain de 1941 à 1944)*

**21 juillet : Des nouvelles de nos soldats** \_ Nous venons d'apprendre la mort de **Nestor BERNARD** à l'ambulance de Sezanne le 16 juillet. Il est décédé des suites de ses blessures lors de l'attaque allemande de la veille sur Dormans. Il faisait partie du 404e RI.

**Georges SENART** a été fait prisonnier à Cuchery dans la Marne ce même jour, il est parti en Allemagne pour le camp de Cassel.

**Etienne JUILLON** a été cité à l'ordre de la 163e Division « Canonier-Stock, courageux et brave. Le 15 juillet 1918, est resté à son poste de combat jusqu'à épuisement de ses munitions et ne s'est replié qu'à la dernière minute, en combattant pied à pied », il a reçu la Croix de guerre avec étoile d'argent.

**C'est une victoire :** Nous avons appris par des prisonniers que L'empereur **Guillaume II** lui-même était à l'observatoire du Blanc Mont pour assister au triomphe de ses armées. Dans l'esprit du commandement allemand, cet « assaut de la paix » devait donner l'estocade finale aux forces alliées. Cette journée fut au contraire le tournant de la guerre . C'est grâce à la victoire du 15 juillet, remportée par la IVe Armée sans qu'une seule des grandes unités de réserves ait été engagée, que put être

déclenchée, le 18 juillet, l'offensive qui va conduire les alliés à la victoire. Mangin est en train de réduire la poche de Château-Thierry, les Allemands sont partout repoussés.

Mais les pertes sont lourdes ; près de 14 000 Français, plus de 9 000 Américains ont été tués, blessés et disparus, elles témoignent de l'acharnement des combats. Mais ces sacrifices nous donnaient le succès. Les Allemands ont laissé huit fois plus d'hommes sur le terrain.



L'ennemi a repris ses positions sur la crête de Navarin et maintenant les deux armées dont les tranchées se faisaient face à 100m l'une de l'autre sont maintenant éloignées de deux km. L'espace entre les deux lignes est occupée de part et d'autre par des petits postes avancés qui occupent le « no man's land ». Une autre manière de faire la guerre vient d'être inventée.

#### **De notre correspondant André Grapp du 158e RI - Hurlus :**

*Vers 10 heures du soir le 14 Juillet 1918, notre artillerie se mit à tirer et on commença à voir des gerbes de feu s'élever par endroits comme si un obus venait d'atteindre quelque dépôt de munitions. Nous attendions la suite... A minuit, tout l'horizon s'éclaira d'un seul coup : c'était cette fois l'artillerie allemande qui entra en action. A la hauteur des Hurlus, nous contemplions ce gigantesque feu d'artifice de l'étroit élément de tranchée qui nous avait été assigné comme poste de combat. Nous ne pouvions rien faire de plus que d'attendre le feu roulant préluant à l'arrivée sur nous de la première vague d'assaut, en espérant qu'aucun des obus qui tombaient à l'entour n'atteindrait d'ici là notre groupe.*

*Bientôt une forte odeur de gaz nous incita à mettre nos masques. Après une longue attente, malgré tout assez anxieuse, pour moi comme pour tout le monde, nous entendîmes les arrivées d'obus se précipiter c'était le fameux « Trommelfeuer », précédant de peu l'arrivée des assaillants. Nous nous mîmes alors à lancer des grenades au jugé, pour faire un tir de barrage à notre manière, mais, ce jour-là, nous ne vîmes pas un seul soldat allemand ! Aucun ne put aborder la tranchée que nous occupions.*

Il n'en fut malheureusement pas de même sur notre droite dont les Chasseurs fléchirent tout d'abord sous le choc de l'ennemi, et notre capitaine, craignant de se laisser déborder, parlait de nous donner un ordre de repli. Mais un adjudant énergique organisa une contre-attaque qui rétablit la situation.

Tout de même, il s'en était fallu de peu que les assaillants n'atteignent notre propre tranchée.

Les journées du 16 et du 17 se passèrent sans autre incident. Mais, le 17 au soir, ordre nous fut donné, une fois la nuit tombée, de nous poster au creux du ravin qui nous séparait de la tranchée Galata. Nous comprîmes que nous allions avoir à la reconquérir le lendemain. Confirmation nous en fut donnée : une vaste contre-offensive allait être lancée sur tout le front de l'attaque allemande, en vue de résorber la poche de Château-Thierry.

A cinq heures moins cinq, le tir de nos canons se déclenche. A cinq heures précises, c'est pour nous l'heure H. L'aspirant Chauchoin, me dit « Suis-moi, tu as un VB, il nous le faudra pour envoyer éventuellement des fusées. Et nous voilà partis ! nous nous engageâmes, en file indienne, dans un boyau qui devait nous masquer, sur une bonne distance, aux Fridolins. Instant émouvant malgré tout, mais une fois engagé dans l'action, on n'a plus le temps d'avoir peur, et c'est le plus calmement du monde que nous nous avançons d'un bon pas vers l'objectif.

Le croira-t-on ? Nous n'avons pas eu à tirer un seul coup de fusil, ni à lancer aucune grenade pour récupérer la tranchée Galata ! Surpris, ses occupants l'ont évacuée en toute hâte. J'aperçois quelques retardataires qui se défilent en rampant par un boyau et les signale à Chauchoin qui fait braquer une mitrailleuse sur le tournant de ce boyau où on les voit apparaître, puis disparaître, les uns après les autres. Nous apercevons les balles qui soulèvent le sable de part et d'autre des corps plaqués au sol.

Les corps s'immobilisent et la mitrailleuse s'arrête. Mais à peine a-t-elle suspendu son tir que ceux qu'on croyait morts recommencent à ramper et disparaissent, cette fois, définitivement à notre vue. Blessés ? Sûrement mais non pas tués. Le dirai-je ? J'en éprouve un certain soulagement.



Dridgnon met en action sa mitrailleuse et le "tac-tac" de cet engin produit sur eux un tel effet de surprise.....



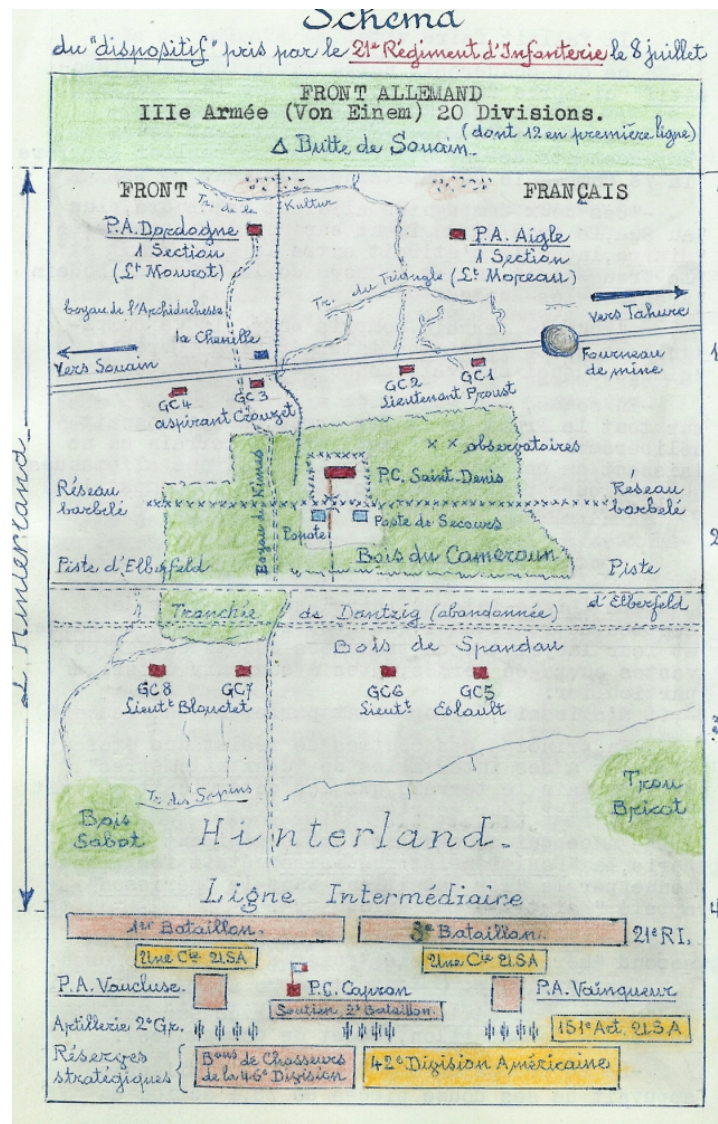
On se réinstalle. Les uns tirent un casse-croûte de leurs musettes. D'autres commencent une partie de cartes. On s'imagine volontiers que rien ne se passera plus dans cette journée du 18.

Mais, vers 9 heures, un agent de liaison apporte à notre capitaine un pli qui n'est pas de bon augure. Nous voyons sa figure se rembrunir. Enhardi par le succès de l'attaque du matin, le colonel donne l'ordre de pousser plus avant. Le capitaine n'est pas content du tout et il ne s'en cache pas. Il sait que, maintenant, l'ennemi est sur ses gardes et que l'affaire sera chaude. Ne pouvant tout de même se dérober aux ordres reçus, il prescrit à la section du sergent Hugon de tenter je ne sais quelle manœuvre tandis que les autres essaieront de progresser par le boyau que nous avons devant nous et que notre mitrailleur prenait tout à l'heure en enfilade.

Mais cette fois, c'est l'échec. Le sergent Hugon est blessé. Mon camarade, d'abord blessé au bras avant d'avoir abordé le point critique, me dit au passage : « Chic, j'ai la blessure-filon ! » Il est tué, l'instant d'après, à ce passage maudit.

(Extrait de « Testament du dernier poilu d'Alsace » André Grappe, du Haut-Doubs à Strasbourg, un destin dans le siècle)

**29 juillet Nous sommes les sacrifiés :** Nous venons d'avoir par l'intermédiaire d'un rescapé du PC St Denis du sort de ce groupe de sacrifiés. On se rappelle que le dispositif de défense contre l'attaque allemande consistait à gazer notre première ligne avec les bouteilles déposées par la compagnie « Z » préalablement évacuée de ses occupants repositionnés 3km en arrière sur l'ancienne ligne de 1915. Ce dispositif ne pouvait donner le change aux Fritz que si on leur faisait croire que le terrain était tenu par la troupe ce qui était le rôle des groupes de sacrifiés répartis dans le « no man's land ».



Voici l'histoire d'un « sacrifié » le **Capitaine AGOSTINI** du 21e RI du centre de résistance du « PC Saint Denis » situé à mi-chemin entre la première ligne de la Butte de SOUAIN et la position de résistance du Bois Sabot sur la tranchée de 1915 fortifiée.

*Pour nous, les sacrifiés, il s'agit avant tout, de se garer des obus et de l'ypérite.*

*Tous les abris sont solidement étayés, mais il importe en premier lieu de ne pas s'exposer à respirer les gaz toxiques qui rampaient insidieusement sur le sol.*

*Pour nous, les sacrifiés, il s'agit avant tout, de se garer des obus et de l'ypérite. Les hommes ont ajusté le masque sur leur figure et portent en bandoulière leur second masque dit « de rechange ».*

*Par précaution, j'avais disposé, à mes pieds près du téléphone une petite caisse dans laquelle s'ébattaient deux petits chats, La mort de ces inoffensives bestioles devait prévenir de l'urgence à mettre le masque. Cela dit, il ne restait plus qu'à attendre les événements et agir selon les circonstances.*

*Vers deux heures du matin, le bombardement réciproque des Allemands et des Français a atteint son maximum de violence.*

*C'est alors que je décide de faire sauter le fourneau de mine placé sous la route de Souain à Tahure à l'intersection de deux voies. Quelques instants plus tard, le sol est secoué comme sous l'action d'un séisme. C'est la mine qui vient de sauter, ouvrant un cratère dans lequel on aurait pu enfouir un immeuble de six étages.*



*Le bois du Cameroun est noyé dans une nappe de fumée ocre et de poussière de craie si épais que je ne me rends plus compte de l'endroit où je me trouve.*

*Les fils de mon téléphone sont hachés depuis hier soir, au début du bombardement. Mais, à partir de maintenant, toute liaison a cessé d'exister, tant le bombardement est intense et le seul parti restant à prendre, consiste à se détendre pour son compte personnel au moment où les Allemands donneront l'assaut.*

**15 JUILLET 1918 – 4 HEURES 10 DU MATIN :** *L'aube commence à poindre sans réussir à percer l'opacité des poussières de craie auxquelles se mêle la fumée noire des explosions. Le bombardement est toujours d'une violence excessive.*

*On me rend compte de la destruction des deux observatoires dissimulés sous les sapins lesquels ne sont plus que des squelettes d'arbres, puis c'est le poste de guetteurs installé dans la tourelle blindée, plantée à cent mètres en qui vient d'être détruit.*

**5 HEURES DU MATIN :** *Il fait un peu plus clair, mais c'est un jour blafard, une sorte de grisaille donnant aux choses l'apparence du flou qui estompe les silhouettes. Pressentant que le dénouement de cette tragédie ne va pas tarder à se produire, je brûle mon dossier d'archives, les ordres, les consignes et les plans du secteur. Enfin, je rends la liberté aux deux pigeons voyageurs que j'ai en dépôt après leur avoir confié un message donnant les dernières nouvelles de ma situation.*

**5 HEURES 30 DU MATIN :** *Dans le tonner d'un éclatement d'obus, je perçois, de-ci de-là, le bruit sec de coups de fusil tirés en direction de la butte de Souain.*

*Plus de doute c'est la première vague d'assaut ennemie qui fait irruption dans nos avant-lignes et doit avoir pris contact avec les défenseurs des points d'appui Dordogne et Aigle.*

*D'ailleurs, voici qu'une avalanche de projectiles éclate autour du PC Saint Denis réduisant en miettes les vitres de la lucarne qui donne le jour à mon bureau. C'est le barrage roulant dont la nappe des feux percutants pilonne tout sur son passage. Aussitôt, chacun de nous, court se pelotonner, dans les coins de l'abri et attend que la tourmente passe.*

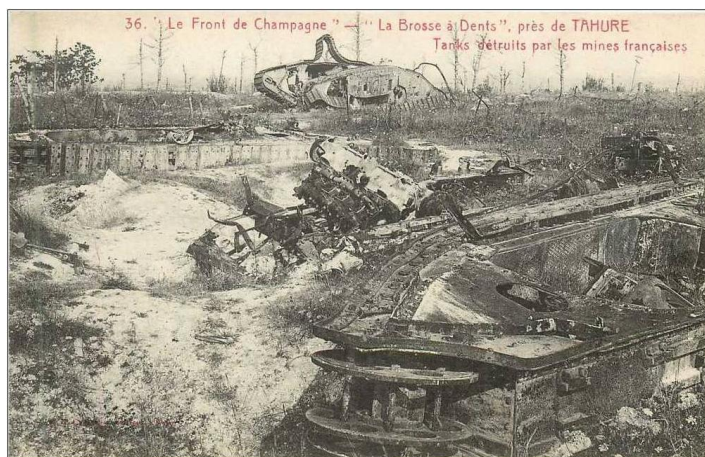
*Pour tout dire, il n'y avait autour de moi qu'un petit groupe de défenseurs : soit deux fourriers, une paire de téléphonistes, quatre coureurs, les cuisiniers, mon ordonnance et le coiffeur de la compagnie, une douzaine en tout.*

*Par bonheur, le barrage roulant franchit le PC Saint Denis sans que son tapis de projectiles aient causé trop de dégâts et continue, avec une régularité d'horloge, ses bonds en avant, de cent mètres en cent mètres.*

*Mais quelle surprise ! Nous ne voyons pas arriver l'ennemi sur nous. Autrement dit, la vague d'assaut n'a pas collé au barrage de feu de son artillerie.*

*Quoi qu'il en soit ce retard imprévu permet aux occupants du PC Saint Denis de relever la tête et de se préparer à résister. Je peux aussi remplir ma mission, qui est de « signaleur ».*

*Tout d'abord c'est le silence qui est momentanément revenu. Mon attention se porte sur la droite du PC où se fait entendre un vague roulement de ferraille mêlé au vrombissement d'un moteur. Je prête l'oreille à ce bruit insolite qui va en s'amplifiant. Soudain, deux gros tanks d'origine anglaise et pris par les allemands surgissent, l'un après l'autre d'un fourré et se faufilent en cahotant entre les arbres.*



*Il est évident que l'intention de ces deux monstres est de foncer sur le réseau barbelé qui clôture le PC Saint Denis. Par un hasard providentiel, ces deux redoutables engins sautent en passant sur un chapelet de mines et s'immobilisent à cent mètres de nous. L'un est disloqué, mais reste debout sur ses galets, l'autre s'est éparpillé en pièces détachées sur le sol.*

*C'est maintenant au coiffeur de la compagnie de prendre son tour de faction au poste de guetteur. Soudain, il se retourne vers moi en criant : « Mon capitaine ! v'là les boches ! ». Je bondis auprès de lui pour m'assurer du fait et l'aperçois s'avançant de front, dans l'épais brouillard de fumée, une ligne d'ombres chinoises grises, la baïonnette haute.*

*Ces ombres n'étaient plus guère qu'à trente mètres de nous, ce n'était pas le moment d'hésiter.*

*Un fusil à la main, je m'écrie : Fourrier Guinchard, vite, vite...passez-moi la fusée drapeau !*

*Et tous deux, avec beaucoup de calme, nous préparons « l'engin-signal ». Je mets un genou à terre, tandis que Guinchard glisse la baguette de la fusée dans le canon du fusil. J'introduis une cartouche dans la culasse : une pression du doigt sur la détente fait fuser verticalement un jet de poudre vers le ciel. Là-haut, un éclatement se produit, libérant un large drapeau tricolore en papier de soie, qui se déploie et semble suspendu en l'air.*



-Le P.C. Saint-Denis.

*Je m'assure du bon fonctionnement  
des fusées.*

*Cependant, les Allemands qui ont vu notre manœuvre, s'avancent sur nous. Dans leur précipitation, ils s'empêtrent dans les fils de fer rouillés qui traînent partout sur le sol, ce qui me*

donne le temps de me jeter, ainsi que Guinchard, à l'intérieur du PC Saint Denis. Nous fermons la porte du bureau et plusieurs de mes hommes s'arc-boutant contre elle.

Les « Fritz », surgissent de partout et les premiers arrivent attaquent l'entrée. Ils supposent sans doute que nous sommes réfugiés au fond de la sape et lancent toutes les grenades dans l'escalier.

Cet incident n'ayant duré que l'espace d'un instant permet, néanmoins, de sentir un doute s'éveiller dans mon esprit.

Certes, la fusée drapeau avait été lancée et ma mission de signaleur était remplie. Mais ce signal avertisseur émis au milieu des arbres dans le bois du Cameroun, dans un brouillard de poussière et de fumée, a-t-il été aperçu par les nôtres de la ligne intermédiaire. Et qui sait si le lieutenant Blouctet, chargé de répéter mes signaux, a exécuté cette impérieuse consigne ? A tout prix, je devais m'en assurer.

Ajustant mon casque, je file au plus vite vers la pièce de débarras tout au bout du PC Saint Denis. M'élançant au dehors par le portillon ouvert, je ne réussis qu'à me jeter parmi les « Fritz », mais avant qu'ils soient revenus de leur surprise je parvins à échapper aux mains qui allaient m'empoigner. Hardiment, je m'élançais dans le petit élément de boyau et à toutes jambes je quitte le PC Saint Denis dans l'étroit couloir de terre qui laisse à peine visible le sommet de mon casque.

Dans ma course échevelée, j'essuie des coups de fusil qui fort heureusement me ratent et je passe sous l'épais réseau de barbelés qui sert de clôture au PC Saint Denis. Toujours courant, je parviens à déboucher dans une tranchée abandonnée coupant la « piste d'Elser, ayant la chance extraordinaire de traverser sans dommage cette terrible zone de feu, hachée d'éclats d'obus. Bref, je finis par atteindre la route Gouraud et là, brusquement, comme par suite d'une coupure de courant, les canons cessent leur vacarme et dans le silence impressionnant qui lui succède, j'entends le joyeux tirelis d'une alouette volant dans l'azur du ciel.

Je m'arrête un instant pour reprendre haleine. Et me voilà seul, au milieu de ce gigantesque champ de bataille, entre les deux adversaires qui ne vont pas tarder à reprendre le contact. Un rapide tour d'horizon me paraît indispensable pour voir clair dans mes affaires. De l'endroit où je me trouve le terrain est découvert et la poussière légère qui s'élève sur la plaine s'étendant vers Reims me donne la conviction que les troupes Allemandes donnent l'assaut au front de la IV<sup>e</sup> armée.

Devant moi, notre ligne intermédiaire de résistance est pour ainsi dire invisible. Sur ma droite, je vois distinctement une forte colonne ennemie qui descend de la ferme de Navarin et chemine vers le sud, en direction du bois Sabot et du village de Souain. Sur ma gauche, une autre colonne, tout aussi importante dévale vers le Trou-Bricot et Perthes-les-Hurlus.

En résumé, mon secteur est attaqué par deux colonnes latérales qui ont fait irruption sans avoir rencontré d'opposition, tandis qu'entre elles, la colonne du centre a été retardée dans sa marche par les multiples obstacles semés sur son parcours. C'est elle qui vient d'atteindre le PC Saint Denis et qui se prépare à reprendre sa marche en avant pour rattraper le temps qu'elle a perdu. Déjà, en me retournant, j'ai vu apparaître les premiers éclaireurs qui avançaient sur mes traces.

Afin de gagner un peu d'avance sur eux, je reprends le pas de course pour franchir les cinq cents mètres qui me séparent du Groupe de combat n°7. Au fur et à mesure où j'approche, je distingue une demi-section accroupie dans un trou autour du lieutenant Blouctet, dans l'attitude du berger, au milieu du troupeau. Les hommes ont le masque sur la figure et semblent médusés par la violence d'un feu de barrage qu'ils viennent d'encaisser.

- « Voilà le capitaine ! » s'écrit-on en m'apercevant.

Je fais enlever les masques et je demande au lieutenant Blouctet s'il a répété mon signal en lançant à son tour une fusée drapeau. Il me répond négativement.

- « Alors dépêchons-nous de la lancer car les Fritz ne sont pas loin ». Et joignant le geste à la parole, je prends la fusée de la main de Blouctet pour l'ajuster sur le chevalet de tir. Dans ma précipitation, je casse la baguette en bois blanc. Le soldat Ferrand survient, tenant à la main un bout de fil téléphonique et s'empresse de faire une ligature.

- « Vite ! des allumettes ! ». Et Ferrand me passe une boîte de « suédoise ». J'en craque une, elle s'éteint. J'en craque une seconde, une troisième, sans succès. Je piétine d'énervement. Ferrand prend la boîte, vide le contenu dans sa main et frotte le tout sur la

*composition chimique. La mèche s'enflamme et le jet de poudre fuse vers le ciel. Le drapeau tricolore se déploie et se dandine majestueusement, tout là-haut, sous son parachute.*

*Ma mission de signaleur est cette fois remplie et j'éprouve une grande satisfaction d'avoir accompli mon devoir dans des conditions aussi tragique. Sans aucun doute, tous les combattants de notre ligne intermédiaire de résistance ont levé la tête pour voir planer le drapeau tricolore de ma seconde fusée.*

*D'autre part, les unités allemandes qui ont envahi le bois du Cameroun ne vont pas tarder, à submerger mes derniers groupes de combat. En effet, voici deux soldats tous essoufflés et sans armes qui accourent. Ils me préviennent que le GC/8 dont ils font partie vient de succomber.*

*Dès lors, il ne nous reste plus qu'à finir en beauté.*  
(Extrait de « Nous étions les sacrifiés » du Capitaine Agostini 21eRI)

**12 août : Des nouvelles de nos soldats :** Nous venons d'apprendre la mort de **Charles MACQUART** le 5 août à Braisne dans l'Aisne au sein du 355<sup>e</sup> RI. Il a été cité à l'ordre du régiment : « *S'est porté deux fois sous un violent tir d'artillerie et de mitrailleuses pour assurer la liaison avec les éléments de la première ligne. S'est acquitté de sa mission avec calme et courage* » Croix de guerre et médaille militaire à titre posthume.

Nous retrouvons l'histoire du Capitaine AGOSTINI du 21e RI :

*La demi-section occupant le GC/7 dans lequel je me tiens avec le lieutenant Blouctet est commandée par le sergent Drignon. Estimant sans doute que mes « hérissons », c'est-à-dire mes groupes de combat, ne tiendront pas devant la vague d'assaut, on a mis à la disposition de ce gradé une mitrailleuse d'un modèle désuet, dit « de Saint Etienne » et dont le fonctionnement se montre capricieux. N'importe, je vais à lui, « sergent Drignon, il s'agit de faucher tout ce qui va se présenter, devant vous... compris ?.*

*Et Drignon de répondre. « Faites-moi confiance, mon capitaine ».*

*A ce moment, les Allemands qui ont perdu un temps précieux aux alentours du PC Saint Denis commencent à déboucher, sur la route Gouraud. Ils s'avancent dans notre direction sans se douter, de notre présence.*

*Drignon met en action sa mitrailleuse, qui par bonheur ne s'enraye pas, et le tac-tac de cet engin produit sur les « Fridolins » un tel effet de surprise qu'ils stoppent leur mouvement en avant et s'aplatissent sur le sol.*

*Entre le tir de deux bandes, une certaine agitation se décèle : ils rampent, font des bonds et procèdent à la manœuvre d'enveloppement.*

*Nous parvenons ainsi à les contenir durant un bon quart d'heure. Mais le nombre et la force finissent toujours par avoir raison du plus faible. La mitrailleuse de Drignon est soigneusement repérée par les engins d'accompagnement ennemis.*

*Soudain, un obus mieux pointé que les autres s'abat sur l'infortunée « Saint Etienne ». Elle saute sous l'effet de l'explosion et retombe les pieds en l'air en même temps que le GC/7 est anéanti.*

*Il ne reste plus autour de moi que le lieutenant Blouctet et quatre de ses hommes. Chacun de nous reprend ses esprits et secoue la poussière qui poudre nos capotes.*

*Des groupes d'infanterie allemande surgissent de tous côtés et j'ai tout juste le temps de m'éclipser, avec mes compagnons dans la cagna en partie effondrée qui servait au lieutenant Blouctet d'abri et de poste de commandement.*

*Tassés les uns contre les autres dans ce repaire, nous nous en remettons à la grâce de Dieu et laissons passer sans broncher ce flot impétueux qui se porte en avant. En proie à l'inquiétude d'être découverts, nous prêtons une oreille attentive aux bruits extérieurs.*

*On entend de lourdes bottes marteler le sol, des commandements rauques, tantôt éloignés, tantôt rapprochés, de brefs coups de sifflet, le défilé au pas accéléré de formations qui se succèdent.*

*De cette cohue qui déambule droit devant elle, monte un bruit confus de voix, de bouts de conversation, des chants rythmés, des jurons semblables à des aboiements, tout cela mêlé au*

tintement des armes du fer des outils et du cliquetis des chaînes d'attelage. Tout ce vacarme diminue peu à peu d'intensité puis enfin comme un raz de marée, la vague d'assaut est passée.

Cependant, dans leur hâte imprudente, les « Fridolins » ont négligé de visiter, la cagna dans laquelle nous sommes blottis.

Je profite de cette circonstance favorable pour faire part de notre conduite à tenir :

« On restera planqués, ici-même, en attendant des nôtres la contre-attaque qui viendra nous délivrer. Si le secours espéré fait défaut, on patientera jusqu'à la nuit pour tenter de rallier notre ligne intermédiaire de résistance.

Et tandis que j'exposais à voix basse ce plan à mes cinq compagnons d'infortune, subitement le canon cessa de tonner sur nous. Intrigué, je risquais un œil au-dehors. Plus personne dans les alentours. Le temps est magnifique, une matinée rutilante de soleil comme au temps des moissons.

Ma parole, on se croirait aux grandes manœuvres, « Il n'y a plus de danger », dis-je à mes compagnons.

« Venez-voir... vite ! ça vaut la peine ». Et les cinq rescapés sortent de leur cachette.

Maintenant, nous tournons le dos à la butte de Souain pour braquer, nos regards au sud, sur le spectacle inoubliable de la formidable bataille qui se livre à quinze cents mètres de nous, depuis l'Argonne jusqu'aux approches de Reims, sur tout le front de la IV<sup>e</sup> armée.

En ce qui nous concerne, je me rends compte que du point où je me trouve en ce moment, nous sommes encadrés de tous côtés par les troupes allemandes et que pour nous libérer il nous faudra passer au travers.



un "Fritz" de l'époque  
en tenue de combat

Notre ligne intermédiaire de résistance que j'aperçois là-bas, se révèle par une poussière légère qui s'élève du sol et dans laquelle apparaissent des lueurs semblables aux signaux lumineux d'optique : c'est l'emplacement de nos pièces d'artillerie.

Nous voyons nettement la colonne d'assaut qui vient de nous dépasser, marcher au pas de route l'arme à la bretelle, sans doute assurée d'arriver sans coup fléchir à Châlons-sur-Marne en fin d'après-midi et d'y faire une entrée sensationnelle.

Elle vient d'atteindre l'orée du bois Sabot et va s'engager, sur le glacis dénudé qui s'étale comme un tapis devant notre ligne intermédiaire demeurée intacte.

Sans méfiance, elle s'approche du piège qu'elle n'a pas su éventer. Soudain, dans un vacarme effroyable, l'artillerie franco-américaine dévoile toute sa puissance.

Nos artilleurs tirent à vue dans le tas, pilonnent les unités allemandes, broient sans relâche et pêle-mêle, les hommes, les chevaux et les véhicules.

De l'endroit où je me tiens, je vois les formations ennemies courir, vaciller, reculer, puis repartir en avant sans plus de succès.

*Toute la première vague d'assaut s'écroule comme un château de carte et pour tout dire, c'est un carnage épouvantable. Et tandis que je piétine d'allégresse, à la pensée que la quatrième offensive allemande vient se casser les reins de si lamentable façon, quelqu'un derrière moi me touche l'épaule. Je me retourne,*

*C'est un Feldwebel qui donne cet ordre impératif, « Messieurs, vous mes prisonniers... s'il vous plaît, veuillez me suivre... ».*

*Pas moyen de regimber, contre cette injonction, nous sommes prisonniers !*

(Extrait de « Nous étions les sacrifiés » du Capitaine Agostini 21eRI)

**25 août : Des nouvelles de nos soldats** Nous venons d'apprendre le décès de **Céleste LARDENOIS** du 135<sup>e</sup> RI, le 17 août à Laucourt dans la Somme. Il avait été cité à l'ordre du 125<sup>e</sup> RI « *Bon soldat, blessé, pour la deuxième fois, le 28 juin 1915, au bois de la Gruerie, à son poste de combat* » et à l'ordre du 135<sup>e</sup> RI « *Bon et vaillant soldat. Blessé mortellement à son poste de combat le 17 août 1918 devant Laucourt* ». Croix de guerre et Médaille Militaire à titre posthume.

On ne voit que les conséquences négatives des décisions prises par nos chefs. Ce sont eux qui ont à décider de la tactique à adopter pour répondre à la problématique de ce que la nation leur demande, reconquérir notre sol français et mener nos troupes à la victoire.

Pour répondre à cette demande, il faut envoyer des dizaines de milliers d'hommes au combat et le choix pris conduira à la mort des milliers de soldats.

La solitude du chef à ce moment-là doit être pesante, lorsqu'il prend sa décision, il sait qu'il va sacrifier une partie de son armée et que des officiers qu'il connaît à défaut de soldats vont, de par son choix, mourir demain.



**Le Général GOURAUD**

Lorsque le Général GOURAUD a décidé de mettre en place des groupes de soldats sacrifiés pour tromper l'attaque allemande, il sait que la plupart ne reviendront pas. Mais il espère que ce choix va sauver une grosse partie de son armée et répondre à la demande qui lui est faite. Bien lui en a pris.

Ce n'est pas la fatalité, c'est bien les conséquences de ses décisions, même si c'est le hasard qui va choisir qui demain va mourir et qui va vivre.

A cet instant-là peu aimerait être à sa place. Le chef qui a la destinée de ses hommes entre les doigts est un homme seul, terriblement seul.



**8 septembre : Des nouvelles de nos soldats** Nous venons d'apprendre la blessure de **Jean JAUNET** du 294<sup>e</sup> RI, le 4 septembre au Canal du Nord. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement. Nous rappelons qu'il a déjà été cité trois fois et est décoré de la médaille distinguée du Roi d'Angleterre.

La grippe que l'on surnomme espagnole est en fait américaine elle a été sans doute introduite par les troupes lors de leur venue en France. Actuellement elle s'est réactivée, de nombreux jeunes soldats en sont atteints, ils partent vers l'arrière mais on ne les revoit pas, la maladie doit être plus grave que l'on veut bien nous dire.

Nous vous communiquons le poème sur le Christ de Souain du Lieutenant HUSSON

*La mitraille s'abat, chaque jour, sur Souain.  
Les fermes, s'écroulant, au hasard s'éparpillent ;  
Les pierres en éclats volent par le chemin  
Et les rauques canons à grand bruit s'égosillent.  
Sur la plaine s'étend la tristesse et la mort.  
Quand le canon se tait, le silence effroyable  
Remplit la solitude où toute vie s'endort ;  
Le corbeau pousse au loin sa clameur lamentable.  
La pauvre église gît dans le morne désert.  
L'obus a dispersé les antiques ogives  
Et les murs, effondrés sous l'ouragan de fer,  
Sont déjà revêtus d'herbe et de ronces vives.*



*Seul est resté debout le grand Christ du chemin.  
Dans les campagnes en deuil, il se dresse, intangible,  
Les bras tout grands ouverts. O symbole divin  
De pitié, de pardon et d'amour indicible !  
Du champ de mort, ô Christ, oh ! ne t'éloigne pas !  
Reste, au milieu de nous, sur l'antique calvaire ;  
Reste, pour consoler et bénir nos soldats  
Et soutenir nos cœurs dans cette horrible guerre.  
Accueille, dans tes bras, à leur dernier soupir,  
Ceux qui tombent sanglants sur la terre crayeuse.  
Donne-leur le repos, la palme du martyr.*

*Qu'après tant de tourments leur âme soit heureuse !  
Tous les sillons, hélas ! sont parsemés de croix.  
La mort fauche à grands coups notre belle jeunesse.  
Christ de Souain, dis-moi ! dis-moi ! combien de fois  
N'as-tu pas recueilli sa plainte et sa détresse ?  
Cet immense holocauste, ô Dieu, sera-t-il vain ?  
Ces trépas glorieux seront-ils inutiles ?  
Non, le sol abreuvé de tant de sang humain  
Germera pour le ciel des moissons plus fertiles.  
Tôt ou tard, la justice au jour éclatera.  
Le crime aura sa fin, le bien sa récompense ;  
Humble Christ de Souain, toujours tu seras là,  
Du juste qui combat invincible espérance.  
Du champ de mort, ô Christ, oh ! ne t'éloigne pas !  
Au milieu des obus, reste sur ton calvaire,  
Pour couronner un jour l'œuvre de nos soldats  
Et pour ressusciter la France notre mère !*

**24 septembre Est-ce la fin ? : Des nouvelles de nos soldats** Nous venons d'apprendre la mort de **Rémi GERARDIN** du 224<sup>e</sup> RI, le 14 septembre des suites de ses blessures à Amblémy dans l'Aisne. Il a reçu la Croix de guerre et la Médaille militaire à titre posthume avec la citation suivante « *Bon et brave soldat. Mort pour la France le 14 septembre 1918 des suites de ses glorieuses blessures reçus au Champ d'Honneur à l'attaque du Chemin des Dames* ».

Les choses bougent sur le front de Champagne. Les Allemands semblent lâcher prise partout depuis leur offensive avortée du 15 juillet dernier. La poche de Château-Thierry est résorbée, nous avons repris Soisson en août, on progresse sur la Scarpe, vers Chaulnes, on a repris Montdidier, Péronne, le Mont-Kemmel, récemment le Moulin-Laffaux et nous sommes dans le saillant de Saint-Mihiel.

On parle que l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie tentent d'entamer des négociations de paix avec les Alliés.

La guerre serait-elle à l'aube de se terminer ?

On s'active sur le Front de Champagne et sur l'Argonne, serait-ce notre tour d'entrer dans la danse ? Quitte à payer le prix qu'on en finisse.

**26 septembre :** Hier une préparation d'artillerie s'est déclenchée vers 23h sur le front de Champagne. Ce que l'on pressentait est arrivé, On a attaqué au petit matin et aux dernières nouvelles cela se présente bien, les troupes ont bénéficié d'un épais brouillard qui a dissimulé l'attaque aux vues de l'ennemi. On a traversé le « no mans'land » à la boussole, à certains endroits il n'y avait pas ou peu de résistance, à d'autres les Allemands se sont accrochés à leur tranchée. On en saura plus dans quelques jours avec le retour des premiers combattants.

**28 septembre** Notre attaque avance bien nous avons progressé de trois et cinq km dans les lignes ennemies. On se bat aujourd'hui dans Sommepey et nous sommes sur la voie ferrée de Sainte-Marie-à-Py.

Voici le premier récit d'un combattant colonial anonyme du côté de la Dormoise sur Tahure :

**26 septembre 1918 :** *Notre attaque débute à 5h35. Le brouillard est intense, on ne voit pas à 50 mètres, le 1er Bataillon sort en première vague et progresse malgré la résistance de l'ennemi et enlève son objectif. Le 4eme Bataillon auquel j'appartiens part relever le 1er, pendant une heure la ligne est stabilisée, notre tir d'artillerie inflige à l'ennemi un sérieux pilonnage. Le brouillard*

*demeure aussi intense qu'au départ de l'attaque, à l'heure dite le Capitaine crie : « la liaison derrière moi, en avant » et nous courrons sur l'adversaire. Ce dernier lâche quelques rafales de mitrailleuse qui nous causent quelques pertes légères, le barrage roulant nous précède et nous voyons nos ennemis se rendre prisonnier.*

*Il est 8h 35, nous passons en première vague, nous marchons en file indienne dans un boyau qui nous mène vers le Nord sans essuyer un coup de feu. Vers 9h le brouillard commence à se dissiper, nous continuons à marcher sans jamais voir d'Allemands. Tout à coup le soleil perce la brume rendant encore plus angoissant notre solitude, on pourrait croire que la guerre est terminée tellement il règne un calme total autour de nous. Les canons et les fusils se sont tus, aussi loin que porte notre regard, nous ne voyons ni Français ni Allemands, malgré cela le Capitaine va de l'avant.*

*Il est 9h40, nous voyons venir à nous un grand fantassin Allemand tout déséquipé, arrivé à portée de voix, il dit quelque chose, un camarade traduit : mon Capitaine, il vous fait dire qu'un Bataillon Allemand demande à se rendre, il se trouve au ravin de la Dormoise à environ 600 mètres d'ici. « Mes enfants combien sommes nous », nous dit le Capitaine, « 29 répond l'Aspirant, allons-y et du cran », nous y arrivons vers 10h sous un soleil splendide, 32 officiers nous attendent tous déséquipés. Notre officier d'un ton ferme leur demande où sont vos hommes !*

*Des ordres sont criés, aux entrées des diverses sapes creusées sur ce versant de la Dormoise et nous nous retrouvons en un rien de temps noyés parmi 730 hommes, ils se mettent en rang par quatre et partent vers l'arrière avec un Caporal et quatre soldats de chez nous. Sans notre insistance ils auraient volontiers laissé un de leur camarade blessé au pied assez sérieusement tant ils étaient pressés de quitter le champ de bataille.*

*Débarrassé de cette encombrante compagnie, nous poussons un « ouf » de soulagement. Beaucoup d'entre nous et moi le premier a bien cru que les rôles allaient se trouver inversés.*

**2 octobre :** On progresse toujours, les américains attaquent en ce moment le Blanc mont et enfoncent un coin dans la ligne allemande.

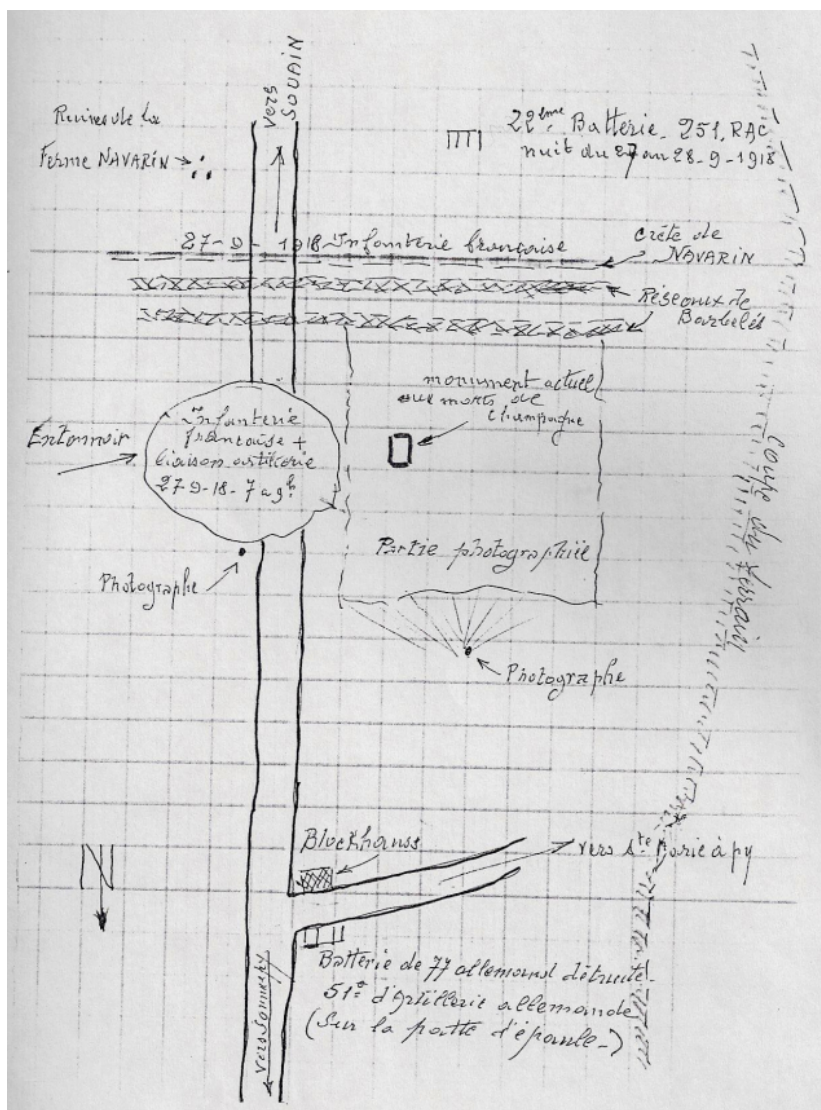
Voici après coup un récit d'un combattant du 118° RI à l'attaque de la ferme de Navarin :

**26 septembre 1918 :** *Nous atteignons d'un seul bond la seconde ligne allemande sur la crête de Navarin, où de rares survivants seront trouvés prostrés, abrutis par la violence de notre bombardement. Nous avons envoyé onze obus par mètre courant sur la ligne allemande.*

*Cependant arrivé au sommet de la crête, il faut quand même stopper, les réseaux de barbelés situés en contre pente n'ont pas assez été détruits étant cachés à nos observateurs. Des mitrailleuses allemandes postées dans une tranchée à moins de 100m balaient la crête. Le 27 au lever du jour, nous tentons de dévaler la pente vers Sommepy, nos canons se sont avancés dans la nuit pour être au plus proche mais tirent au jugé, ils essayent de faire des brèches dans le réseau.*

*Il y a là, près de la ferme, un énorme entonnoir de mine que les allemands ont fait exploser pour couper la route, avant de retraiter sur leur seconde ligne derrière Sommepy. Ils ont laissé des mitrailleurs, placés là « en enfants perdus » qui nous interdisent toute progression.*

*Nous nous sommes mis à l'abri dans le cratère de 30m de diamètre, combien sommes-nous dans ce piège 80, 100 peut être, il fallait si attendre les allemands règlent leur tir, nous sommes encadrés. Il faut quitter l'entonnoir et revenir en arrière, mais dès que l'on se présente sur la lèvre on est sonné par une rafale de mitrailleuse, il faudrait demander à notre artillerie de cibler le nid, mais pourra-t-on porter cette demande ?*



Il faut quand même se décider, sur le ventre en rampant de trous d'obus en trous d'obus ceux qui auront le culot de sortir se retrouveront derrière les gravats de la ferme de Navarin, hélas pas tous !

Dans la nuit du 28, par un large mouvement d'enveloppement la position de mitrailleuse sera prise à revers. Pas de quartier, ils seront tous tués, ils n'étaient qu'une douzaine, mais à eux seuls, ils avaient paralysé la marche d'un bataillon pendant toute une journée.

Nous allons installer notre central téléphonique dans le blockhaus, traqués par l'artillerie allemande. A l'intérieur, six cadavres ennemis, au fond un escalier d'une vingtaine de marches accédait à une petite pièce de 4m au carré où se trouvaient une quinzaine de paquets.

### Récit d'un soldat du 19e de Brest :

**28 septembre** : Nous dévalons les pentes de Navarin avant le lever du jour à 4h30 et assez rapidement nous atteignons la voie ferrée qui court au sud de Sommepey. Des passages ont été fait la nuit dans les tranchées allemandes sur la crête de Navarin, pour permettre le passage des chars Renault. A 8h30 nous traversons la Py et atteignons la tranchée Krefeld, nous sommes en tête et devons stopper nous n'avons plus la liaison avec le reste du bataillon encore occupé au nettoyage. L'artillerie suit très mal les progrès de l'avance. Peu après une pièce antitank se dévoile, elle est neutralisée avec un obus de 37.

Pendant ce temps le 1er Bataillon peine dans Sommepey, nous sommes avancés de part et d'autre du village et atteignons la position allemande au nord du village. Une contre-attaque se

déclenche sur le 62RI le rejetant dans le fond de la Py. Leur section de chars va soulever l'enthousiasme des hommes spectateurs de cette action. Cette section part seule à l'assaut, elle avance sur le glaciais, débusque au passage quelques mitrailleurs tapis dans des trous, atteint la première tranchée, la nettoie, se débarrasse d'adversaires qui ont sauté sur les appareils et continue. Cette action permet au 62RI de s'installer définitivement sur son objectif.

La journée a été dure dans l'ensemble et la fatigue commence à se faire sentir dans les unités qui entament leur quatrième nuit de bataille.

**6 octobre :** Le front est enfoncé, les Allemands reculent partout. Les américains ont pris le Blanc Mont au Nord de Sommepey et sont en pointe, c'est leur premier vrai combat, ils attaquent sans se protéger et progressent, mais au prix de très lourdes pertes, la 2e division US a déjà perdu 5 000 hommes. Ils sont aux portes de Saint-Etienne-à-Arnes. Les ennemis sont contraints d'évacuer le Massif de Moronvilliers sans combattre pour ne pas être tournés, au moment d'écrire cet article, la ligne du front est maintenant portée d'Époye à Condé-les-Autry en passant par Monthois. Nous avons avancé de plus de 15km.

**De notre correspondant le soldat Gabriel Chevallier du 163e RI secteur de Beauséjour :**

Son régiment attaque derrière un régiment américain le 369e RIUS. Composé exclusivement de soldats noirs, l'armée américaine refuse de les mettre en première ligne comme unité combattante du fait de la couleur de leur peau. Les Français les ont donc incorporés dans la 161e division d'infanterie, ils gardent la tenue américaine et portent l'équipement français, ils sont en ligne depuis le mois d'avril.



**26 septembre 1918** « En avant ! » Nous partons dans les boyaux, l'affaire commence. Bientôt nous descendons les pentes du ravin, noyé d'une brume suspecte qui sent les gaz. Nous mettons les masques, pour les quitter parce que nous suffoquons. Nous franchissons la contre-pente et nous débouchons sur le plateau.

Nous voici sur les positions ennemies. C'est un tel chaos que nous devons quitter les tranchées et avancer sur la plaine.

Je me dis que ce spectacle a de la grandeur. Il est émouvant de voir ces groupes d'hommes fragiles, d'une petitesse dérisoire, ces chenilles bleues, si espacées, marcher à la rencontre des tonnerres, plonger dans les sillons et reparaitre aux pentes de ces vallons d'enfer.

*Toute grandeur cesse, toute beauté disparaît subitement. Nous côtoyons des corps éparpillés, brisés, des hommes bleus affalés dans le néant sur une litière d'entrailles et de sang. Un blessé se tord, grimace et hurle. Il a le bras arraché, le torse à vif.*

*Nous détournons les yeux pour ne pas voir les reproches qui sont dans les siens, nous courons pour ne pas entendre ses supplications.*

*Ici, nous entrons vraiment dans la bataille, la chair alertée...*

*Au-dessus de ce brouillard émergent les pentes ennemies dont les tranchées nous menacent. Nous avons avancé de deux ou trois kilomètres sur des positions vides. L'ennemi s'était retiré, se couvrant seulement de troupes sacrifiées qui se sont rendues sans combattre. Nous avons croisé un détachement de prisonniers abrutis par le martèlement de la nuit.*

*Dans l'après-midi, les mitrailleuses se sont tuées. Nous avançons sans combattre, le terrain conquis est couvert de cadavres des nôtres.*

*Les Américains, qui ne savent pas se défilier ni s'abriter, sont très touchés. Nous les avons vus se déplacer au sifflet sous des tirs d'artillerie qui arrivaient au milieu de leurs sections et projetaient les hommes en l'air. Ils ont attaqué à la baïonnette, à découvert, le village de Séchault devant lequel ils ont laissé des centaines de victimes.*

*En général, l'artillerie nous fait peu de mal et les Allemands n'ont qu'un petit nombre de pièces à nous opposer. Il est vrai qu'ils les utilisent bien et attendent d'avoir repéré un rassemblement pour tirer. Mais ils couvrent surtout leur retraite avec des mitrailleurs qui doivent avoir l'ordre de nous fixer un certain temps. Sur des terrains accidentés et nus, des mitrailleuses bien dissimulées ont une efficacité extraordinaire que nous éprouvons cruellement. Quelques sections résolues arrêtent des bataillons. Nous ne voyons pas d'ennemis. Quelques-uns se rendent au dernier moment, les autres se sauvent la nuit, leur mission terminée. Une fois de plus se confirme que l'assaillant, obligé d'adopter des formations denses, a le rôle le plus dangereux.*

*Dans la matinée suivante, nous voyons venir à nous deux officiers américains. L'un nous interroge, j'isole des bribes de phrases : « / am... colonel... Hâve y ou seen ? » Je comprends que nous sommes en présence du colonel américain qui cherche son régiment, la canne à la main. Je lui explique par signes que je n'en sais pas plus que lui. Ou plutôt, je ne peux lui communiquer ce que je sais. A savoir que son régiment, par inexpérience, a perdu les trois quarts de son effectif en six jours. (Il n'a donc pas regardé les grappes d'hommes kaki étalés sur les plateaux, qui passent lentement de leur brun naturel au vert de la décomposition ?) Pour le dernier quart, un peu dégoûté de la guerre dont il a constaté les effets, il a dû aller planter sa tente dans des endroits paisibles, du côté des cuisines et du train de combat. Le colonel, navré, s'éloigne dans la direction des coups de fusil. L'idée de ce colonel qui a perdu son régiment nous distrait le reste de la journée.*

*Une batterie de 150 et une batterie de 88 nous prennent d'enfilade. Le tir est exactement réglé sur l'axe et la profondeur du bataillon. Au moment où nous-y pensions le moins la terrible angoisse nous prend à la gorge et nous serre les entrailles. Nous sommes immobilisés sous le bombardement systématique. Une fois de plus notre vie est en jeu sans que nous puissions la défendre.*

*Je pense que c'est aujourd'hui le **6 octobre 1918**, que nous sommes près de la fin... Il ne faut pas, il ne faut plus être tué !*

*Il a plu, les nuits sont froides. Depuis dix jours, les hommes couchent sur la terre nue et se battent, presque sans sommeil et sans avoir rien pris de chaud. Ils sont fatigués, malades ; le major évacue beaucoup. Tous nous demandons la relève.*

*(Extrait de « La peur » de Gabriel Chevallier)*

**13 octobre 1918** : Le front continu de s'enfoncer, les Allemands reculent partout ils se sont retranchés derrière la rivière de l'Aisne, enfin pas tout à fait, devant la rivière ils ont établi toute une série de blockhaus à 300m devant et y ont posté des nids de mitrailleuses nous laissant sur les coteaux sud de la vallée. Le front est maintenant fixé du Sud de Reims à Autry en passant par Attigny, Vouziers et Savigny

Voici un récit que nous a fait parvenir notre correspondant le Capitaine Adam du 403e RI qui, il y a seulement 15 jours, était encore sur Sainte-Marie-à-Py à 25 km de là :

**28 septembre 1918** : Les tanks éprouvent une grande difficulté à avancer dans l'obscurité au milieu de ce terrain chaotique, crevé de cratères profonds dans lesquels ils risquent de basculer, il faut leur préparer des passages pour franchir les tranchées dans lesquelles ils pourraient piquer du nez sans pouvoir se redresser.

**5h29** : Notre artillerie ouvre brusquement le feu et déclenche son barrage roulant devant nous.

**5h30** : Il fait encore complètement nuit, quelques secondes d'émotion et le signal « en avant ». Nous faisons quelques mètres, des obus de 75 tirés trop court éclatent derrière nous et nous obligent à attendre un peu, des fusées banches, rouges et vertes sillonnent le ciel à 1km, Les allemands ont donc évacués la tranchée de Düsseldorf devant nous. Nous allons trop vite, le barrage progresse à la vitesse de 25m à la minute, encore 3 minutes et il passera à 100m/mn. Quelques temps après, nous arrivons à la voie ferrée de Ste Marie à Py, nous la franchissons et les balles des mitrailleuses se mettent à siffler autour de nous. Mon ordonnance est touchée, il me dit « je suis mort », je le rassure, il me dit « non je le sens bien, je suis mort, j'ai préparé pour ma femme, un petit colis que vous enverrez à cette adresse » et il me la dicte.

Il est plus de 6h, quelques chars sur la droite parviennent jusqu'au talus de la voie ferrée où ils sont abrités, ils vont passer sous un passage situé à 150m, les Allemands les attendent, tous ceux qui se présentent sont atteints par des obus et brûlent. Pas un tank ne passe la voie ferrée !



**Les chars à Ste Marie à Py après l'attaque du 28 septembre 1918**

Les boches ont à leur disposition des fusils spéciaux antitanks qui tirent une cartouche en acier presque aussi grosse que le pouce et qui percent le blindage de 1cm en acier. Le projectile communique en général le feu au réservoir à essence et l'équipage n'a pas toujours le temps de sortir et est brûlé vif.



*Il fait jour, ce triste spectacle me console un peu de ne pas encore voir arriver les chars qui me sont destinés. Les voilà qui arrivent au loin, ils ont à parcourir un glacis pendant ½ heure pour arriver à nous, je commande un tir d'obus fumigènes de 40mn pour masquer leur progression.*

*Tout à coup un sifflement rapide, aigu, aussi fugitif qu'un éclair, se fait entendre, une explosion formidable se produit à 1m de notre groupe, nous sommes tous violemment projetés à terre et nous voyons une masse bleue projetée au-dessus de nos têtes et qui va retomber 10m plus loin.*

*Par un hasard miraculeux ce 105 nous a coûté seulement deux tués, celui qui a été projeté au-dessus de nous a formé écran en recevant toute la décharge de l'explosion, c'est grâce à lui que nous sommes en vie.*

*Les tanks arrivent et passent par un passage sous la voie sans recevoir un coup de canon. Couché le long du remblai du chemin de fer, je suis leur progression côté nord de la Py. Ils gravissent le glacis, les mitrailleuses allemandes crachent violemment, mais peu importe, les tanks sont à l'épreuve des balles ordinaires, l'un d'eux tire plusieurs obus de 37 sur un repaire de mitrailleuses.*





*Je m'apprête à progresser aussi, quand je vois les trois chars revenir en arrière et venir s'abriter derrière la voie ferrée au lieu d'aller jusqu'au fortin ennemi. Le Sous-officier qui les commande vient me trouver, il a la figure recouverte de sang qui ruisselle en minces filets. Il me dit. « Je regrette de ne pas avoir pu remplir ma mission, quand nous sommes arrivés à 200m du blockhaus, nous avons été accueillis par de violentes rafales de mitrailleuses. Les balles venant s'aplatir sur le blindage, se déchiquetaient et des gouttelettes de plomb fondu, passant par les fentes de visée venaient nous blesser au visage.*

*Les autres chefs de char sont comme moi aveuglés par le sang qui coulent sur nos yeux, nous ne pouvions diriger nos chars ; de crainte qu'ils ne tombent aux mains de l'ennemi, je les ai ramenés. »*

*Le Capitaine du 118e Ri, si impatient tout à l'heure d'avancer, se refroidit un peu en entendant ce récit.*

(Extrait de « Souvenir de guerre » du Capitaine Adam du 403e RI)

**20 octobre :** Le front semble se fixer sur la vallée de l'Aisne, l'ennemi s'en sert pour faire barrage. Sur notre droite les Américains sont en retard vers Grandpré, en forêt d'Argonne, il faut les attendre.

Voici un récit de **Louise DAVIOT** infirmière de la Croix Rouge Française du poste de secours à Somme-Suippe. Elle fait partie de la division « Z » spécialisée dans les gaz et dépend directement du ministère de la guerre. Depuis le 26 septembre son unité a pu suivre l'avance des troupes, elle se trouve actuellement près de Vouziers.



**L'infirmière Louise DAVIOT**

*Nous ne sommes pas beaucoup dans une division de secours, un médecin chef, un ou deux autres docteurs, un pharmacien, notre fidèle aumônier, un cuisinier, un ou deux infirmiers et deux brancardiers.*

*Vouziers est entouré d'eau comme le Mont ST Michel, car les Allemands, en se réfugiant de l'autre côté de l'Aisne, ont ouvert les digues avant de partir pour nous empêcher d'avancer.*

*Nous avons eu la joie de délivrer une communauté de religieuses. L'une d'elles s'est mis à genoux devant moi embrassant le bas de ma blouse, mon bonnet faisant coiffe, elle pensait à une consœur, j'étais confuse, je l'ai relevée en l'embrassant à mon tour avec joie comme une sœur, quel souvenir !*

*Elles avaient avec elles des réfugiés, des vieillards, il y a eu des scènes atroces de folie, ils ont tous tant souffert ! Une jeune femme tout à fait perdue se promenait drapée dans un superbe couvre pied aux couleurs vives, or nous qui mangions dans la boue, le gris, ces couleurs c'était hallucinant ! Un soldat a pu nous l'attraper et avec l'aide du docteur et des médicaments on a pu finir par la calmer.*



*Pour les nourrir et nous aussi, nos deux soldats sont allés dans les champs nous prendre des pommes de terre, heureusement sur notre parcours, on peut parfois trouver des champs cultivés, mais plus une place dans les baraquements, il a fallu faire une sélection des plus infirmes, des plus blessés, des plus malades. Je vous assure que chacun appréciait sa place ; nous sommes dans de grands dortoirs allemands, soldats, vieillards, jeunes et enfants, on ne peut pas s'imaginer dans des cas comme celui-là il y a une fraternité, un amour du prochain, la pitié et le partage. Mais voilà le soir est arrivé et nous n'avions reçu aucun secours demandé. Nous avons installé des brancards dehors, bien entendu, en les serrant les uns contre les autres pour pouvoir coucher tout le monde et pour leur donner un peu de chaleur. J'ai donné l'ordre que l'on me chauffe le plus de morceaux de briques, de gros cailloux, j'ai mis de l'eau dans de petites bouteilles de pharmacie et chacun avait auprès de lui une boisson qui n'était peut-être plus très chaude au matin, mais tout au moins pas glacée !*

*Nous avons beaucoup de blessés gravement atteints qui n'ont pu être envoyés à l'arrière et tout un baraquement de mourants ! Oh ! que nous souffrons, on ne peut pas nous ravitailler et nous n'avons pas d'eau. Deux soldats vont en chercher dans les trous d'obus et cette précieuse eau on la fait bien bouillir pour pouvoir faire nos pansements tout en tachant de nous en réserver pour boire.*  
( Lettre de Louise Anna DAVIOT, infirmière de la Croix Rouge Française)

**27 octobre :** Le front est toujours bloqué sur la vallée de l'Aisne, l'ennemi a inondé la plaine du côté de Vouziers. Seuls les Américains attaquent sur Grandpré. Les combattants sont fébriles, il y a beaucoup de malades dans nos rangs.

De Louise DAVIOT infirmière de la Croix Rouge Française. Vouziers :

*Nous sommes en pleine épidémie de grippe « Espagnole », pour soigner la population et recevoir dans le grand lycée aménagé en hôpital tous les réfugiés Belges qui s'étaient sauvés de Belgique, surtout les jeunes hommes qui n'ont pas voulu aller travailler en Allemagne. Ils arrivent avec la grippe, pour eux c'est l'affaire de trois jours malgré nos soins sept, huit, neuf sur dix meurent, surtout qu'en plus de nos tourments tous les bidons d'oxygène ont été vidés par les Allemands avant leur départ. C'est bien triste la guerre !*

*J'ai eu la douleur de perdre ma plus dévouée infirmière, morte en quelques jours à la suite d'une attaque par les gaz « Ypérite », elle avait trente-deux ans.*

Récit de Louise Anna DAVIOT, infirmière de la Croix Rouge Française  
( Lettre de Louise Anna DAVIOT, infirmière de la Croix Rouge Française)

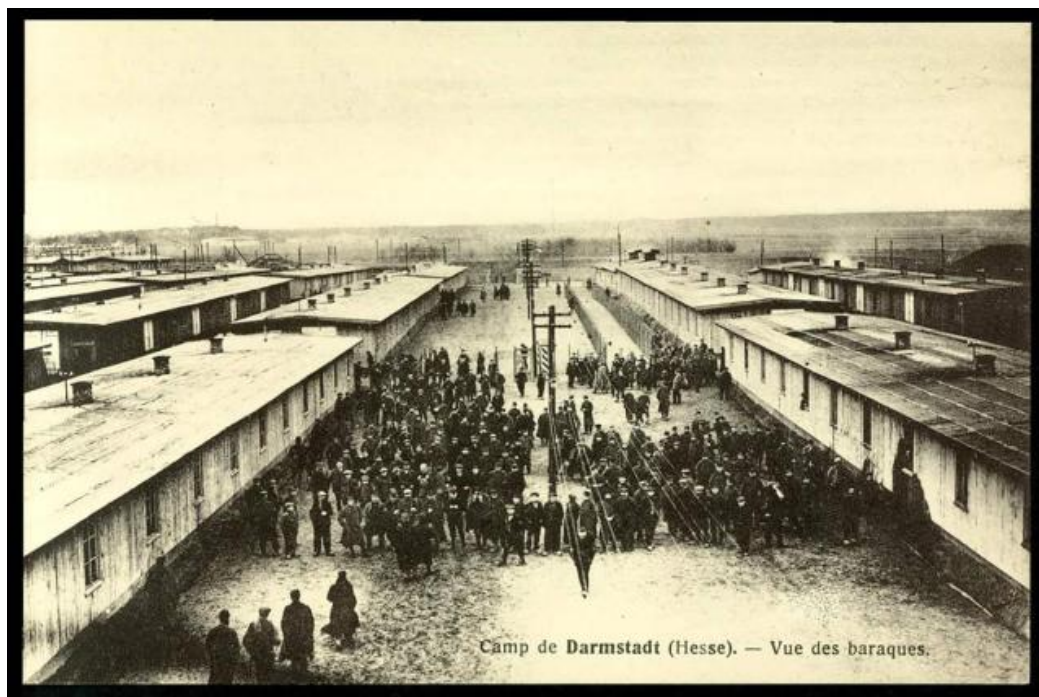
Un autre témoignage du soldat **Ernest DUGUET** du 14<sup>e</sup> RI prisonnier en Allemagne au camp d'Hüstein depuis déjà trois ans. Il vient d'être repris neuf jours après s'être évadé et arrivé à quelques kms de la frontière hollandaise.

*On me reconduit au camp d'Hüstein où le chef de poste m'attendait, sur le pas de la porte il hurlait en me menaçant de mort et finalement se tut.*

*Au camp une grave épidémie de grippe de bronchite pulmonaire dite « grippe espagnole » très contagieuse, sévissait dans les baraquements des prisonniers et plusieurs d'entre eux étaient déjà décédés.*

*Arrivé au « komando » une quinzaine d'entre eux étaient couchés sur leur lit en proie à cette grave maladie. Je fut désigné pour accompagner une sentinelle pour emmener deux malades à l'hôpital du camp de Meschède, par un train de marchandises.*

*Au cours du voyage, les cahotements du train fatiguèrent tellement un malheureux Italien, qu'il me fit comprendre qu'il allait mourir s'il n'arrivait pas bientôt, or il y avait trois heures de voyage. L'Italien ne put résister aux cahots du train et mourut, l'autre malade arriva mal en point.*



*Lorsque je revins au camp, toutes les couchettes étaient au complet, seuls les lits ayant servi aux décédés étaient libres, on m'affecta une couchette malgré que la litière ne fût pas désinfectée.*

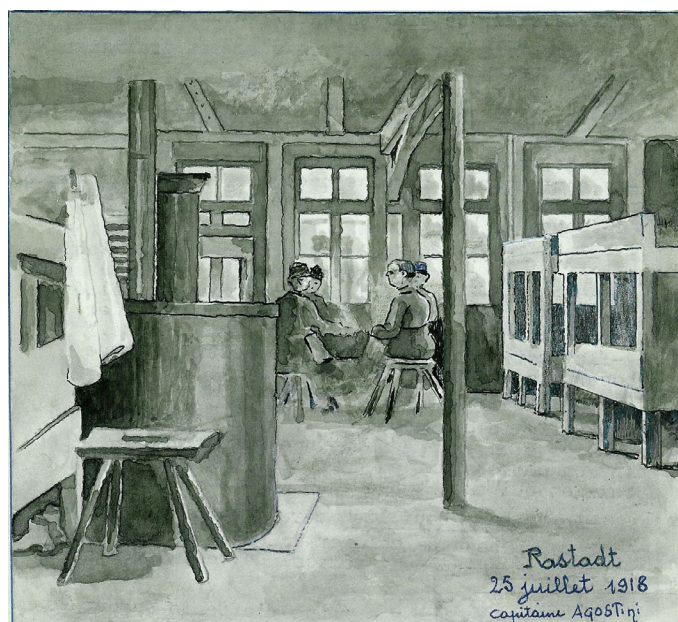
*L'épidémie m'épargna cependant, car je n'eus pas le moindre symptôme de cette grave maladie et je repris le travail en « komando » à l'usine.*

(Extrait de « Mes trois ans de captivité chez les Boches » d'Ernest DUGET 14e RI)

**1 novembre :** Le front semble se bloquer à l'Est de Grandpré, les Américains avancent de nouveau et commencent à rattraper leur retard.

Du **Capitaine AGOSTINI** 21e RI au camp de prisonniers de Rastadt :

*Le Sous-lieutenant GRANGER était employé à la poste avant la guerre et s'intéressait fort aux ondes, il eut l'idée de construire un poste radio. Il restait à fabriquer l'organe essentiel d'un récepteur de T.S.F., c'est-à-dire de détecteur d'ondes.*



Parmi les « Fridolins » employés à la cuisine du camp russe, se trouvait un petit gradé que ses camarades tenaient à l'écart parce que « Jüdisch ».

C'était habituellement à ce gentleman que les officiers prisonniers s'adressaient en cachette pour toutes les commissions à faire en ville et c'est par son intermédiaire que Granger put se procurer un cristal de galène et un écouteur de téléphone en ébonite.

Dès lors, il possédait tous les accessoires pour le montage d'un poste récepteur de T.S.F. simplifié. A savoir : une antenne qui courrait le long de la charpente de notre bâtiment, une prise de terre, un cristal de galène et un écouteur de téléphone.

Et maintenant, voici comment Granger, très versé dans la lecture au son des signaux Morse, s'y prenait pour capter une audition émise par la Tour Eiffel.

Il attendait que sa montre marquât 10 heures du matin pour promener contre le cristal de galène la pointe du fil de cuivre fixé sur la planchette de son détecteur de fortune. Dès qu'il avait déterminé l'endroit le plus sensible du cristal, il dissimulait le détecteur sous un vêtement suspendu sur un cintre en bois au pilier en fer traversant le toit de la baraque. Puis, à l'aide d'un goguenot percé, il arrosait le pied du pilier pour obtenir une bonne prise de terre. Après quoi, il appliquait son oreille contre l'écouteur en ébonite qu'il maintenait en place en s'enroulant la tête dans un gros cache-nez de laine. Il s'allongeait ensuite sous la couverture de sa couchette et le calepin d'une main et le crayon de l'autre, il écrivait sous la dictée de la Tour Eiffel : « tic-tic tic-tic... ».

On voyait rappliquer en vitesse les chefs de baraques de notre block, chacun d'eux muni d'un crayon et d'un rouleau de papier hygiénique acheté à la « Kantine ». Assis en cercle, ils écrivaient sous la dictée de Granger, le communiqué français que celui-ci venait de recueillir. Quelques instants plus tard, les toutes dernières nouvelles circulaient de l'un à l'autre, à voix basse, sur un ton allègre : « Dites, ...vous savez ce qui se passe ? Ce matin, Mangin a lancé ses troupes en avant, en direction du massif de Saint-Gobain... ».

(Extrait de « Nous étions les sacrifiés » du Capitaine Agostini 21eRI)

**2 novembre** : Les allemands lâchent du terrain en forêt d'Argonne, les Américains avancent de nouveau.

On vient de nous conter l'histoire du soldat York qui s'est déroulée il y a trois semaines sur ce secteur de la forêt d'Argonne.

Le 8 octobre 1918, à Châtel-Chéhéry, **Alvin C. YORK** soldat de la 82e Division américaine, armé d'un fusil et d'un pistolet, à grâce à son courage et à son habileté, réduit au silence un bataillon allemand de 35 mitrailleuses en tuant 25 soldats ennemis et en capturant 132.



Le Sergent York

Le Maréchal FOCH, Commandant en chef des armées Alliées, vient de dire que c'est sans doute le plus grand exploit jamais réalisé par un simple soldat de toutes les armées.

**YORK** récemment promu Caporal est en patrouille en forêt pour réduire au silence des positions de mitrailleuses avec 17 hommes. Il tombe sur le poste de commandement d'une unité allemande, soudain, des mitrailleuses se trouvant sur la crête tirent, tuant six soldats de son groupe et en blessant trois autres.

Les soldats américains se placent aussitôt à couvert, **York** lui avance en se cachant mais bientôt, les mitrailleuses le prennent pour cible.

Le Lieutenant allemand Fritz Endriss commande à ses 12 soldats une valeureuse charge à la baïonnette contre York. Ce dernier utilise alors une technique de chasse et tire sur le dernier soldat depuis l'arrière vers l'avant, le dernier allemand tué fut Endriss qui tomba devant lui.

Voyant cela le Lieutenant Volmer se rendit à York avec tous les allemands du secteur, et c'est ainsi qu'à lui tout seul il fit 132 prisonniers (4 officiers et 128 soldats).



**Les prisonniers de York**

Sa technique il la tenait de sa jeunesse, avec une carabine il s'entraînait à la chasse au x dindons sauvages qui pullulaient autour de la ferme de ses parents. Les animaux passaient derrière un muret si bien qu'il n'y avait que la tête qui dépassait, pour les tuer il devait viser juste, c'est ainsi qu'il a acquis la précision au fusil.

Pour ce fait d'armes exceptionnel il vient d'être promu sergent et c'est vu décerner « la Distinguished Service Cross » et la Croix de guerre française.

**3 novembre** : Les Américains avancent de nouveau et viennent de rétablir la ligne de front.

Vient de nous parvenir l'histoire du Lost Battalion en forêt de Binarville.

Le 2 octobre 1918, deux bataillons du 308e et 307e Régiment d'infanterie américain, attaquèrent avec près de 700 hommes dans le ravin de Charlevaux en perçant les lignes ennemies. Mais ils étaient les seules unités à avoir atteint leur objectif. Sur leur droite et gauche cela n'avait pas suivi. Ils se trouvèrent dès lors dans une position intenable ; échoués à près d'un kilomètre en avant de leur ligne principale, comprenant leur situation, ils vont s'enterrer.



**Les survivants du Lost Battalion**

Les Allemands après avoir coupé leurs arrières et les avoir encerclés, commençaient à les pilonner avec des mortiers de tranchée et des tirs de mitrailleuses.

Le soir du 3 octobre tous les produits médicaux étaient épuisés, mais aussi pratiquement toute la nourriture. Les pertes furent terribles durant cette journée, elles atteignirent 20%.

Le jour suivant, les troupes encerclées continuaient de repousser les attaques allemandes en recevant des tirs de mortiers. La 152ème brigade d'artillerie américaine essayait de procéder à un tir de barrage et de protection autour de la poche, mais une batterie par erreur ouvrit le feu directement sur les positions américaines dans le ravin. Le Major envoya son dernier pigeon voyageur pour demander de rectifier le tir. Les américains n'avaient pas d'autre choix que de subir, sans eau et nourriture.

Des avions d'observation américain passaient au-dessus du ravin, volant à basse altitude et lentement pour localiser exactement sous les arbres la position du Major Whittlesey et de ses hommes, afin d'essayer de les réapprovisionner mais tous les paquets lancés tombèrent aux mains des Allemands.

Le 7 octobre, neuf hommes, tentèrent de récupérer des paquets de vivre, ils furent interpellés. Les Allemands demandèrent à un des prisonniers de porter une lettre au Major Whittlesey, lui suggérant de se rendre. Ce dernier donna l'ordre à ses hommes de se préparer pour un assaut et attendit.

Les Allemands attaquèrent au lance-flammes mais furent repoussés, cette dernière action épuisa complètement les hommes et le reste des munitions.

Vers 19 heures, les forces allemandes se retirèrent brusquement. Peu de temps après, la compagnie B du 307e régiment d'infanterie atteignait la position du Major Whittlesey et les délivrait.

Le coût avait été très élevé, le soir du 2 octobre, sur les 687 hommes qui entrèrent dans le ravin de Charlevaux seulement 194 s'en sortir indemne.

**5 novembre** Les Américains poursuivent leur progression ils sont maintenant en tête.

Depuis que nous avons quitté la zone des combats du front de Champagne, tous les villages que nous prenons sont systématiquement détruits, ravagés. A l'image de celui d'Attigny que les Allemands ont saccagé en dynamitant toutes les maisons une à une parce que cette localité a été une résidence carolingienne de Charlemagne.



Ils pratiquent la politique de la terre brûlée, il n'y a plus d'habitants, ils ont été déportés vers le nord des Ardennes. On voit au fur et à mesure de notre avancement les villages se consumer au loin devant nous et toutes les usines sont détruites.

**6 novembre** : Les Américains poursuivent leur progression et sont maintenant en tête, ils ont atteint Stone. Pour ne pas se faire déborder, les Allemands lâchent la vallée de l'Aisne. Nous progressons de nouveau sur tout le front, avec prudence, les ennemis dans leur retraite piègent toutes sortes d'objet ou de bâtiment avec des grenades ou autres explosifs.

**Louise DAVIOT** infirmière de la Croix Rouge Française :

*On a vu des prisonniers Allemands venir vers nous, trois officiers se sont détachés, c'était pour nous prévenir que les baraquements que nous avions pris deux jours avant en faisant l'avance, étaient minés et devaient sauter à deux heures de l'après-midi !...*

Louise Anna DAVIOT, infirmière de la Croix Rouge Française  
(Lettre de Louise Anna DAVIOT, infirmière de la Croix Rouge Française)

**7 novembre** : Les Allemands se replient sur la Meuse, nous progressons maintenant de 15 kms chaque jour et nous contrôlons la rive gauche du fleuve jusqu'à Sedan.

*Plus de 2 000 réfugiés civils provenant de l'Argonne, et des régions St-Quentin – Bapaume se trouvent dans Singly. Malgré leur état de misère extrême, tous ces civils accourent dans la nuit pluvieuse pour acclamer avec enthousiasme les soldats et leur manifester la joie qu'ils éprouvent d'être enfin délivrés.*



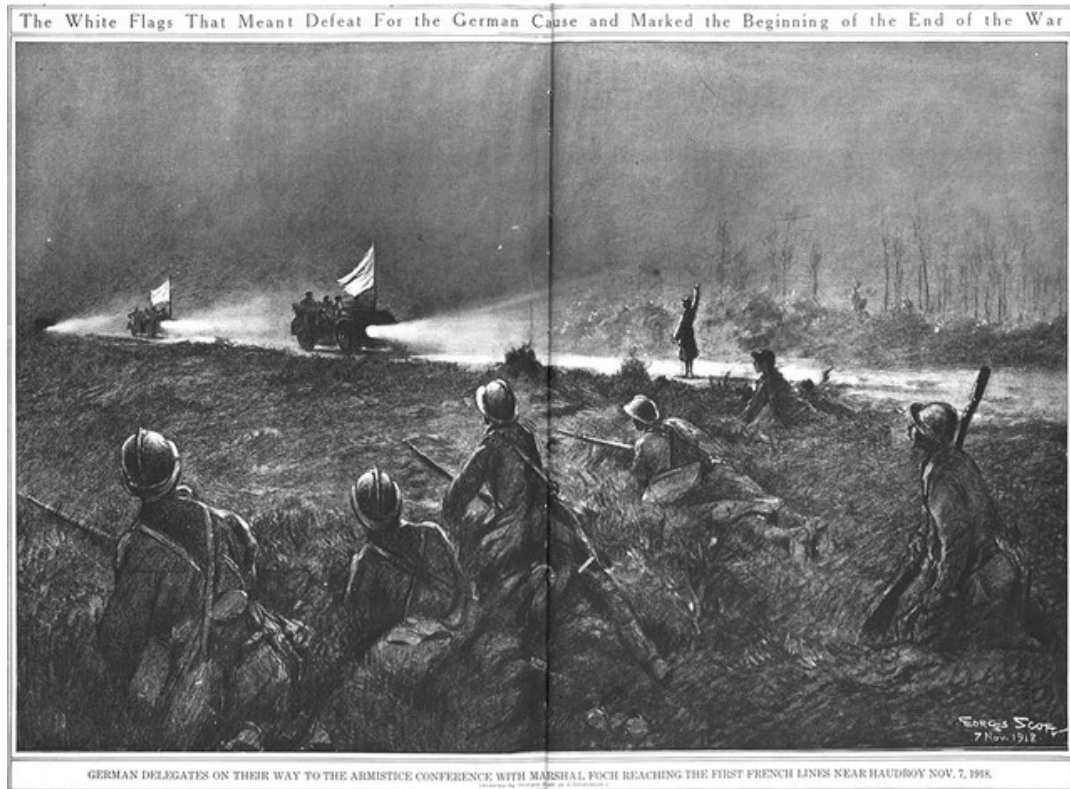
**7 novembre** : Nous rencontrons le premier civil que les Boches ont laissé derrière. Quelle fête pour ce pauvre homme de revoir les Français, puis nous avançons, tous les villages sont maintenant habités. Tout le monde vient au-devant de nous avec des drapeaux. Tous les chemins sont décorés, pavoisés. On se demande d'où sont sortis tous ces drapeaux dans un pays que les Boches occupaient encore hier matin.

**8 novembre** : Nous sommes dans les quartiers Sud de Mézières.

**8 novembre** : Nous voilà à Foigy sur le Thon, nous allons y faire un pont, on nous dit que les parlementaires Boches sont passés sur la route d'**Haudroy** à La Capelle avec le drapeau blanc à quelques kilomètres de nous.

(Extrait de « Journal de guerre » de Julien POULHES 4e Génie)





**9 novembre :** Emile LARDENOIS vient d'être gazé hier, mais ses jours ne sont pas en danger. Maubeuge vient d'être libéré par la garde britannique.

**Ernest DUGUET** du 14eRI prisonnier en Allemagne au camp d'Hüstein :

*Les employés allemands qui travaillent avec nous à l'usine causait de la guerre avec une singulière animation. Beaucoup d'entre eux nous déclaraient même que la guerre allait bientôt finir et que l'Allemagne était battue.*

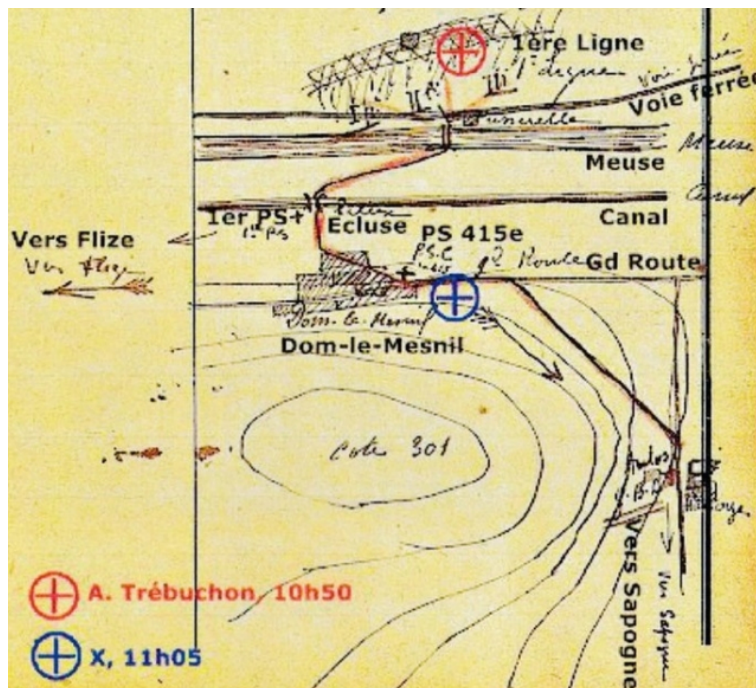
(Extrait de « Mes trois ans de captivité chez les Boches » d'Ernest DUGUET 14e RI)

**10 novembre :** On vient cette nuit de passer de l'autre côté de la Meuse

L'un des poilus du PC n'hésita pas à demander au général : « *C'est-y vrai, mon Général, que c'est la Paix ?* » Le général lui fit cette réponse : « *Mais non , mon petit, pour qu'il y ait paix, il faut d'abord que soit signé un armistice (...).* »

On vient de recevoir un ordre du Général Marjoulet :

*Il faut franchir la Meuse cette nuit ; il le faut à tout prix. L'ennemi hésite à signer l'armistice. Il se croit à l'abri derrière la Meuse. Il faut frapper son moral par un acte d'audace. Passez comme vous pourrez : au besoin sur les voitures de vos convois, mises en travers du fleuve.*



Le chef de bataillon de Menditte :

*Avant demain matin 10 novembre, avant le lever du jour, il faut – je dis bien il faut – avoir franchi la Meuse. Pour l'instant, une compagnie se portera sur Vrigne, une autre vers le Signal de l'Épine. La dernière se placera à gauche, en direction de Novion. Volontairement, l'artillerie restera silencieuse jusqu'à nouvel avis. J'insiste sur le silence. Effet de surprise. Voilà Messieurs. Le général Boichut compte sur nous. Bon courage !*



*Il fait une brume intense et un froid de chien, mais mes pionniers aidés par le Génie ont mis deux planches sur la porte de l'écluse et ont aligné sur l'armature du barrage des planches mises bout à bout. Le Boche veille et tire de temps en temps, mais ça marche.*

*A 8 heures 15 ce matin, le 415<sup>e</sup> régiment d'infanterie a franchi la Meuse avec 700 hommes, mais il se trouve seul dans une poche surplombée par les collines alentours face à toute l'armée allemande.*

(<https://journals.openedition.org/rha/291>)

## **Emile CARLIER CARLIER :**

*Le 11 novembre 1918 : Pendant les dernières heures de la journée de la veille et toute la nuit, les radios ont capté au passage tous les messages, tant français qu'allemands, transmis par la T.S.F, Nous sommes tenus, heure par heure, au courant des événements. A 6 h. 1/4, la sonnerie du téléphone retentit. Le central nous informe officieusement que l'armistice est signé et que les hostilités cesseront le jour même à 11 heures.*

*A 9.10, un planton m'apporte le message officiel à transmettre de suite aux unités en ligne.*

**« Le signal à l'heure H = 11 heures, sera donné par des fusées à fumée jaune allumées à la diligence des Cts des sous-secteurs C.R. et P.A.**

**Les Cts de C.R. feront sonner « Cessez le feu » – Sonnerie répétée à plusieurs reprises, de 11 h. à 11 h. 15.**

**Toute communication avec l'ennemi est interdite.**

**Faire lire à toutes les troupes et afficher à tous les P.C. l'ordre suivant :**

**« On les a. Les hostilités sont suspendues sur tout le front à 11 heures.**

**Gloire à nos morts ! Vive la France ! Vive la République !**

**MESSIMY ».**

*Toute la matinée jusqu'à 11 heures, l'artillerie française tire sans discontinuer. C'est un roulement ininterrompu. Les artilleurs veulent écouler le stock de leurs munitions.*

*En arrivant à Retournemer, nous y trouvons une foule joyeuse qui grouille autour du tramway qu'elle prend littéralement d'assaut. La locomotive est ornée d'un faisceau de drapeaux tricolores. Au fur et à mesure que nous approchons de Gérardmer l'enthousiasme ne fait que grandir. Toutes les maisons sont pavoisées. Nous arrivons en ville où nous tombons dans le plein débordement de la joie populaire. Pour fêter l'armistice, nous nous payons un repas somptueux à l'hôtel. Civils et soldats s'interpellent, s'arrêtent. On crie, on pleure. Un vent de folie semble avoir passé. Des camions automobiles, décorés de feuillage, de drapeaux français et américains parcourent les rues. Sur ces chars improvisés, des grappes de soldats clament leur joie d'être débarrassés de l'horrible cauchemar qui empoisonnait leur vie. Ils le traduisent par un chant qui fait furie et que chacun reprend avec entrain : « Le temps de nos misères est maintenant passé ! ».*  
(Extrait de « Mort ! pas encore » de Emile CARLIER du 127° RI)



## **De Louis BAC du 8e Zouave :**

*Le 11 novembre au matin : la nouvelle de l'armistice nous surprend au moment où, baïonnette au canon, le 3eme bataillon (Capitaine Démelin) vient de franchir la Loutré dans le brouillard et va se lancer à l'attaque des fermes de Rozebois et des Ervandes, à l'Est de Moncel, dont l'occupation va permettre à nos chars de se déployer en vue de la grande offensive prévue, nous l'apprenons plus tard, pour le 14.*

*Quelques obus de 75 éclatent encore jusqu'à 11 heures puis c'est le silence, un silence de paix, un silence de vie qui s'étend sur les tranchées où depuis plus de quatre ans les hommes croupissaient sur les villages en ruines, sur la campagne Lorraine enfin libérée du cauchemar ; et c'est aussi la victoire arrachée de force à un ennemi puissamment organisé et habile dans l'art de la guerre.*

*Nous sommes tellement impressionnés que nous restons muets et songeurs. Aucune explosion de joie, aucune réjouissance bruyante ! Chacun garde son sang-froid et reporte sa pensée vers la dure route suivie depuis 52 mois, jalonnée de souffrances invisibles et de sacrifices immenses.*

*Peu à peu, cependant nous réalisons que la guerre est finie, que nous sommes saufs et que, l'heure est la joie !*

*Dès 11 heures de nombreux soldats allemands se présentent devant nos lignes pour se rendre, car disent-ils ils ont horreur d'aller réprimer les émeutes qui viennent d'éclater dans leur pays. Nous croyons plutôt qu'ils viennent remplir l'estomac, car n'ayant pas été ravitaillés depuis plusieurs jours ils sont littéralement affamés. Le Colonel vient les haranguer, et du haut de son cheval leur dit, en français puis en allemand : « Trop tard, il fallait vous rendre plus tôt ! Allez crever de faim chez vous ! Raus ! »*

*Nous devons garder nos vivres pour de nombreux prisonniers français et anglais qui arrivent aussi par groupes impacts, hâves, déguenillés et affamés. Bientôt nous devons les diriger sur Nancy sans pouvoir leur offrir autre chose que du bouillon.*

*Une scène pénible soulève notre indignation, tandis qu'une dizaine de fantassins français libérés se restaurent avidement à la roulante, le Colonel survient et les interroge :*

*-« Où avez-vous été faits prisonniers ?*

*- A Soissons, le 30 mai.*

*- De quel régiment êtes-vous ?*

*- 230eme et 299eme.*

*- Ah c'est vous qui avez lâché et qui avez fini en jetant vos armes, où qui vous êtes rendus sans combattre ? Vous êtes des piètres soldats ! »*

*Et il les fait garder à vue pendant une heure dans un cantonnement, comme des punis de prisons !*

(Extrait de « Mémoires de guerre » de Louis Bach 8e Zouave)

**15 novembre 1918 \_ Ernest DUGUET** du 14eRI prisonnier en Allemagne au camp d'Hüstein vient de nous faire parvenir de ses nouvelles :

*Le 11 novembre à 10h du soir, une sentinelle vint nous annoncer l'heureuse nouvelle que l'Armistice était signé et que des mesures immédiates allaient être prises par le gouvernement allemand pour le rapatriement des prisonniers.*

*Une joie immense s'empara de nous tous. Tous les prisonniers français qui se trouvaient dans la baraque, d'un seul élan se mirent à chanter la « Marseillaise », les uns riaient, les autres dansaient et d'autres pleuraient de joie.*

*Plusieurs scènes comiques se déroulèrent toutes la nuit. Beaucoup de prisonniers qui d'habitude ne parlaient presque pas, tant ils étaient abattus par les longues journées de captivité, se mirent à danser et à crier comme s'ils avaient perdu la raison.*

*Ce fut ensuite la révolution. Ici presque tous les ouvriers allemands cessèrent le travail, de nombreuses réunions avaient lieu chaque jour. Dans beaucoup de quartiers la population se livra au pillage des magasins. Plusieurs groupes de manifestants circulaient dans les rues, drapeau*

*rouge en tête, des collisions sanglantes avaient lieu à chaque instant. Tout officier allemand en uniforme rencontré dans les rues était battu par les manifestants et sa tenue était souvent déchirée.*  
(Extrait de « Mes trois ans de captivité chez les Boches » d'Ernest DUGET 14e RI)



**Du Capitaine Agostini du 21e RI au camp de prisonniers de Rastadt :**

**LE LUNDI 11 NOVEMBRE 1918** *Ce fut réellement une très belle journée...*

*La T.S.F. de Granger fonctionnait sans relâche et nous renseignait. Les nouvelles les plus inattendues se succédaient sans arrêt. L'un des nôtres, perché sur une chaise copiait à la craie, sur un grand tableau noir, les conditions imposées à l'Allemagne et à ses alliés.*

*Au fur et à mesure où les phrases apparaissaient sous le bâton de craie, nos yeux semblaient s'agrandir tandis que nos bouches prenaient la forme d'un O majuscule.*

*L'aumônier POLIMAN fixa rendez-vous à la chapelle du camp, pour la célébration d'un tedeum solennel d'action de grâces.*

*Cette glorieuse et réconfortante journée fut clôturée par un magnifique concert symphonique donné par les officiers prisonniers qui avaient un talent de musicien. Par la suite, l'administration du camp apporta des améliorations à notre régime et le « Chefartz » disparut de l'infirmerie.*

*Nous étions si impatients de rentrer chez nous !*

**D'Emile CARLIER du 127e RI :**

**Le 13 novembre :** *Des Alsaciens passent l'ancienne ligne du front et arrivent au-devant de nous, nous promettant une réception enthousiaste quand nous pénétrerons en Alsace. Conformément aux clauses de l'armistice, les Boches renvoient également leurs prisonniers. Un lamentable cortège de 600 hommes en guenilles, hâves, décharnés, grelottant de froid, vêtus quelques-uns de capotes allemandes, passe au Collet. Nous les réconfortons comme nous le pouvons et leur donnons tout ce que nous avons de superflu.*

**Le 14 novembre :** *Nous entendons de fortes détonations du côté des anciennes lignes allemandes. Les Boches, avant de se retirer font sauter des dépôts de munitions et de grenades. De nouveaux groupes d'Alsaciens et de prisonniers rapatriés se présentent au Collet. Les prisonniers*

*se plaignent de la faim et déclarent que la plupart des biscuits qui leur étaient envoyés par le gouvernement français leur étaient dérobés par leurs geôliers.*

*Le 15 novembre : Il gèle à pierre fendre, 13 degrés en-dessous de zéro. La montagne se couvre de neige.*

*Nous sommes avisés que nous ferons notre entrée en Alsace le surlendemain à la première heure. Chacun se prépare activement à ce grand jour, qui fera époque dans notre existence. On astique, armes, capotes, ceinturons. On nettoie les fourgons, les chevaux, les harnais. De Gérardmer, nous parviennent des cocardes, des flots de rubans, des drapeaux pour en orner les équipages. Les musiciens répètent sans se lasser des pas-redoublés et des marches triomphales. Les cordonniers et les tailleurs sont sur les dents.*

*Des patrouilles de cavalerie vont reconnaître la route que nous allons emprunter pour entrer à Colmar. Hâtivement, on fait disparaître les tranchées, les pièges à tanks, on rétablit des ponts de fortune. Tout est prêt pour le grand jour. On n'attend plus que l'ordre de départ.*

A la date du 11 novembre 1918, il existe 477 800 prisonniers français vivants, à rapatrier par mer ou par voie ferrée. Il va falloir deux mois pour que les derniers soldats regagnent la France. En cours de guerre en janvier 1916, il y a eu un accord pour un échange de prisonniers. Pour éviter d'être de nouveau mobilisés 11000 soldats français pour la plupart convalescents et sans doute autant d'Allemands vont être internés dans des camps en Suisse en zone neutre ou le régime sera meilleur.



**Du Capitaine Agostini du 21<sup>e</sup> RI au camp de prisonniers de Rastadt :**

*Les portes du camp se sont ouvertes. Nous étions si impatients de rentrer chez nous ! Nous pensions réintégrer nos foyers dans le mois qui suivrait, mais la malice des choses fit que notre rapatriement n'eut lieu que deux mois après. Nous avons alors commis une grave imprudence en consommant durant le premier mois, sans ménagement, toutes nos réserves de boîtes de conserves pour ne pas avoir à les rapporter en France, Je laisse à penser des nombreux crans qu'il fallut faire à nos ceintures d'autant plus que chez les civils allemands c'était la période des vaches maigres.*

*Nous avons tué le temps comme nous avons pu en promenades en ville, séances de théâtre, etc.*

*Cependant les jours se traînaient. Je fus, un jour, interpellé par l'un des notables de la ville de Rastadt qui, chapeau bas, me dit : « Permettez, monsieur l'officier, savez-vous si le maréchal Foch tardera à venir...parce que nous craignons la guerre civile qui achèverait de ruiner notre pays... ».*

*Certains prisonniers baguenaudaient en ville et, parfois le soir, circulaient dans les rues en tenue débraillée chantant à tue-tête des chansons obscènes et bousculant des passants.*



*C'est finalement le 3 janvier 1919 qui fut le jour de la délivrance. Nous avons mis 5 jours pour traverser l'Allemagne, la Hollande et la Belgique. Le retour se fit par Dunkerque puis le train pour Paris.*

*Mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, ils étaient là, tous les quatre, hébétés lorsque j'ai tourné la clé de la porte d'entrée de ce petit deux pièces au rez-de-chaussée du n°3 de la rue Baulant et que j'ai crié, sonore et théâtral : « Me voici ! ».*

*Tous me regardaient stupéfaits, sans comprendre. Etais-je un spectre revenu de l'au-delà ? Ma mère fut la première à reprendre ses esprits : « Mais, c'est donc toi ? ». Ce fut le signal des embrassades et des questions à n'en plus finir. On parlait tous en même temps. Lorsque le calme fut revenu, mon père m'expliqua la raison de leur étonnement : c'était parce qu'on avait escompté ma libération au début décembre en se basant sur les clauses de l'armistice. Au lieu de mon retour, avait couru le bruit de mon décès en Allemagne des suites de l'épidémie de grippe espagnole.*

*(Extrait de « Nous étions les sacrifiés » du Capitaine Agostini 21eRI)*

**Ernest Dugé** du 14eRI, prisonnier en Allemagne au camp d'Hüstein :

*L'Allemagne était complètement désorganisée, fin novembre on nous transfère au camp de Darmstadt par train, le voyage dure six jours. Beaucoup de cheminots se sont joints aux révolutionnaires et ont cessés le travail. Il part de ce camp de transit des convois de prisonniers chaque jour pour la France. Mon tour vint le 25 novembre, nous fumes conduit à la gare par des sentinelles allemandes. Plusieurs civils étaient venus sur les quais pour assister à notre départ, quelques-uns furent assez malmenés par les prisonniers qui avaient eu particulièrement à se plaindre de leur séjour en captivité. Nous rencontrâmes les premières troupes françaises à hauteur de Kaiserlautern, elles avançaient vers l'intérieur de l'Allemagne. Alors une clameur formidable s'éleva beaucoup de nous pleuraient de joie. Arrivé sur les quais on nous servit du café chaud, des vivres et deux quarts de vin par homme, n'étant plus habitué à boire du vin quelques-uns d'entre*

*nous se grisèrent. Ce fut un vacarme indescriptible, tant la joie emplissait le cœur des prisonniers. On nous fit une conférence en nous donnant des conseils sur notre nouvelle alimentation.*

*Arrivé à Samadet je vis sur le quai un homme qui travaillait je ne le reconnus pas dans un premier temps, c'était mon père. L'émotion m'étreignait la gorge, je l'embrassais, il avait beaucoup vieilli, lui était tout joyeux.*

(Extrait de « Mes trois ans de captivité chez les Boches » d'Ernest DUGET 14e RI)

A la mi-janvier, il ne reste plus alors Outre Rhin que les corps des prisonniers de guerre décédés.

Les civils pris en otages (hommes et femmes et même leurs enfants) dans la zone occupée en 1914 principalement, sont internés en France et en Belgique ou envoyés en Allemagne, dans des camps. Leur nombre est estimé à 180.000, 30.000 d'entre eux décéderont durant leur internement et sont inhumés, comme les militaires, près du lieu de détention.



A leur retour, les prisonniers sont déçus car ils ne reçoivent pas les honneurs espérés. Les prisonniers sont exclus de la Médaille militaire et de la Croix de guerre. Leur indemnité pour temps passé à la guerre est moitié de celle des combattants. Les blessés pouvaient recevoir l'Insigne des blessés mais les prisonniers n'obtiennent aucune distinction. Le fait d'avoir été prisonnier est perçu comme honteux par l'opinion publique. On va rapatrier les corps des soldats morts en captivité de 1922 à 1926, les 13.319 morts seront regroupés dans un cimetière qui leur est réservé à Sarrebourg. Il faut attendre le 28 février 1922, pour que le gouvernement attribue aux prisonniers décédés en captivité la mention « **Mort pour la France** », les rendant égaux avec leurs camarades tombés sur le front.

Certaines classes achevaient leur service militaire à l'été 1914. Cela fait donc sept ans qu'ils servent leur pays. Et pourtant, ils leur frauderont encore attendre un an avant de pouvoir être libérés. La masse des soldats constitue un moyen de pression sur l'Allemagne pour la signature de la paix définitive à Versailles, qui n'interviendra que le 28 juin 1919. Il faut en attendant occuper la Rhénanie en Allemagne et maintenir l'ordre en Orient.

Pour la démobilisation, on donne priorité à l'ancienneté, dès décembre 1918, les hommes de la tranche (49 à 51 ans) peuvent rentrer dans leurs foyers. Les hommes de 32 à 48 ans sont renvoyés chez eux de décembre à juillet 1919. Les classes plus jeunes constituant la réserve de l'armée active, c'est-à-dire comprenant les soldats de moins de 32 ans, sont maintenues sous les drapeaux jusqu'en juillet 1919. Ce sera seulement le 14 octobre 1919 que sera signé le décret de démobilisation générale.





Globalement, la démobilisation de l'armée française se fera entre l'automne 1918 et le printemps 1920.

Les premiers retours créent bien des désillusions, les hommes rentrent en effet dans l'indifférence des autorités, sans cérémonie d'aucune sorte. Pour remplacer les vêtements laissés à la caserne, abandonnés ou abîmés, ils ne reçoivent qu'un costume mal taillé dit « Abrami », ou bien, une somme ridicule de 52 francs. C'est seulement à partir de mars 1919 qu'on leur versera une prime de démobilisation (250 francs plus 20 francs par mois de présence au front).

Les futurs démobilisés vivent dans l'inquiétude de ne pouvoir retrouver un travail, dans un monde qui a fonctionné sans eux pendant toute la guerre et dont les femmes ont pris une place primordiale.

Les entreprises sont dans l'obligation légale de reprendre leurs anciens employés, mais il est difficile de mettre à la porte ceux qui les ont remplacés, certaines ont disparues au cours de la guerre. Seuls les agriculteurs, retrouvent leurs exploitations que leurs familles ont fait fonctionner.

Le retour des soldats russes, venus combattre en France se fera de fin 1919 à début 1920 contre un échange de français retenus en otage. Les russes loyalistes dit « russes blancs » resteront volontairement en France, leur retour sera impossible dans la nouvelle Russie bolchevique.

Le retour des soldats indigènes originaires des colonies va se faire sur un an, dans leur tribut on admire leurs actions militaires, ils jouissent d'un grand prestige. Ils ont pris des manières européennes, ils fument le tabac, parlent quelques mots de français. Certains cherchent à échapper aux injonctions de l'administration coloniale qui craint qu'ils ne soient contaminés par les idées révolutionnaires qui circulent au sein de la classe ouvrière française.

Les Annamites, que l'on surnomme « les Chinois » et qui ont servi de main d'œuvre sur l'arrière front, vont être employés sur les premiers chantiers de déblayage du front, ils ne regagneront leur pays qu'en juillet 1920.

La vie de la France va pouvoir enfin retrouver sa vie d'antan, mais en fait, rien ne sera plus tout à fait comme avant.

(Extrait de « *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)* » de Bruno Cabanes et d'un texte de Jacques Frémeaux)

## 1919 La reconstruction

**L'oubli** – Six mois se sont écoulés depuis la fin du conflit. L'aumônier du 35e et 42e RI de Belfort revient sur les ruines de la Ferme des Wacques, haut lieu de la bataille du 25 septembre 1915. Ce qu'il voit le glace d'effroi, les soldats de sa brigade tués lors de cette gigantesque attaque, sont encore là où ils sont tombés il y a plus de trois ans, personne ne s'en est occupé.

*J'ai vu, je crois, les aspects les plus horribles de la mort durant la guerre.*

*J'ai vu, dans les beaux blés de 1914, noircir sous le soleil d'un jour les premiers cadavres.*

*J'ai vu, aux retranchements du fort de Vaux les vivants partager leur abri avec les morts de 40 jours.*

*J'ai vu au bois de Hem, les chemins creux s'emplier des puanteurs et des mouches méchantes qui naissaient des amas sans nombre de corps allemands, roulés comme par une tempête affreuse au pied des falaises reconquises.*

*Vous dirai-je que jamais mon cœur n'a souffert comme six mois après l'Armistice, quand revenant en Champagne aux lieux de nos grandes batailles, devenus silencieux et déserts, j'ai dû voir, laissés depuis quatre ans au grand soleil de Dieu, à même le sol où ils étaient tombés, nos camarades de 1915 .... **Oubliés !***

*Ah ! Je sais bien que l'on avait autre chose à faire et d'urgent, mais à genoux devant ces os blanchis, serrant encore les fusils rongés et approvisionnés pour l'assaut, étendus au gazon qui pieusement cherchait à voiler cette ingratitude des hommes, j'ai mesuré la rapidité et l'atrocité de l'oubli.*



**Annamite relevant les corps des soldats à Souain**

La zone des combats est morte, on a remis en état les routes et réseaux de communication, mais c'est tout. La France s'est remise à vivre, mais la zone de l'ancien front est complètement délaissée.

Donc six mois après l'armistice, les soldats sont toujours là, formant un gigantesque charnier à ciel ouvert. Une poignée d'agriculteurs est revenue et plante leur charrue entre les tranchées en creusant des sillons pour essayer de faire revivre des petits carrés de leur terre. Ils vivent dans des cabanes faites de brique et de broc adossées à un pan de mur au trois quarts écroulés, quand ce n'est dans un gourbi à demi-enterré.

Des munitions explosent chaque jour sous l'effet de la chaleur de l'été 1919. Pendant six mois, il va, avec une dizaine de soldats qui ont reporté leur démobilisation et une douzaine de prisonniers autrichiens relever et identifier plus de 950 corps.

Pendant ce temps-là à Paris on discutait beaucoup pour savoir si les corps des centaines de milliers de soldats tombés au Champ d'Honneur seraient rassemblés dans des cimetières nationaux ou rendus à leurs familles. En septembre 1919 une fois son œuvre achevée, il lancera un émouvant appel aux mères et aux veuves de la guerre.

*Il est mort au Champ d'Honneur  
Vous l'enlevez au Champ d'Honneur  
Vous lui ravissez sa gloire  
Et vous vous décevrez*



**Le cimetière du calvaire de la 28e brigade sera inauguré le 25 septembre 1919**

Cette guerre a engendré de grandes peurs chez les Français, celles de ne jamais revoir l'être cher. Ce fut le cas chez les soldats, la mort était présente et rodait chaque jour autour d'eux, ce fut le cas bien sûr dans leurs familles. Cette peur de la mort est un fait, mais celle plus sournoise de ne pas pouvoir retrouver un jour son foyer car on ne sait pas où il se trouve, parce que l'on a plus de nouvelles ni d'adresse, comme ce fut le cas des habitants en zone envahie. Ceux qui se trouvaient dans la zone militaire des armées ont été un jour déplacés loin de chez eux, voir pris en otage et emmenés en Allemagne, pendant quatre ans il n'y avait plus de communications ni de nouvelles. Qu'allait-il se passer une fois le conflit terminé puisqu'ils n'avaient plus de maisons, plus de chez eux, comment allaient-ils faire pour se retrouver ?

Allaient-ils retrouver la même femme ? Les couples fragiles vont se défaire avant même de se rejoindre.

Côté français les préfets tenaient à jour une liste des déplacements des populations de la zone armée avec leurs adresses, ce ne sera pas le cas côté allemand.

Certaines familles ont éclaté malgré elles pendant la cohue de l'évacuation, des enfants en bas âge ont perdu leur parent, L'administration les a pris en charge comme orphelins et envoyé dans des

institutions de la nation. Pendant la guerre, les familles qui se trouvaient près du front ont pu soustraire bon gré malgré, par décisions préfectorales leurs enfants du risque des bombardements, ils ont été envoyés dans des centres de vacances, des orphelinats, des centres de redressement avec un personnel plus ou moins qualifié. De toute façon cela a été vécu comme un grand traumatisme, voici la lettre du petit Yvon à sa mère, la censure l'a fait arriver sur le bureau du préfet de la Marne, ce dernier ému a pris la décision malgré le risque lié à la guerre de le ramener à ses parents.



**St-Maurice-l'exil, Ysère 7 août 1917** *Chère maman chérie*

*Encore ces mots en cachette pour te dire viens me chercher, viens et viens, Je suis malade, j'ai des maux de cœur, maux de tête, si ça continue tu sais je ne sais pas ce que je serais, Encore ma petite maman chérie viens me chercher car tu sais pour être ou je suis, j'aime mieux revenir avec toi et grand-père aussi, J'ai 3fr20, viens aussitôt que tu pourras je te les donnerais et je partirais avec toi je serais content quand même que ça bombarderait fort, j'aime mieux sous les obus que d'être ou l'on est, ce doit être une maison de correction, alors tu penses, ce que je souffre en peine, Viens me chercher le plus vite que tu pourras si tu dis que je reste jusqu'à la fin de la guerre, je me ferais mourir je ne sais pas quoi, viens vite ma petite mémère chérie, dépêche-toi car je souffre beaucoup. Tu vois nous n'avons même pas d'encre pour écrire alors tu vois qu'on est mal, viens, viens vite. Alfred est bien heureux lui, Bivin est avec moi il voudrait revenir aussi, tu demanderas à sa mère de ses nouvelles, tu verras ce qu'il dit. Je termine ma petite mémère chérie en t'embrassant bien fort et mon petit grand-père chéri aussi tu lui diras comme je suis mal, encore une fois un, maman chérie c'est 40 kl de Layon ce n'est pas loin, puis j'ai 3fr20 je te les donnerais pour revenir avec toi, je ne pourrais plus rester un mois ou je suis, viens, viens, viens vite car je me sens malade.*

*Je termine ma petite maman chérie en t'embrassant bien fort en attendant avec impatience que tu viennes pour me chercher. Tu viendras un, maman chérie, tu viendras me chercher je t'attends tous les jours, t'embrasseras grand-père chérie de ma part en attendant que je l'embrasse-moi même.*

*A Mme Brochet 16 rue Chaudru à Fismes Marne*

*Yvon Brochet*

**La mort finie son œuvre** - La guerre est finie et un autre poison continue à faire son lot de victimes. La grippe espagnole fera en quelques mois autant de morts dans le monde que la guerre elle-

même, elle sévit jusqu'en avril 1919. En France on compte officiellement 127500 décès, mais il est probable que ce chiffre soit sous-estimé.

### De **Blanche Braconnier** exilé à Sainpuits :

*Une autre calamité nous attendait ; la grippe espagnole. La première victime fut une femme de chambre du château de Flacy, puis vint le tour de ma chère amie Odette, enlevée en deux ou trois jours, Maman fut atteinte très sérieusement et quelques jours plus tard, je n'y échappais pas. Subissant une très forte fièvre, je perdais connaissance dans mon lit et en suis sortie en mauvaise forme. Le cimetière étant tout proche de notre logis, je voyais les enterrements, ce qui n'était pas très rassurant pour moi. Notre Curé venait me voir journallement et m'aida beaucoup, surtout quand il repartait sans m'avoir parlé de me préparer à partir pour un « monde meilleur »!*  
(Extrait de « J'avais 11 ans en 1914, souvenir de guerre » de Blanche Braconnier \_ édition restreinte)

**Les mutilés** - La guerre n'est pas finie pour tout le monde, bon nombre de soldats ont été blessés et portent dans leur chair la marque indélébile de la souffrance. Il y eu énormément de gazé, beaucoup vont mourir prématurément d'étouffement dans les dix années qui suivent. Bien des soldats en hôpitaux militaires ne pourront revoir leur pays, ils s'éteignent souvent dans la souffrance loin de leur famille. Ce sera le cas pour Souain et Perthes-les-Hurlus d'**André Charles SIMON** et de **Paul Gaston BURGAIN** en 1919, de **Pierre SIMON** en 1920, de **Gaston GUILLEMART** en 1923 et de **Paul SIMON** en 1929.

Tous les mutilés vont devoir s'adapter au travail, on leur fabrique des prothèses, on rend plus présentable les gueules cassées en leur donnant un masque. On leur réserve des emplois de fonctionnaire. A Souain après la construction des cimetières militaires, ils vont assurer l'entretien et le gardiennage des nécropoles.



**Le déminage** - La guerre est finie, il faut procéder au déminage du champ de bataille. Des équipes de démineurs sont affectées sur chaque commune, à Souain il y en aura trois. Chaque équipe est composée de trois ou quatre personnes, d'anciens militaires étrangers principalement. Dans le cimetière civil du village repose les corps de trois d'entre eux, le 14 octobre 1920, un obus manipulé explose, et tue Alexandre BARIOT, Okdrny FRANCISZECH et Kelmel VENCESLAS. La quantité de projectiles à détruire est colossale, on ramasse ceux qui sont en surface du sol et on cherche le moyen de les détruire.



**Expérience de destruction d'obus à Tahure**

En juillet 1919, on va faire des essais près de Tahure où l'on va concentrer une centaine de tonnes au même endroit pour trouver le moyen de les faire exploser ensemble dans un gigantesque fourneau. [http://www.cnc-aff.fr/internet\\_cnc/internet/ARemplir/parcours/EFG1914/pages\\_FR/53395.html](http://www.cnc-aff.fr/internet_cnc/internet/ARemplir/parcours/EFG1914/pages_FR/53395.html)

Les agriculteurs par la suite en labourant vont continuellement remonter des explosifs si bien que cent ans après la fin de ce conflit on en retrouve encore et chaque semaine des démineurs de la sécurité civile les font exploser.

Les obus sont toujours actifs malgré la corrosion, mais d'autres munitions plus sournoises comme les obus à gaz sont sous haute surveillance, leur enveloppe métallique plus fine se dégrade laissant échapper le liquide gazeux.

On trouve dans les registres de la commune que deux morts civils par explosion juste après la guerre.

Le principal danger était le feu, les agriculteurs avant d'en allumer un dans les bois, sondaient le sol avec les dents d'une fourche pour vérifier si un obus ne se trouvait pas en dessous.

Les étrangers une fois le conflit fini ont servi à nettoyer le champ de bataille, reboucher les trous et relever les corps. Un fois ce travail terminé, ils ont trouvé une activité lucrative dans le ramassage de la ferraille, environ trente personnes par commune, femmes et enfants compris chaque jour rapportaient chacun une centaine de kg de fer ou de cuivre ce qui leur permettait de vivre. Les plus

malins d'entre eux ont construit des cantines et se sont mis dans le commerce du métal, reprenant le soir le salaire des récupérateurs moyennant nourriture, couchage et plus contre affinité.



Tas de ferraille de « chez Dominique »

Il y avait une dizaine de cafés officiels et clandestins sur la commune et le village comme tous les autres du front prenait le soir des allures de far-west. Il y avait à côté des tas de ferraille qui ne cessaient de grossir une ambiance de piano bastringue avec des filles qui avaient dit-on un mini revolver dans le soutien-gorge pour se protéger.

Les enfants chaque jeudi jusque dans les années 1965, allaient ramasser le métal sur les labours et se constituaient une petite cagnotte, les parents leurs faisaient les recommandations d'usage de ne toucher aucun engin dangereux.

Le dernier récupérateur de ferraille a raccroché son sac en 1967, il s'appelait Popol.

**Le grand nettoyage.** Nous sommes fin de l'année 1919, l'état s'occupe enfin d'organiser la relève des corps des soldats sur le champ de bataille. On se sert des annamites, plus communément appelé « les chinois », cette main d'œuvre importée d'Indochine a servi à l'arrière pendant toute la durée du conflit, elle est maintenant utilisée pour relever les morts. On leur construit de grands baraquements dans chaque village, à Souain ils sont plus d'une centaine.

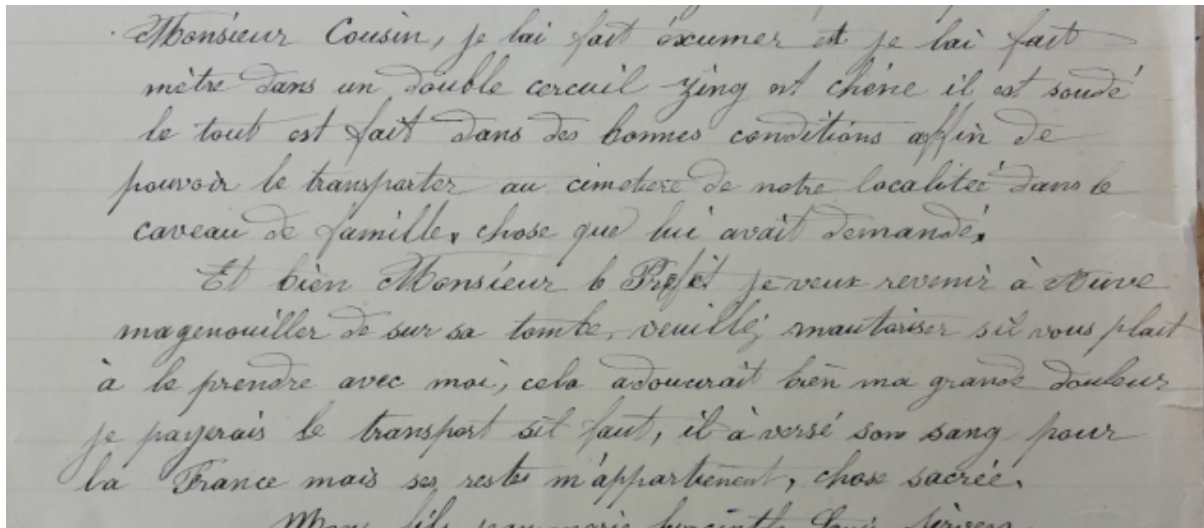
Ils parcourent le champ de bataille et récoltent les ossements qu'ils mettent dans des caisses à munitions. Un employé de l'état civil est sensé vérifier la bonne marche de l'entreprise et procéder au recensement et à l'identification des corps. Ces ossements sont mis en dépôt dans des tombes provisoires en attendant de créer les cimetières militaires, mais depuis un an on tergiverse encore à Paris sur la manière de traiter le problème.



Relève des corps par les annamites à la ferme des Wacques (Souain)

Beaucoup de soldats sont encore à même le sol où ils sont tombés, la nature petit à petit est en train de recouvrir l'ingratitude des hommes. Pour trouver les corps, on observe la végétation, l'herbe est plus verte et plus développée lorsqu'un corps se trouve dissimulé dessous.

Les tombes en retrait de la ligne de front ont été répertoriées tout au long de la guerre, mais situées en zone de feu, elles ont été malmenées par les obus il faut en renouveler l'inventaire.



**Le transfert des corps** est interdit, à partir de 1919, de nombreux cas de violation de sépulture se produisent, les familles viennent en catimini la nuit déterrer leur enfant, le charge dans un camion et le ré inhumé toujours de nuit dans leur village natal. La gendarmerie fait la chasse, sous la pression des familles l'état cède, le 1 décembre 1920, les parents auront jusqu'au 15 février pour décider le transfert du corps au frais de l'état. 240000 soldats seront concernés soit plus du quart des tombes identifiées. ,

Des adjudicataires vont faire ce travail à partir de 1922, la famille peut assister à l'exhumation pour la reconnaissance du soldat. Puis les cercueils plombés sont envoyés par wagons et stockés en gare de regroupement en attendant de constituer des convois par régions destinataires, puis de nouveau par



villes destinataires. Pendant plus d'un an des trains mortuaires vont sillonner la France en tous sens. Il en sera de même pour les soldats d'Extrême-Orient et pour les prisonniers de guerre morts à l'étranger.

capitaine Apollin St Laurent

declare:

Le 14 du courant, à 20<sup>h</sup> 40", je rentrais chez moi quand j'ai entendu dire qu'on enlevait un cadavre au cimetière. Je suis allé dans cette direction et j'ai vu sept hommes portant un cadavre enveloppé dans une bâche et le charger dans une camionnette, peinte en gris et ne portant aucun numéro, qui se trouvait à

Des sociétés adjudicatrices se partagent ce juteux marché, la corruption est de mise à tous les échelons de la société et les malversations courantes. Pour aller plus vite et coûter le moins cher possible les corps sont démembrés et mis en cercueil de 120cm, voir remplis de terre et scellé, parfois un corps sert à faire deux sépultures. Des scandales éclatent mais sont vite étouffés, il faut terminer ce travail et passer à autre chose. La majorité des inhumations vont néanmoins se dérouler correctement, même si les adjudicataires se sont construits des fortunes colossales sur le dos des morts.



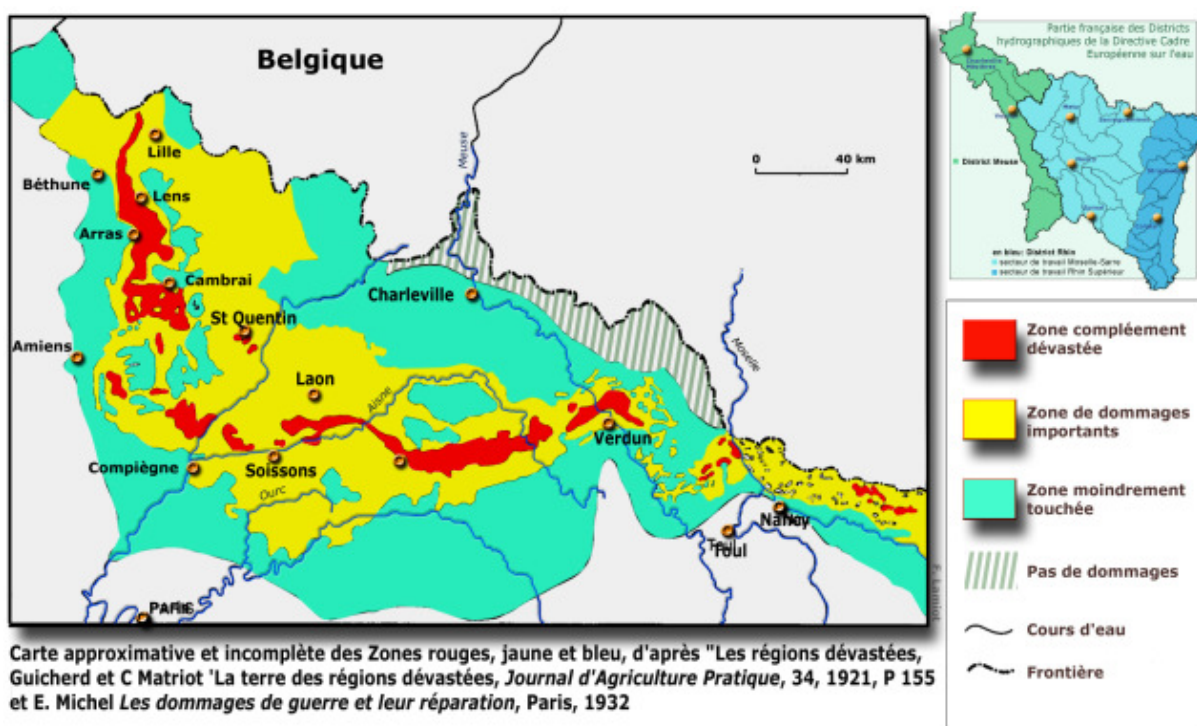
Fouille archéologique d'une tombe collective, le relevé des corps ne s'est pas toujours fait dans la décence

Des grandes nécropoles nationales sont constituées et les champs sont rendus aux cultivateurs, effaçant du même coup la trace de ce conflit.

Celle de Souain est la troisième de France avec 30000 corps français. On retrouve encore chaque année des soldats à l'occasion de travaux, ils ont pour la plupart perdu leur identité.

**La zone rouge** – Le conflit terminé, la nation doit revivre et fonctionner. On donne des priorités à la reconstruction de la France, on crée un zonage de la partie touchée par la guerre. Une zone bleue pour les territoires peu touchés, une autre en jaune pour ceux ayant des dégâts importants et une zone rouge ou tout est complètement dévasté.

La zone bleue est rapidement remise en état, dans la zone jaune plus de la moitié des maisons sont détruites et le sol est cultivable, une partie des habitants vont pouvoir revenir rapidement dans les logements à peu près habitables. La zone rouge elle pose plus de problème, il n'y a plus rien, les populations ne peuvent pas y revenir s'installer, on a depuis un an tout juste rétabli les axes de communication. Cette dernière zone ne n'englobe pas de village bien que les communes du front soient entièrement rasées et les terres saccagées, ils se trouvent donc en zone jaune.



Après bien des hésitations l'Etat va décider de sacrifier la zone rouge, il n'y aura plus de vie, plus d'activité, il la rachète car elle est trop polluée par les explosifs. Sur le secteur de Verdun et de l'Argonne, il la reboise et en faire des forêts domaniales, sur la Marne il va créer deux camps militaires. Cette décision se fera dans la douleur car il va falloir sacrifier des villages et ne pas permettre leur reconstruction.

Cette zone rouge est une bénédiction pour les militaires et six mois après la fin de la guerre on voit apparaître un article de journal qui annonce cette éventualité. Napoléon III a créé en 1857 un camp de manœuvre à Mourmelon-le-grand et la leçon de cette guerre a fait émerger de nouvelles techniques militaires. L'aviation de bombardement est née de ce conflit de même que la prédominance de l'artillerie, il faut aux militaires les moyens de se préparer à une éventuelle future guerre. D'où l'adage « Si tu veux la paix prépare la guerre ».

L'occasion est belle, la ligne de front qui constitue l'essentiel de la bande de zone rouge et qui fait entre 1 et 1,5km d'épaisseur va soudain passer à 10 km de large et va englober une poche de 13500has. Cinq villages se retrouvent dans ce secteur, ce sont des petits villages d'une centaine d'habitants maximum, il n'y aura donc pas d'opposition marquée. Le camp de Tahure est constitué, les domaines s'activent à retrouver les propriétaires est achètent les terres pour commencer à forcer le périmètre tant qu'il n'y a pas retour de population, de toutes manières le retour doit être soumis à l'accord du Préfet.



Camp de Suippes

Le camp de bombardement sera définitivement constitué et passera dans le domaine de l'état en 1935, il prendra par la suite le nom de camp de Suippes. Les villages de Tahure, Perthes-les-Hurlus, Hurlus, Mesnil-les-Hurlus et Ripont vont disparaître administrativement même si le nom des communes va être plus tard rattaché à un village proche, c'est ainsi que le village de Souain prendra le nom de Souain-Perthes-les-Hurlus. Les habitants en feront leur deuil. Les communes supprimées, il reste encore les défunts des villageois enterrés dans les cimetières autour des églises, un projet de rapatriement de leurs dépouilles sera envisagé mais avortera.

Un deuxième camp va être créé de la même manière à Monronvilliers faisant disparaître également les villages de Nauroy et de Moronvilliers. Une opposition des villages environnant permettra de réduire quelque peu l'emprise initiale. A toutes choses malheur est bon, la ville de Suippes voit sa population exploser comme naguère ce fut le cas de Mourmelon-le-grand. A l'exception des camps et des forêts, la zone rouge sera revendue aux agriculteurs dans les années cinquante-cinq.

**Le village renaît** - L'heure de faire revenir les populations approche, nous sommes en 1920, les annamites terminent de nettoyer le champ de bataille. On les emploie maintenant avec des travailleurs étrangers à déblayer les villages. On construit dans toutes les communes ravagées de grands campements pour loger cette main d'œuvre si nécessaire.



A Souain quatre grands baraquements sortent de terre que l'on nomme « le camp des chinois », ils peuvent accueillir 150 ouvriers. Le village est maintenant un grand chantier, des norias de chariots se succèdent pour charrier les gravats des anciennes maisons. C'est une ruche qui s'active à abattre les ruines des pans de mur au trois quarts effondrés. Les bruits des pics de pioches et des cahotements des roues des tombereaux résonnent dans la cuvette de Souain. Un géomètre est là pour retrouver les limites des propriétés, on en profite pour faire un plan d'alignement qui va redessiner le futur village. On redresse les routes, on échange, on rachète des parcelles pour remembrer et améliorer le parcellaire de la commune.



Tout est maintenant aplani, nivelé, les trous d'obus rebouchés et le sol déminé. Les conditions pour que le village renaisse sont maintenant réunies et l'on voit ça et là se construire les squelettes en bois des futures maisons provisoires « Adrian ». Différents modèles existent chez nous les murs sont en briques, des maçons italiens remplissent les cadres de bois et en quelques jours ces abris provisoires sont montés. Ces petites maisons ont quatre pièces de 12m<sup>2</sup> et un appentis, les agriculteurs possèdent en plus une grange en bois avec devant une écurie pour deux chevaux et trois vaches. L'église et l'école n'échappent pas au baraquement.



**Le village provisoire au fond l'église provisoire**

Cela fait plus d'un an que la guerre est finie et le village renaît enfin de ses cendres.

**Le grand retour** - Au village de Souain, la vie a repris au début 1920, le maire a signé son premier arrêté municipal en janvier. A la fin de l'année, ils seront 110 à être revenu, il y a plus de travailleurs pour la reconstruction que d'habitants. Le grand retour s'échelonne jusqu'en 1924, le village avec ses 200 habitants aura perdu moitié de sa population initiale, seul ceux qui avaient une attache foncière auront le courage de redémarrer une vie de zéro.

Nous avons le témoignage de Blanche Braconnier, elle avait 11 ans en 1914, elle est maintenant devenue une belle jeune fille presque prête à marier.

*Quatre années qui allaient faire de notre village un amoncellement de ruines. A l'image d'un être cher malade, pour qui on se bat avec acharnement pour le sauver, lorsque nous constatons une amélioration de son état, il nous devient encore plus cher. On l'aime tant que l'on ne recule devant aucun sacrifice pour qu'il reprennent pied dans la vie. C'est ainsi que nous aimons Sommepy et qu'à tout prix nous désirons y revivre.*

*Notre vif désir de rentrer ne pourra se réaliser que bien des mois après l'Armistice. Nous allons rester plus d'un an à Sainpuits en attendant que nous puissions revoir cette terre. Puis un jour tous nos voisins d'infortune rentrent petit à petit chez eux et nous voici les seuls émigrés restants.*

*Pour partir, il nous faut une autorisation. Or, celle-ci ne peut être délivrée que lorsque nous pourrions certifier posséder un terrain sur lequel sera construite la maison provisoire à laquelle nous avons droit. Ne possédant aucune parcelle de terre à offrir et après quelques recherches infructueuses, ce sera la famille VARENNE qui nous autorisera à construire sur un coin de jardin lui appartenant. Toutes ces démarches demanderont beaucoup de temps, plus d'un an se passera avant que nous ne puissions partir. Quelle vie nous attend « chez nous » après ces six longues années d'exode.*

*Puis un jour c'est le grand départ, nous prenons congé de toutes les personnes avec qui nous nous sommes liées d'amitié, et de ce pays dans lequel nous avons vécu quatre ans.*

*Nous prenons le train pour Sommepy, en gare de Reims c'est le premier contact avec les ruines accumulées par les bombardements. Nous nous y attendions, mais la réalité est bien autre chose.*

*Nous parcourons ce chemin qui, station après station nous rapproche de notre village, à chacun de ces arrêts nous constatons combien ces années de cauchemar ont marqué la région. Etreint d'une certaine angoisse nous voyions le paysage se transformer, les derniers pays du parcours ne sont plus que ruines.*

*C'est ainsi que nous arrivons chez nous le 16 août 1920 après l'avoir quitté le 2 septembre 1914.*

*En descendant du train sur le quai de la gare nous ne savons pas comment nous allons être accueillis. Les familles qui sont revenues sont installées tant bien que mal, qui dans des baraques Adrian, qui dans des abris allemands construits dans le talus de l'église, qui dans les premières maisons provisoires.*

*Dépaysés dans notre propre village, nous ne savons pas où diriger nos pas ! Pauvre village défiguré, est-ce bien toi ces amas de pierres, ces quelques pans de murs qui attendent la pioche qui les abattra complètement ? Est-ce bien toi, notre belle église ainsi mutilée ? Est ce bien toi, mon pays, lamentable image de la folie des hommes ? Comme il faut t'aimer pour te revenir !*

*Enfin nous rencontrons une personne qui nous offre l'hospitalité. Toute proche de la famille de papa, nous sommes invités à passer le temps qu'il faudra pour attendre le wagon qui amènera notre pauvre mobilier.*

*Après l'échange de quelques nouvelles de nos familles respectives, nous avons hâte de nous rendre au cimetière sur la tombe de ma sœur, nous constatons qu'elle n'a pas été bouleversée. Après nous être recueillis sur ce petit coin de terre où repose mon aînée, nous partons à la découverte de notre nouvelle demeure.*

*Elle est bien là et semble nous attendre. C'est un baraquement de planches, à double parois, recouvertes de joints à l'extérieur. Les murs intérieurs et les plafonds sont recouverts de cartons ondulés, le plancher est constitué par de solides planches.*



*Nous disposons de quatre pièces de 16 m2 chacune. Un apprentis complète le tout. Si ce n'est pas du luxe, c'est un abri acceptable.*

*Il est à l'écart du pays, sur la route de Tahure, il n'y a pas trace de vie aux alentours, personne pour nous accueillir.*

*Nous sommes un peu tristes, la perspective de la vie qui nous attend dans ce « chez nous » retrouvé nous inquiète quelque peu. Et c'est alors qu'apparaît un bambin de 18 mois environ, nous apportant son sourire et un peu de soleil. Il est un petit voisin, sa demeure n'est pas éloignée de la nôtre et il nous restera, tout au long des années, très attaché et une profonde amitié est née en ce jour puisqu'elle dure encore actuellement.*

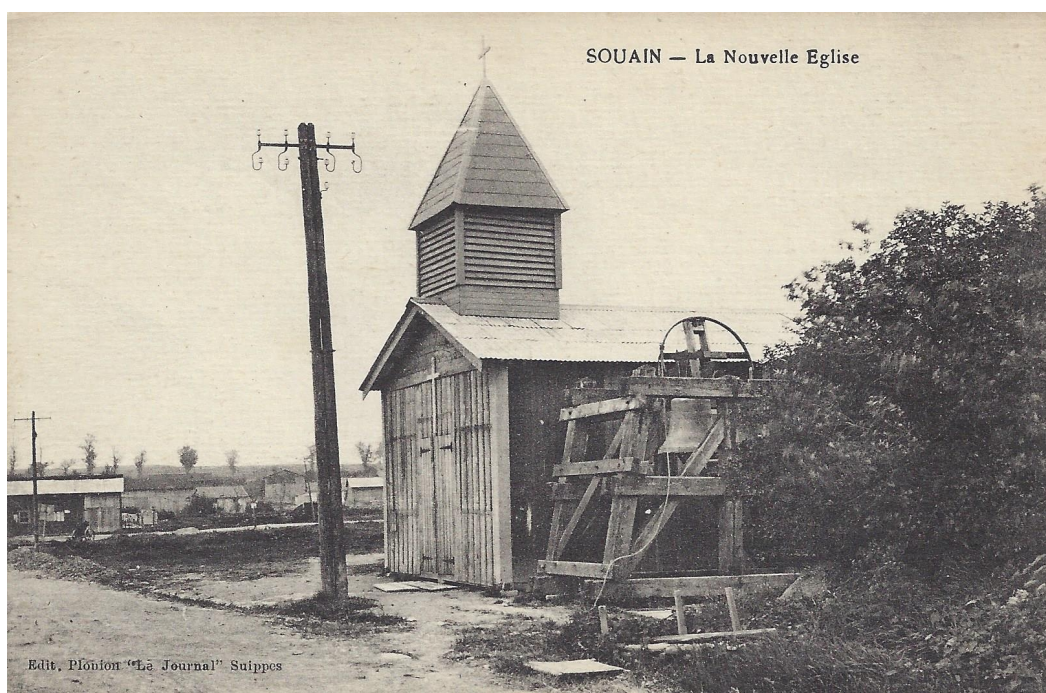
*En regardant autour de moi, je suis frappée par l'immense plaine chaotique et désertique qui s'offre à mon regard, cette plaine où nulle végétation n'a repris, où tant de vies humaines ont été sacrifiées, tant de sang versé.*

*La terre n'est-elle pas le don de Dieu fait à tous les hommes, saccagée, morcelée par eux, elle n'en reste pas moins le don de Dieu fait à tous les hommes.*

(Extrait de « J'avais 11 ans en 1914, souvenir de guerre » de Blanche Braconnier \_ édition restreinte)

**Le découragement** - La joie du retour, fait place à l'abattement. Il y a tant à faire, il faut redémarrer de zéro. Quelques habitants sont revenus fin 1919 et ont trouvé refuge dans des cabanes construites de brique et de broc avec des bouts de bois et des tôles récupérées sur le champ de bataille, certains vont habiter dans les cagnas des soldats ou comme à Sommepy dans les abris allemands construits dans le talus de l'église.

Mais le retour officiel s'est fait lorsque l'état l'a décidé en 1920, après que les baraques Adrien aient été construites. Ces logements étaient prévus pour une durée de vie de 10 ans, juste pour faire la transition en attendant la construction des vraies maisons. Certaines maisons provisoires sont encore cent ans après toujours habitées aujourd'hui.



Mais être revenu ne signifie pas que la vie va reprendre comme avant, la première année va être très difficile. Il faut retrouver les puits, les nettoyer, les dépolluer et il faut se nourrir, or pour manger le premier légume il y a un délai de trois à cinq mois pour pouvoir le récolter. Pour pouvoir vivre en autarcie il faut un minimum de bases, des poules pour les œufs, des lapins pour la viande, par chance les lapins de garenne pullulent sur le champ de bataille. La première chose qui fut mise en place fut le rapatriement du mobilier de son ancien lieu d'accueil, puis créer un jardin ensuite reconstituer du cheptel. Produire de la nourriture a été l'obsession de la première année et une bonne dose de foie a été nécessaire pour surmonter les épreuves, en même temps que la construction des maisons provisoires on bâtit une école et une église pour venir si ressourcer.



**La vie reprend dans les ruines de Somme-Tourbe**

En 1921 on remplit les formulaires de dommages de guerre, il faut refaire les plans des anciennes maisons d'avant 14 et évaluer leur valeur et les pertes que la guerre a occasionnées.

La population du reste de la France prend conscience du dénuement des populations de la zone de guerre et on met en place des systèmes d'aides. Les gens réclament des poêles, des vêtements, des draps, des galoches et chaussures et des produits pharmaceutiques de première urgence.

La solidarité se met en place un an après le retour, le comité franco-américain de Sommepy aide la commune, la famille du soldat américain Henri Farnsworth tué à Souain apporte son soutien financier. Un système de parrainage se met en place de ville à ville ou village de l'avant avec ceux de l'arrière. A Souain trois communes d'Algérie nous adoptent, il s'agit de Daria avec 500fr pendant 10 ans de Damiette pour 2300 fr et de Lodi pour 200fr pendant 5 ans, elles font des bals pour récolter des fonds et donnent des subventions annuelles.

Les enfants d'une école de New-York se cotissent pour offrir au village de Sommepy, la vache Agatha, venue spécialement des Etats-Unis par bateau pour donner du lait aux nourrissons de la commune.

Ainsi va la vie et petit à petit le village va renaître de ses cendres.

**Le temps des cerises** - Le premier acte de reconstruction du village va se manifester par l'érection d'un monument aux morts, il va garder, gravé dans la pierre, la mémoire des 25 enfants de Souain morts pour la patrie.

La reconstruction des maisons définitives va pouvoir débuter. En 1921, elles sortent de terre et le village va se trouver reconstruit pour 1924. La commune va pouvoir clôturer cette grande entreprise en terminant par la mairie-école et le presbytère en début 1925, puis dans la foulée par l'église.





La remise en état des terres est une autre histoire, le terrain est saccagé, il va falloir 50 ans pour faire disparaître les traces de la guerre.

Dans un premier temps l'état soumissionne à des entrepreneurs le rebouchage des trous d'obus et sapes avec de la main d'œuvre annamite et étrangère. Le travail est considérable, on met une tôle sur les trous et on rebouche, si bien que quelques années après et encore maintenant les trous s'ouvrent sous l'action des fortes pluies.



La remise en état des terres

L'état propose de faire faire le premier labour par une entreprise. Un tracteur issu des remorqueurs des canons de la guerre est utilisé avec une charrue tractée par une longue chaîne pour palier au risque de l'explosion des obus.

En 1920, 85 habitants sont revenus s'installer, dans un premier temps les agriculteurs découpent des parcelles dans les zones faiblement abimées entre les tranchées et cultivent 25 hectares sur les 4000 du territoire. Ils vont récolter 145qx soit 6qx l'ha, tout juste nécessaire à la future semence et à la nourriture des animaux.

Les terres se sont considérablement appauvries, le sol est maintenant constitué d'un mélange de terre arable et de craie remontée du sous-sol. Pour exemple, la contrée à la ferme de Navarin se dénommait « rougemont » à cause de la couleur de la terre qui était colorée en rouge, maintenant il faudrait l'appeler le « blancmont » tellement le sol est devenu blanc composé majoritairement de craie. La fertilité va mettre 75 ans à se régénérer, ce n'est que dans les années 1990 que les anciennes tranchées vont s'estomper.

L'état a sans doute soutenu la remise en état les premières années par un dégrèvement d'impôt, mais après, la population a été laissée à son triste sort. Petit à petit au fil des années, les tranchées et les trous d'obus vont être rebouchées par les familles, dans la sueur à la pelle et à la pioche. On se servait aussi d'une coque à fumier à deux manches tractées par une longue chaîne et tiré par un cheval placé de l'autre côté de la tranchée, on piochait dans le parapet, l'animal tirait et l'on basculait la pelleté dans le fond.

Or sur la commune de Souain, il y avait environ 150km de tranchées à aplanir, aussi on progressa année après année depuis le centre du village vers les finages du territoire. En 1960 le bulldozer va révolutionner cet ingrat travail de bagnard, en l'espace de 10 ans tout le champs de bataille va être remis en culture.



**La remise en état du terrain dans le secteur de la ferme de Navarin**

La population va récupérer sur la zone de guerre divers objets et va les détourner de leur utilisation militaire. C'est ainsi que les pieds de tous les enfants du village ont été réchauffés par des bouillottes faites avec des douilles d'obus en cuivre, les tournevis étaient faits avec la lame des baïonnettes « rosalie », la mesure officielle pour donner le grain aux animaux était le casque allemand. Les vélos étaient militaires, les lits ont été récupérés dans les ambulances, les pelles les pioches pour les travaux, les piquets, les fils barbelés pour les parcs, les tôles métro pour faire des silos à betteraves, les rails de

chemin de fer de voie de 60 avec les wagonnets par les maraichers. Ainsi encore aujourd'hui il n'est pas rare en parcourant les rues du village de voir les traces de ce passé centenaire.

En 1925 le village va retrouver 220 habitants loin des 416 âmes d'avant-guerre, mais c'est ainsi, nouveau village nouvelle vie !

Ainsi se termine l'histoire du village de Souain dans la guerre ; un village du front parmi tant d'autres, fait d'hommes et de femmes ordinaires qui ont eu à vivre une vie de souffrance et de misère, générée par une guerre qui fut le fait d'une folie collective.

Hommage à tous les auteurs de ces textes vécus, leurs souffrances et leurs sacrifices méritent que l'on n'oublie pas ; puissions-nous en tirer leçon et devenir des artisans de paix.

